

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicîa confirmat.
Cic. *De Nat. Deor.*



Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

*Topographie de l'Hôtel-Dieu de Mantes-
sur-Seine ; par M. LUCIVEL, mé-
decin de cet hôpital.*

MANTES-SUR-SEINE est une jolie
ville située sur la Seine, à environ douze

A ij

lieues Nord Ouest de Paris. Sa position est heureuse & salubre. Il n'y a dans les environs ni étangs, ni marais, dont les émanations puissent être nuisibles; & la seule chose qui soit défavorable dans la situation de cette ville, c'est qu'elle est totalement exposée aux vents du Nord, ce qui, dans l'hiver & dans le commencement du printemps, y produit des rhumes de poitrine, des catarrhes & d'autres maladies analogues. Les maisons des gens aisés sont très-bien exposées, mais les habitations d'une partie du peuple sont dans des rues mal-saines, & dans lesquelles on respire un air impur, à cause du fumier qui est répandu de tous côtés. Ces maisons sont d'ailleurs mal-propres, & si peu éclairées pour la plus part, que l'air n'y pénètre que par la porte. L'eau dont on se sert pour boisson vient d'une fontaine, qui prend sa source sur un coteau exposé au midi, & est amenée à la ville par des tuyaux de plomb. L'eau de la Seine seroit préférable, à tous égards, à celle de cette fontaine, qui ne mérite pas de lui être comparée, comme je m'en suis convaincu par l'analyse que j'en ai faite. J'ai toujours conseillé de faire usage de l'eau de la rivière: plusieurs personnes se sont conformées à mon avis; mais le

plus grand nombre des habitans suit l'ancien usage, & préfère l'eau de la fontaine. Le vin du pays, qui sert aussi de boisson habituelle, est d'assez bonne qualité.

L'hôtel-Dieu de Mantes est petit, & ne contient que douze lits, savoir, huit pour les hommes, & quatre pour les femmes; ces lits sont situés dans deux salles contiguës, exposées d'un côté au levant, & de l'autre au couchant. La salle des hommes a quarante pieds de long sur vingt de large; les croisées sont opposées, mais les lits ne sont placés que d'un côté. La salle des femmes est séparée de celle des hommes par une chapelle & un mur de cloison. Cette dernière salle n'est éclairée que du côté du levant, mais elle est néanmoins plus salubre que celle des hommes, qui est ouverte au levant & au couchant. Cette différence est due à des latrines qui sont placées dans la salle des hommes, à côté des lits. L'odeur méphitique qui s'exhale de ces latrines est sensible en tout temps; mais elle est si forte dans les jours humides & pluvieux, que toute la salle en est infectée. Les extrémités de ces deux salles sont adossées l'une à l'église, & l'autre à une partie du bâtiment des dames religieuses qui ont soin des malades.

Ces religieuses sont des hospitalières de l'ordre de S. Augustin ; leurs fonctions consistent à s'occuper de la nourriture des malades , de la préparation des médicamens qui leur sont prescrits , & de tous les autres soins relatifs à la discipline & à la propreté.

On ne reçoit, pour ainsi dire, à l'hôtel-dieu de Mantes, que les malades affectés de maladies aiguës. Ceux qui y viennent chercher des secours, sont des vigneronns ou d'autres gens du peuple, qui habitent le quartier le plus mal sain de la ville, & qui, par leur travail & par leur genre de vie, sont exposés aux maladies que produisent la fatigue & la mauvaise nourriture ; mais la grande quantité de soldats passagers qui sont reçus dans cet hôpital, & qui en occupent tous les lits, empêchent très-souvent les habitans d'être admis dans une maison qui a été fondée pour eux.

Les maladies les plus communes dans l'hôtel-dieu de Mantes, sont les affections de poitrine, les fièvres aiguës & intermittentes ; mais je ne puis passer sous silence une observation que j'ai eu trop souvent l'occasion de renouveler dans la salle des hommes. Les malades qu'on étoit obligé de coucher dans les lits voisins des

latrines avoient presque tous des maladies graves ou très-longues. Les fièvres les plus bénignes , soit aiguës , soit intermittentes , se changeoient en fièvres putrides ou malignes, & souvent les malades y succomboient.

Il y a à Mantes un hôpital général qui vient d'être reconstruit à neuf , parce que la maison qui en tenoit lieu tomboit de vétusté. Cet hôpital entretient quarante-trois pauvres de tout âge , qui travaillent presque tous , & est gouverné par des filles réunies en communauté.

R É F L E X I O N S.

Il n'est pas possible de trouver dans un hôpital un vice de construction plus choquant & plus répréhensible que la position des latrines à côté des lits des malades. Les émanations qui s'exhalent des lieux d'aisance , répandent non-seulement une odeur infecte , mais elles corrompent l'atmosphère au point de lui communiquer les qualités les plus malfaisantes. Aussi est-ce un usage général chez toutes les nations policées , d'éloigner du centre des habitations les réceptacles des matières excrémentitielles ; & cet usage est encore plus fondé sur la salubrité , que sur

la délicatesse. Dans les armées où l'on a étudié avec la plus grande attention toutes les causes qui pouvoient faire naître ou propager les maladies, on s'est fait très-anciennement une loi d'aller déposer au-delà du camp les immondices naturels, & de les recouvrir de terre. Le Deutéronome l'avoit ordonné très-expressément aux soldats Israélites ; aujourd'hui que l'art de la guerre est beaucoup plus perfectionné, la plus grande propreté règne au milieu des camps, & l'endroit destiné à servir de réservoir aux matières excrémentielles, est choisi & disposé de manière, soit à empêcher qu'il ne s'en élève des vapeurs méphitiques, soit à les porter du côté opposé à celui qu'occupe l'armée.

Si les émanations des matières excrémentielles sont si redoutables pour les hommes les plus robustes exposés en plein air, il est aisé de concevoir quel effet elles doivent produire quand elles sont concentrées & retenues dans un petit espace, & qu'elles agissent sur des malades pour lesquels la pureté de l'atmosphère est le premier de tous les remèdes. On ne doit donc pas être surpris des fréquentes observations qu'a eu occasion de faire M. *Lucivel* sur l'insalubrité des lits

placés à côté des latrines, & l'on doit louer le zèle avec lequel il s'est élevé contre un usage aussi dangereux.

Le moyen de remédier à un vice de cette espèce paroît simple & facile ; mais, comme on ne sauroit prendre trop de précautions pour prévenir l'infection de l'air dans les maisons consacrées aux malades, nous exposerons en peu de mots sur quels principes les latrines devroient être construites dans tous les hôpitaux.

1°. Les lieux d'aisance doivent être isolés des salles, quoique à portée des malades ; & il faut pour cet effet qu'ils soient placés ou à l'extrémité des bâtimens, ou mieux encore dans les angles que font les différens corps-de-logis. A Paris, on a un exemple de la première construction à l'hospice S. Sulpice, où les latrines sont placées à l'extrémité d'un corridor qui règne le long des salles ; & on en a un de la seconde à l'hôpital S. Louis, hôpital digne en tout point de servir de modèle de construction pour les maisons de ce genre.

2°. De quelque manière que soient placés les lieux d'aisance, il est nécessaire qu'il y ait un courant d'air de droite à gauche, & un mur coupant à angle droit le corridor qui y conduit, pour empêcher

que l'air des latrines ne soit repoussé dans l'intérieur de l'hôpital.

3°. Les sièges des latrines doivent être éloignés des murs, & répondre à peu près au milieu de la fosse. Par ce moyen, les matières ne peuvent point imprégner la maçonnerie & y produire la dégradation lente, qui finit par se faire appercevoir au dehors en répandant la contagion. Cette précaution, qui est peu mise en usage aujourd'hui, n'a point échappé à l'habile ingénieur sur le plan duquel l'hôpital S. Louis a été construit dans le commencement du siècle dernier (a).

4°. Il faut établir des ventouses qui forcent l'air méphitique de s'élever & de se perdre sans cesse au dessus des bâtimens; mais il faut observer avec un célèbre physicien, M. *Duhamel*, que ces ventouses sont pour ainsi dire inutiles, quand elles ne sont pas très-profondes & très-larges. A l'hôpital S. Louis, ces ventouses s'étendent dans toute la longueur de la fosse, dans laquelle elles descendent assez profondément, & elles s'élèvent au dessus des toits.

(a) *Claude Chastillon*, natif de Châlons-sur-Marne, qui prenoit la qualité d'ingénieur topographe du Roi.

5°. Il est possible d'ajouter à toutes ces précautions, en adoptant un moyen plus propre encore à empêcher l'air méphitique des latrines, de pénétrer dans les salles. Ce moyen consiste à disposer les sièges de latrine, de manière à ce que leur communication avec la fosse s'ouvre & se ferme à volonté, comme dans les commodités à l'angloise. Cette construction a été mise en usage avec beaucoup de succès à l'hôpital des Invalides & à l'hospice S. Sulpice ; mais, comme il est dit dans le tableau de l'hospice S. Sulpice, qui vient de paroître pour les années 1784 & 1785, *ce nouveau moyen exige des soins assidus & un zèle de bienveillance, qui puissent surmonter la répugnance & les dégoûts.*

L'inspection de l'hôtel-dieu de Mantes nous a fait découvrir d'autres abus absolument contraires à l'institution de cette maison, & à ses anciens usages. En visitant les salles, nous avons trouvé que le nombre des lits ne répondoit pas à leur étendue, & nous n'avons pas été peu surpris de les voir tous occupés par des militaires. Nous nous sommes assurés que les religieuses attiroient dans l'hôpital les soldats passagers, parce que leurs journées sont payées par le Roi, tandis que

cette maison est assez riche, non-seulement pour entretenir dix lits avec ses propres revenus, mais pour les porter jusqu'à vingt pendant toute l'année.

Les bourgeois de la ville se plaignoient hautement d'un abus qui privoit les pauvres habitans d'un secours, qui n'avoit été établi que pour eux ; & nous avons vu un procès-verbal, par lequel il est constaté, que dans un moment où il y avoit un lit vacant dans l'hôpital, les religieuses ont refusé d'y admettre une pauvre femme malade, qui est morte le lendemain sans secours.

En remontant à la source de tous ces abus, nous avons trouvé qu'ils devoient leur origine à l'usurpation qu'avoient faite les religieuses de tous les droits & de toutes les fonctions qui regardoient les administrateurs. Autrefois cet hôpital étoit dirigé par un bureau d'administration, mais les religieuses se sont soustraites peu à peu à cette autorité. Bientôt elles sont devenues les seules administratrices ; elles ont fait les baux, vendu les bois, & ont régi à leur volonté tout ce qui avoit rapport aux biens, comme ce qui regardoit l'intérieur de la maison.

En faisant connoître au Gouvernement l'état vicieux de l'hôtel-dieu de

Mantes, nous avons représenté, 1°. qu'il étoit important de prendre des renseignemens sur les motifs qui ont changé la forme & l'institution de cet hôtel-dieu. 2°. Qu'il seroit nécessaire de faire construire une salle qui fût destinée aux militaires, & que l'hôpital étoit en état de faire cette dépense. 3°. Qu'en attendant cette nouvelle salle, il convenoit d'ordonner provisoirement que dans le cas où les soldats rempliroient les lits de l'hôtel-dieu, les malades pauvres seroient soignés en ville aux dépens de cet hôpital.

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

Sur les fièvres intermittentes.

EXTRAIT des observations de médecine-pratique de M. GIRAULT, médecin de l'hôtel-dieu d'Auxonne, sur les fièvres intermittentes qu'il a eu à traiter depuis cinq ans dans la salle bourgeoise de cet hôpital.

Dans l'année 1782, les fièvres tierces ont commencé au mois de mars : les

malades ne ressentoient aucun frisson ; mais après un peu de mal-aise , la fièvre s'annonçoit par des douleurs de tête , qui étoient suivies d'une chaleur qui devenoit bientôt générale. La bouche n'étoit point mauvaise , mais la langue étoit sèche : dans la force de l'accès le pouls étoit dur , tendu , & il s'élevoit sur toute la surface du corps des échauboulures qui excitoient une grande démangeaison , & qui se dissipoient à mesure que la fièvre déclinait. Les premiers accès étoient de près de dix-huit heures , & se terminoient par des sueurs abondantes. Nous avons fait saigner ces malades jusqu'à trois fois , & nous ne leur avons prescrit rien autre chose jusqu'au septième jour , que des tisanes rafraîchissantes & du bouillon aux herbes. Les symptômes ont diminué par degrés ; nous avons commencé à faire usage des minoratifs le huitième jour ; nous les avons ensuite continués de deux jours l'un , jusqu'à la fin de la fièvre , qui n'a pas été au-delà du sixième accès ; & nous avons remarqué que les malades ne paroissent point du tout affoiblis dans leur convalescence , qui étoit très-rapide.

Dans les mois d'avril & de mai , les malades attaqués de la fièvre tierce étoient aussi d'un tempérament sanguin , & la dis-

position étoit en général inflammatoire. La langue étoit épaisse, jaune, mais peu humectée; il n'y avoit point d'efflorescence cutanée, mais la peau étoit humectée par une sueur abondante. Vers le quatrième ou le cinquième accès, les sueurs paroissoient critiques, & les urines dépofoient un sédiment épais. Après avoir pratiqué une ou deux fois la saignée, suivant la nature des circonstances, nous avons fait usage des apozèmes minoratifs & rafraîchissans; & vers le septième accès, comme tout paroissoit plus calme, nous avons cru pouvoir faire entrer le quinquina dans les apozèmes pour augmenter leur vertu fébrifuge, & nous en avons obtenu tout le succès que nous en avions espéré.

En juin, les fièvres tierces débutoient par un froid de trois heures; la chaleur s'établissoit ensuite, & duroit huit à neuf heures: il y avoit des douleurs dans tous les membres; il y en avoit de plus fortes à la région lombaire; la langue étoit limoneuse & très-humide, la peau brûlante, mais souple. Le pouls étoit assez vif & assez roide pendant les deux premiers accès; mais vers le troisième, il devenoit plus doux & plus développé. L'émétique étoit le remède par lequel

nous débutions ; nous donnions ensuite les apozèmes diurétiques & rafraîchissans , avec les minoratifs ; & les malades guérissoient avant le huitième accès , sans qu'on fût obligé de recourir au quinquina.

En juillet , il y avoit un peu plus de chaleur , les symptômes avoient quelque chose de plus inflammatoire ; mais du reste tout étoit à-peu-près comme dans le mois précédent. Dans le mois d'août , les fièvres intermittentes furent très-rares. En septembre , la fièvre tierce est devenue plus commune , & elle avoit pour caractère les symptômes suivans. Les brisures ne se faisoient sentir qu'à la région lombaire ; les signes de saburre étoient manifestes ; la langue étoit blanche , recouverte d'un limon épais & gluant , qui étoit jaune dans son milieu. Il y avoit des nausées , des rapports , la région épigastrique étoit gonflée , le ventre étoit paresseux , & les matières stercorales paroissoient comme brûlées ; les urines dans les premiers accès étoient rouges & en petite quantité , elles déposoit peu , mais ensuite elles devenoient épaisses , jaunes , troubles , & laissoient précipiter un sédiment comme de la boue ; enfin , chez presque tous les malades , le frisson étoit de deux heures , & la chaleur de sept ou huit.

Nous avons commencé le traitement par un émético-cathartique ; nous avons ensuite donné les minoratifs dans les jours d'intermission , ayant soin de réitérer le vomitif chez ceux qui éprouvoient de nouvelles anxiétés à la région épigastrique. Quand la bouche paroissoit plus fraîche , & que la langue étoit nette & humide , nous prescrivions pour tout remède des apozèmes apéritifs & rafraîchissans , composés avec les plantes chicoracées , les tamarins & le sel de Glauber. Ces moyens simples & dont l'indication étoit évidente , ont suffi pour guérir le plus grand nombre des malades. Il en est cependant quelques-uns à qui nous avons été obligés d'administrer le quina , dans la crainte que la persévérance de la fièvre ne les jetât dans la cachexie.

En octobre , les personnes attaquées de fièvres intermittentes étoient presque toutes anciennement malades , ou d'une mauvaise constitution. Leur visage étoit pâle , jaune ; & quoique plusieurs fussent sans obstruction sensible , ils avoient presque tous le bas-ventre tendu & dur ; leur langue étoit teinte en noir , mais elle étoit humectée , & ils trouvoient encore du goût à ce qu'on leur présentait. Le frisson étoit d'environ trois heures , la chaleur

qui y succédoit étoit vive , accompagnée de sueurs très-féreufes , & duroit fix heures à-peu-près. Le pouls pendant les accès étoit vif, petit , ferré & fréquent. La foibleffe des jambes , & même une débilité générale étoient l'effet ordinaire de ces fièvres ; & ce qui rendoit encore le traitement plus difficile & le succès plus douteux , c'est que la poitrine paroiffoit souffrir , & que la région épigaftrique étoit très-tendue.

Nous avons commencé par faire prendre les jours d'intermiffion des apozèmes purgatifs composés avec les tamarins , les follicules , le fel de Glauber & la manne ; enfuite nous avons prefcrit pendant fix ou huit jours des fucs de chicorée favage , de cerfeuil & de laitue , & nous avons fini par donner des bols composés d'un fcrupule de camomille romaine , & de dix grains de cascarille.

Le régime pendant les fix premiers jours étoit composé pour les jours de fièvre , de bouillon & de tifane ; & pour les jours d'intermiffion , d'une légère foute matin & foir. La fièvre cédoit à ces moyens , mais la guérifon étoit lente , & paroiffoit peu affurée ; car la plus part de ces malades avoient dans leur convalefcence un vifage altéré & les jambes œdématisées.

Dans le mois de décembre, les symptômes avoient encore quelque chose de plus grave. La saburre étoit très-considérable, & tous les malades vomissoient au moment du frisson. La région épigastrique étoit boursoufflée, tendue & douloureuse, & du reste les malades étoient à-peu-près dans la même position que le mois précédent. Nous commençons toujours le traitement par l'émétique, que nous répétons lorsque les malades se plaignoient du moindre embarras dans l'estomac; après quelques jours de repos, pendant lesquels ils usoient amplement des délayans, nous les purgions une ou deux fois. Nous donnions ensuite tous les matins un bol composé de quinquina, de rhubarbe, de jalap, de diagrède incorporés dans un sirop purgatif, ou bien un opiat fébrifuge purgatif de même nature, dont les malades prenoient plusieurs fois dans la journée. Si après ces remèdes la fièvre persévéroit, nous ajoutions à l'opiat, composé de quinquina & de poudre purgative, du safran de mars apéritif, des gommés fondantes, telles que la gomme ammoniacque, & nous faisions boire des tisanes amères & savonneuses, dans lesquelles on faisoit dissoudre des sels neutres. Malgré tous ces moyens, les

malades avoient bien de la peine à guérir, & nous avions la douleur d'en voir plusieurs avec une convalescence peu assurée, tandis que d'autres plus malheureux encore restoient évidemment obstrués, ou devenoient enflés.

Pendant l'année 1783, les fièvres tierces ont été rares dans la salle bourgeoise. Elles ont été bénignes au printemps, plus compliquées dans le commencement de l'automne, & aussi fâcheuses sur la fin de cette dernière saison, que pendant l'année précédente.

La plupart de ces fièvres automnales laissoient après elles des tumeurs œdémateuses aux jambes, aux bras, aux cuisses, & même jusques sur la poitrine. Les bouillons apéritifs, les opiat fondans & fébrifuges ont été les médicamens qu'on a mis d'abord en usage; on n'a employé les purgatifs proprement dits, qu'après eux, & lorsque la fonte paroissoit déjà établie. Le vin chalybé amer étoit donné à ceux dont la fibre étoit trop relâchée, & on avoit recours aux préparations scillitiques pour ceux dont la poitrine étoit engorgée. Ce qui rend la position d'un médecin désagréable dans ces fièvres dégénérées, c'est que parmi ces malades, les uns s'ennuient des remèdes, qui les

guériroient s'ils en ufoient avec persévérance, & que les autres, minés par des maladies antécédentes & par la longueur de la fièvre, tombent dans une cachexie dont rien ne peut les tirer.

En 1784, les fièvres tierces commencent à paroître sur la fin de février; elles débutoient presque toutes sans frisson; la chaleur duroit huit heures, & étoit accompagnée d'espèces d'échaubou-lures qui se dissipoient au moment de la sueur; la tête étoit vivement affectée à la région du front & à celle de l'occiput; les yeux étoient larmoyans sans être rouges, les oreilles bourdonnoient, le nez étoit sec & comme enchifrené, la bouche étoit aride, la langue blanchâtre, épaisse & jaune dans son milieu; la luette épaisse, gorgée & alongée. L'amertume se faisoit sentir dans l'arrière-bouche; ce qui amenoit quelquefois des nausées & un vomissement de matière jaune & verte; la région épigastrique étoit gonflée, le ventre constipé; les lavemens faisoient rendre des matières sèches, le plus souvent blanchâtres, & quelquefois de couleur noire; les urines étoient en petite quantité, de couleur rouge, & ne formoient point de dépôt; les sueurs étoient mordicantes & en petite quantité, &

toutes les extrémités étoient douloureuses , tant dans l'accès , que dans l'intermission.

Tous ces symptômes & d'autres phénomènes plus légers duroient jusqu'au cinquième & septième accès ; alors tout se calmoit , & les différentes fonctions se rétabliissoient ; mais la convalescence étoit longue , parce que les fonctions de l'estomac & des autres viscères abdominaux ne se faisoient pas , ou se faisoient mal ; le ventre étoit particulièrement très-resserré.

Je n'ai point mis de retard dans l'application des remèdes. Dès le jour où les malades arrivoient à l'hôpital , je leur faisois prendre l'émétique , si c'étoit un jour d'intermission , & j'ordonnois un lavement purgatif pour le soir. Le surlendemain de l'émétique , je prescrivois un apozème purgatif rafraîchissant , & le même remède se répéteroit trois ou quatre fois , jusqu'à ce que les symptômes vinssent à diminuer , que la langue fût nette , ou du moins très-humide , & que les urines abondantes & de couleur de citron , déposassent un sédiment blanchâtre : les remèdes subsidiaires étoient des boissons faites avec les racines d'oseille , de fraiser , ou avec les tamarins & le sel de Glauber ;

je faisois plutôt faire usage à ces malades de bouillon aux herbes que de bouillon de viande, & je recommandois beaucoup les lavemens à ceux qui n'avoient pas le ventre libre. Les fièvres doubles-tierces qui étoient alors assez communes, cédoient à la même méthode.

En mars, les fièvres printanières étoient déjà fort multipliées, mais très-bénignes. Il n'y avoit point de frisson, la chaleur étoit modérée, & les seuls symptômes remarquables étoient l'amertume de la bouche & les nausées. Ces fièvres ont cédé à un ou deux vomitifs, suivis de quelques purgatifs incorporés dans des apozèmes de plantes amères & savonneuses.

En avril, les fièvres tierces attaquoient les jeunes gens, & commençoient par un frisson d'une heure. La chaleur étoit forte, la douleur de tête très-violente, & toute la surface du corps si sensible, particulièrement aux environs de la région épigastrique, qu'on n'osoit y porter la main. Cette chaleur duroit dix à douze heures, après quoi l'accès se passoit sans aucune sueur; les malades ne sentoient plus de douleur & demandoient à manger. Le second accès étoit un peu plus violent, & les malades en étoient abattus;

dans les paroxysmes suivans, la bouche étoit mauvaise, la langue chargée, épaisse, blanche & jaune au milieu; il y avoit une toux assez forte au commencement de l'accès; & outre les douleurs générales, les malades en ressentoient une plus forte entre les deux épaules & au talon. Ces symptômes duroient jusqu'au dix ou quinzième accès; mais ils diminuoient insensiblement, pour disparaître vers le vingt-cinquième jour.

En juin, la fièvre tierce fut remarquable par les symptômes suivans; dans les premiers accès, le pouls étoit plein, tendu & dur, le visage étoit rouge & les yeux paroissoient enflammés; les urines étoient peu copieuses, très-rouges, & brûloient au passage. Au bout de cinq ou six accès, elles devenoient un peu citrines, & déposoit au fond du vase un sédiment épais, rougeâtre, ensuite blanchâtre, avec un énéorème de même nature.

J'ai commencé le traitement par les remèdes antiphlogistiques; une ou deux saignées du bras, des boissons acidulées, des pédiluves, des lavemens, furent ceux que je mis d'abord en usage; je fis même saigner du pied les malades chez lesquels la tête paroissoit menacée. Après avoir obtenu

obtenu un peu de relâchement par ces premiers moyens, je persévérâi pendant le premier septénaire, dans l'indication de rafraîchir & de tempérer, & j'employai pour cet effet les boissons délayantes nitrées, la décoction de tamarins, la poudre tempérante de Stahl & le sel sédatif. L'évétisme tomba entre le quatrième ou le cinquième accès, & je commençai alors à purger avec les minoratifs, que je réitérai trois ou quatre fois dans les jours d'intermission. Les accidens diminuèrent, mais néanmoins la fièvre continua chez la plupart des malades; elle prit dans cette période un caractère opposé à celui qu'elle avoit montré dans les premiers jours. Le pouls étoit foible & fréquent, les redoublemens étoient annoncés par des foiblesses, des anxiétés; le visage étoit pâle, bouffi; enfin le relâchement & l'inertie de la fibre avoient pris la place de la tension & de l'évétisme inflammatoire.

Dans cet état si voisin de la cachexie, je pensai qu'il étoit nécessaire de recourir au quinquina; & en l'unissant tantôt avec les apéritifs, tantôt avec les amers aromatiques, je suis parvenu presque toujours à suspendre la fièvre, & à ranimer les sécrétions en augmentant la force tonique.

Dans le mois de juillet, les fièvres tierces & doubles-tierces débutoient par un frisson de trois heures au moins ; la douleur de tête étoit vive, la brisure étoit universelle, & dans la chaleur, il paroissoit des taches rouges sur tout le corps ; le poulx étoit dur & tendu, les urines enflammées & rares, la sueur étoit forte & claire, la peau paroissoit sèche & brûlante, les envies de vomir tourmentoient les malades, & leurs inquiétudes ne cessioient que lorsqu'ils avoient rejeté une matière porracée & jaunâtre. Les fièvres doubles tierces, c'est à-dire les fièvres tierces dont la cause étoit plus grave, avoient des paroxysmes si longs, qu'à peine les malades avoient-ils quelques heures de repos ; les unes & les autres étoient si opiniâtres, qu'elles duroient près de cinquante jours, & que l'on étoit assez long temps pour reconnoître le vrai type de la maladie.

Les saignées, & les émético-cathartiques ont été les premiers secours administrés à ces malades. Dans le cours de la maladie, on a d'abord suivi la marche usitée dans le traitement des fièvres aiguës, parce que la longueur des accès & les accidens qui avoient lieu, sembloient les rapprocher du caractère des fièvres continues : ainsi nous avons tenu les malades

aux boiffons tempérantes & aux décoc-
tions laxatives, telles que l'eau de casse
& l'eau de tamarins, jusqu'à ce que nous
ayons vu les redoublemens devenir
moins forts & plus réguliers. A cette épo-
que, nous avons prescrit les fucs épurés
des plantes chicoracées & antiscorbuti-
ques; & après avoir persévéré plus ou
moins long-temps dans l'usage de ces re-
mèdes fondans, nous avons eu recours
au quinquina. Ce médicament adminiftré
avec toutes les précautions requifes, &
avec des modifications différentes, fuivant
les différens fujets, manquoit souvent son
effet; mais nous avons donné avec beau-
coup de fuccès, l'infufion de camomille
romaine, dans laquelle nous faifions fon-
dre deux gros de crème de tartre par
pinte; & ce n'est pas la feule fois que
nous ayons eu occafion de reconnoître
l'efficacité de ce remède dans des cas où
le quinquina ne réuffiffoit pas.

Dans le mois d'octobre, les fièvres
tierces ne commençoient pas par le froid,
mais par des douleurs vives à la tête &
dans tout le corps. Les yeux étoient en-
flammés & douloureux. Il y avoit des
rougeurs fur tout le vifage; les narines
étoient sèches; il y avoit des naufées,
& la bouche étoit amère, quoique la

langue ne parût pas chargée. Les urines étoient rouges, la peau sèche ; mais le symptôme le plus remarquable , parce qu'il étoit celui qui fatiguoit le plus les malades, c'étoit une diarrhée abondante d'une matière qui, par sa consistance & par sa couleur, ressembloit à une matière huileuse. Tous ces symptômes ne faisoient qu'augmenter jusqu'au cinquième, & même quelquefois jusqu'au septième accès ; alors la tête se dégagant, la chaleur étoit moins forte & plus supportable ; la bouche s'humectoit & la salive devenoit abondante ; les urines commençoient à couler, le ventre s'ouvroit, les douleurs des bras & des jambes diminuoient à mesure que la peau devenoit douce & la sueur plus considérable.

Nous avons pratiqué la saignée, & même nous l'avons réitérée deux ou trois fois chez les malades sanguins & bilieux : nous avons pour vomitif préféré l'ipécacuanha à l'émétique, tant à cause de la diarrhée dont les malades étoient affectés, qu'à cause de l'irritabilité dont ils étoient doués, & de la difficulté avec laquelle ils expectoroient ; & nous avons remarqué qu'ils rendoient une grande quantité de matières jaunes & visqueuses : quelques malades moins irritables ont pris l'émé-

tique avec un grand avantage. Du reste, la pratique ordinaire a été mise en usage, & l'on a employé successivement les purgatifs minoratifs de deux jours l'un, le quinquina uni aux apéritifs, le quinquina comme fortifiant, & les amers aromatiques.

Dans le mois de décembre, plusieurs malades depuis long-temps fiévreux avoient les jambes enflées, les cuisses étoient même quelquefois œdématisées. Après l'usage des délayans, nous étions obligés d'employer quelques purgatifs, mais nous en usions fort sobrement, & nous préférons les amers apéritifs avec l'oxymel scillitique; par ces moyens, la plupart de ces malades furent guéris de l'œdème, par un flux d'urine abondant, & nous avons assuré leur convalescence par les stomachiques & les toniques.

L'année 1785 ne nous a rien présenté de nouveau sur la marche des fièvres intermittentes. Au printemps, elles ont été très-bénignes; il a suffi pour tout médicament d'administrer un vomitif, & elles se sont guéries d'elles-mêmes au cinquième accès. Dans l'automne, elles ont paru d'abord compliquées de diarrhée, mais elles étoient bien moins graves que l'année précédente, & ont cédé en peu

de temps à un traitement analogue à celui qui avoit été employé à cette époque; celles qui ont eu lieu vers la fin de novembre & de décembre étoient accompagnées des symptômes de cachexie qui caractérisent les fièvres tenaces ou mal traitées, & n'ont rien offert qui les différenciât de celles que nous avons vues les années précédentes.

OBSERVATIONS PARTICULIERES
SUR LES FIEVRES INTERMITTENTES.

PREMIERE OBSERVATION.

*Fièvre tierce bénigne ; par M. LA PEYRE,
médecin de l'hôpital d'Auch.*

Jean Fagot, originaire d'Auvergne, âgé de trente ans, avoit une fièvre tierce depuis le 8 juin : il vint à l'hôpital les premiers jours de juillet ; les accès étoient très-longs ; il avoit des nausées assez fréquentes, le visage & les yeux pâles, tirant sur le jaune, la langue fort chargée, & il y avoit un mal de tête considérable avec beaucoup de dégoût ; le ventre étoit souple. Quoique ce malade eût été émétique, & plusieurs fois purgé, je lui donnai

encore l'émétique en lavage. Le lendemain de son arrivée, qui étoit le 3 juillet, ce remède opéra bien par haut & par bas. Le 4, l'accès parut à l'heure accoutumée, c'est-à-dire depuis six à sept heures du soir jusqu'à la même heure le lendemain matin, avec un frisson un peu long & un peu fort. Le 5, le malade fut purgé; le 6, il eut son accès; le 7, il fut purgé de nouveau; le 8, il eut la fièvre; le 9, le purgatif fut répété; le 10, je le mis à l'usage d'un apozème composé avec les apéritifs antiscorbutiques, les fébrifuges & une petite quantité de séné. La fièvre diminua graduellement, & disparut tout-à-fait le 15; la langue se nettoya peu à peu en continuant le même remède; l'appétit revint insensiblement, & le malade reprit ses forces & son embonpoint sans faire usage d'aucun autre médicament. Ce mélange des fondans antiscorbutiques, des fébrifuges & des purgatifs, m'a toujours paru un très-bon remède dans les fièvres intermittentes, même les plus invétérées.

II^e OBSERVATION.

Fièvre tierce prolongée; par le même.

Une fille de service, habitante de cette

ville, âgée de trente-huit ans, eut vers le milieu du mois de mai, des accès de fièvre tierce. Le chirurgien qui la soigna mit en vain en usage la saignée, l'émétique & les purgatifs. Son maître, ennuyé de la longueur de cette maladie, fit conduire cette fille à l'hôpital les derniers jours de juin; elle avoit les yeux jaunes & la peau de la même couleur, la langue étoit fort chargée, & il y avoit des envies de vomir & des maux d'estomac. Le premier juillet, je fis prendre à cette malade deux grains d'émétique; elle rendit par haut & par bas une quantité étonnante de fucs jaunes & glaireux; son accès vint le deux; & après un frisson de demi-heure, la chaleur dura depuis cinq heures du soir jusqu'à sept heures du lendemain matin. Le 3, cette fille fut purgée; le 4, elle usa des apozèmes apéritifs légers faits avec les plantes amères: la fièvre revenoit toujours à la même heure, & dans le même ordre; la bouche étoit très-mauvaise, les envies de vomir existoient encore, la couleur jaune des yeux & de la peau n'avoit pas disparu. Le 8, je répétai la même dose de tartre stibié, que j'avois administré huit jours auparavant; dès-lors les accès devinrent moins longs & moins considérables, & le pro-

grès en mieux fut si rapide, qu'après l'usage d'un minoratif, & quelques verres d'apozème fébrifuge purgatif, la fièvre cessa absolument. Il restoit encore à cette malade de petites douleurs d'estomac provenant peut-être de l'irritation qu'avoient procurée les émétiques répétés; le quinquina à petite dose remédia à ces petites douleurs, donna de l'appétit, rétablit ensuite les forces, & la malade sortit de l'hôpital bien guérie le premier août.

III^e. OBSERVATION.

Fièvre tierce avec des symptômes inflammatoires; par M. DUFOUR, médecin de l'hôtel-dieu de Noyon.

Dans le mois de septembre 1780, une fille de vingt-deux ans, avoit une fièvre très-vive. Tous les accès étoient accompagnés de transport au cerveau, de chaleur vive à la peau, de pincement à l'estomac, de vomissemens & de coliques assez violentes. Arrivée dans le jour d'intermission, la malade fut évacuée par un émético-cathartique. Le lendemain l'accès fut violent. J'ordonnai une saignée du bras, & peu après une saignée du pied, parce que les accidens me paroissoient effrayans.

Le quatrième jour je répétois l'émético-cathartique dans l'intermission. Le cinquième jour il y eut un troisième accès ; mais , quoiqu'il fût encore assez vif , le délire & les vomissemens n'eurent plus lieu ; on laissa durer cette fièvre pendant cinq ou six jours , & les seuls remèdes que prit la malade pendant cet intervalle , furent des apozèmes chicoracés , & des boissons tempérantes. La malade fut purgée , les apozèmes fébrifuges purgatifs furent ensuite administrés ; & après avoir diminué d'intensité chaque jour , la fièvre disparut entièrement après le neuvième accès , sans qu'on eût employé le quinquina.

IV^e O B S E R V A T I O N.

Fièvre tierce négligée , accompagnée de bouffissure universelle & de plusieurs autres accidens ; par le même.

Dans le mois d'octobre 1780 , une femme âgée de trente-cinq ans , entra à l'hôpital après deux mois d'une fièvre tierce , pour laquelle elle n'avoit fait aucun remède ; le teint étoit plombé & livide , & la respiration très-gênée ; les jambes étoient très-enflées , le ventre étoit gros , tendu , & toute la surface du corps bouffie & d'une couleur sale ; le

frisson qui précédoit la fièvre étoit long, & étoit presque toujours accompagné de cardialgie ou d'anxiétés cruelles. La bouche étoit sèche & pâteuse ; les urines étoient troubles, briquetées & couloient en petite quantité. Après avoir vuïdé les premières voies par deux émético-cathartiques en lavage, je mis la malade à l'usage des apozèmes apéritifs & amers, que je rendois purgatifs tous les trois ou quatre jours, par l'addition des follicules, de féné, du sel de Glauber & de la confection Hamech, & quelquefois du sirop de *Rhamno* : j'obtenois constamment des évacuations abondantes, & l'œdème des jambes & la bouffissure du ventre diminuoient sensiblement. Les urines avoient repris leur cours au bout de trois semaines ; j'eus recours aux apozèmes fébrifuges purgatifs, qui dissipèrent la fièvre en peu de jours, & je terminai la cure par l'usage d'un vin ainsi préparé.

℞. *Quinquina*, racine de patience & d'angélique, de chaque six gros, Petite absinthe & chamedris, de chaque une pincée.

De sel ammoniac, trois gros.

Mett ez infuser dans deux livres de vin rouge pendant 48 heures, & passez.

B vj

La malade en prenoit trois onces, & trois fois par jour.

Ve OBSERVATION.

Fièvre tierce négligée, accompagnée de cachexie & d'affection de poitrine; par le même.

Dans le même temps il arriva une femme, âgée de dix-neuf ans, malade aussi depuis deux mois d'une fièvre tierce, & qui avoit mis en usage tous les moyens que les bonnes femmes emploient dans les fièvres intermittentes; elle avoit même eu recours aux charlatans, dont les remèdes encore plus dangereux l'avoient mise à deux doigts de sa perte. Une physionomie cachectique, des lipothymies, sur-tout dans le temps du frisson, des anxiétés, une toux sèche & fréquente, la maigreur des parties supérieures, la bouffissure des extrémités inférieures, la cessation totale du flux menstruel, tout sembloit dicter un fâcheux pronostic, sur-tout chez une femme déjà épuisée de remèdes indiscretement administrés. Comme chaque frisson étoit accompagné de vomissement, j'y vis une indication de faire usage d'un vomitif; mais je choisis l'ipécacuanha, dont j'aidai

l'action, en faisant fondre un grain de tartre stibié dans une potion antispasmodique. L'effet en fut copieux, & le calme qui y succéda fut très-considérable. Le troisième jour la malade fut purgée avec un apozème amer & laxatif. Je donnai ensuite les apozèmes apéritifs & toniques, & les pilules savonneuses de Starkei, & je suivis la même marche que dans la maladie précédente; la seule différence est que, dans cette dernière, j'insistai beaucoup plus long-temps sur les apéritifs. La guérison n'a pas été prompte, mais elle a été sûre.

VI^e OBSERVATION.

Fièvre quotidienne double ; par le même.

Une femme entra à l'Hôtel-Dieu dans le mois de mars 1780, pour une fièvre dont elle étoit attaquée depuis plusieurs jours. En observant le caractère de cette fièvre, je vis qu'il y avoit deux accès par jour, dont le premier commençant à cinq heures du matin duroit jusqu'à midi, & le second prenoit à quatre heures après-midi, pour ne finir qu'à deux heures du matin. Ayant trouvé beaucoup de chaleur & de la force dans le poulx, je

fis saigner cette malade deux fois dans le second accès qu'elle eut à l'hôpital. Le lendemain j'ordonnai l'émétique en lavage, qui procura des évacuations bilieuses très-abondantes par haut & par bas. Le troisième jour, je ne prescrivis rien autre chose que les délayans. Le quatrième, je répétai l'émético-cathartique, qui opéra encore beaucoup. Le cinquième, la malade ne but que des boissons adoucissantes & tempérantes : la fièvre conservoit toujours le même type, mais les accès étoient déjà bien moins forts & bien moins longs. Le sixième & le huitième jour, je fis faire usage d'une tisane amère & purgative ; la fièvre déclinait toujours. Les apozèmes fébrifuges que je commençai à employer à cette époque dissipèrent promptement ce reste de fièvre, & je favorisai la convalescence par l'usage du vin fébrifuge amer, dont la formule se trouve dans l'observation précédente.

VII^e O B S E R V A T I O N.

*Fièvre tierce ancienne négligée. (Hospice
S. Sulpice, année 1780.)*

Une fille âgée de trente-deux ans, & mal réglée, fût amenée à l'hospice dans

le mois de juin, pour une fièvre intermittente, qui avoit changé plusieurs fois de caractère depuis six mois qu'elle duroit. Les symptômes les plus frappans étoient ceux de la cachexie. Le visage étoit fort jaune, les jambes étoient œdématisées; & dans l'intervalle des accès, le pouls étoit petit, serré & fréquent. Comme la langue étoit fort sale, & qu'il y avoit du dévoiement, on administra l'ipécacuanha pour vomitif. Les jours suivans, la malade fut mise à l'usage des apozèmes amers & d'une boisson délayante; & le quatrième jour, elle fut évacuée par le moyen d'un apozème fébrifuge purgatif. Cette marche simple ayant été continuée, la fièvre cessa vers le douzième jour; mais la malade ne recouvroit pas son appétit, & restoit à-peu-près dans le même état de langueur & d'inertie, où elle étoit depuis son arrivée à l'hôpital. On eut recours aux purgatifs avec d'autant plus de confiance, qu'il y avoit encore des signes manifestes de saburre. Ils ne produisirent d'abord qu'une amélioration momentanée, mais c'en fut assez pour compléter l'indication; les purgatifs furent redoublés avec hardiesse, & l'on vit revenir l'appétit & les forces en raison des évacuations qui étoient excitées.

VIII^e OBSERVATION.

Fièvre double-tierce bénigne, alarmante à son début. (Hospice S. Sulpice, juillet 1780.)

Une fille âgée de vingt ans, fut amenée à l'hôpital, le troisième jour d'une fièvre qui paroissoit continue avec des redoublemens. Les symptômes étoient pressans, la fièvre étoit violente, le mal de tête fort considérable; les idées étoient souvent égarées, la face étoit rouge, & il y avoit de plus une diarrhée très-forte. Je fis saigner cette malade deux fois le jour même de son arrivée, & je prescrivis les boissons antiphlogistiques; le lendemain, quatrième jour de la maladie, je fis donner l'eau de tamarins émétisée. Le cinquième & le sixième jour la fièvre persistoit, mais les accès étoient moins longs & sans accidens remarquables. Le septième, la diarrhée s'arrêta: on continua ensuite les tempérans jusqu'au onze, où la fièvre cessa, après avoir été à peine sensible les jours qui avoient précédé. Il restoit un limon blanchâtre sur la langue, de l'inappétence, & quelques autres accidens plus légers qui cédèrent aux purgatifs.

Fièvre double tierce, devenue grave & compliquée par des purgatifs prématurés.
(Hospice S. Sulpice, octobre 1782.)

Une fille, âgée de vingt-cinq ans, entra dans cet hôpital le huitième jour d'une fièvre d'accès, qui paroïssoit très-grave. Les redoublemens avoient lieu tous les jours, mais étoient plus forts de deux jours l'un; néanmoins les accès étoient si longs, qu'il n'y avoit pas d'apyrexie dans le jour où la fièvre étoit moins forte. Les symptômes les plus remarquables étoient, des anxiétés très-fortes pendant le frisson, du délire dès le commencement de la chaleur, la sécheresse de la peau & l'aridité de la langue. Ces accidens n'avoient point eu lieu dans les premiers jours, mais étoient survenus depuis que l'on avoit employé plusieurs purgatifs du quatre au huit de la maladie. La malade ayant été saignée quelques heures auparavant son transport à l'hôpital, & paroissant d'ailleurs d'une constitution fort délicate, je me bornai à prescrire à ma première visite des boissons délayantes & tempérantes; car, quoiqu'il y eût manifestement de la saburre dans

les premiers voies , l'érétisme général , une douleur aiguë à la région ombilicale, & le météorisme du ventre s'opposoient pour le moment à toute espèce de remèdes évacuans.

Au bout de deux jours , le relâchement du poulx & l'humidité de la langue permirent de faire prendre à la malade l'eau de casse émétisée , qui sollicita doucement plusieurs évacuations très-copieuses , & qui affaissa le ventre sans augmenter les douleurs. Malgré le bon effet de cet émético-cathartique , les frissons augmentèrent le lendemain en durée & en intensité. Le surlendemain , qui étoit le douzième jour de la maladie , je trouvai le ventre tendu de nouveau & plus douloureux que la veille , & je fis répéter l'eau de casse émétisée. Le quatorzième , j'employai encore ce doux évacuant dans la même indication , & il dissipa toujours le météorisme & le spasme.

Cependant du douze au quinze de la maladie , les frissons diminuèrent , & il n'y en eut point le seize. Les redoublemens fébriles n'en étoient pas moins réguliers & sensibles , la chaleur étoit âcre , la tête toujours égarée dans le fort de la fièvre ; & comme le poulx étoit petit ,

irrégulier quelquefois très-foible, & qu'il y avoit en même temps une très-grande gêne à la poitrine, je fis appliquer des vésicatoires aux jambes; du seize au vingt, la tête se remit, mais la malade devint sourde: la fièvre étoit légère & à peine sensible le jour favorable, & la gêne du système artériel devoit être attribuée à la poitrine qui étoit engorgée au point de faire craindre une mort prompte. Des vésicatoires aux bras, une potion pectorale incisive animée avec les eaux cordiales, rétablirent les forces & l'expectoration; vers le vingt-quatre ou vingt-cinq il n'y avoit plus du tout de fièvre; mais la surdité ne fit qu'augmenter. Les amers, les purgatifs l'ont dissipée par degrés & ont assuré la convalescence.

X^e OBSERVATION.

Fièvre double tierce avec affection dysentérique. (Hospice S. Sulpice, novembre 1780.)

Un jeune homme de vingt-cinq ans fut conduit à cet hôpital le quatrième jour d'une maladie qui sembloit être une fièvre aigue. La chaleur étoit ardente, le pouls plein & la tête peu présente. Les symptô-

mes de saburre étoient manifestes , & il y avoit en outre un dévoiement assez fort. Je fis d'abord saigner ce malade le jour même de son arrivée. Le lendemain je lui prescrivis une boisson émétisée , qui ne parut pas apporter beaucoup de soulagement.

Le troisième jour au matin , qui étoit le sixième de la maladie , il y avoit le plus grand relâchement , & la fièvre étoit à peine sensible. Le soir de ce même jour , le jeune homme éprouva une colique très-forte , qui fut calmée par les lavemens & par les boissons adoucissantes. Le dévoiement continuoit toujours : on fit avaler , quelques heures après les coliques , de la rhubarbe à la dose de huit grains , & l'on donna pour boisson l'eau de graine de lin , avec la crème de tartre. Le septième jour sur le soir il y eut un accès fébrile , marqué par le tremblement , l'oppression & la chaleur ; le malade fut mis à l'usage des apozèmes amers & apéritifs. Le huit au soir il y eut un nouveau tremblement , accompagné de colique & suivi de chaleur & de sueur. Le neuf & le dix mêmes phénomènes , c'est-à-dire rémission complète le matin , & frisson avec colique le soir.

J'attribuai tous ces symptômes à l'a-

bondance , & à la ténacité de la matière fébrile , dont une partie résidoit dans les premières voies , & je crus voir une indication évidente d'unir aux amers & aux fébrifuges , des purgatifs propres à agir assez vivement sur le canal intestinal. En conséquence , je fis prendre au malade des apozèmes fébrifuges purgatifs bien dosés de deux jours l'un , & le jour d'intervalle on lui donnoit des lavemens laxatifs. Les accès diminuerent bientôt , ainsi que les coliques ; & les accidens du redoublement disparurent insensiblement comme les symptômes d'une fièvre tierce qui décline. Il fallut cependant répéter les apozèmes fébrifuges purgatifs jusqu'à cinq fois. L'infusion de camomille avec la crème de tartre , fut donnée pour accélérer & assurer la convalescence.

XI^e OBSERVATION.

Fièvre double-tierce avec crachement de sang. (Hospice S. Sulpice, juillet 1781.)

Un homme dont la poitrine étoit affectée depuis plusieurs années , fut pris d'une fièvre double-tierce , & vint chercher du secours à l'hospice. Avec les

symptômes ordinaires d'une fièvre intermittente de cette espèce , il présentoit ceux qui indiquent une poitrine foible & fort irritée ; il y avoit des crachats sanglans, le pouls étoit plus vif que fort, & la langue étoit fort chargée.

Je commençai le traitement par une saignée du bras , qui parut donner beaucoup plus de liberté à la poitrine , le crachement de sang cessa, mais les accès de fièvre continuoient avec la même force. Le troisième jour je prescrivis une eau de casse très-légèrement émérisée. Les évacuations qu'elle excita , furent sans trouble , les jours suivans les accès furent moins longs, moins forts, & la déclinaison de la maladie paroissoit décidée, lorsque le malade , huit jours après son arrivée, eut un nouveau crachement de sang, accompagné d'un point de côté & d'un sentiment de chaleur très-vive dans la poitrine. Le pouls étoit redoublé , le visage rouge : je fis faire promptement une seconde saignée du bras , après laquelle tous ces nouveaux accidens disparurent. Le malade continua les boissons amères & les béchiques tempérans : la fièvre diminua encore d'intensité, sans changer cependant de caractère ; mais après un intervalle presque semblable au premier , il

survint un troisième crachement de sang aussi fort que les deux premiers , mais qui n'étoit point accompagné des mêmes accidens.

Je ne fis point saigner pour cette troisième fois , parce que la nature du pouls ne le permettoit pas , & je me contentai de tenir le malade à l'usage des béchiques adoucissans , & d'un looch de même nature. Le crachement de sang cessa de lui-même , la fièvre devint très-légère : on n'y distinguoit plus de redoublemens ; il y avoit même des intervalles où il n'y avoit point du tout de fièvre ; les crachats devinrent abondans , faciles & muqueux , il y eut de la sueur les jours suivans , & cette fièvre double-tierce se termina comme une légère péripneumonie.

XII^e OBSERVATION.

Fièvre tierce négligée , suivie d'ascite & d'anasarque , & terminée par une double-tierce. (Hospice S. Sulpice, avril 1782.)

Une femme âgée de trente-six ans , avoit depuis cinq mois une fièvre intermittente , qui avoit d'abord été tierce , mais qui ensuite étoit devenue irrégulière.

L'abandon, le mauvais traitement plutôt que la constitution de la malade, avoient produit pendant cet espace de temps divers accidens, dont la malade ne pouvoit pas rendre compte, mais qui avoient été suivis d'un œdème général. En examinant cette femme, je trouvai que les extrémités inférieures étoient extrêmement gonflées, & que le ventre pouvoit contenir environ deux pintes d'eau. Sans pouvoir m'assurer alors du type de la fièvre qui varioit de jour en jour, je fis prendre à cette malade deux vomitifs en quatre jours, & ils furent placés dans le moment où elle sentoît les premières annonces du frisson. Avant la seconde semaine, la fièvre s'établit régulièrement en fièvre tierce, ce qui me parut de bon augure.

Pour seconder cet heureux instrument de guérison, je mis cette malade à la diète la plus régulière, en lui faisant faire usage des remèdes fondans & apéritifs, tels que les apozèmes amers, des bols savonneux, & une tisane animée avec le sel d'Epsom.

L'enflure augmenta pendant les premiers jours de ces boissons fondantes, mais le mal-aise intérieur & les frissons de la fièvre disparurent. Le quatrième jour de l'usage

l'usage de ces remèdes , les urines couloient déjà plus librement. La malade fut purgée à cette époque avec avantage. On persévéra dans la même marche, en substituant les suc's épurés des plantes chicoracées & anti - scorbutiques aux apozèmes amers : les redoublemens continuèrent en double-tierce , & au bout de quinze jours l'œdème de la surface du corps étoit dissipé , les jambes étoient diminuées de moitié , & le ventre étoit presque tout-à-fait tombé. A cette époque je fis donner le vin d'absinthe de Fuller , & la décoction apéritive majeure , & je purgeai plus fréquemment. La fièvre étoit absolument finie , & l'enflure presque entièrement dissipée , un mois après l'entrée de cette malade à l'hôpital. La fin de la maladie a été marquée par une éruption assez considérable de boutons rouges & farineux sur toute la surface du corps.

XIII^e OBSERVATION.

Fièvre quotidienne avec anasarque , terminée par la mort. (Hospice S. Sulpice , janvier 1783.)

Une fille de trente-huit ans , affectée depuis long-temps de la poitrine, tomba

dans la cachexie , qui faisant des progrès de jour en jour, produisit en peu de temps un œdème général. Peu de temps après cette anasarque , il survint une fièvre quotidienne, dont les symptômes étoient très-alarmans. Le frisson étoit long , accompagné des plus grandes anxiétés , & particulièrement d'une oppression considérable ; la sécheresse , la soif, la douleur à la tête , l'assoupissement étoient les principaux accidens qui se manifestoient pendant la chaleur. On employa envain , pendant douze jours , tout ce que l'art prescrit en pareille circonstance. Les vomitifs , les apozèmes amers & laxatifs , les apozèmes fébrifuges , les calmans administrés quelques heures avant l'accès, le quinquina furent les remèdes auxquels on eut successivement recours , mais sans en obtenir aucun soulagement. Cette malade mourut le treizième jour sur la fin d'un frisson. A l'ouverture du cadavre , nous avons trouvé le tissu cellulaire généralement infiltré , le poulmon adhérent & squirrheux , & le péricarde beaucoup plus rempli d'eau que dans l'état naturel.



XIV^e OBSERVATION.

*Fièvre quotidienne avec un empâtement
considérable dans la région abdominale.
(Hospice S. Sulpice, juin 1780.)*

Un pauvre garçon nouvellement arrivé à Paris, qui venoit d'essuyer beaucoup de fatigue & de misère, entra à l'hospice sur la fin d'avril. Il se plaignoit d'une grande courbature & d'une fièvre dont il avoit déjà ressenti quelques accès. Le ventre étoit dur, tendu, & gros comme celui d'une femme dans le sixième mois de sa grossesse. On n'y distinguoit pas de dureté particulière, mais il y avoit une dureté & une rénitence générale. Le visage étoit bouffi, les jambes enflées : mais les forces paroissoient plus opprimées qu'abattues, & le pouls annonçoit de la vigueur & du ton dans la fibre.

Je débutai par faire prendre à ce malade l'eau minérale un peu avant le frisson du second accès, & je le fis saigner deux fois dans la chaleur. La fièvre parut d'abord suspendue par l'usage de ces remèdes ; deux jours après, elle reprit vivement, mais cependant avec moins de violence que pendant les premiers jours.

Les accès s'établirent ensuite régulièrement ; le frisson étoit long , la chaleur forte & suivie d'une sueur considérable , & les redoublemens avançoient constamment d'une heure chaque jour.

Pendant près de trois semaines, le malade fut tenu à l'usage des suc's épurés de plantes chicoracées & antiscorbutiques avec le sel de Glauber ; & tous les trois ou quatre jours , il prenoit un apozème fébrifuge purgatif. Les boissons étoient variées : on donnoit l'infusion de fleurs de sureau dans le temps du frisson , & une tisane tempérante dans la chaleur de l'accès & dans l'intermission. A cette époque le ventre commençoit à s'affaïsser , & la physionomie devenoit meilleure & plus naturelle ; j'unis aux suc's épurés les bols savonneux à la dose d'un gros par jour : bientôt la bile coula abondamment ; les urines, de rouges & rares qu'elles étoient, devinrent citrines & abondantes ; le ventre se ramollit & tomba tout-à-fait, les jambes cessèrent d'être enflées , & la fièvre, après avoir diminué graduellement, s'arrêta tout-à-fait. Nous avons fini par l'usage des aromatiques amers.



XV^e OBSERVATION.

Fièvre quotidienne, avec un dépôt purulent & aqueux dans la poitrine. (Hospice S. Sulpice, juillet 1780.)

Un manœuvre âgé de vingt-six ans, fort & robuste, entra à l'hôpital le second jour d'une fièvre que je jugeai d'abord double-tierce ou quotidienne. Comme il étoit dans la force de l'accès à l'heure de ma visite du soir, & que les symptômes me parurent vifs & inflammatoires, je fis faire une saignée du bras; le lendemain, dans le moment de l'intermission, je fis administrer l'eau de tamarins émétisée. Le soir, nouvel accès aussi fort que celui de la veille: je fis pratiquer une seconde saignée dans la chaleur. Le quatrième jour, même redoublement, même secours, c'est-à-dire une troisième saignée. Le cinquième & le sixième jour, il n'y eut aucune espèce de fièvre. Le sommeil répare les forces du malade, l'appétit renaît, la figure revient, & il se forme sur les lèvres des croûtes semblables à celles qui paroissent ordinairement en ce lieu, à la fin des fièvres intermittentes. Je croyois le malade guéri, & rien ne

pouvoit en effet me faire suspecter la guérison.

Le septième jour après l'entrée de ce malade à l'hôpital, & le troisième après la cessation absolue de la fièvre, je lui prescrivis une médecine commune. Tout alla bien dans la journée : le malade mangea avec sobriété comme il avoit fait la veille ; il étoit sur le point de souper, lorsqu'il en fut empêché par un point de côté très-vif qui le saisit subitement. On attribua d'abord cette douleur à quelque erreur de régime, ou à quelque autre imprudence commise dans la journée. Cette douleur augmenta toute la soirée ; & fit de si grands progrès dans la nuit, que le chirurgien interne jugea à propos de faire une saignée.

Le lendemain à ma vîsite du matin, je trouvai ce malade au plus mal : la respiration étoit très-gênée, le pouls petit & fréquent, le visage étoit décomposé ; en un mot, je trouvai dans l'agonie un homme que je regardois vingt-quatre heures auparavant comme un convalescent prêt à sortir de l'hôpital.

A l'ouverture du cadavre, nous n'avons rien trouvé de particulier dans l'abdomen. Tout le mal étoit dans la poitrine : la cavité droite étoit pleine d'eau, le mé-

diafrin antérieur & le péricarde étoient gorgés d'une humeur glaireuse. Le poumon droit étoit recouvert à sa surface d'une couche purulente coagulée ; toute la substance étoit grossie , pesante , granulée , & remplie d'une matière purulente qu'on faisoit transuder à travers les bronches par la pression ; l'inflammation du poumon droit s'étoit propagée au diaphragme , & même jusqu'au foie qui étoit enflammé vers son ligament coronaire. Le poumon gauche étoit très-sain.

Dans le même temps un manœuvre , parent & camarade de celui qui fait le sujet de cette observation , vint à l'hôpital avec les symptômes d'une fièvre d'accès , accompagnée d'un léger point de côté. Après une saignée qui fut faite quelques heures après l'entrée de ce malade à l'hôpital , il eut des sueurs abondantes qui parurent guérir la fièvre & le point de côté. Déjà cet homme étoit depuis trois jours sans fièvre & au régime des convalescens , lorsqu'il fut saisi d'un point de côté beaucoup plus douloureux que le premier , & d'une oppression considérable. Au bout de quelques heures , le pouls étoit déjà misérable & la face hippocratique ; mais l'agonie fut longue , ainsi que dans le cas précédent.

L'ouverture du cadavre nous fit appercevoir un désordre semblable à celui que nous avions rencontré dans le cas précédent. La seule différence, c'est que dans celui-ci les deux poumons étoient affectés ; & que l'eau étoit épanchée dans les deux cavités de la poitrine.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur les propriétés des eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, dans les fièvres intermittentes, longues & opiniâtres ; dans les fièvres lentes, & particulièrement dans les fièvres quartes ; par M. CHEVALIER, docteur en médecine, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, professeur dans l'art des accouchemens, & maire royal de la même ville.

PREMIERE OBSERVATION.

Madame de Lobespín, dame chanoinesse du chapitre de Château-Châlons, âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte & robuste, se rendit à Bourbonne en 1767, pour une fièvre quarte qui avoit résisté pendant un an à plusieurs remèdes.

A son arrivée à Bourbonne, elle avoit le visage un peu pâle, bouffi, le foie embarrassé, l'appétit irrégulier. Après lui avoir prescrit un régime analogue à son état, je la mis à l'usage des eaux, que je lui fis commencer par deux gobelets de huit onces chacun, à une demi-heure d'intervalle l'un de l'autre; je les portai de jour en jour jusqu'à cinq. Le quatrième de la boisson, je la purgeai avec un minoratif qui produisit doucement & sans fatigue d'abondantes évacuations bilieuses. Le lendemain, la malade se reposa, & reprit ensuite les eaux comme à son ordinaire; elles étoient données seulement les jours d'intermission. Elle les prit ainsi pendant quarante jours, & étoit purgée comme ci-dessus tous les quinze. Les eaux passoient par les selles & par les urines. Après douze jours de leur usage, les accès de fièvre devinrent plus forts & plus longs qu'ils n'étoient; il y en eut trois de cette espèce qui fatiguèrent la malade; ils diminuèrent ensuite insensiblement, mais ne cessèrent pas tout-à-fait après la quarantaine, bien que le rétablissement de l'appétit, des forces & des couleurs, annonçassent le retour d'une bonne santé. La convalescente partit en cet état, à la vérité avec la crainte d'avoir encore long-

temps la fièvre : je l'assurai qu'en continuant son régime, elle ne tarderoit pas à en être délivrée ; & en effet, quinze jours après, la fièvre n'a plus reparu, & depuis la santé a été constamment bonne.

II^e OBSERVATION.

M. *de Flue*, capitaine au régiment de Salis-Samade, suisse, âgé de quarante-quatre ans, d'une grande stature, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'une constitution forte & robuste, fut attaqué sur la fin de 1781 d'une fièvre tierce ; elle fut traitée par les délayans, les évacuans, les apozèmes du même genre, les apozèmes apéritifs ; & enfin par le quinquina & les amers affociés aux purgatifs, aux fondans, aux apéritifs, aux absorbans, administrés & donnés sous toutes les formes ; mais la fièvre ne faisoit que disparaître pour un temps : enfin le malade, fatigué de ces alternatives qui l'avoient beaucoup affoibli & jeté dans une espèce de marasme, consulta, & on lui conseilla les eaux de Bourbonne. Il y arriva dans le mois de juin 1782. Il avoit alors la fièvre ; elle s'annonçoit par un frisson des plus violens, accompagné de vomissemens d'une bile extrêmement jaune,

lesquels ne se faisoient qu'avec beaucoup d'efforts. Il avoit le blanc des yeux & toute l'habitude du corps jaunes ; ses urines teignoient le linge de la même couleur ; le grand & le petit lobe du foie étoient obstrués. Dans cet état, il ne prenoit pour tout aliment qu'un léger potage & quelques légumes. Je le mis à l'usage des eaux en boisson le lendemain de son arrivée, qui étoit son jour d'intermission ; elles furent graduées jusqu'à cinq gobelets, continuées ainsi & alternativement pendant deux mois. Le quatrième jour de la boisson il fut purgé avec un minoratif, & tous les trois jours il prenoit une pilule aloétique le soir. Le cinquième & le sixième accès, qui suivirent la boisson des eaux, furent si longs & si violens, que le malade en prit l'alarme, & qu'il hésitoit même de les continuer ; mais se rappelant que je l'avois prévenu de ce qui lui arriveroit, il reprit courage. Dès-lors la fièvre alla toujours en diminuant, ainsi que la couleur jaune ; en sorte qu'après deux mois la première disparut, & la seconde s'effaça au point qu'à peine pouvoit-on appercevoir qu'elle eût existé. L'appétit & le sommeil qui manquoient se rétablirent après le premier mois ; les eaux procurèrent des selles & d'abon-

dantes urines ; elles ne furent employées cette année qu'en boisson. L'obstruction du foie étoit prodigieusement diminuée , mais n'étoit pas totalement dissipée : en conséquence j'aurois désiré que le malade restât encore quelque temps pour la détruire entièrement ; mais des affaires qui l'appelloient à son régiment ne le lui permirent pas , & il partit bien satisfait d'être quitte de sa fièvre & de sa jaunisse. Je lui conseillai d'emporter des eaux pour en prendre de deux mois l'un , quinze bouteilles par mois ; & il le fit. L'année suivante il vint encore passer un mois à Bourbonne ; il y arriva gras , bien portant , & avec de très-belles couleurs. Pendant son séjour , il usa des eaux en boisson & en bains , & il s'en retourna avec une parfaite santé.

III^e OBSERVATION.

Madame la comtesse Césarine de Brachet , dame chanoinesse du chapitre de Neuville , âgée de vingt-trois ans , grande , bien faite , d'un tempérament sanguin , portoit depuis près de deux ans une fièvre quarte qui avoit éludé l'action de tous les remèdes , & qui l'avoit jetée dans un état de cachexie , accompagné de pâleur , de langueur , & depuis qua-

torze mois, de suppression de règles. Les différens remèdes qu'on lui avoit administrés avoient suspendu la fièvre pendant trois semaines, un mois, & même pendant six semaines, & on conseilla à la malade les eaux de Bourbonne. Elle s'y rendit le 18 juillet 1784, dans un de ces momens où la fièvre étoit suspendue. Fatiguée de son voyage, je la fis reposer deux jours avant de commencer les eaux; je lui conseillai d'en faire usage pendant quinze jours de suite, en les portant par gradation depuis douze onces jusqu'à deux livres. Tous les trois jours, la malade prenoit le soir une pilule aloétique qui procuroit le lendemain deux ou trois évacuations. Pendant cette quinzaine l'appétit devint meilleur : alors je conseillai les bains à vingt-cinq degrés du thermomètre de *Réaumur*. Pour rappeler le flux menstruel supprimé, j'avois prescrit deux pilules bénédictees de *Fuller*, à prendre le matin. Au cinquième bain, la fièvre reparut & se montra en quarte. Dès ce moment, je fis suspendre pour huit jours les bains, la boisson & tous autres remèdes; malgré ce repos absolu, la fièvre se soutint, & revenoit régulièrement en quarte; cela ne m'empêcha pas, après la huitaine, de faire recommencer la boisson des eaux.

& de ne la placer que les jours d'intermission; cette méthode diminua le cinquième accès, & fit disparaître le fixième. Tout alla au mieux pendant douze jours: à cette époque je crus, par rapport aux règles supprimées qui inquiétoient beaucoup la malade, pouvoir de nouveau administrer les bains; mais au troisième, la fièvre revint encore: elle prit cette fois le type, de tierce, double-tierce, & occasionna des accès si violens, qu'un soir la malade eut des disparates, qui donnèrent à madame sa mère qui l'accompagnoit beaucoup d'inquiétudes. Je la tranquillisai en l'assurant que cet accès annonçoit une révolution salutaire. En effet, ceux qui le suivirent furent moindres, & allèrent toujours en diminuant. Cette double récursive, pendant laquelle l'appétit s'étoit perdu, exigea un repos de douze jours, & me fit prendre le parti d'abandonner les bains, pour m'en tenir uniquement à la boisson. Je conseillai, la fièvre finie, de boire des eaux de deux jours l'un, pendant un mois; les forces revinrent, l'appétit & le sommeil se rétablirent, & les couleurs reparurent. Madame partit dans cet état, inquiète néanmoins de ce que les règles n'étoient pas revenues. Je la rassurai en lui disant qu'il falloit en

abandonner le soin à la nature, sans faire davantage aucuns remèdes ; qu'aussitôt que les forces seroient entièrement rétablies tout rentreroit dans l'ordre ; ce qui est arrivé. Quatre mois après son retour, elle m'a mandé que les règles avoient reparu , & qu'elle jouissoit de la meilleure santé.

La suite au Journal prochain.

SUITE DE L'OBSERVATION

Sur l'usage de l'eau à la glace dans le traitement d'une fièvre bilieuse-putride-miliaire, précédée de l'histoire de la constitution de l'année 1785, à Saint-Jean d'Angely ; par M. J. LAMARQUE, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin de Saint-Jean d'Angely.

Ut quantò febris sit intensior , tantò detur frigidior aqua ; & purgatio tanta sit , quanta cacochymia. VALLES.

Il seroit trop long de rapporter toutes les observations analogues aux précédentes, & les divers passages des médecins grecs, latins, arabes, anciens & modernes, &c. qui font l'éloge de l'eau froide dans le traitement des maladies

64 USAGE DE L'EAU À LA GLACE

aiguës (a) : j'indiquerai seulement ceux qui se sont servis de l'eau à la glace, & qui en ont recommandé l'usage.

Cette méthode a pris naissance dans les pays méridionaux, où l'observation a démontré l'utilité des boissons à la glace, non-seulement dans les maladies, mais encore pour la conservation de la santé. On observe en Espagne & en Italie, que dans les années où la neige

(a) On peut consulter HIPPOCRATE, *lib. iij, de Morbis, &c.* plusieurs ouvrages de GALIEN, mais sur-tout, *lib. ix, x. & xj, Meth. medend. TRALLIANUS, lib. xij, cap. 2; AETIUS, Tetrab. 2, serm. j; PAULUS ÆGINETA, lib. ij, cap. 28; CELSUS, de Med. lib. iij, cap. 7; LOMMIUS, de Feb. curand. sect. 3, cap. 2; AVICENNE, lib. iv, Tent. tract. 2, cap. 43 & 46; RHASIS, de Feb. lib. j, &c; HILDANUS, *effic. med. part. ij; VALLESIUS, Method. medend.; SALMON, Synops. medend.; PRIMEROSE, des Erreurs populair.; NICOLAS CIRILO, Not. sur ETMULLER; SMITH, Vertus médical. de l'eau commune; NOGUÉS, Efficac. physiq. de l'eau; PIQUER, Traité des fièvres; VAN-SWIETEN, Comment. &c. in §. 640, 743, &c; ARÉTÉE, SOLANO, HEREDIA, de Pot. variet.; J. SIMS; GRECENSIO; AUBRY; COOK; HOFFMAN, &c.**

n'est pas assez abondante pour fournir, durant les chaleurs, la glace suffisante, il régné beaucoup plus de maladies putrides-malignes : *In Hispaniâ & Italiâ pro certo habetur, ab eo tempore quo hujusmodi potus, (gelidus nempè) invaluit, minùs grassari, ætatis tempore, febres continuas & malignas, quæ antea eos infestabant (a).*

En Perse lorsqu'on est atteint de la fièvre, les médecins du pays s'occupent seulement de faire respirer l'air frais, & de faire boire abondamment à la glace ; avec ces deux agens ils opèrent des guérisons en peu d'heures. Mais cette pratique doit être modifiée suivant la nature du climat, le degré de chaleur, l'espèce d'individu, &c. *Respicere oportet & regionem, & tempestatem, & ætatem, & morbos, &c. (b).* Il y auroit du danger de suivre à la lettre cette pratique dans nos climats tempérés.

On lit dans les Œuvres de Chardin, que dans son voyage d'Ispahan à Abanderabassé, il fut pris d'une sorte de fièvre

(a) RIVERIUS, *Institut. medic. lib. iv, cap. 24.*

(b) HIPPOCR. §. 1, Aphor. 2.

violente (a) qui est endémique en ce pays. Il la croyoit mortelle ; un médecin du pays le rassura , & lui promit qu'il seroit bientôt guéri. En effet, un régime rafraîchissant , & des boissons également rafraîchissantes & à la glace , le rappellèrent promptement à la vie.

Rodiva est , dit-on , le premier médecin Sicilien , qui ait usé de l'eau à la glace dans le traitement des fièvres aiguës : plusieurs de ses compatriotes ont suivi ses traces ; & on écrivoit de Malthe en 1725 , qu'un Capucin Sicilien , nommé *père Bernard-Marie de Castrojeane* , opéroit dans cette île avec ce moyen des cures miraculeuses : je les passerai sous silence ; on peut les voir détaillées dans l'ouvrage de *Smith* , intitulé : *vertus médicament. de l'eau commune.*

Dans une fièvre aiguë avec une distension extrême du bas-ventre, *M. Rast* de Lyon , employa par le conseil de *M. Pestalozzi* le père , la boisson à la glace & les applications externes de même nature. Le succès répondit à ses vœux. *M. Rame*, autre médecin de Lyon,

(a) On peut voir la manière dont il fut traité, pag. 30, tom. ix de ses Œuvres.

a suivi avec succès une semblable méthode dans un cas pareil. *Zacutus & Amatus Lusitanus*, rapportent de semblables observations.

Il est donc constant que les médecins de tous les temps ont vu de bons effets de l'eau froide, & à la glace; mais il paroît qu'ils ne sont pas d'accord sur le moment de son administration dans le traitement des fièvres. Les uns, avec *Rhasis* & les Persans, l'emploient dès le commencement; d'autres, avec *Celse*, la recommandent dans l'augmentation, *in summo febris ardentis incremento*; ceux-ci, avec *Galien*, veulent qu'auparavant il y ait des signes de coction, *cum in pulsu & urinis concoctionis evidentes cernantur notæ*; ceux là, avec *Aëtius*, que les humeurs soient très-atténuées, *quando præattenuati sunt humores*. Pour concilier ces auteurs célèbres, je crois qu'il suffit de faire attention aux circonstances suivantes.

Dans les climats chauds, où l'ardeur du soleil long-temps soutenue, & la respiration d'un air brûlant, annoncent dès le premier période des fièvres, un relâchement considérable des solides, & une raréfaction des liquides, l'eau froide est indiquée dès le commencement, afin de

68 USAGE DE L'EAU A LA GLACE

modérer la chaleur, de resserrer les fibres & de condenser les humeurs ; mais dans nos provinces tempérées, où le relâchement & la raréfaction sont le plus ordinairement l'effet de l'ardeur fébrile, ce secours n'est indiqué que dans le second, troisième ou quatrième période, selon que l'ardeur excessive survient dans l'un ou l'autre de ces états. *Ubi febris vehementia plurimum urget*, comme dit *Vallesius*, pag. 69. S'il y avoit relâchement & que la chaleur ne fût que médiocre, comme cela arrive dans les fièvres catharales, nerveuses ou pituiteuses, le bon vin est sans contredit préférable à l'eau froide.

*Nam quoniam variant morbi, variabimus artes ;
Mille mali species, mille salutis erunt.*

Il me paroît téméraire d'en venir à l'usage de la glace avant d'avoir employé l'eau froide, malgré l'exemple de *Gautteron*, d. médecin de Montpellier, qui, appelé pour voir un officier tombé sans mouvement & sans forces en descendant de cheval, après une longue route, pendant une chaleur extraordinaire, lui fit couvrir tout le corps de glace, & le rendit ainsi à la vie. *Multum & de repente, aut calefacere aut frî-*

gefacere , &c. periculosum est ; nam omne nimium est naturæ inimicum ; quod verò paulatim fit , tutum est. HIPPOCRATE.

Le médecin ne doit pas seulement connoître les causes des maladies , il doit favoir encore ce qui peut devenir nuisible & préjudiciable. Les remèdes les plus efficaces , appliqués mal à propos , produisent les effets les plus funestes.

. *Data tempore , profunt ;
Cum data non apto tempore , sæpè nocent.*

Quel mal n'ont pas fait l'antimoine & ses préparations dans le siècle dernier ! quel bien n'opèrent-ils pas de nos jours ! De même si l'eau froide & l'eau à la glace peuvent être avantageuses , elles peuvent produire les maux les plus funestes ; & occasionner des morts subites , selon *Lancisi* & *Baillou* (a).

Le célèbre *Hoffmann* a si bien senti ces vérités , qu'il nous a laissé deux dissertations sur l'eau froide. L'une , *de frigido potu vitæ & sanitati hominum inimicissimo* : l'autre , *de aquæ frigida potu salutari*. On sait qu'*Alexandre* le grand pensa perdre la vie , pour s'être jeté

(a) *BALLONIUS*, lib. ij, *Constit. epidem.* ;
LANCISI, lib. ij, cap. 7.

70 US. DE L'EAU A LA GLACE, &c.

dans le fleuve *Cydus*, le corps couvert de sueur & de poussière. M. *Gaubier*, médecin de Beaucaire, faisoit mention dans le Journal de Médecine du mois d'octobre 1785, d'une enflure causée par un bain froid, pris après l'émetique.

Il nous reste à indiquer en général les cas où il y auroit du danger de se servir de l'eau froide ou à la glace dans le traitement des fièvres : ce sera toutes les fois qu'il y aura tension des solides, épaisissement des humeurs, inflammation de quelques viscères, obstruction, engorgemens, squirrofité, ou ulcération, &c. Son usage seroit encore suspect chez les personnes cacochymes, les femmes débiles, les enfans, les vieillards, &c.

REMARQUES ET OBSERVATIONS

Sur le traitement de la rage par l'immersion & par la submersion, suivis d'une notice sur les ouvrages d'Arcussia ; par M. HUZARD.

Depuis que la Société royale de médecine a proposé un prix pour le meilleur traitement de la rage, on s'est beaucoup

occupé de cette maladie. La proclamation de ce prix sembloit devoir faire cesser les écrits à ce sujet ; cependant on en a publié encore quelques-uns qui paroissent avoir plus particulièrement en vue la rage confirmée.

D'après un léger apperçu d'expériences, d'autant moins concluant que l'hydrophobie n'accompagne pas constamment la rage, qu'elle cesse quelquefois dans les malades peu d'heures avant la mort, & que par conséquent sa disparition n'est pas toujours un signe de guérison (a), M. Demathis a proposé dans le *Journal de médecine*, tome lxj, pag. 365, la morsure de la vipère comme un nouveau moyen à tenter ; & M. Alphonse Le Roy, même journal, pag. 368, seroit d'avis

(a) Voyez *Réflexions sur la rage*, par M. CHABERT, *Journal d'agriculture*, décembre 1778. — *Recherches sur la rage*, par M. ANDRY, in-12, 1780. — *Réflexions de M. TARANGET, sur le nouveau remède proposé contre la rage*, par M. DEMATHIS, *Journal de Médecine*, tome lxij, pag. 17. — *Mémoire de la Société royale de médecine, seconde partie de 1783*. — *Observations faites dans le département des hôpitaux civils, n° 10*, *Journal de Médecine*, tome lxxv, pag. 198. — *Méthode de traiter les morsures d'animaux enragés, & de la vipère* ; par MM. ENAUX & CHAUSSIER, Dijon, 1785. In-12, page 18.

qu'on mît les hydrophobes en asphyxie par la vapeur du charbon.

D'après ces idées, on a également proposé dans la feuille du *Journal de Paris* du 27 août dernier, d'asphyxier les malades, soit par des moyens physiques, soit en les noyant, & de les rappeler ensuite à la vie par les remèdes ordinaires, avec l'espérance de leur rendre en même temps la santé. M. *Lorinet*, docteur en médecine, dans une Lettre aux Rédacteurs du même journal de Paris, (*feuille du 20 octobre*,) rejette ce moyen, par l'incertitude qu'il y a de pouvoir les rappeler ensuite à la vie, les ressources de la médecine, ajoute-t-il, n'étant pas assez certaines pour que l'on puisse ainsi se jouer avec la mort ; mais, partageant l'opinion de médecins fameux, & particulièrement celle de *Lewis*, il conseille l'*immersion*, la douche & les bains froids.

On ne citoit cependant aucun exemple de guérison pour appuyer cette nouvelle théorie ; mais dans les feuilles des 23 septembre & 20 octobre suivans, on a rapporté quelques observations en faveur de l'asphyxie, tant à l'égard des hommes que des animaux ; observations dont l'époque ne remonte pas fort loin, qui laissent à cette prétendue découverte

verte un air moderne, & d'après lesquelles il paroît néanmoins que la submersion a guéri ou préservé de la rage.

Le sacristain de l'église paroissiale de S. Laurent des Tuffeaux, fut mordu il y a environ vingt-cinq ou trente ans par un chien enragé, & tomba bientôt dans l'état le plus violent d'hydrophobie. Il parvint à rompre les liens dont on l'avoit garotté ; il s'échappa, & courut le pays pendant plusieurs heures, criant néanmoins aux passans de l'éviter : fatigué de cette course, il tomba sur les sentiers escarpés qui bordent la Loire, & il glissa dans la rivière : il y resta assez longtemps pour perdre connoissance ; on le retira demi-mort. Les secours qu'on lui administra le rappellèrent à la vie : il fut longtemps malade ; mais en recouvrant ses forces, il se trouva parfaitement guéri de la rage, & vécut encore environ vingt ans après, sans éprouver aucun symptôme d'hydrophobie.

M. *Délavoie* pierre avoit un oncle laboureur à Maisons. La position de sa ferme isolée & peu distante du bord de la Seine, lui amenoit souvent des chiens enragés qui ne manquoient guères de mordre les siens. Il avoit un moyen qui ne lui a jamais manqué pour les garantir de

74. TRAITEMENT DE LA RAGE

la maladie, quand ils n'en étoient pas encore atteints; il envoyoit le chien à la rivière; là, on lui jettoit une pierre dans l'eau le plus loin possible, & on la lui envoyoit chercher à la nage; on lui faisoit répéter ce manège jusqu'à ce que n'en pouvant plus, & ayant perdu tout pouvoir de nager, il refusoit absolument de retourner à l'eau. Ce moyen a été employé nombre de fois dans cette maison, toujours avec succès; & M. *Delavoie* ajoute très-judicieusement, que si l'on a pu se tromper quelquefois sur la maladie du chien qui avoit mordu, on conviendra qu'on n'a pas pu se tromper toujours. C'est, dit-il, peut-être moins par l'asphyxie que l'on pourroit garantir de la rage, que par une agitation forte, une fatigue extraordinaire que le malade prendroit dans l'eau. On guérit de la piqure de la tarantule par le grand mouvement.

Il y a environ deux siècles qu'on voit l'immersion employée avec succès pour les animaux, & proposée pour l'homme. Une observation & quelques remarques suffiront pour le prouver. Je commencerai par l'extrait de l'ouvrage intitulé: *La Fauconnerie de CHARLES D'ARCUSSIA de Capre, seigneur d'Esparron, &c. divisée*

en cinq parties, au Rôl. A Paris, chez Jean Houzé, au Palais, M. DC. XV, in-4^o avec fig. de 334 pag. & 16 pour le titre, la table, &c. Je laisserai parler l'auteur.

« Je vous réciterai ce qui arriva à un seigneur que je connois. Le malheur porta que ses chiens furent mordus (par un qui étoit enragé) : quelques jours après il y en eut quelques-uns qui furent saisis de la rage, lesquels il faisoit aussitôt tuer. Un qu'il aimoit le plus en fut atteint, il re-commanda à ses gens de le jeter à la rivière. Par hazard en le jettant, ce chien s'empêcha à la racine d'un arbre par la corde dont on l'avoit lié, étant tout dans l'eau fors que le nez. Il fut ainsi trois jours, au quatrième, ce chien s'en vint au logis de son maître, au grand étonnement & plaisir d'icelui : depuis je l'ai vu aussi gaillard & sain qu'auparavant. Passant, je veux dire que si on pouvoit plonger les chiens dans l'eau sans danger d'en être mordu, je ne doute point que la plupart n'en guairist, & croy qu'en faisant de même aux hommes, le mal leur passeroit sans qu'il fallût les étouffer, ce qui se pourroit facilement essayer : car en mettant un héaume au malade, on se mettroit hors de danger d'être mordu, & ainsi on le pourroit tenir dans l'eau durant trois

jours, ou tant que les prudens medecins connoïtroient être nécessaire. » *Quatrième partie, chap. 30, de la rage des chiens, diète folie, ou hydrophovie, pag. 290.*

D'Arcussia avoit trop de connoissance des chiens & de leurs maladies pour qu'on puisse soupçonner qu'il se soit mépris sur la nature de celle dont étoit affecté le chien qui fait le sujet de son observation; du moins il a dû s'en assurer par le rapport du seigneur. Le tableau qu'il fait des symptômes de la rage n'est pas équivoque. Après avoir fait observer que *Galien* étoit dans l'erreur, en disant que le seul chien parmi les animaux est sujet à cette maladie, il réfute l'opinion d'*Aristote*, qui dit que l'homme seul n'y est pas sujet; il cite plusieurs exemples, & entre autres celui du jurisconsulte *Balde*, lequel mignardant un petit chien de chambre qui étoit atteint de ce mal en fut mordu à la lèvre, & pour avoir négligé de faire des remèdes, mourut quatre mois après. Il n'est pas d'avis qu'on s'en rapporte à la preuve alléguée par *Oribase*, *Paul d'Egine*, *Avicenne*, *Aëce* & *Dioscoride*, qui disent que pour bien juger si la plaie est faite par une bête enragée, il faut frotter la blessure avec des noix pilées & les donner aussitôt à manger à des poules, qui, si

cela est, mourront incontinent après (a). Quoiqu'à l'exemple des autres cynographes, il distingue plusieurs espèces de rage ; il regarde néanmoins les deux premières, qu'il appelle *chaude* ou *désespérée*, *courante* & *inquiète*, comme la véritable. Lorsque les chiens en sont saisis, dit-il, vous les voyez efflanqués, maigres, la queue entre les jambes, écumans, tirant la langue, se tourmentant ; ils n'ont plus la connoissance des personnes qu'ils aimoient, ni même des lieux qu'ils habitoient ; ils vont toujours sans se reposer, mordant sans japper & sans occasion tout ce qu'ils rencontrent, gens & bêtes ; ils

(a) Quelques autres auteurs disent qu'il faut imbiber un morceau de pain ou de viande avec le sang ou les sucs de la plaie, & le donner à un chien sain ; s'il le mange, la blessure n'est pas dangereuse ; s'il le refuse, au contraire, elle a été faite par un animal enragé. M. PETIT le chirurgien, conseille de frotter la gueule & les dents de la bête tuée, & qu'on soupçonne enragée, avec un morceau de viande cuite, & de la présenter à un chien ; s'il le refuse en criant & heurlant, elle étoit enragée ; mais s'il le mange, il n'y a rien à craindre. Enfin, M. GRUNER indique l'inoculation de la bave de l'animal suspecté, comme un moyen encore plus efficace pour faire connoître si véritablement il étoit enragé.

78 TRAITEMENT DE LA RAGE.

suivent le long des ruisseaux ou rivières, desirant de boire; ce qui leur seroit un grand soulagement, & toutefois ils ont une extrême horreur de l'eau (a). Cette maladie se manifeste plus ou moins promptement, selon la disposition des individus, & quelquefois en vingt-quatre heures; elle a plus de cours en été qu'en toute autre autre saison, & elle est plus commune & plus dangereuse dans les pays chauds, que dans les pays froids; elle a lieu lorsque les chiens mangent des charognes de bêtes mortes de la rage, du tonnerre, de la piquure des bêtes venimeuses, de la peste, lorsqu'ils s'abreuvent à des eaux corrompues, & enfin par

(a) PIERRE DE ABANO a indiqué une partie de ces signes. Voici comme il s'exprime :

Si autem aliquis morsus fuerit à cane, & dubitetur utrum fuerit rabiosus vel non; fricetur buccella panis sub loco morsuræ; & deinde illum exhibeat, aliis canibus: quem si renuerint, rabiosus erit; si vero comederint, minime. Signa autem quod sit rabiosus, præter hoc, sunt; quod canis linguam projiciat extra, & intromittat caudam suam inter coxas suas; & raucam habeat vocem; & quod abhorreat canes sanos & viros; & quod mordeat dominos domus suæ, & omnes qui ei obviant; & fugiant ab ipso canes. De remed. venenor. ad calcem CONCILIAT. cap. lxiij, edit. Venet. Junt. In-fol. 1565, J. G. E.

la morsure d'un animal enragé. Quant aux remèdes, il s'en trouveroit davantage qu'on n'en pratique, si ce n'étoit le péril qu'il y a à manier un chien enragé, car sa salive peut seule communiquer la maladie, étant reçue immédiatement sur la peau. Le premier & le plus essentiel est de cautériser la plaie. On peut aussi tremper le chien mordu dans de l'eau salée, ou dans une décoction de *Lapathum acutum*, (*Rumex sanguineus* L.) & lui faire boire de cette décoction (a).

Tel est le précis des connoissances du seigneur d'Esparron sur la rage des chiens; si on le compare avec ce que nous avons de plus moderne sur cet objet, on verra que nous ne sommes guères plus avancés que lorsqu'il écrivoit. Il a, au surplus, copié de *Du Fouilloux*, qui lui est antérieur de près d'un demi-siècle, l'immersion dans l'eau salée pour préserver de la rage, & *Du Fouilloux* l'avoit vraisemblablement prescrite à l'imitation des

(a) M. ANDRY, dans l'énumération des remèdes proposés contre la rage, page 67, indique la racine de parcelle, *Lapathum aquaticum* C. B. P. *Rumex aquaticus* L. à l'intérieur & à l'extérieur, mais il ne dit point d'après quel auteur.

80. TRAITEM. DE LA RAGE, &c.

bains de mer. « Quand les chiens sont mordus ou débrayés, il faut incontinent emplir une pipe d'eau, puis y jeter quatre boisseaux de sel ; quand il sera bien fondu, faut mettre le chien dedans, & le plonger tout, sans qu'il paroisse rien, par neuf fois ; puis quand il sera bien lavé, faut le laisser aller, cela l'empêchera d'enrager ». *Vénerie de Jacques Du Fouilloux, 1585, in 4^o, pag. 81, verso.*

L'immersion simple, telle que le hazard l'indiqua à *d'Arcussia*, a aussi été prescrite depuis, & peut-être d'après lui. « Il sera bon sitôt qu'on croira les chiens mordus (par une bête enragée), de les jeter deux ou trois fois dans l'eau la tête la première ». *Véritable Fauconnier ; par M. De Morais, 1683, in 12, pag. 139.*

Ces remarques & ces observations sur la submersion ayant échappé à la multitude de ceux qui ont écrit sur la rage, & même à M. *Andry*, qui fait remonter cette pratique jusqu'au temps des prêtres égyptiens, qui donne l'extrait de plusieurs anciens hippiatres, & qui cite *la Vénerie de Du Fouilloux, le Parfait maréchal de Solleysel, celui de Garfaut, la Maison rustique*, & plusieurs autres ouvrages plus ou moins relatifs à la médecine des animaux, j'ai cru qu'elles ne seroient pas

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE. 81
déplacées dans le *Journal de médecine*,
qui en contient déjà un grand nombre.

*Notice bibliographique des ouvrages de
D'ARCUSSIA.*

Charles d'Arcussia d'Esparron mérite certainement une place dans les bibliothèques de médecine ; & l'auteur de la réponse à *M. Carrere*, (*Journal de méd.* tom. xlvij, pag. 534) en a jugé ainsi, en observant qu'il avoit été oublié dans la *biblioth. littér.* *D'Esparron* est en effet de tous ceux de son temps qui se sont occupés des animaux domestiques, celui qui est entré dans les plus grands détails sur ce qui concerne la médecine de ceux dont il a particulièrement traité. Une légère notice de ses ouvrages mettra le lecteur à même d'apprécier la vérité de ce que j'avance ici. Ceux qui voudront le mieux connoître en trouveront une bonne analyse, pag. cxvij & suivantes de la *Bibliothèque historique & critique des therapeutographes*, par MM. Lallemand, placée en tête de *l'Ecole de la chasse aux chiens courans*, par M. Le Verrier de la Couterie, Rouen, 1763, in-8° fig.

1°. La première édition de la *Fauconnerie* indiquée par les bibliographes, parut à Aix, chez Tholosan, 1598, in-8°, fig.

82 NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Elle est dédiée à *Henri IV*, & divisée en trois Livres.

2°. J'en possède une, *Paris*, Houzé, 1599, in-8°, figur. de 272 pages, & 7 pour la table & le privilège, qui est daté de *Paris* le 24 avril 1599, & au nom de *Houzé*. Ce n'est peut-être qu'une copie de la précédente : elle est aussi dédiée à *Henri IV*, & divisée en trois Livres, après lesquels on trouve une instruction pour traiter les autours ; elle est terminée par des recherches à l'honneur de la chasse, & par un poëme sur la fauconnerie. Le premier Livre est tout entier consacré à la description des différentes espèces de faucons ; le second contient dans un très grand détail les maladies & les remèdes particuliers à ces oiseaux ; & le troisième est destiné à l'instruction des fauconniers, au choix des chiens, à leurs maladies, &c.

3°. Elle fut traduite en allemand en 1601 ; elle le fut aussi en italien ; mais j'ignore la date de cette dernière.

4°. *Paris*, 1604, in-8°.

5°. *Ibid.* 1603, in-8°. Cette édition citée dans la Réponse à *M. Carrere*, est à la bibliothèque du Roi.

6°. *Ibid.* 1608, in-8°.

7°. *Ibid.* 1615, in-4°, fig. C'est celle

d'après laquelle j'ai donné l'extrait qu'on vient de lire. Elle est divisée, comme je l'ai dit, en cinq parties; les trois premières sont les mêmes que dans les précédentes éditions; la quatrième traite très au long de l'anatomie des oiseaux de proie, & particulièrement de la splachnologie & de la physiologie : on y trouve un grand nombre de préceptes d'hygiène, la description des opérations chirurgicales, & les figures des instrumens propres à les pratiquer; la cinquième partie est l'autopsie : les maladies & les remèdes propres aux autours, n'y sont pas oubliés. Cette édition dont je possède un exemplaire, est fort belle; & les figures, tant des oiseaux que des instrumens, en sont bien gravées. L'auteur dans un avis au lecteur, daté de Paris le 15 novembre 1674, annonce qu'il va bientôt donner de nouveaux écrits. Le privilège est du 20 du même mois.

8°. *Ibid.* 1677, in-4°. Comme je n'ai pas vu cette édition, je crains que les bibliographes qui la citent ne l'aient confondue avec un autre ouvrage du même auteur, intitulé *la Fauconnerie du Roi*, &c. qui est sous la même date; & dont je parlerai plus bas.

9°. *Francfort*, 1677, in-4°, en allemand,

84 NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

quatrième édition, (en cette langue sans doute,) citée dans la réponse à M. Carrere, & dans la *Bibliographie vétérinaire de M. Amoureux.*

10°. Paris, 1621, in-4°.

11°. Ibid. 1627, in-4°.

12°. Rouen, 1642, in-4°. Cette édition citée dans la réponse à M. Carrere, est aussi à la bibliothèque du Roi.

13°. Ibid. 1643, in-4°, fig. Celle-ci est la seule indiquée dans la *Bibliographie de Debure*, qui a copié ici le *Dictionnaire typographique d'Osmond.*

14°. Ib. 1644, in-4°, fig. Cette édition dont j'ai déjà parlé *Journal de médecine*, tome lxxv, pag. 89, regardée comme la dernière & la plus ample, est comme les précédentes dédiée au Roi, & divisée en dix parties. Dans la réponse à M. Carrere, on dit qu'elle a 334 pages, plus 173 ; mais à cause des titres, des tables, des pages mal chiffrées, elle en a réellement 352, plus 189. Les cinq premières parties sont les mêmes que dans les éditions antérieures. Les cinq suivantes, imprimées d'un caractère plus fin, sont formées par la réunion de trois autres ouvrages de l'auteur qui ont paru à différentes époques, & dont je vais brièvement rendre compte.

1°. *La Fauconnerie du Roi, avec la conférence des fauconniers, Paris, Houzé, 1617, in-4° de 80 pages, & 32 pour le sommaire, la table, &c. est dédiée à M. Du Vair, garde des sceaux de France, & datée d'Esparron le 25 mai 1617. La conférence est divisée en seize journées, qui traitent des maladies des oiseaux, des chiens, de leur régime, des vertus de quelques plantes, &c. (a) elles forment la sixième & septième partie de l'édition dont nous parlons, dans laquelle l'épître est du 25 mai 1615.*

2°. *Discours de chasse où sont représentés les vols faits en une assemblée de fauconniers. Plus il est parlé des oiseaux qui passent & repassent la mer annuellement, de ceux qui résident en leur pays, de leur naturel & nourriture, &c. Paris, Houzé, 1619, in-4° de 54 pages, plus 8. Cet ouvrage est dédié à M. De Luines, grand Fauconnier, & le privilège qui est commun avec le précédent, est daté du 15 septembre 1618. Dans ces discours, d'abord au nombre de huit, ensuite de douze, d'*Arcussia* discute pertinemment*

(a) Voyez mes *Remarques sur la dentelaire, Journal de Médecine, tome lxx, pag. 87 & suivantes,*

plusieurs points d'histoire naturelle relatifs aux oiseaux, aux chiens, au canariéon, &c. Quelques-uns feroient honneur aux naturalistes de nos jours, desquels il n'a pas été assez connu. Ils sont augmentés dans les éditions de 1643 & 1644, & en forment la huitième & la neuvième partie : on y a supprimé l'épître dédicatoire & le privilège du Roi.

3°. Enfin, *Lettre de Philoérax à Philofalco*, où sont contenus les maladies des oiseaux, & les remèdes pour les guérir. J'ignore si cet ouvrage a été imprimé séparément ; il a dans cette édition un titre particulier, ainsi que les deux précédens. Il a été rédigé & publié par un docteur en théologie. On trouve dans la préface une notice historique sur la famille des *d'Arcussia*. L'auteur étoit octogénaire lorsqu'il écrivoit ses Lettres ; & elles se ressentent de cet âge ou de l'impulsion de l'éditeur ; car on y trouve des prières, des *oremus* pour différentes maladies, des messes, des formules d'abjurations, des psaumes, &c. pour préserver les oiseaux. Quoique l'auteur dans ses autres ouvrages ait quelquefois marqué une crédulité assez commune de son temps, & dont le seul *Du Fouilloux* paroît avoir été exempt, j'ai de la peine à me per-

suader que toutes ces choses plus superstitieuses que dévotes soient de lui; j'aime mieux penser qu'elles sont dues à l'éditeur, qui aura cru leur donner du poids en les mettant sous le nom d'un homme aussi généralement estimé que le seigneur d'*Esparron*. Ces Lettres où il est aussi parlé par occasion des maladies des chevaux de chasse, forment la dixième partie de l'édition de 1644. L'exemplaire que je possède, & ceux que j'ai vus de cette édition, ne préviennent ni par la beauté du papier, ni par l'exécution typographique; & ils ne sont recherchés, que parce qu'ils réunissent les différens ouvrages de l'auteur.

15°. M. de La Chenaie Desbois, dans la liste des auteurs placée à la tête du premier volume in-4° de son *Dictionnaire des animaux*, cite au mot *Arcussia* une édition de *la Fauconnerie* de cet auteur, Rouen, 1644, in-8°. Je ne connois pas cette édition; & comme ce dictionnaire est rempli de fautes, que d'ailleurs il cite au mot *Esparron* celle de 1617, in-4°, je crois qu'il faut se défer de cette annonce.

Il y auroit au surplus encore beaucoup d'observations à faire sur les différens ouvrages & les différentes éditions que je viens de citer, mais il faut terminer cette

88 NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

notice, peut-être déjà trop longue pour l'ouvrage auquel elle est destinée. Si j'ai mais je m'occupe d'une bibliographie vétérinaire ou de *zoôïatrique* sur laquelle je possède déjà environ mille volumes, je ferai connoître cet auteur plus en détail, & comme je crois qu'il mérite de l'être.

OBSERVATION

Sur les suites d'un épiploçèle, présentée au collège royal de médecine de Nancy en 1786; par M. J. G. GALLOT, D. M. M. méd. de S. A. S. monseigneur le duc D'ORLÉANS, correspondant de la Société royale de médecine de Paris & du collège des médecins de Lorraine, intendant des eaux minérales du bas Poitou, médecin breveté pour les épidémies, associé de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle, résident à Saint-Maurice-le-Gerard.

Le 18 août 1783, le nommé Grégoire, jeune homme du bourg de Saint-Maurice, âgé de trente ans, me fit demander; je le trouvai avec une fièvre assez vive, une tumeur dure & très-douloureuse à l'aine

gauche, des coliques violentes, un dévoiement considérable : il m'apprit que pendant qu'il travailloit à la moisson, après avoir essuyé une fièvre de saison, & à la suite de vomissemens & de coliques auxquelles il est sujet, il s'aperçut d'une hernie inguinale. Après l'examen exact du malade, je lui prescrivis une saignée, des fomentations & des cataplasmes émolliens pour appliquer sur la tumeur, afin qu'on pût en venir au *taxis*; pour boisson ordinaire, l'eau de riz, & de temps en temps une tasse d'infusion de camomille.

Le 19, les choses n'étoient point en meilleur état; mais il n'avoit rien exécuté de ce que je lui avois prescrit. Je recommandai d'appeler un chirurgien pour faire la saignée, & tenter s'il étoit possible la réduction de cette hernie.

Le 20 au matin, la fièvre étoit plus vive, parce qu'on avoit extrêmement irrité la descente qui étoit alors tombée dans le scrotum; j'ordonnai de continuer les topiques anodins, & j'insistai sur un régime très-sévère.

Le 21, les douleurs étoient terribles, l'agitation considérable; il paroissoit des phlyctènes sur le scrotum. Je prescrivis sur le champ le bandage, & l'emploi des

applications résolutives animées, la diète & les boiffons précédentes.

Le 22, le malade étoit à-peu-près dans le même état.

Le 23, la nuit fut moins orageuse, la tumeur étoit plus molle, mais il paroïssoit à la partie gauche du scrotum des plaques noires gangreneuses, qui répandoient une odeur fétide. Les résolutifs actifs, l'eau-de-vie camphrée, la décoction de quinquina à l'intérieur & à l'extérieur, furent mis en usage.

Le 24, le 25, le 26 & le 27, le malade paroïssoit moins mal, la gangrène n'augmentoît pas; la fièvre subsistoit, accompagnée d'une assez grande foiblesse.

Le 28, on enleva les lambeaux sphacelés; j'insistai plus que jamais sur l'emploi des anti-septiques.

Le 29, on emporta encore beaucoup de chairs mortifiées; l'on apperçut au périmé un dépôt gangreneux, & à l'aîne plusieurs ulcères: cependant le pouls étoit moins mauvais, la langue nette, le dévoiement avoit diminué, & le sommeil absent depuis fort long-temps commençoit à reparôître. Les lotions avec l'eau-de-vie camphrée & la décoction de quinquina, furent continuées: on pansoit les ulcères avec l'onguent de Syrax.

Le 30, l'œdème se manifesta au visage & aux pieds.

Le 31, l'état des choses n'alloit pas mieux; je fis faire un apozème apéritif, indépendamment de la décoction de quinquina.

Le 2 septembre, la gangrène parut entièrement arrêtée: le testicule offrit quelques points rouges, ce qui donna l'espoir de le conserver; les applications anodynnes furent continuées.

Le 4, je fis dilater les ulcères de l'aîne: il en sortit une prodigieuse quantité de matières; ce qui soulagea beaucoup le malade: d'un autre côté, la suppuration du périnée & du scrotum alloit bien; le testicule étoit rouge, & il ne paroissoit presque plus de traces de gangrène.

Depuis le 5 jusqu'au 10, j'assistai aux pansemens; la suppuration étoit louable; tout alloit mieux de jour en jour.

Le 13, le malade éprouvoit des douleurs aiguës, occasionnées sans doute par l'usage de l'onguent de styrax; j'ordonnai d'y substituer le cérat rafraîchissant pour le testicule seulement; les autres plaies alloient bien, excepté celle de l'aîne.

Le 16, quoique la suppuration de l'aîne fût très-abondante, je conseillai encore la dilatation des plaies; tout alors annonçoit la plus sûre espérance de guérison.

Le 20 depuis la dilatation, le malade ne souffroit plus, pas-même à l'aîne; l'ulcère du périné se cicatrisoit : on adoucit le digestif. Le testicule étoit très-rouge, sans aucune régénérescence du scrotum pour le recouvrir.

Le 25, les choses alloient de mieux en mieux; le malade commençoit à se promener sans être incommodé, à l'aide d'un suspensoir qui soutenoit & défendoit le testicule, dont le cordon n'étoit cependant point relâché.

Le 29, je vis le malade reprenant ses forces & son embonpoint; enfin il se rétablit si bien & si promptement, que le 9 octobre, il fut à deux lieues de sa demeure, à une foire qui s'y tenoit, & revint le même jour sans être trop fatigué.

Le 9 novembre, l'ulcère du périné étoit entièrement cicatrisé, le testicule malade en bon état; & notre jeune homme commençoit à travailler de sa profession de tisserand : malgré cela j'examinaï attentivement le sujet. Le 18 janvier 1784, un léger suintement purulent par l'anneau continuoît : je lui recommandai encore l'usage des lotions & injections détersives; mais on doit sans contredit attribuer à la nature plus qu'à l'art cette guérison : car, à l'exception

du quinquina & de quelques boissons , le malade s'est totalement refusé aux autres remèdes, n'observant aucun régime.

Le 24 février, ce jeune homme se livroit aux exercices les plus violens, dansoit, sautoit, faisoit des tours d'adresse sans se ressentir de sa maladie. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui 20 janvier 1786, il jouit de la meilleure santé possible, mais son testicule est toujours découvert.

NOUVEAU PROCÉDÉ

Pour obtenir une très-grande quantité d'æthiops martial & boule de mars avec ce même æthiops, lu à la Séance publique du collège de pharmacie lors de la distribution de ses prix ; par M. FLAMANT, maître en pharmacie de Paris.

Le fer ayant de tous temps fixé l'attention des chimistes, je me suis occupé à chercher un moyen capable de diviser en peu de temps ce métal, au point qu'il fût corps avec la peau en le frottant entre les doigts sans le dénaturer.

On a mis en usage pour y parvenir,

différens procédés. *Lémery* veut sa division sous l'eau, procédé extrêmement long & défectueux, eu égard à la disposition qu'a le fer ainsi préparé à se rouiller par le contact de l'air en le faisant sécher.

Suivant d'autres, il faut employer le fer précipité du vitriol verd par le moyen d'un alkali; mettre cette terre martiale dans un creuset, & la calciner avec un corps gras.

L'huile fétide produite par la décomposition du corps gras communique à cette préparation une odeur désagréable qu'elle conserve; d'un autre côté la surface seule de la matière calcinée reste noire, tandis que l'intérieur demeure rouge, & n'est absolument qu'un safran de mars.

M. *Joffe*, mon confrère, a donné un procédé par lequel on parvient également à changer en *æthiops* le safran de mars apéritif; c'est en chassant par la calcination dans une cornue, l'acide crayeux qui l'avoit rendu safran de mars lors de son changement de fer en rouille.

De tous les procédés que j'ai tentés, voici celui qui m'a le mieux réussi.

J'ai pris huit livres de limaille de fer bien pure, je l'ai mise dans une terrine de grès, j'y ai ajouté d'eau distillée au-

tant qu'il a été nécessaire pour en faire une masse d'une consistance molle : au bout de quatre heures le mélange s'est échauffé considérablement, & la chaleur a continué jusqu'à ce que l'humidité fut dissipée ; ce qui s'est fait dans l'espace de quatre jours : la limaille de fer n'étant pas assez divisée, j'ai ajouté une nouvelle quantité d'eau nécessaire pour faire une nouvelle masse de même consistance ; le mélange s'est également échauffé, mais moins fortement que la première fois ; j'ai laissé de nouveau dissiper l'humidité, j'ai ajouté de l'eau une troisième & une quatrième fois, &c. jusqu'à ce que la matière ne s'échauffât plus ; j'ai laissé sécher pour la dernière fois. Trouvant alors la matière assez divisée, & n'appercevant plus de brillant métallique, je l'ai pulvérisée & passée à travers un tamis de soie : la poudre avoit à peu près la couleur du safran de mars apéritif ; je l'ai mise dans une chaudière de fer, j'ai versé par dessus douze livres d'eau distillée, j'ai fait évaporer en remuant continuellement, & ménageant beaucoup le feu sur la fin de l'évaporation : j'ai obtenu par la dessiccation une poudre très-noire ; c'est alors qu'à la manière du lavage des terres bolaires, j'ai versé sur cette poudre une assez

grande quantité d'eau distillée, j'ai agité la matière, j'ai laissé reposer quelques secondes, afin de donner le temps aux parties grossières de se précipiter; ensuite j'ai versé cette liqueur fumageante, chargée d'une matière noire divisée à l'infini, dans une grande terrine de grès: ensuite j'ai reversé de l'eau trois fois en pareille dose, afin de séparer tout ce qui pouvoit être divisé: la matière, précipitée dans ma terrine, mise dans une capsule de verre au bain-marie sans le recouvrir de son chapiteau, m'a donné cinq livres d'æthiops pourvu de toutes les qualités & vertus qu'on y desire.

Cet æthiops n'a pas l'inconvénient de se rouiller à l'air en séchant, puisqu'en le trochisquant à la manière de la terre sigillée, & le séchant de la même manière, il conserve sa couleur noire.

En faisant sécher ce qui n'étoit pas divisé, le pulvérisant ensuite, l'étendant dans de l'eau distillée, le faisant évaporer de nouveau, puis le lavant comme il a été dit ci-dessus, j'ai réduit tout en æthiops le fer que j'avois employé.

Cet æthiops se combine très-bien avec tous les acides; avec l'acide vitriolique, il m'a donné un beau vitriol verd.

L'air qui s'est dégagé lors de cette combinaison,

binaison , dans le récipient de l'appareil pneumatologique , étoit de l'air inflammable : ce même air combiné avec l'air atmosphérique a produit l'air détonnant ; enfin par la comparaison dans les résultats des différentes expériences faites sur ce vitriol avec celles qu'on a faites sur le vitriol ordinaire , ils se sont trouvés les mêmes.

L'action combinée de l'air , de l'eau & de l'acide crayeux qui se forme pendant l'opération , a agi sur ce métal , & a détruit une grande quantité de son air inflammable ; & pour restituer au fer , sinon la totalité , au moins une grande partie de son air inflammable , & chasser l'acide crayeux , il faut l'étendre dans l'eau : l'eau réduite en vapeurs emporte avec elle l'acide crayeux ; & pour être appuyé par l'hypothèse de M. de Fourcroy sur les principes constituans de l'eau , je dirai que l'air inflammable , partie constituante de l'eau qui s'est décomposée en évaporant , s'est porté sur le fer & lui a rendu sa couleur noire.

Toutes les expériences faites jusqu'à présent sur le fer , prouvent que la grande quantité d'air inflammable dont il est pourvu , nuit souvent à sa dissolution par les acides ; qu'en conséquence la méde-

98 NOUV. PROC. POUR OBTENIR
cine, persuadée de sa parfaite solubilité
dans tous les acides par la privation d'une
portion de son air inflammable, pourra
tirer un bon parti de cette préparation
pour les maladies dans lesquelles elle
voudra l'administrer.

Il y a lieu de croire que la division du
fer & la perte d'une portion de son air
inflammable, n'est pas une chose indiffé-
rente pour la confection des boules de
mars, puisque ce même æthiops combiné
avec le tartre dans les doses qu'indique le
Codex de Paris, donne pour résultat une
masse qui, divisée en boules & séchées à
l'ombre, ont une consistance & une té-
nacité assez forte pour ne pas se gercer
en séchant, ni se casser en les jetant for-
tement sur les pierres les plus dures.

Cette nouvelle manière de faire les
boules d'acier est très-intéressante ; elle
se rapporte néanmoins à la manière que
prescrit le Codex de médecine ; mais la
grande division du fer en facilite la pré-
paration & la perfection.

Elles doivent être préférées, relative-
ment à cette même perfection, à celles
qui se font dans différentes provinces, sans
art & sans principes, & qui se débitent
ensuite dans toutes les villes, même dans
la capitale, par une foule de colporteurs,

qui cependant ont le talent d'en imposer au vulgaire.

L'æthiops exposé au feu & rougi dans une capsule de fer, laisse échapper une grande quantité de vapeurs d'une mauvaise odeur, & qui sont inflammables; elles sont remplacées par l'air pur. La matière restante a acquis une belle couleur de kermès; c'est le safran de mars astringent.

Je dirai aussi que le papier sur lequel on veut le trochisquer doit être peu collé, & que c'est en raison de ce qu'il est avide d'humidité, qu'il s'en empare presque sur le champ de la totalité; & qu'ainsi l'air, ou pour parler le langage moderne, l'acide crayeux répandu dans l'atmosphère, n'a pu agir sur lui, & par contre-coup le changer en rouille: d'ailleurs je laisse à des chymistes plus éclairés le soin d'établir une théorie plus exacte: trop heureux si ce procédé peut être utile à la médecine & approuvé des chymistes!

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1786.

Le mercure s'est soutenu dans le baromètre, vingt jours, de 28 pouces à 28

pouces 7 lignes ; il est descendu trois jours de 28 pouces à 27 pouces 7 lignes , & huit jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 9 lignes.

Du 1^{er} au 22, le thermomètre (à l'exception du 3 au soir & du 4 au matin, où il est descendu au dessous de 0 de $\frac{3}{4}$ à 1,) s'est élevé constamment au dessus de 0 de $\frac{1}{2}$ à 6 le matin , à 8 à midi , & à 7 le soir. Du 22 au 28 , il a été constamment au dessous de 0 de $\frac{1}{2}$ à 5 ; le 28 il s'est élevé à 3 à midi , & à 1 le soir au dessus du terme de la congélation.

Les deux extrêmes ont été 8 au dessus de 0 , & 5 au dessous ; ce qui fait une variation de 13 degrés.

Les vents ont soufflé deux jours Nord, quatre jours N-E., quatre jours E-N-E, trois jours O-N-O, un jour Sud, cinq jours S-E, deux jours S-O, quatre jours O-S-O, deux jours Ouest, un jour O-S.

Le ciel a été clair sept jours, couvert quatre, & variable dix-sept. Il est tombé neuf fois de la pluie, deux fois de la bruine, six fois de la neige, une fois de la

grêle; il y a eu quatre fois du brouillard, dont un bas, épais & puant. Les vents Ouest, O-S-O ont soufflé par intervalle avec violence, & l'E-N-E a été très-piquant & fort.

L'hygromètre a marqué le matin trois fois 0, cinq fois $\frac{1}{2}$, quatre fois de 1 à $1\frac{1}{2}$, neuf fois 2 à $2\frac{1}{2}$, deux fois 3, une fois 4, (une fois $6\frac{1}{2}$, une fois $8\frac{3}{4}$, deux fois 9. Les 22, 23, 24 & 25) au dessus de 0.

Le soir trois fois 0, quatre fois $\frac{1}{2}$, sept fois 2, trois fois 3, six fois 4 (une fois 7, deux fois 9, une fois 11, une fois 12, les 21, 22, 23, 24 & 25 du mois) au dessus de 0.

Il est tombé à Paris pendant le mois de février sept lignes d'eau.

La température douce & printanière a régné jusqu'au 21, & quoique un peu moins douce & moins humide; elle a été tout aussi variable que celle du mois précédent. La végétation n'avoit pas moins pris d'accroissement: les abricotiers & les amandiers étoient en pleine fleur; les

feuilles des *lilas* n'étoient cependant pas encore développées, lorsque le 22, la température passa rapidement au froid, par l'E-N-E, beaucoup plus sec qu'il ne l'est ordinairement. Cette constitution ne changea rien à l'ordre des maladies régnantes, & il fut à-peu-près le même que celui du mois précédent, c'est-à-dire presque toutes de la classe des affections; ou catarrhales; telles que la toux, la diarrhée, les fluxions, &c; ou rhumatismales, & dont quelques-unes gangréneuses, ainsi que nous en avons fait mention le mois précédent. On a peu ou point observé de fièvres intermittentes nouvelles, mais les anciennes ont été très-opiniâtres. Beaucoup d'enfans ont été attaqués des fluxions à la tête, & spécialement de celles appelées vulgairement *oreillons*; celles-ci ont été plus nombreuses lorsque le froid s'est manifesté. Le changement brusque & rapide de la température, ou plutôt le froid vif qui survint le 22, & qui continua le reste du mois, a été très-pernicieux aux vieillards, aux infirmes & à la classe

malheureuse du peuple : il a fait dégénérer beaucoup d'affections de poitrine en phthies pulmonaires qui ont fait des progrès rapides. Beaucoup de vieillards sont morts sans avoir , les premiers jours de la maladie, les apparences de symptômes graves ; mais du quatre au cinq se manifestoient les signes de la gangrène à la poitrine , & rarement ils passaient le cinq : aussi la mortalité a spécialement porté sur eux. Les affections gouteuses ont été fréquentes , ainsi que les rhumatismes, qui , d'abord lents, ont dégénéré en rhumatismes aigus sur la fin du mois.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

F E V R I E R 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	4,15	5, 5	4, 6	28 2, 9	28 0, 8	27 10, 4
2	-0, 6	3, 8	2, 4	27 9, 6	27 9, 6	27 10, 0
3	0, 0	1,15	-0,14	27 10, 3	27 10, 8	28 0, 0
4	-3, 0	1, 8	1, 2	28 0, 6	28 0, 1	28 1, 2
5	1, 6	5,13	5, 5	28 2, 1	28 2, 0	28 1, 2
6	6, 0	7, 5	4,18	27 10, 6	27 9, 4	27 10, 2
7	3, 0	4,15	3,13	27 9, 0	27 7, 0	27 7, 6
8	3,15	4, 5	4,10	27 6, 7	27 7, 6	27 7, 6
9	2,18	2,15	0,15	27 7, 8	27 9, 6	27 11, 6
10	1,13	8, 5	5, 8	27 9, 0	27 6,10	27 7,10
11	3, 4	7,19	6,14	27 9, 3	27 11, 0	27 11, 1
12	7, 3	9, 4	4, 0	27 9, 7	27 10, 2	27 11, 8
13	3,16	6,14	1,11	28 2, 6	28 3,10	28 5, 3
14	-0, 3	5,15	1,15	28 5, 4	28 5, 1	28 4,10
15	-1, 3	6,13	2,17	28 4, 2	28 4, 0	28 3, 8
16	-0,15	7, 5	3,17	28 3, 2	28 2, 6	28 1, 0
17	-0,13	8,15	7, 8	27 11,10	27 11, 3	27 11, 1
18	5,17	8, 9	6,10	27 11, 4	27 11, 8	28 0, 1
19	2, 5	9, 0	5, 0	28 0,11	28 1, 4	28 1,10
20	4,15	9, 8	5,15	28 1,11	28 1, 9	28 1, 9
21	2,16	6, 0	11, -7	28 0, 6	27 11,10	27 11, 4
22	-2,16	1,16	-2,17	27 11, 0	27 10, 9	27 10,10
23	-5, 7	0, 0	-3,11	27 10,10	27 10, 0	27 9,10
24	-6,14	-0,12	-3,10	27 9, 6	27 9, 0	27 8, 6
25	-6,10	-1, 1	-3, 6	27 8, 1	27 7, 6	27 7, 2
26	-3, 2	0, 0	-4, 5	27 6, 8	27 6, 8	27 6, 1
27	-2, 0	1, 5	-0,15	27 4, 9	27 4,11	27 5, 8
28	-0,16	3, 0	0,16	27 5, 9	27 6, 1	27 6, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. cou. froid.	S-O. cou. frais. vent.	S-O. co. fro. v. plu. grêl. neig.
2	N-E. fer. froi. v.	N-O. co. froid.	N. co. froi. ve.
3	N-E. <i>idem.</i>	N. nu. froid, v.	N. nua. froi. v.
4	N. nua. froid.	N. nuag. froid.	N. <i>id.</i> bronilla.
5	N-O. co. froid.	S-O. cou. froid	S-O. co. froi. v.
6	S-O. <i>idem</i> , pl.	S-O. cou. fra v.	S-O. fer. <i>idem.</i>
7	S-O. co. froid, vent.	S-O. co. fro. ve. pluie, grésil.	S-O. couv. <i>id.</i>
8	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
9	S-O. <i>idem</i> , plu.	S-O. cou. froid, vent, pluie.	N. couv. froid.
10	S. cou. froid.	S. couv. do. <i>id.</i>	S-O. <i>id.</i> tempêt.
11	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux.	S-O. co. frais.
12	S-O. c. frai. ve.	S-O. <i>id.</i> vent.	S-O. fer. fra. v.
13	S-O. cou. froid.	N-E. cou. frais.	N-E. fer. froid.
14	N-E. fer. froid.	N-E. nu. doux.	N-E. <i>idem.</i>
15	N. <i>idem.</i>	E. fer. doux.	E. <i>idem.</i>
16	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
17	E. <i>idem.</i> broui.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. co. doux.
18	N. cou. frais.	N. cou. doux.	N. <i>idem.</i>
19	E. ferein, froid, brouillard.	S-E. broui. do.	S-E. cou. frais.
20	S-E. bro. frais.	S-E. cou. doux.	E. <i>idem.</i>
21	E. fer. froid.	E. couv. frais.	E. co. froid, ve.
22	E. <i>idem.</i> vent.	E. fer. froid, v.	E. ferein, <i>id.</i>
23	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
24	E. fer. froid.	E. fer. froid.	E. ferein, froid.
25	E. <i>idem.</i>	E. couv. froid.	E. nuag. froid.
26	E. co. froi. nei.	E. co. froi. nei.	E. ferein, froid.
27	E. <i>idem.</i>	E. couv. froid.	E. co. froid, nei.
28	N-E. co. froid.	E. <i>idem.</i>	E. couv. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	9, 8 deg.	le 20
-------------------------------	-----------	-------

Moindre degré de chaleur.	-6, 14	le 24
---------------------------	--------	-------

Chaleur moyenne.....	2, 10 deg.
----------------------	------------

Plus grande élévation du mercure.....	pouc.	lig.
	28,	5, 4, le 14

Moindre élév. du mercure.	27,	4, 9, le 27
---------------------------	-----	-------------

Elévation moyenne.	27, 10, 10
--------------------	------------

Nombre de jours de Beau....	10
-----------------------------	----

de Couvert....	16
----------------	----

de Nuages....	2
---------------	---

de Vent.....	10
--------------	----

de Brouillard.	4
----------------	---

de Pluie.....	5
---------------	---

de Neige....	3
--------------	---

de Grêle. . .	3
---------------	---

Quantité de Pluie.....	8	3, lig.
------------------------	---	---------

Evaporation.....	6	0
------------------	---	---

Différence.....	2	3
-----------------	---	---

Le vent a soufflé du N.	9 fois
------------------------------	--------

N-E....	9
---------	---

N-O....	3
---------	---

S.....	1
--------	---

S-E....	4
---------	---

S-O....	26
---------	----

E.....	30
--------	----

TEMPÉRATURE, très-douce ; quoique les matinées & les soirées aient été fraîches, la végétation a été très-considérable : il y a eu beaucoup de fleurs d'abricotiers épanouies, & les autres prêtes à fleurir ; les boutons des poiriers prêts à se développer. Le tout a été arrêté par

OBSERV. MÉTÉOROLOG. &c. 107

les gelées de la fin du mois ; mais la chaleur du soleil, en fondant la glace qui se trouvoit sur les boutons des abricotiers & des poiriers les a beaucoup endommagés.

MALADIES : rhumes.

Plus grande sécher. . . .	42 , 7 deg.	le 24
Moindre.....	6 , 8	le 4
Moyenne.....	22 , 8	

A Montmorency, ce premier mars 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de février 1786 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La température de l'air, adoucie considérablement vers la fin de janvier, a été continuée jusques vers la fin de février. Le froid & la gelée recommencèrent le 21 de ce mois. Le 22, la liqueur du thermomètre fut observée le matin à $2\frac{1}{2}$ degrés au dessous du terme de la congélation. Le 23, elle descendit à 4 degrés au dessous de ce terme : il en fut de même du 25 ; & dans le jour intermédiaire, elle fut observée à 5 degrés. La gelée fut moindre les trois derniers jours du mois.

Le temps a été à la pluie depuis le premier jusqu'au 13 : elle a été abondante certains jours. Il y eut des variations dans les vents, mais le vent souffla constamment du Nord-Est les neuf à dix derniers jours du mois. Il est tombé très-peu de neige. Le mercure dans le baromètre ne s'est guères éloigné, de tout le mois, de

108 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

terme de 28 pouces. Le 10, il étoit descendu à 27 pouces 6 lignes; mais le 13 & le 15, il fut observé à 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord vers l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud vers l'Ouest.
5 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 17 jours de temps couvert ou nuag:
10 jours de pluie.
5 jours de neige.
2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué tout le mois une très-grande humidité

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1786.

Le retour du froid & de la gelée, après un temps doux assez long-temps continué, a causé des péripneumonies ou pleuro-péripneumonies vers la fin du mois. Elles étoient de deux espèces, une vraiment inflammatoire, & l'autre consistante dans un engorgement du poulmon par

la lymphe du sang épaissie. Dans nombre de sujets la maladie a pris la marche de la fièvre continue-rémittente, lorsqu'elle a été dans son progrès; & souvent il y avoit de la saburre dans les premières voies, sur-tout dans la seconde espèce. Dans ce cas on retiroit un double avantage des émétiques, qui, en débarrassant les premières voies, causoient des secousses qui servoient merveilleusement à dégouer le poulmon. Après les évacuations requises, il n'étoit plus question que de rendre à la lymphe épaissie la fluidité convenable, & de procurer la décharge du superflu, soit par les voies urinaires, soit par les pores de la peau, à quoi l'on parvenoit par les boissons incisives & anodynes en même temps, & sur-tout les infusions aqueuses de fleurs de sureau & de coquelicot, avec addition d'oxymel simple. On cherchoit en même temps à favoriser l'expectoration par le moyen des loochs avec l'oxymel scillitique, ou le kermès minéral. Dans cette espèce de péripneumonie, le sang n'étant ni couenneux, ni d'une consistance ferme, la saignée ne devoit pas être poussée loin, comme dans celle qui étoit vraiment inflammatoire, où les saignées devoient être brusquées & multipliées, sur-tout lorsqu'il y avoit un point de côté violent qui coupoit la respiration; après quoi il arrivoit souvent que les laxatifs doux se trouvoient indiqués. Au reste la maladie, assez souvent, avoit une pente à se terminer plutôt par des évacuations du bas-ventre, que par la voie de l'expectoration, sur-tout lorsqu'elle avoit pris la marche d'une fièvre continue-rémittente.

Dans ce même temps il y eut des morts subites par apoplexie, ou par des accès violens.

d'oppreſſions de poitrine. Nombre de perſonn
ont été priſes d'atteintes d'apoplexie ou de
paralyſie. Il y eut encore des conſtipations opi-
niâtres, accompagnées de douleurs ſourdes dans
le bas-ventre, & des maux de gorge, qui néan-
moins, dans la plus part des ſujets qui en ont été
affectés, ont été plus pituiteux que ſanguins.
Au reſte la fièvre continue-putride n'étoit pas
tout-à-fait éteinte ; elle régnoit encore, ſur-
tout au commencement du mois : nous avons
vu dans nos hôpitaux pluſieurs perſonnes du
peuple qui en étoient attaquées : tous ceux qui
ont été traités à temps & par les remèdes con-
venables, ont échappé.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

*Nouveaux Mémoires de l'Académie de
Dijon, pour la partie des ſciences &
des arts. Second Semestre, 1784.*

1. On trouve dans cette ſeconde partie les
articles ſuivans :

*Mémoire ſur la qualité contagieuſe de quelques ef-
pèces de fluxions de poitrine ; par M. MARET.*

Les obſervations rapportées dans ce mémoire
paroiffent prouver, que les fluxions de poitrine
de l'eſpèce putride peuvent ſe communiquer
d'un individu à l'autre, & que le danger n'exiſte
qu'à l'époque où la criſe s'eſt faite, comme il
arrive dans les autres maladies contagieuſes :

il paroît aussi que l'air ne se charge pas des miasmes de cette maladie , ou du moins qu'il ne les porte pas au loin , de sorte que les personnes obligées de soigner ceux qui en sont atteints , peuvent s'en préserver , en prenant les précautions de ne pas manger , ni avaler leur salive dans la chambre du malade , de ne pas respirer directement son haleine , de se laver les mains & la bouche avant leurs repas , &c.

Nouveau moyen de multiplier les arbres étrangers ; par M. DURANDE.

Tous ceux qui cultivent des arbres exotiques savent qu'il en existe plusieurs qu'il est difficile de propager dans nos climats , autrement que de semence ; mais la plupart n'en donnent qu'après bien des années ; il en est même qui ne les portent jamais à maturité , ou qui n'en donnent pas du tout ; tels sont principalement les arbres dioïques , dont on ne possède que l'individu mâle ou l'individu femelle. Les botanistes & les jardiniers seront redevables à M. *Durandé* d'un moyen assuré & très-facile de multiplier leurs jouissances : il s'agit de couper une racine de l'arbre dont on veut reproduire l'espèce , de la placer ensuite dans de bon terreau , sur une couche bien échauffée : le seul soin qu'elle exige consiste à la couvrir d'un châlis , pour l'empêcher de se dessécher trop promptement , & à la garantir du trop grand soleil. M. *Durandé* a fait l'essai de sa méthode sur le *sophora sinica* , le *gleditschia triachantos* , & le *guilandina dioïca* , qui s'étoient refusés à tout autre moyen de reproduction. Il suffit même , pour le dernier , de découvrir quelques-unes de ses racines , sans les séparer du tronc.

Mémoire sur le *Nostock* ; par le R. P. *VERNISE*,
Dominicain.

L'auteur, après avoir rapporté les diverses opinions des naturalistes sur la nature de cette singulière substance, que *Linné* range dans la classe des plantes cryptogames, sous la dénomination de *tremella nostock*, prétend qu'on ne doit la regarder que comme un débris du règne végétal, sur-tout des plantes aquatiques. Les plantes qui se décomposent dans les eaux croupissantes produisent une écume verte, qui vient nager à leur surface, & dont les parties les plus subtiles, enlevées par l'action de l'air & des rayons du soleil avec les autres vapeurs, se mêlant dans les nuages avec d'autres parties hétérogènes, y forment des flocons plus ou moins considérables, mais assez légers pour s'y soutenir quelque temps, jusqu'à ce qu'ils retombent avec la pluie, sous cette forme de gelée qui conserve & sa couleur verdâtre & sa saveur herbeuse un peu altérée qu'elle avoit précédemment. L'auteur a été conduit à cette opinion par l'examen de cette substance, qui, considérée au microscopie, ne lui a montré ni racines, ni tige, ni feuilles, ni calice, ni corolle, ni fruit, qui paroît toute formée à l'instant de la pluie ; qui s'attache indifféremment à toutes sortes de corps, & enfin que les deux principes les plus actifs de la végétation, la chaleur & l'humidité, détruisent, loin de favoriser son accroissement, puisque, placée dans l'eau, elle y pourrit très-prompement, & que les rayons du soleil la dessèchent à tel point qu'elle disparoit entièrement.

Nous laisserons le P. *Vernisi* expliquer com-

ment le nostock peut se former & se soutenir dans les nuages: les naturalistes, qui connoissent des animaux dont l'organisation est plus composée que celle d'une plante telle que le nostock, & qui cependant périssent par la sécheresse, & que l'humidité fait revivre, même après un très-long espace de temps, ne se rendront probablement pas à son opinion. Nous remarquerons seulement que le soleil ne fait que dessécher le nostock sans le détruire, & qu'il n'est pas surprenant qu'il pourrisse très-vite, lorsqu'on le place dans l'eau, quoiqu'il se conserve plusieurs jours, s'il reste, pendant un temps humide, attaché à l'endroit qui l'a vu naître.

Réflexions botaniques & médicales sur la nature & les propriétés de l'agaric de chêne ; par M. WILLEMET.

La consistance ligneuse de l'agaric de chêne, (*boletus ignarius* L.) sa forme, la nature des arbres sur lesquels il prend naissance, leur état de caducité, qu'il semble attendre pour se montrer dans les gerçures de leurs écorces, ont fait penser à M. Willemet que cette production pourroit bien n'être qu'une excroissance morbifique végétale, occasionnée par la surabondance ou l'extravasation des suc nourriciers, ou par la dépuration d'une matière morbifique: il la compare aux excroissances & aux loupes des animaux; mais il nous paroît qu'alors l'agaric ne devoit pas venir sur des troncs morts depuis plusieurs années, où la surabondance des suc nourriciers & le mouvement nécessaire à la dépuration des humeurs ne peuvent plus avoir lieu. D'ailleurs les pores

qu'on trouve constamment à la surface inférieure de l'agaric, & qu'on peut séparer de sa substance spongieuse, présentent une organisation si marquée, qu'il est difficile de regarder cette plante parasite uniquement comme une excroissance dépendante de la nature de l'arbre qui la porte, puisque les arbres résineux, comme le sapin, n'en sont pas exempts, comme on pourroit le croire d'après M. *Willemet*. Enfin l'état de caducité & de dépérissement que l'agaric exige, n'est pas une raison pour refuser le titre de plantes aux autres parasites qui sont dans le même cas. M. *Willemet* termine ses réflexions par la propriété d'arrêter les hémorrhagies, qui rend l'agaric infiniment précieux; & il croit avec raison que cette propriété ne tient pas à la stipticité.

Observations sur les procédés employés pour faire périr la chrysalide du ver à soie; par M. CHAUSSIER.

L'auteur fait voir les inconvéniens des méthodes employées jusqu'ici pour faire périr la chrysalide du ver à soie, & qui consistent dans l'exposition à la chaleur d'un four ou du soleil, à la vapeur de l'eau bouillante ou aux émanations du camphre; il leur substitue l'exposition à la vapeur de l'huile essentielle de térébenthine. On frotte pour cet effet tout l'intérieur d'une caisse ou d'un vieux tonneau, avec un pinceau trempé dans cette huile; on garnit le fond avec quelques feuilles de papier également imbibées de cette huile, sur lesquelles on met une couche de cocons de 7 à 8 pouces d'épaisseur; sur cette couche on étend d'autres feuilles de papier, également imbibées d'huile

de térébenthine , & ainsi alternativement un lit de cocons & un lit de papier , ayant soin de mettre quelques feuilles de papier sec dessus & dessous celles qui sont imprégnées d'huile , pour empêcher les cocons de toucher immédiatement celles-ci : on couvre le tonneau ou la caisse le plus exactement possible , afin de concentrer la vapeur : douze heures , ou vingt-quatre heures au plus , suffisent pour que l'opération soit achevée ; on étend ensuite les cocons à l'air , ou dans un grand hangard. Préparés de cette manière , ils se conservent très-bien & très long-temps , sans qu'on ait à craindre la piqure des insectes ; & la soie qu'ils fournissent est belle , nerveuse , se tire plus facilement , & à un moindre feu.

Essai sur cette question : L'or que prend l'acide nitreux bouillant est-il véritablement dissous ?
par M. DE MORVEAU.

M. Brandt avoit observé que l'acide nitreux concentré avoit pris une couleur jaune en le faisant bouillir sur l'or dont il avoit fait le départ. M. Tillet s'occupa ensuite de cet objet , qu'il examina avec beaucoup de soin ; il conclut de ses expériences que l'or pur en lame , & ductile , peut être attaqué jusqu'à un certain point par l'acide nitreux concentré , au moyen d'une longue ébullition ; mais il pense que les particules d'or n'éprouvent qu'une action mécanique de la part de l'acide nitreux , de sorte qu'elles n'y sont que suspendues & non point en état de dissolution. M. de Morveau se sert des faits mêmes établis par M. Tillet , pour prouver que l'or est véritablement tenu en dissolution par l'acide nitreux. Les raisons sur les-

quelles son opinion est appuyée, sont principalement les quatre suivantes. 1^o S'il n'y avoit qu'une suspension mécanique, l'ébullition violente & long-temps continuée d'un autre fluide aussi dense, produiroit le même déchet sur les cornets d'or, ou du moins sur *la chaux d'or* des essayeurs : or c'est ce qui n'arrive point. 2^o Si c'étoit une simple action mécanique, elle seroit constante toutes les fois que l'or présenteroit la même surface, que l'acide seroit aussi concentré, aussi bouillant; c'est ce qui ne s'accorde pas encore avec l'observation. 3^o L'acide nitreux qui a bouilli sur l'or laisse une couleur pourpre *sur le filtre, & si on y plonge une feuille d'étain avant la filtration, elle s'y colore également en pourpre; mais cette couleur est propre à la chaux d'or, & ce métal ne la prend pas, quelque divisé qu'il soit, pourvu qu'il conserve son état métallique.* 4^o L'acide nitreux chargé d'or prend une teinte jaune uniforme & transparente, & l'on ne peut concilier cette homogénéité avec la suspension d'une matière étrangère. Mais, quoique M. de Morveau ait établi une opinion chymique différente de celle de M. Tillet, il ne s'éloigne nullement de la sienne pour tout ce qui a rapport à l'art & à la pratique des affinages, & surtout des essais.

Analyse de l'eau du lac de Charchiaïo près de Monte-rotundo en Toscane; par M. MARET.

M. Hoefer, chymiste à Florence, avoit annoncé que l'eau du lac Charchiaïo contenoit un gros de sel sédatif ou acide boracin par livre. Quelques bouteilles de cette eau, puisée à la source même, envoyées à M. de Morveau par M. le chevalier Landriani, ont procuré à M.

Maret l'occasion d'en faire l'analyse. Ges eaux , après le transport , avoient formé un dépôt qui tient par pinte 51,792 grains de soufre, & 61, 208 grains d'argile; elles tiennent en dissolution, après en avoir séparé le dépôt, beaucoup d'air pur, un peu plus de trois grains de calce, & 94 $\frac{1}{2}$ grains d'acide boracin par pinte. *M. Maret* n'a pas trouvé une aussi grande quantité de cet acide que *M. Hoefer* l'avoit annoncé, ce qui n'infirme nullement les expériences de *M. Hoefer*; car on fait qu'une infinité de circonstances peuvent influer sur la quantité des substances que les eaux minérales tiennent en dissolution. L'analyse de *M. Maret* présente deux faits qui méritent particulièrement l'attention des chymistes; c'est que l'eau de ce lac, de même que l'acide boracin, ne trouble point l'eau de chaux, & précipite abondamment le muriate barotique.

Mémoire sur l'origine des glaces que les fleuves & les grandes rivières charient dans le temps des fortes gelées; par M. GODART.

L'abbé *Nollet* avoit fait des expériences qui prouvoient que le fond des rivières qui ont quelque profondeur, n'étoit jamais au degré de la glace, & que par conséquent la glace ne pouvoit s'y former; il en avoit conclu, d'une manière générale, contre l'opinion de quelques physiciens, que la glace ne se formoit jamais au fond des rivières. *M. Desmarets* fit de nouvelles recherches sur cet objet, & prouva que la glace se forme réellement au fond des rivières qui ont peu de profondeur; que c'est cette glace qui est entraînée dans les grandes rivières & qu'elles charient; qu'elle diffère, par le sable qu'elle a

retenu & par son tissu spongieux, de celle qui se forme à leur surface ou sur leurs bords : celle-ci est reconnoissable par son homogénéité ; elle ne se détache qu'au moment du dégel ou des grandes crues d'eau , & forme la plus grande partie des glaces qui sont entraînées par la débâcle. Cette théorie nous paroît non-seulement établie sur des observations incontestables , mais conforme aux principes de la saine physique. Le mémoire de M. Godart présente des faits qui, au premier coup-d'œil, semblent contredire l'opinion de M. Desmarcts. Les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de le suivre ; nous nous permettrons seulement d'observer, qu'il nous paroît que M. Godart n'a pas assez fait attention aux circonstances qui influent nécessairement sur la réussite de pareilles recherches, car il est hors de doute que dans les rivières qui ont très-peu de profondeur, la glace commence par les bords & par le fond de leurs lits lorsque le terrain est parvenu au terme de la glace.

Observation sur une colique hépatique compliquée de sciatique, & guérie par le dissolvant des pierres biliaires ; par M. DURANDE.

Mémoire sur l'épaisseur qu'on doit donner aux murs de soutènement pour résister à la poussée des terres, première partie ; par M. GAUTHEY.

Mémoire sur le brouillard qui a régné en Juin & Juillet 1783 ; par M. MARET.

Essai d'anatomie, sur la structure & les usages des épiploons ; par M. CHAUSSIER.

Mémoire sur la glace qui se forme à la superficie de la terre, en aiguilles ou filets perpendiculaires ; par M. RIBOUD.

Observation sur une cataracte compliquée avec la dissolution du corps vitré ; par M. CHAUSSIER.

Suite de l'histoire météoro-nosologique de l'année 1784 ; par M. MARET.

Abhandlungen der Hallischen naturforschenden Gesellschaft, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de la Société des Scrutateurs de la nature de Halle, premier volume, grand in-8° de 380 pages, avec deux planches. A Dessau & Leipzig, 1783.*

2. Ce recueil présente plusieurs morceaux très-intéressans, dont quelques-uns ont un rapport direct avec notre journal. Nous ne nous arrêterons qu'à ceux-ci. Le premier est un mémoire de M. le professeur *Weigel de Greifswald* : L'auteur y détermine la place que doivent occuper certaines espèces de serpens dans l'ordre général de ces reptiles.

Dans le second mémoire qui nous concerne, M. *Brackenhausen* décrit avec soin l'affection inflammatoire, cutanée, très-douloureuse, qu'excite le tissu de la chenille processionnaire, (*Phalana processionea*) & qui ressemble à un érysipèle ou à une éruption urticaire. L'auteur croit qu'il faut attribuer cette affection à la poussière de ce tissu plutôt qu'aux poils de la chenille.

Dans un autre, MM. le professeur *Tode* & *Von-Leyser*, conseiller de guerre, s'occupent de cette espèce de champignon qui croît dans les appartemens humides fermés, sur le plancher, ou en dehors aux murs, & qui couvre quel-

quefois les tapisseries ou autres meubles, & les consomme promptement. M. Tode croit qu'il est du genre des *merulius* de Scopoli, & l'appelle *vastator*.

On trouve ensuite la description d'une maladie rare qui s'est montrée en été dans le *Rheinthal*, & sur-tout dans les environs de *Feldkirch*; elle y a attaqué 82 chevaux, outre quelques autres animaux & même des hommes. Elle consistoit dans des tumeurs qui s'élevoient promptement, sur-tout chez les chevaux, au col & à la poitrine, faisoient des progrès très rapides, & devenoient souvent mortelles dans l'espace de peu d'heures. Chez les hommes, dont cette maladie a aussi enlevé quelques-uns en très-peu de temps, elles se formoient au bras, & provenoient évidemment de la piqure d'une espèce de guêpe, qu'il auroit été à souhaiter que l'auteur de ce mémoire, M. le docteur *Kahlert*, eût décrite en naturaliste.

La dernière dissertation dont nous ferons mention, est de M. *Thielisch*. L'auteur y déclare que l'aconit perd de sa qualité virulente dès qu'il monte en tige, & qu'il n'est plus vénéneux du tout lorsqu'il est en fleurs; qu'alors même les chèvres en mangent les feuilles sans inconvénient.

A. CORN. CELSI *Medicinæ Libri octo, &c.* C'est-à-dire, *les huit Livres de CELSE sur la médecine, révisés par LÉONARD TARGA : on y a ajouté les notes de divers auteurs, & deux ouvrages*

vrages qui paroissent pour la première fois ; savoir , une dissertation de J. L. BIANCONI, sur l'âge de Celse, & un Lexicon Celsianum par GEORGE MATTHIAS. A Leyde, chez Luchtmans, 1785. In-4° de 678 pages, & le Lexique de 463 pag.

3. L'impression est élégante & belle, l'édition correcte & soignée; le texte a été conféré & revu sur un manuscrit qui n'avoit pas été connu des éditeurs précédens. La dissertation de *Bianconi* a été tirée avant sa mort de ses lettres au cardinal *Tiraboschi*, qui ont paru séparément, réduite en abrégé, & fournie par lui même. Le *Lexicon Celsianum* a été acheté des héritiers de *Matthias*.

Institutions de médecine-pratique de M. CULLEN, &c. Deuxième Extrait.

4. Les inflammations ou phlegmaties forment la matière du second livre. *M. Cullen* a encore des idées particulières sur ce genre d'affections, qu'il caractérise, comme tous les médecins, par la rougeur, la chaleur, la douleur & le gonflement de la partie enflammée. Lorsque les symptômes, dit-il, sont considérables, ils sont accompagnés d'une pyrexie dans tout le système. La substance couenneuse que présente le sang qu'on tire par la saignée, lui paroît aussi un signe d'inflammation, mais il pense que l'absence de ce signe ne doit pas toujours faire conclure que l'inflammation n'a pas lieu.

M. Cullen tâche, comme il a fait à l'égard

Tome LXVII.

F

de la fièvre, de déduire la cause prochaine de l'inflammation des phénomènes qui l'accompagnent. Le concours de ces phénomènes, dit-il, fait voir évidemment que le sang se porte avec plus de violence vers la partie affectée, & on peut raisonnablement croire que cet afflux du sang dépend de l'accroissement d'action des vaisseaux de cette partie. Dans plusieurs cas, l'inflammation provient de l'impression de certains stimulans. Mais lorsqu'on n'a pas lieu de soupçonner la présence d'un stimulant, il faut avoir recours à une autre cause qui détermine le transport violent du sang vers la partie enflammée. M. *Cullen* réfute ici l'opinion de *Boerhaave* & de ses disciples, qui rapportent à l'obstruction des petits vaisseaux, la cause de l'inflammation, qu'il suppose formée par un sang épais & visqueux. Il pense bien qu'il y a une obstruction toutes les fois que l'impétuosité du sang est augmentée, mais il croit que dans le cas d'inflammation, il y a aussi une résistance contre nature au libre passage de ce fluide; qu'ainsi que dans la fièvre, le spasme des extrémités des vaisseaux soutient l'action augmentée du cœur & des artères, & que cela est d'autant plus vraisemblable, que chaque inflammation considérable est précédée d'un état de froid & suivie des autres circonstances de la pyrexie.

Cela posé, si une distribution inégale du sang, dit M. *Cullen*, vient à en pousser une plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans des vaisseaux particuliers, elle y devient nécessairement un *stimulus* qui détermine la force médicatrice de la nature à augmenter l'action de ces vaisseaux, & cette action est le produit du spasme

qui se forme à leurs extrémités. Ce spasme peut donc être, dans tous les cas, considéré comme la cause prochaine de l'inflammation.

On ne peut point contester à M. Cullen qu'il n'y ait un spasme des extrémités des vaisseaux dans une partie enflammée, & que ce spasme, lorsqu'il est considérable, ne se communique à tout le système vasculaire. Mais cette explication de l'inflammation nous paroît laisser beaucoup de choses à désirer. Il nous semble qu'on ne peut guère borner à l'état de spasme seul toutes les considérations que présentent les affections inflammatoires. M. Cullen, trop prévenu peut-être en faveur du solidisme dont il dit avoir puisé les principes dans Hoffmann, n'attribue qu'aux solides l'état qu'on a voulu désigner par les mots *diathèse phlogistique*, qui, jusqu'à présent, avoient été consacrés à exprimer une certaine disposition du sang. Il combat le sentiment de ceux qui admettent cette disposition spécifique du sang. Mais sentant lui-même la faiblesse des objections qu'il fait à ce sujet, il avoue que *ses raisonnemens ne sont point des démonstrations*. Si, d'un côté, il est difficile de croire que la nature des humeurs ne soit pour rien dans la formation d'une inflammation, il ne l'est pas moins, de l'autre, d'expliquer par le spasme seul la cause de ce genre d'affection. D'ailleurs nous pourrions dire ici, à l'égard du spasme, ce que nous avons dit du froid de la fièvre, & que, comme le froid ne produit pas toujours le chaud, il s'en faut bien aussi que le spasme des extrémités des vaisseaux amène toujours les symptômes qui caractérisent l'inflammation. Or, si le spasme peut exister sans produire nécessairement l'inflammation, il faut, pour

la déterminer, quelque autre condition omise par M. *Cullen*. Nous sommes donc portés à penser, que pour avoir une idée nette & satisfaisante de la véritable cause de l'inflammation, il nous faudroit d'autres données que nous n'avons pas encore.

Heureusement la nature a prévu nos besoins, & devancé nos connoissances; elle a organisé les hommes de manière qu'ils pussent plus aisément découvrir ce qu'ils devoient faire pour leur conservation que ce qu'ils devoient connoître. L'observation, ou plutôt l'instinct, leur a appris à guérir la fièvre & l'inflammation, avant de connoître les causes qui les produisent. Aussi, quelle que soit la diversité des opinions sur ce dernier point, il n'est pas rare de voir les auteurs qui ont le plus différé entre eux par les raisonnemens, se réunir lorsqu'ils en viennent au traitement des maladies. La méthode de guérir l'inflammation, proposée par M. *Cullen*, n'est pas aussi différente de celle de *Boerhaave*, que la manière dont il tâche d'expliquer la cause de cette affection. Les moyens indiqués par M. *Cullen* se réduisent à ceux-ci : 1^o écarter les causes éloignées, quand elles sont évidentes & qu'elles continuent d'agir ; 2^o détruire la diathèse phlogistique qui affecte le système, ou une partie déterminée ; 3^o faire cesser le spasme de cette partie, ou par des remèdes généraux, ou par des topiques.

On remplit la première indication, en écartant les agens extérieurs qui blessent la partie, en enlevant ou en adoucissant les matières âcres qui occasionnent l'irritation. On combat la diathèse phlogistique par les mêmes moyens qui ont été indiqués pour tempérer la violence de

la réaction dans la fièvre. (Voyez ce qui a été dit à ce sujet.) Il en est de même du spasme; on tâche de le dissiper dans l'inflammation de la même manière que dans la fièvre; mais dans les inflammations particulières, quand il n'y a plus d'espoir de résolution, & que la tendance à la suppuration est décidée, *M. Cullen* veut qu'on tâche de hâter la formation du pus. Il rejette les remèdes qu'on suppose avoir la propriété de produire cet effet. Il pense que le seul moyen vraiment efficace, c'est d'appliquer des topiques qui entretiennent une chaleur modérée dans la partie, qui retiennent la matière de la transpiration, & qui, par leur qualité émolliente, affoiblissent la cohésion des tégumens & favorisent leur érosion. Dans ce cas il proscriit les moyens de résolution, mais il veut qu'on conserve cependant l'énergie des mouvemens nécessaires à la suppuration.

Lorsque l'inflammation tourne à la gangrène, *M. Cullen* pense que le meilleur moyen d'en arrêter les progrès, est de faire des scarifications jusqu'aux chairs vives, & d'exciter par leur moyen une suppuration convenable qui sépare les chairs mortes des parties vivantes. Si la gangrène provient d'une perte de ton, il prescrit l'usage intérieur des toniques, parmi lesquels il a déjà dit que le quinquina tient le premier rang. Mais il prévient, que si la gangrène naissoit de la violence de l'inflammation, le quinquina non-seulement seroit inutile, mais encore dangereux, & qu'on ne doit y recourir que dans les cas d'atonie, tels que la paralysie & l'œdème. Le squirrhe, qu'on a regardé comme une quatrième terminaison de l'inflammation, a rarement lieu, selon *M. Cullen*, & dépend

moins de la nature de l'inflammation que des circonstances de la partie affectée. On observe, dit-il, que le squirre affecte sur-tout les parties glanduleuses, qui sont très-propres à favoriser la stagnation des fluides. Il est rarement produit par l'inflammation, & naît de causes très-différentes.

Il est, selon *M. Cullen*, une espèce d'inflammation qui se termine par l'épanchement sous l'épiderme, d'un fluide trop épais pour être transmis par ses pores; l'épiderme se sépare de la peau, & s'élève en forme de petites vessies.

Il seroit porté à admettre une autre voie de terminaison de l'inflammation; c'est une sorte d'exsudation qui se montre dans les parties internes sous la forme d'une concrétion visqueuse, ou sous la forme d'une sérosité claire qui se répand dans les cavités où sont placés les viscères enflammés; c'est pourquoi on voit des péripneumonies se terminer par des hydropisies de poitrine.

Tels sont les principes généraux de *M. Cullen* sur l'inflammation. Il pense que les genres & les espèces d'inflammation tirent leur différence de celle des parties enflammées. Il divise les inflammations en cutanées, en celles des viscères & en celles des articulations. Nous ne suivrons point cet auteur dans les détails relatifs à chaque genre & à chaque espèce d'inflammation. Le lecteur cependant doit toute son attention à chacun de ces articles. Il trouvera dans tous l'esprit de méthode, & la manière simple & dégagée qui caractérisent *M. Cullen*. Mais il sentira peut-être que trop préoccupé de l'action des solides, cet auteur a négligé des distinctions essentielles, consacrées par l'opinion des plus

grands médecins, & fondées évidemment sur la nature des choses. Telle est celle que la plupart des auteurs sont de l'esquinancie séreuse, dont M. Cullen ne parle point. Il dit au sujet de l'esquinancie des amygdales, qu'*au commencement de la maladie, un émétique bien décidé a été souvent très-avantageux.* Cela est sur-tout vrai de l'esquinancie séreuse; nous l'avons vue céder presque subitement à ce seul remède, qui vraisemblablement n'auroit pas suffi dans toute autre espèce d'esquinancie; de sorte qu'on peut présumer que la nature des humeurs met autant de différence entre les diverses espèces d'esquinancies qu'entre les diverses inflammations pneumoniques.

L'influence des principes de M. Cullen, en général toujours éloigné de toute pathologie humorale, se fait sur-tout appercevoir dans les chapitres qui traitent du rhumatisme & de la goutte, qu'il comprend parmi les maladies inflammatoires. Il prétend qu'on ne peut pas *supposer que ces affections proviennent d'aucun changement dans l'état des fluides, & que leur cause prochaine est la même que celle des autres inflammations qui ne dépendent point d'un stimulus direct.* M. Cullen n'est point arrêté dans ses conclusions par les circonstances qui particularisent ces affections; telles sont leur défaut de tendance à la suppuration, dans le rhumatisme l'épanchement d'un fluide gélatineux & transparent, dans les gâines des tendons & dans la goutte les concrétions calcaires qui se forment dans les articulations; en un mot cet auteur rejette toute supposition d'une cause matérielle dans ces affections; & les regarde comme des modifications du système nerveux. « Dans cer-

taines personnes, dit-il au sujet de la goutte, il y a un état de pléthore & de vigueur, qui, à une certaine période de la vie, est sujet à produire une perte de ton dans les extrémités. Cette perte se communique jusqu'à un certain degré à tout le système, & paroît plus spécialement dans l'estomac; alors, comme l'énergie du cerveau se soutient dans sa vigueur, ce qu'on appelle *la force médicatrice de la nature* s'excite à rétablir le ton des parties, & elle y parvient en produisant une affection inflammatoire de quelque partie des extrémités.

Telle est, selon M. Cullen, la théorie de la goutte. Quoique ce médecin se soit d'abord annoncé comme ennemi de toute hypothèse, on ne peut s'empêcher de remarquer que tout paroît hypothétique dans cette explication de la goutte. Car on ne voit pas comment un certain état de pléthore entraîne une perte de ton précisément dans les extrémités plutôt que dans tout autre endroit. L'effet naturel & ordinaire de la pléthore est de produire un sentiment général de pesanteur & une certaine impuissance dans tous les organes du mouvement, sans que les extrémités paroissent plus affectées que les autres parties. Mais il est encore bien plus difficile de concevoir comment une inflammation excitée au bout du pied rétablit le ton de tous les autres organes; sans compter que si la nature, comme le prétend M. Cullen, ne tend point dans le travail inflammatoire de la goutte, à une excrétion, à une séparation de parties hétérogènes, après avoir bien éprouvé le malade, elle n'a presque rien fait: c'est pour elle à recommencer encore; puisqu'elle laisse subsister la pléthore qui avoit occasionné la

perte de ton, & que dans d'autres occasions elle fait si bien la dissiper par des évacuations convenables.

Une des raisons qu'allègue *M. Cullen*, pour rejeter toute matière morbifique dans la goutte, c'est qu'on ne tire de la supposition de cette matière aucune lumière pour le traitement de cette maladie ; cela peut être, mais la vérité n'en est pas moins bonne à connoître, & si elle n'est point utile actuellement, elle peut le devenir par la suite. Quand la goutte affecte l'estomac, dit-il, on ne donne point de remèdes pour corriger ou pour détruire l'effet de cette matière morbifique, on s'applique seulement à rétablir le ton des fibres motrices. On ne peut rien conclure de cela, si ce n'est que le pouvoir de la Médecine est plus borné qu'il ne devoit l'être. Il est fort incertain que l'art ait une prise immédiate sur les humeurs ; modérer ou augmenter l'énergie des puissances vitales est tout ce que nous pouvons faire, & c'est beaucoup : heureux ! lorsqu'on le fait à propos.

D'ailleurs il est très-douteux que la matière de la goutte soit réellement dans l'estomac, lorsque le principe moteur ne peut point la pousser aux extrémités. Les symptômes de dyspepsie & d'hypocondrie ont lieu presque toutes les fois que l'ordre des fonctions se dérrange. Mais la goutte irrégulière a sur-tout cela de commun avec la suppression de toutes les évacuations habituelles & nécessaires ; les menstrues ou les hémorrhoides supprimées, la rentrée d'une humeur dartreuse, se manifestent ordinairement par un certain trouble dans les fonctions de l'estomac, & une certaine altération dans les idées, sans que pour cela on

soit fondé à supposer que ces humeurs soient dans l'estomac ou dans la tête. Ces deux organes pourroient fort bien , lorsqu'une humeur hétérogène flotte d'une manière vague & incertaine dans le corps , n'être affectés que sympathiquement ; & quand même ils ne le seroient qu'au même degré que tous les autres organes, l'importance de leurs fonctions pourroit bien nous rendre plus sensibles les affections qu'ils éprouvent ; affections dont la plupart tiennent vraisemblablement à l'ordre dans lequel toutes les parties organiques coexistent entre elles pour constituer & conserver l'animal.

Les symptômes d'hypocondriacisme que produit la suppression des évacuations habituelles, si ressemblans à ceux qui accompagnent la goutte irrégulière , pourroient nous autoriser à croire que dans cette dernière affection , la nature a aussi une humeur particulière à évacuer. Quoiqu'en dise M. *Cullen* , cela n'a rien de contraire aux lois de l'économie animale ; cela s'accorderoit même parfaitement avec d'autres faits analogues. N'y a-t-il pas des sujets en qui la production d'une humeur particulière devient dominante soit par l'effet de l'habitude , soit par l'effet d'une constitution propre des organes ? Il y a des personnes chez lesquelles la nature sépare manifestement trop de graisse , trop de bile , trop de lait ; & pourquoi ne pourroit-elle pas commettre la même erreur à l'égard du suc osseux dans les gouteux , ou à l'égard de la matière nutritive des muscles , dans les personnes sujettes aux affections rhumatismales ? Il semble que l'habitude qui perpétue si souvent les maladies & les passions , entretienne dans certaines femmes la produ-

tion d'un lait qui n'est plus nécessaire. Il se peut aussi qu'indépendamment de l'habitude, les organes acquièrent une disposition plus favorable à la sécrétion de telle humeur qu'à celle de telle autre. Une certaine roideur naturelle ou acquise dans les solides semble favoriser la formation du suc osseux, comme une autre disposition particulière des muscles détermine peut-être la surabondance de l'humeur rhumatismale. Les personnes sujettes à la goutte, sont en général d'une constitution vigoureuse, & les signes de foiblesse qui suivent quelquefois, en elles la goutte irrégulière, ne constituent qu'un état relatif & accidentel qui a lieu toutes les fois que la nature ne remplit point son but. La goutte n'est point la maladie des êtres foibles. Les femmes & les eunuques en sont presque exempts. On commence à s'appercevoir, & beaucoup de faits connus paroissent l'attester, que certains états des solides produisent des altérations correspondantes dans les fluides, par l'effet sans doute de ces rapports sympathiques qui font qu'un organe se met à l'unisson d'un autre organe. Des modifications insolites des parties sensibles ont souvent imprimé aux humeurs des qualités spécifiques; telle est celle du virus hydrophobique, qui a été l'effet d'un accès de colère. Enfin, quoi qu'il en soit, l'existence d'une matière morbifique dans la goutte nous paroît beaucoup plus probable que la théorie sur laquelle M. *Cullen* fonde l'explication de la cause prochaine de cette maladie.

M. *Cullen* passe des inflammations au troisième ordre des pyrexies, qui sont les fièvres d'éruption. Elles sont, dit ce médecin, l'effet d'une contagion particulière, qui d'abord pro-

duit la fièvre, & ensuite une éruption à la surface du corps. Ce troisième livre comprend la petite vérole, la petite vérole volante, la rougeole, la fièvre scarlatine, la peste, l'érysipèle, la fièvre miliaire. Le dernier chapitre traite du reste des exanthèmes, tels que l'*urticaria*, le *pemphigus*, les aphthies, les pétéchies. M. Cullen regarde cette dernière éruption, ainsi que les éruptions miliaires, comme une affection symptomatique. Toute la matière de ce troisième livre est traitée avec la profondeur ordinaire de M. Cullen.

Le quatrième livre roule sur la matière importante des hémorrhagies. M. Cullen a évité le défaut des autres nosologistes, qui, en caractérisant cet ordre d'affections par une simple effusion de sang rouge, ont perdu de vue la distinction essentielle d'hémorrhagie active & d'hémorrhagie passive. Il ne traite que de celles qui sont accompagnées de quelque degré de pyrexie, qui semblent dépendre d'un afflux de sang augmenté dans les vaisseaux qui le répandent. Il exclut par conséquent les hémorrhagies qui sont l'effet d'une impulsion externe, celles qui, quoique provenant de cause interne, sont sans pyrexie, & paroissent être une suite de la fluidité putride du sang, de la faiblesse ou de l'érosion des vaisseaux.

Après avoir décrit, comme il convient, ce genre d'affection, M. Cullen en expose la pathologie. Il l'établit sur une inégalité dans la distribution du sang, qui détermine une congestion dans des parties déterminées du système sanguin, c'est-à-dire ; qu'une plus grande quantité de sang est poussée dans les vaisseaux que leur capacité naturelle ne leur permet d'en re-

cevoir. Ces vaisseaux sont par-là distendus outre mesure, & cette extension devient un *stimulus* qui excite leur action; celle-ci, en poussant le sang avec trop de force dans les extrémités des vaisseaux, les ouvre par anastomose ou par rupture: & donne lieu à l'effusion du sang. M. *Cullen* tâche, par une suite de raisonnemens mécaniques, d'expliquer le retour périodiques des hémorrhagies. On ne voit pas pourquoi M. *Cullen*, qui s'est contenté d'admettre le fait sans l'expliquer, lorsqu'il a été question de retour périodique des accès de fièvre, s'efforce ici d'en donner des raisons qui ne peuvent paroître qu'hypothétiques à ceux qui savent que ce genre de phénomène ne peut se plier aux idées de la mécanique ordinaire.

M. *Cullen* explique d'une manière plus plausible pourquoi il survient des hémorrhagies dans certaines parties plutôt que dans d'autres; à certaines périodes de la vie. Il cherche & il trouve la raison de ce fait dans l'ordre que la nature suit pour le développement successif des différentes parties du corps.

Quant aux causes éloignées des hémorrhagies, M. *Cullen* les réduit à celles-ci: 1° la chaleur externe; 2° une diminution considérable & soudaine du poids de l'atmosphère; 3° tout ce qui augmente la force de la circulation, comme les exercices violens, certaines situations forcées du corps; 4° une détermination habituelle du sang dans certains vaisseaux; 5° le froid extérieur, en changeant la distribution du sang.

M. *Cullen*, en exposant le traitement qui convient à l'hémorrhagie, a l'air de combattre fortement l'opinion de *Stahl* & de ses disciples: Mais on voit bientôt par les distinctions qu'il

fait, & par les moyens qu'il indique ; que jamais deux choses ne se ressembleront plus que le sentiment de l'école Stahlienne & celui du professeur d'Edimbourg. Il convient avec les Stahliens de l'état pléthorique où le corps humain se trouve dans certaines occasions, & de la nécessité de l'hémorrhagie, en ce que sa suppression semble occasionner beaucoup de désordres. Les Stahliens concluent de-là que l'hémorrhagie entre dans les vues de la nature, & qu'elle est utile dans ses effets, lorsqu'elle est réduite à de justes bornes. *M. Cullen* au contraire prétend que l'hémorrhagie, soit dans sa première attaque, soit dans son retour, n'est jamais nécessaire à la santé, que dans la supposition que l'état pléthorique ne puisse être autrement prévenu ou éloigné. Lorsqu'on voit dans les observations des Stahliens des affections chroniques qui ont vexé pendant vingt ans des malades, céder tout-à-coup à un flux hémorrhoidal, observations conformes à plusieurs aphorismes d'*Hippocrate*, on a bien de la peine à admettre la conclusion de *M. Cullen*. Ce médecin fonde son sentiment sur l'idée qu'il a qu'on peut prévenir le besoin qui nécessite l'hémorrhagie. Il est fort incertain qu'une évacuation artificielle puisse toujours suppléer à celles que la nature se ménage ; & d'ailleurs la Médecine n'a point encore atteint ce degré de perfection qui la mettroit en état de déterminer avec justesse le temps, le lieu, la mesure & toutes les circonstances qui peuvent assurer les avantages d'une évacuation artificielle.

Malgré cela, *M. Cullen* se rapproche infiniment des Stahliens dans la pratique ; il dit comme eux, qu'il ne faut pas s'attacher à sup-

*primer trop promptement une hémorrhagie fondée sur un état pléthorique du corps , parce que quand celui-ci se sera débarrassé d'une surabondance de sang, l'écoulement cessera de lui-même ; pour la modérer il prescrit , comme eux , les rafraîchissans , les acides , le niire ; comme eux il emploie la saignée ; & même les astringens ; enfin , lorsque l'écoulement est trop fort , les moyens prophylactiques que propose M. Cullen , tels que les évacuations artificielles , l'exercice , une nourriture peu substantielle , sont les mêmes que ceux qu'indiquent les Stahliens. Voyez le *Conspectus therapia specialis de Junker*, tables 5^e, &c. &c.*

Nous ne suivrons pas non plus ici M. Cullen dans les détails des hémorrhagies particulières : nous observerons seulement, qu'il a placé la phthisie à la suite de l'hémoptysie , sans doute parce que celle-ci donne souvent lieu à la première , quoique dans beaucoup de cas la phthisie ne soit point la suite d'une hémoptysie. Tant il est difficile de plier les maladies à un ordre méthodique !

A l'égard des hémorrhoides , M. Cullen n'a peut-être pas rendu aux Stahliens toute la justice qui leur est due , quoiqu'ils regardent en général cette évacuation comme salutaire (& on ne peut se dispenser d'avouer qu'elle l'est souvent) ; les moyens qu'ils prescrivent , soit pendant l'écoulement , soit pendant les intervalles qu'il observe , tendent presque tous ou à la modérer , ou à empêcher ses retours. Voyez l'ouvrage de Junker déjà cité , table 1^{re}. Mais ce que M. Cullen auroit dû avouer , c'est qu'il y a peu d'affections qui aient été traitées avec autant de profondeur que les hémorrhoides l'ont été par les Stahliens. Ils ont fait voir avec au-

tant de sagacité que de vérité les rapports évidens que cette affection a avec un grand nombre d'autres affections ; rapports qui doivent servir de boussole dans leur traitement , qui font voir la liaison qu'ont entre elles les maladies des âges , & facilitent l'intelligence de plusieurs maximes obscures de la médecine des anciens.

Ce quatrième livre traite aussi , outre l'hémorrhagie du nez , l'hémoptysie & les hémorrhoides , de la ménorrhagie , ou de l'écoulement immodéré des règles ; ce qui donne lieu à *M. Cullen* de parler de leur suppression , & de la leucorrhée ou fleurs blanches. L'hématémèse ou vomissement de sang , l'hématurie ou évacuation du sang par les voies urinaires , affections que *M. Cullen* regarde comme symptomatiques , sont l'objet des deux derniers chapitres.

Enfin , le cinquième livre , qui termine la première partie des *Institutions de Médecine pratique de M. Cullen* , & qui traite *des fluxions avec fièvre* , ne comprend que deux chapitres , dont la matière est le catarrhe & la dysenterie. *M. Cullen* , par la nature de la distribution méthodique qu'il a adoptée , n'a pu admettre dans sa classe des pyrexies que les fluxions qui sont constamment accompagnées de fièvre , & a été forcé d'en bannir un grand nombre de maladies qui n'ont rien de commun que la seule circonstance d'une évacuation augmentée des fluides ; & qui sont à d'autres égards très-différentes les unes des autres. Le lecteur trouvera dans le chapitre qui traite de la dysenterie des idées très-vraisemblables sur la cause prochaine de cette maladie , & qui peuvent

servir à en fixer le traitement, jusqu'à présent trop indéterminé peut-être parmi les médecins.

La suite pour le Journal prochain.

An inquiry into the nature and causes of fever, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur la nature & les causes de la fièvre, avec un examen des diverses opinions des auteurs, concernant sa cause prochaine, & particulièrement de celle qui a été enseignée dans la chaire pratique de l'université d'Edimbourg. On y a joint quelques observations sur l'existence de la putréfaction dans le corps vivant, & une méthode de guérir propre aux fièvres; par CALEB DICKINSON, docteur en médecine, in-8^o. A Edimbourg, chez Elliot; & à Londres, chez Robinson, 1785.*

5. Dans l'introduction, M. *Dickinson* déclare qu'il a puisé beaucoup de lumières dans les ouvrages des docteurs *Lind*, *Donald Monro*, *Clark*, *Millar & Milman*; il ajoute qu'il ne citera dans tout son ouvrage que des autorités dont le seul nom paroît fait pour entraîner la conviction.

Le premier chapitre, intitulé du caractère des fièvres, est presque entièrement emprunté de M. *Cullen*. La division des fièvres fait le sujet du second chapitre. M. *D.* pense que la division la plus simple & la plus évidente est celle qui classe les fièvres en continues, en

rémittentes & en intermittentes. Les apparences de ces fièvres sont décrites dans le troisième chapitre.

L'auteur s'occupe dans le quatrième chapitre des causes éloignées; il les divise en deux classes générales: la première comprend celles qui affoiblissent directement le système; comme la contagion, les miasmes, le froid, les passions accablantes, les hémorrhagies: l'autre est composée de celles qui agissent indirectement sur les forces du système; tels sont les excès dans les plaisirs physiques de l'amour, l'ivrognerie, &c.

Le cinquième chapitre est consacré à la différence des fièvres & à la recherche des causes qui les produisent. Dans le sixième, l'auteur, en traitant du pronostic, combat la doctrine des jours critiques.

Le septième a pour objet la cause prochaine des fièvres; M. *Dickinson* y répète d'abord les argumens qu'on a si souvent opposés au *lensor humorum* de Boerhaave & de ses disciples, & s'attache à réfuter l'idée que les fièvres intermittentes sont causées par l'abondance de la bile dans les intestins. Il considère après cela le sentiment du docteur *Cullen* sur la cause prochaine des fièvres, & désigne sa théorie sous le nom de *doctrine spasmodique*. Il indique plusieurs difficultés qu'elle présente, & quelques contradictions entre la théorie & la pratique du professeur. Comme M. *Cullen* reconnoît la débilité pour cause prochaine des fièvres, M. *D.* pense que ce professeur devroit prescrire des toniques & des stimulans dans toutes les périodes de ces maladies. Mais le même reproche convient à la théorie de M. *Dickinson*.

Le huitième chapitre renferme le traitement des fièvres; l'auteur y joint quelques observations sur la putréfaction. Sa doctrine sur ce dernier sujet est celle de M. *Milman*, dont il cite plusieurs passages; il y ajoute ensuite ce qu'il appelle *experimentum crucis*. Le docteur *Lettsom*, dit-il, nous apprend qu'il a traité plusieurs femmes attaquées de fièvres des prisons, ou malignes, qui étant nourrices continuoient à allaiter leurs enfans, sans que ceux-ci en fussent incommodés; ce qui prouve qu'il s'en faut beaucoup que les liquides soient primitivement affectés. Cet argument paroît effectivement concluant; aussi M. *Dickinson* renvoie-t-il pour des preuves ultérieures aux ouvrages de MM. *Milman & Lind*.

Ce que nous venons de dire peut suffire pour donner une notion de cet ouvrage, dans lequel l'auteur ne laisse échapper aucune occasion de montrer la foiblesse du système de M. *Cullen*.

A Treatise on the influence of the moon in fevers, &c. C'est-à-dire, *Traité sur l'influence de la lune dans les fièvres*; par FRANÇOIS BALFOUR, docteur en médecine. A Londres, chez Robinson, 1785, in-8°.

6. Cette brochure, d'abord imprimée à Calcutta, a été réimprimée à Londres à la requisition du docteur *Cullen*. D'après les preuves que M. *Balfour* rapporte dans son Opuscule, on ne sauroit guères révoquer en doute l'influence de cette planète dans les fièvres, au Bengale; mais, comme l'auteur convient lui-même qu'elle est

moins sensible à Madras, il seroit possible qu'elle fût nulle dans les contrées encore plus éloignées. Par conséquent, il se présente plusieurs questions à l'occasion de ce prétendu phénomène. Est-il réel au Bengale, ou n'a-t-on pas confondu les causes? Dans le premier cas, pourquoi ne se manifeste-t-il pas ailleurs avec la même force? Le défaut de cette influence vient-il de quelque cause qui tient à la lune, ou faut-il l'attribuer à des circonstances locales particulières?

Dissertatio medica febrium verminosarum pathologiam exhibens, ou : Dissertation de médecine, dans laquelle on donne la pathologie des fièvres vermineuses; par SYLVESTRE-CONSTANTIN PHILITES, né en Epire, docteur en médecine & en chirurgie. A Göttingue, de l'imprimerie de Rosenbusch; 1785. In-4° de 44 pages.

7. Les fièvres vermineuses se présentent sous des faces très-variées; leur diagnostic est souvent obscur, & les remèdes qu'on leur oppose, quoique très-nombreux, ne sont pas toujours efficaces. Un excellent traité sur ces fièvres seroit assurément un ouvrage utile à tous les médecins. En attendant qu'un praticien consommé nous fasse ce présent, M. Philites examine dans cette dissertation la pathologie générale des fièvres vermineuses, sans entrer dans la recherche de leurs espèces en particulier. Il tâche ensuite d'établir que toutes les fois qu'il

existe des vers dans les intestins, il s'y trouve aussi des amas de puitte; il expose la nature & les qualités des diverses matières vermineuses, distingue les cas où les vers excitent la fièvre par eux-mêmes, & ceux où la fièvre accompagne les vers sans qu'ils en soient la cause essentielle. Il décrit le caractère des fièvres compliquées ou composées, les causes de la matière vermineuse & des fièvres qui en proviennent, la manière dont cette matière peut nuire, ainsi que les signes & les symptômes des fièvres vermineuses. Il finit par quelques notices sur les exanthèmes & sur les tumeurs qui accompagnent les fièvres vermineuses; il parle également de tout ce qui concerne l'excrétion des vers. Cette dissertation ne contient rien de neuf, mais elle annonce dans l'auteur un fond d'érudition.

An inquiry how to prevent the small-pox, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur la manière de prévenir la petite-vérole, avec l'exposé de la conduite d'une Société, établie dans l'intention de favoriser l'inoculation générale à des périodes fixes, & de prévenir la variole naturelle à Chester; par JEAN HAYGARTH, bachelier en médecine, & membre de la Société royale de Londres, In-8^o de 223 pag. A Chester, 1785.*

8. On admet généralement comme une vérité démontrée que les draps & autres meubles de cette nature contractent la faculté de com-

communiquer la petite-vérole, lorsqu'ils ont été exposés aux effluves varioliques, & que durant les épidémies de cette maladie toute l'atmosphère d'une place est infectée. Les expériences faites depuis six ans par la Société de la variole à Chester, produisent néanmoins des faits qui combattent ces opinions. L'auteur de la brochure que nous analysons nous apprend que l'on a apporté les plus grands soins pendant cette période pour saisir les progrès de la petite-vérole dans cette ville, ainsi que pour connoître les causes de l'infection, & qu'absolument rien ne s'est présenté qui puisse fortifier le soupçon que les draps, &c. s'imprègnent de miasmes varioliques, & propagent la maladie. Durant tout ce tems, à l'exception de quelques semaines, les médecins ont visité des varioleux, & les inspecteurs de la Société se sont tous les jours trouvés dans des chambres infectées : les uns & les autres ont gardé leurs habits en approchant des enfans dans le cas de contracter la petite-vérole, sans qu'aucun fait ait prouvé qu'ils l'ont communiquée. *M. Haygarth* croit avoir des raisons encore plus fortes & plus nombreuses pour conclure que l'atmosphère ambiante des malades n'est imprégnée des miasmes varioliques qu'à une très-petite distance. Toutes les observations que la Société a rassemblées s'accordent à établir cette doctrine ; & pendant les six dernières années, on a recueilli des preuves décisives & répétées, que l'influence de l'infection s'étend à peine d'une maison à l'autre.

L'auteur pense que la variole naturelle est toujours communiquée au moyen de l'air, & il suppose que le virus variolique se dissout dans cet élément. Il ajoute que le drap ne peut

en être infecté que lorsque l'air est supersaturé de ces miasmes ; ce qui peut arriver lorsque les étoffes de laine , &c. infectées , sont renfermées dans des caisses , ou qu'une lettre est pliée & soustraite à l'action de l'air ; ce qui , selon lui , paroît le moyen le plus ordinaire de transmettre la contagion à des endroits éloignés.

Pour être fondé à espérer de prévenir la communication de la petite-vérole , il faut connoître les périodes où les malades commencent & cessent de servir de foyer d'infection. M. *Haygarth* rapporte plusieurs faits qui tendent à persuader que les malades ne peuvent point la communiquer avant que l'éruption se montre ; & cette conjecture reçoit une nouvelle force par le témoignage du docteur *Heberden* , qui mande à l'auteur que d'après sa propre expérience , un variolé peut vivre & même coucher avec d'autres personnes bien portantes , mais susceptibles de contagion , sans les infecter pendant les deux ou trois premiers jours de l'éruption.

Les malades ne cessent de communiquer la maladie qu'après que toutes les croûtes sont tombées. Une expérience constante de la Société a fait connoître cette loi. Notre auteur remarque néanmoins que la peau , les cheveux , &c. peuvent conserver plus long-temps des parcelles de matière variolique , & par conséquent être encore des foyers de miasmes , si l'on n'a pas soin de les nettoyer suffisamment.

M. le baron de *Dimsdale* a le premier observé que le développement de l'infection naturelle de la petite-vérole peut être retardé par l'inoculation ; mais ce savant inoculateur n'a pas pu déterminer l'intervalle qui s'écoule

entre l'infection spontanée & les premiers effets sensibles de sa présence. *M. Haygarth* prouve par des faits, que l'intervalle entre l'infection spontanée & la fièvre d'invasion, est de deux jours de plus que celui qui a lieu dans la variole inoculée.

Comme on ne sauroit contracter la petite-vérole qu'en approchant de très-près du foyer qui renferme les miasmes varioliques dans un état récent, ou qui a été exclus de l'air depuis son infection; & que d'ailleurs les draps, &c. ne deviennent point contagieux par l'absorption du virus variolique, il s'ensuit qu'on peut s'opposer à la contagion en écartant les personnes susceptibles de prendre la variole des foyers infectés, jusqu'à ce que le virus soit entièrement détruit.

Les règles qu'il faut suivre pour cet objet, & qui ont été mises en exécution avec le plus grand succès par la Société de Chester, sont exposées ici avec tous les détails convenables; & l'auteur a terminé son ouvrage par une Lettre très-intéressante du docteur *Waterhouse* contenant les réglemens de police médicale, à l'aide desquels *Rhode-Island* en Amérique a été garantie jusques ici de la petite-vérole.

Über die bocken und deren ein propfung,
&c. C'est-à-dire, *De la petite-vérole
& de l'inoculation; par M. JEAN-
GASPARD STUNZER, médecin de
l'Empereur. A Vienne, chez Sonnen-
leithner, 1785. In-8° de 13 feuilles.*

9. *M. Stunzer* traite de l'origine & des causes
de

de la variole , du prognostic dans sa première & sa seconde période , de la diète & des soins qu'exige la troisième période , de l'inoculation & de ses avantages. Cet écrit contient de bonnes choses , qui pourtant ne sont pas neuves.

HRN. PETER CAMPERS *sæmmtlich*
kleinere schriften , &c. C'est-à-dire ,
Recueil de tous les petits écrits , publiés
par M. PIERRE CAMPER , relatifs
à la médecine , à la chirurgie & à l'hi-
stoire naturelle , traduits en allemand.
A Leipfick , chez Crusius , 1784 & 1785.
Premier vol. Première partie de 157 pag.
deuxième partie de 184 pag. Deuxième
vol. Partie première de 183 pag. grand
in-8°, avec quatorze planches en taille,
douce.

10. Cette traduction mérite une attention particulière. Les liaisons du traducteur, M. Herbell, avec l'auteur , ayant mis le premier en état de perfectionner & de compléter les opuscules qui composent ce recueil , on ne peut s'empêcher de donner la préférence à la traduction sur l'original. Il seroit probablement inutile de donner une analyse de ces pièces ; nous devons supposer que nos lecteurs les connoissent déjà. Nous ne pouvons pas non plus indiquer les différentes additions que le traducteur y a faites ; ces détails nous meneroient trop loin. Nous nous contenterons donc de faire mention des différens morceaux qui composent ces trois parties. Les deux premiers sont des

extraits de deux discours prononcés à l'Académie des peintres d'Amsterdam, dont l'un concerne les caractères des divers âges & des diverses nations tirés de la structure & de la coupe du crâne : le second a pour sujet le *beau* des visages antiques ; ils sont suivis d'un discours sur l'origine & la couleur des Nègres. Le quatrième est une courte notice sur la dissection d'un petit éléphant. Le cinquième est une dissertation sur la formation des grands os dans les oiseaux, & sur la différence qu'on y remarque dans certaines espèces, avec une Lettre sur le même sujet, & un appendice à cette Lettre, dans lequel M. *Camper* propose d'éteindre les lames d'acier rougies au point d'avoir la couleur des cerises, dans de l'huile d'olive bouillante, pour leur donner l'élasticité qui convient aux brayers. La génération du pipa & le coassement des grenouilles mâles, occupent l'auteur dans les deux opuscules suivans. Un Traité sur les os creux des oiseaux termine cette première partie.

La seconde contient 1°. une dissertation sur les organes de l'ouïe dans les poissons à écailles ; 2°. sur les mêmes organes dans le cachalot ; 3°. une notice sur la dissection de plusieurs oranges-outangs ; 4°. une Lettre sur la taille à deux temps ; 5°. une autre sur la claudication des enfans, causée par l'accumulation de la synovie, qui chasse peu à peu la tête du fémur de sa cavité, & la fait placer postérieurement sur l'os iléum. On remarque que sur vingt-huit habitans de Franeker, il y en a un qui boite.

Voici les titres des pièces qui composent la première Partie du second volume. 1°. Dissertation sur le siège des os qui font partie de l'organe de l'ouïe de la baleine, & sur une partie

principale de cet organe même. 2°. Dissertation sur les diverses espèces de ruptures dans les enfans. 3°. Continuation du même sujet. 4°. Dissertation sur la construction des brayers. 5°. Sur les fistules & les chûtes du fondement, d'après Hippocrate, Celse & Paul d'Egine, avec des remarques & des observations.

JACOBI WERNISCHEK, A. a. l. phil. & med. doct. eminentiss. & celsiss. S. R. E. tit. S. S. quatuor coron. Praesp. card. S. R. I. princip. & archiepisc. Vienn. &c. archiatri ordin. Regulæ venæ sectionis secundum ipsas morborum causas effectrices, ad suam medendi normam dispositæ. *Vindobonæ typis Andr. Schmidt, 1783. Grand in-8° de neuf feuilles.*

11. Chaque nouvel effort qu'on fait pour déterminer avec précision les circonstances qui indiquent la saignée, doit être accueilli avec reconnoissance. Il règne encore tant d'arbitraire dans les principes qui doivent régler la conduite du médecin, & les effets de cette évacuation sont si décisifs, qu'on ne sauroit desirer trop ardemment la publication d'un ouvrage dans lequel on trouveroit des préceptes satisfaisans sur son usage. Nous avons bien un écrit dans lequel l'auteur fait voir combien on peut abuser de ce secours ; mais nous n'en connoissons aucun dans lequel on ait établi avec clarté & solidement les règles qu'il faut suivre pour ordonner ou non l'ouverture de la veine. Nous

ne prétendons pas que M. *Wernischek* ait rempli cet objet. Nos connoissances sont encore loin de ce point de perfection ; mais nous devons le louer d'avoir fait quelques tentatives. Il a divisé son opuscule en huit chapitres. Dans le premier, il déduit de la manière d'agir de la saignée, les effets qu'elle doit avoir ; les considérations sur la qualité du sang tiré de la veine sont le sujet du second chapitre. L'auteur expose dans le troisième les règles relatives à cette opération : il indique dans le quatrième la différence qu'il y a entre la saignée du bras & la saignée du pied. Dans le cinquième, il s'occupe de la quantité de sang qu'il faut tirer selon les circonstances. Le sixième roule sur le temps où il convient de saigner. On lit dans le septième le détail des raisons qui s'opposent à cette évacuation. Le dernier concerne les abus qui se commettent à l'égard de la saignée.

L'auteur cite par-tout les autorités les plus respectables, & ne pose point de règle qui ne soit avouée par les meilleurs praticiens.

FOTHERGILLS *fæmtliche medicinische, &c.* C'est-à-dire, *Œuvres complètes de philosophie & de médecine de FOTHERGILL. Vol. j, de 336 pages ; vol. ij de 376 pag. A Allenbourg, chez Richter, in-8°.*

12. Cette traduction de l'anglois & du latin en allemand, est recommandable, sur-tout par des Mémoires biographiques sur l'auteur,



Delle osservazioni in chirurgia ; &c. C'est-à-dire, *De l'observation en chirurgie, traité par VINCENT MALECARNE, Part. I, préceptes. In-8° de 164 pag. Part. II, exemples. De 208 p. A Turin, 1784.*

13. La chirurgie moderne comparée à ce qu'elle étoit il y a deux cents ans, offre sans contredit des changemens très-considérables ; & quoique M. Malecarne sache les apprécier, qu'il ait même consacré son introduction à l'éloge de la première, il n'en a pas moins cru entreprendre un travail très-utile, en exposant la manière de faire & d'appliquer les observations & les expériences en chirurgie. Il se flatte sur-tout que le fruit de ses veilles sera bien reçu en Italie, où aucun auteur n'a encore exercé sa plume sur ce sujet. Il développe donc dans la première partie l'idée qu'on doit se former de l'observation ; quels en doivent être le genre, les sujets & les objets : comment il faut faire les observations anatomiques : quels sont les secours dont on a besoin pour cet effet. De-là il passe aux observations cliniques, tant thérapeutiques qu'anatomiques, & termine cette première partie par le détail des qualités que doit avoir un bon observateur.

Les observations consignées dans la seconde partie concernent une hydrocèle, la glande pituitaire, ses découvertes sur le cercelet, la pesanteur comparée du cerveau & du cercelet, les variétés relatives à l'origine du nerf

olfactif, quelques singularités observées dans les artères, telles qu'une oblitération de l'artère vertébrale par une matière pierreuse, un anévrisme de l'artère émulgente; d'autres à l'aorte descendante, à l'artère épigastrique; l'ossification, ou d'autres endurcissements; enfin la fragilité des artères.

Anleitung alte schæden und faule geschwure grundlich zu heilen, &c. C'est-à-dire, *Méthode de guérir radicalement les anciennes plaies & les ulcères sordides, avec une appendice sur le traitement bien dirigé des fistules, de la carie, de l'épine-venteuse, du cancer, des fungus des articles, de la phthisie pulmonaire; par M. SAM. HAHNEMANN, docteur en médecine, & médecin pensionné du bailliage de Gommern, petit in-8° de 192 pages. A Leipsick, chez Crusius, 1784.*

14. Les vieilles plaies, dit l'auteur, ne résistent que trop souvent aux efforts des médecins & des chirurgiens, tandis qu'elles cèdent fréquemment aux conseils des médicafres. Il avoue lui-même n'avoir pu guérir, après un traitement de seize semaines, une fille couverte de plus de trente ulcères: cette infortunée s'étant mise ensuite en service à la campagne, a obtenu sa guérison en se baignant dans une eau courante. M. Hahnemann, en admettant l'efficacité des bains, croit que l'usage d'une solution de sublimé corrosif qu'elle y a joint au

commencement, la sérénité de l'ame, le grand air & l'exercice en ont puissamment secondé les effets.

Il examine ensuite les causes de l'opiniâtreté des plaies ; il y rapporte les excès dans le boire & le manger, l'inaction, l'abus des liqueurs spiritueuses, la suppression des menstrues, les pâles-couleurs, les onguens & les emplâtres nuisibles, la métastase de la matière peccante, un genre de vie qui affoiblit, un air mal sain, les excès de fatigue, le défaut d'exercice, l'abus des évacuations, &c. Il rejette ensuite cette foule de remèdes vantés pour leur prétendue propriété de purifier la masse du sang, & n'en adopte qu'un petit nombre dont il enseigne l'usage convenable. Il recommande fortement d'apporter la plus grande attention au régime, à la pureté de l'air & aux choses externes : il conseille l'exercice modéré, la dissipation, un traitement fortifiant, le bain froid, l'emploi des sels terreux, métalliques, astringens, de l'alun, des chaux de fer & de zinc, de l'acide vitriolique. Il fait quelques remarques contre la compression par le bandage, & préconise fort son *baume fortifiant*, espèce de *guérit-tout*, dont il n'a pas dévoilé la composition, (réticence qu'on ne sauroit que blâmer.) Entrant ensuite dans le détail du traitement des maladies indiquées dans le titre, il nous apprend qu'il a guéri une fois une fistule par les injections du sublimé corrosif ; que l'esprit de vin très-déphlegmé arrête les caries, qu'il n'a retiré que peu d'avantages de l'usage interne ou externe de la ciguë dans le cancer ouvert, tandis qu'il seroit en état de produire mille exemples de guérisons de glandes obstruées

qu'a opérées l'emploi extérieur de la ciguë. Il conseille contre les fungus commençans des articles, les bains froids, les frictions mercurielles locales, & les fumigations ménagées avec le cinabre. Quoiqu'il convienne de l'impossibilité de guérir la phthisie pulmonaire parvenue à son dernier période, il espère néanmoins en retarder les progrès, en tenant les malades dans un air chargé d'acide aérien : (M. H. pourra-t-il aussi citer mille exemples de l'innocuité, nous ne dirons pas même du succès de ce précepte ?) en recevant dans les poumons les vapeurs de la myrrhe ou du baume de sa composition ; par l'usage des alimens farineux & des différentes espèces de drêche ; enfin, en plaçant un séton le plus près possible des muscles pectoraux.

A system of midwifery theoretical & practical, &c. C'est-à-dire, *Système théorique & pratique de l'art des accouchemens, orné de planches en taille-douce ; par DAVID SPENCE, docteur en médecine, licencié du collège royal des médecins, & membre de la Société des antiquités écossaises, in-8°. A Londres, chez Murray, 1785.*

15. Ce système n'est qu'une compilation défectueuse. L'auteur ne paroît point connoître les découvertes du docteur *Hunter* sur l'utérus des femmes enceintes, & c'est pour cette raison qu'il s'est très-souvent trompé dans la partie physiologique. Il adopte l'opinion que le fœtus

dilend la matrice par ses propres forces ou par l'accroissement de son volume, & il contribue à répandre une erreur très-dangereuse sur les moyens de s'assurer si un enfant a respiré ou non. Il prétend que la putréfaction seule empêche une portion des poumons d'un enfant mort-né de se précipiter au fond de l'eau, bien que d'autres causes, que ce n'est pas le lieu de détailler, puissent également produire cet effet ? Il soutient encore que la circulation se fait d'une manière directe & immédiate entre la mère & l'enfant, quoique le contraire soit prouvé par des expériences anatomiques. Il fonde sa doctrine sur une préparation conservée dans le cabinet de M. *Monro*, dans laquelle on voit un vaisseau qui passe de l'utérus au placenta. Mais un seul exemple peut-il faire une preuve complète ? D'ailleurs n'auroit-il pas fallu examiner si ce vaisseau envoie des ramifications à la portion du placenta qui appartient à l'enfant.

Suivant M. *Spence*, toutes les maladies des femmes grosses viennent de la pléthore, portée à un très-haut point par la suppression de l'évacuation menstruelle. Cette doctrine est tout à fait absurde ; & cependant, c'est en conséquence de ce principe qu'il interdit aux femmes enceintes l'usage des vomitifs, de crainte de causer la rupture de quelque vaisseau, comme si les efforts spontanés de ces femmes n'étoient pas souvent bien plus violens que l'action de l'ipécacuanha qui y met fin.

La partie pratique de ce système laisse également beaucoup à désirer. On sait que les pertes exigent assez souvent un accouchement forcé, & qu'après avoir tenté inutilement tous

les autres moyens, on est enfin obligé de se résoudre à prendre ce parti. Mais, quels sont les indices auxquels on connoît qu'il faut cesser toutes les autres tentatives pour procéder à l'extraction du fœtus ? L'auteur veut qu'on ne se détermine à cette extrémité qu'après avoir épuisé tous les secours qu'il propose. Ce conseil ne pourroit-il pas quelquefois entraîner des regrets tardifs ?

Un autre sujet de reproche à faire à M. *Spence* est de n'avoir point parlé des hémorrhagies provenant de l'attache du placenta au col de la matrice : cependant ce cas est un des plus embarrassans de l'art des accouchemens. Une autre omission très-essentielle est celle des observations de M. *Denman* sur la terminaison spontanée des accouchemens dans lesquels l'enfant présente un bras.

La partie destinée aux maladies des enfans n'est pas mieux soignée, & les préceptes que M. *Spence* y expose pour en régler la conduite, sont tout aussi défectueux que le système de son art des accouchemens.

Quant aux gravures, elles sont nombreuses, bien choisies & bien exécutées.

Nous ne nous arrêtons pas davantage à cette compilation, dont nous n'avons indiqué que les principaux défauts.

Lipsia parturientibus ac puerperis nostris temporibus minus lethifera : La ville de Leipfick aujourd'hui moins mortelle aux accouchées & aux femmes grosses : Dissertation académique publiée, pour être reçu au nombre des médecins de l'uni-

versité de Leipfick ; par JEAN-GEORG. FRÉD. FRANZIUS , docteur en philosophie & en médecine , professeur public extraordinaire de médecine , associé du collège royal des médecins de Nancy. A Leipfick , chez Sommer. 1785. In-4^o. de 39 pag.

16. *M. Franzius*, professeur extraordinaire de médecine à Leipfick, ne pouvoit choisir pour être admis dans la Faculté de cette ville, un sujet plus intéressant, ni même plus agréable pour ses concitoyens. Les étrangers regardoient le séjour de Leipfick comme un des plus funestes pour les femmes grosses. Le baron de *Haller* l'a publié hautement dans sa Bibliothèque chirurgicale. *M. Franzius* fait voir qu'il n'en est plus de même aujourd'hui ; il examine les causes physiques qui ont pu opérer ce changement.

Le jeune professeur établit d'abord la vérité de son assertion, démontre par les tableaux publics & par les extraits des registres mortuaires qu'il meurt actuellement à Leipfick beaucoup moins d'accouchées ou de femmes grosses que ci-devant.

Mais quelles causes avoient attaché à la maternité un sort si déplorable. *M. Franzius* essaie de prouver que ce n'est point l'air, ni les vents dangereux, ni le sol, ni la nature des eaux de Leipfick ; mais en grande partie la manière de vivre de la plupart des dames, qui, cultivant les beaux arts, & tout ce qui embellit l'esprit, négligeoient absolument l'exercice.

Il examine ensuite ce qui a pu diminuer la

mortalité parmi les femmes de Leipfick. Il attribue cet heureux changement aux ouvrages de quelques médecins allemands, qui ont persuadé aux femmes que souvent elles n'entendoient pas leurs intérêts, & qui les ont instruites de ce qu'elles devoient faire; à la docilité de celles-ci à suivre ces conseils, & aux progrès de l'art des accouchemens dans cette ville.

Cette dissertation renferme des préceptes dont l'utilité peut s'étendre à toutes les grandes villes de l'Europe, où les femmes ne savent point allier l'exercice des occupations journalières aux jeux sédentaires. Elle est écrite d'un style pur & élégant, qualité qui devient de jour en jour assez rare, depuis que la plupart des médecins préfèrent leur langue maternelle à la langue latine.

Ist die Wasserlungen; &c. Réponse à cette question : L'expérience faite dans l'eau avec les poumons des enfans est-elle toujours digne de confiance ; par M. JEAN-GEOFFROI KUHN, docteur en médecine & en chirurgie, &c. A Breslau, chez Korn l'aîné, 1786. In-8º de 44 pag.

17. L'auteur établit avec Heister, Ludwig, Plouquet & d'autres, que cette expérience est trompeuse & très-douteuse, attendu que diverses circonstances peuvent empêcher les poumons de surnager : par exemple un trop grand amas de sang dans leur intérieur, ou la putré-

faction commencée; deux choses qui les rendent plus pesans.

WILHELM. XAV. JANSSEN, *Consideratio physiologica & pathologica pinguedinis animalis. Grand in-8° de 142 pag. A Leyde, chez J. Hazebroek, 1784.*

18. Cet opuscule a servi à la dispute publique pour le doctorat en médecine. L'auteur l'a partagé en deux parties sous-divisées en sections & chapitres. La première expose les expériences chimiques faites avec la graisse animale. M. *Janfen* s'y occupe d'abord de la nature & des propriétés de cette substance. Il remarque, d'après les tables de *Muschenbroeck* que la graisse humaine se fond le plus facilement, & celle du mouton le plus difficilement: il ajoute une table des divers degrés de froid que demandent les différentes graisses pour se figer. Celle du mouton commence à se prendre au 108° degré du thermomètre de *Fahrenheit*, & au 102° elle est tout-à-fait figée, le beurre qui se prend au 83° est changé en un corps solide lorsqu'on l'expose au 72°. Comme la pesanteur spécifique de l'eau excède d'un neuvième celle de la graisse humaine, on conçoit que les personnes grasses doivent tomber plus lentement au fond de l'eau que celles qui sont maigres. L'auteur rapporte ensuite les expériences qu'il a faites en mêlant à la graisse d'autres corps, tels que

l'huile de vitriol , les acides du sel & du nitre, les lessives alkalines , divers métaux. L'analyse chimique termine enfin cette section.

La deuxième est consacrée aux vices spontanés que contracte la graisse : la rancidité & les causes qui la hâtent sont considérées dans les deux chapitres qui la composent.

L'analogie entre les graisses animales & les huiles végétales fait le sujet de la section suivante.

L'auteur disserte dans la quatrième section en physiologiste sur la graisse dans le corps vivant : il y parle 1°. du siège de cette substance ; 2°. de sa distribution inégale dans les diverses parties , & selon les variétés particulières des corps relatives au sexe , à l'âge & à la constitution ; 3°. de sa sécrétion ; 4°. de son absorption ; 5°. de son utilité & de l'emploi qu'en fait la nature.

La deuxième partie présente les recherches pathologiques : elle est divisée en deux sections. La première contient trois chapitres, dont les sujets sont 1° les altérations que la graisse subit dans les premières voies ; 2°. la fausse bile, la *quasi-bilis de Hahn* ; 3°. les rancidités dans les premières voies. Dans la seconde section , qui comprend les considérations pathologiques de la graisse distribuée dans le tissu cellulaire , il s'agit 1°. de l'obésité & des maladies qui s'en suivent ; 2°. des tumeurs graisseuses. Le troisième chapitre renferme quelques additions relatives aux recherches pathologiques : l'auteur y traite du défaut de la graisse ou de la maigreur ; de ce défaut de la peau qui la fait paroître onctueuse & comme enduite de graisse ou de beurre. Cette courte analyse fait con-

noître avec-quel soin M. Jansen a cherché à mériter l'approbation des sçavans.

SEB. GOLDWITZ, phil. & med. D. neve versuche, &c. C'est-à-dire, *Nouveaux essais sur la véritable physiologie du foie*; par SEBAST. GOLDWITZ, docteur en philosophie & en médecine. A Bamberg. 1785. In-8^o de 250 pag. chez Vincent Dederich.

19. M. Godwitz embrasse tout ce qui regarde le foie dans trois sections. La première traite de la bile, de sa sécrétion & des parties dont elle est composée; la suivante est consacrée à ses propriétés, à sa manière d'agir, & à son usage dans le corps animal; la troisième contient diverses questions, des explications plus amples, & diverses choses utiles pour la pratique de la médecine.

Die deutschen Giftpflanzen, &c. C'est-à-dire, *Plantes vénéneuses de l'Allemagne, pour empêcher les méprises qu'on peut commettre d'après leurs caractères botaniques, & prévenir les accidens funestes qui en résultent dans l'usage économique, avec l'indication des moyens propres à y remédier*; par JEAN-SAM. HALLE, professeur du corps des cadets de S. M. Prussienne, avec seize planches

coloriées d'après nature. A Berlin, chez Pauli, 1784.

20. La longue privation des végétaux frais pendant la saison morte de l'hiver, & l'empressement de jouir des premières faveurs du printemps, font servir sur nos tables, sur-tout en Allemagne, toutes sortes de pousles récentes de plantes que les jardiniers cueillent, & qu'on mange en salades ou autrement préparées. Il n'arrive que trop souvent, que par négligence, par inadvertance, ou par ignorance, ils mêlent avec des plantes salubres d'autres plantes qui sont plus ou moins délétères. Il est vrai que les exemples d'empoisonnement par ces mets ne sont pas communs; mais leur possibilité seule suffit pour justifier le zèle du médecin à mettre ses concitoyens en état de se garantir du danger d'être la victime d'une méprise. Les attentions qu'on demande sont aisées; & en donnant la description des plantes qu'il faut rejeter de l'usage diététique, on remet entre les mains de chaque individu les moyens de s'assurer par lui-même que ce qu'il va prendre comme un aliment, n'est pas un mets dont il ait à craindre sa destruction ou des accidens funestes. Ce n'est pas toujours par des effets prompts & violens que les erreurs dans le choix de ces végétaux se manifestent. La quantité de plantes vénéneuses, mêlées dans le même plat aux végétaux véritablement alimentaires ou innocens peut être insuffisante, mais elle peut être cependant assez considérable pour laisser des impressions, qui influent désavantageusement sur la santé des personnes qui en ont fait usage. Il seroit donc

à souhaiter que par-tout où l'on vend publiquement des herbes ainsi cueillies, il y eût des inspecteurs établis pour faire la visite, & que dans la place du marché il fût dressé un nombre suffisant de pot aux où soient attachées les représentations au naturel des plantes les plus dangereuses, tant par leur qualité que par la facilité de les confondre avec celles qui peuvent entrer dans nos repas.

M. *Halle* en a distingué soixante-six espèces; mais les figures qu'il en donne sont si mal exécutées que son ouvrage perd par ce défaut la plus grande partie de son mérite: quant aux descriptions botaniques de ces végétaux, il ne peut avoir que peu de prétention à la reconnoissance du public, attendu que M. le professeur *Gmelin* de Gottingue l'a non-seulement devancé dans ce travail, mais qu'il paroît encore lui avoir servi de modèle & de source.

A Dissertation on milk, &c. C'est-à-dire,
Dissertation sur le lait; par M. SAMUEL FERRIS, docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez Cadell, 1785.

21. Ce traité a été couronné en 1782, par la Société Harveienne d'Edimbourg. On y trouve des expériences bien connues & bien exécutées: malheureusement le sujet n'est guère susceptible de recevoir un nouveau jour.

M. *Ferris* s'est convaincu que l'air qu'on peut recueillir en battant le beurre n'est que de l'air raréfié par la chaleur développée dans ce procédé.

Quelques physiologistes voyant que le lait & le sang abandonnés à eux-mêmes se divisent en parties auxquelles on découvre une légère ressemblance, ont conclu que le lait n'étoit que du sang privé de sa partie colorante, & partant de cette supposition ils ont tiré des conséquences qui influent essentiellement & très-désavantageusement sur la conduite des malades. Un des inconvéniens qui en résultent, est que par un effet de cette persuasion, on charge les estomacs des étiques & des cachectiques d'une grande quantité de ce prétendu *sang décoloré*. M. Ferris ayant mieux analysé ces deux liqueurs animales, ne leur trouve que peu de ressemblance. Il auroit été à désirer qu'il eût porté plus d'attention sur le lait des carnivores. M. Jean Hunter a trouvé acidule le lait d'une chienne nourrie pendant quelque temps de chairs même putrides. MM. Young & Ferris au contraire lui ont reconnu des qualités alkalescentes. Toutefois ce dernier avoue ingénument qu'il n'a jugé que d'après l'épreuve avec le sirop de violette; il observe encore qu'après avoir donné à ce sirop une teinte rouge, en y ajoutant une seule petite goutte d'acide vitriolique, le même lait n'a fait que le délayer sans en altérer la couleur. M. Young s'est servi pour ses essais du jus de fleurs de trefle, & il paroît que l'une ou l'autre expérience a été trompeuse.

La ressemblance entre le chyle & le lait paroît mieux fondée; l'un & l'autre étant une liqueur émulsionnée. La difficulté de se procurer du chyle est cause qu'on ne peut point déterminer par l'expérience jusqu'où s'étend cette conformité apparente: cependant l'au-

teur n'a rien négligé pour prouver que le chyle ne devient lait qu'après avoir été changé en sang. L'anatomie & la physiologie font peut-être ici en défaut ; le système des vaisseaux lymphatiques , & les fonctions organiques du tissu cellulaire mieux connus , répondront probablement un grand jour sur la secretion du lait.

Les propriétés médicales du lait sont déterminées par l'auteur avec franchise , & conformément aux principes de la raison & de l'expérience. Il en recommande sur-tout l'usage en forme de lavemens dans les fièvres putrides. Nous avons vu , dit-il , que dans ces fièvres & dans les dysenteries de ce genre , les malades appétoient vivement le lait , & que ceux à qui on en donnoit échappoient facilement au danger & à la mort , dont on ne garantissoit que très-difficilement , & au moyen d'un traitement prolongé , ceux auxquels on le refusoit. M. Ferris pense que son efficacité , dans ces maladies , tient à ses qualités nutritives. Cette opinion ne nous paroît point soutenable. Ne peut-on pas espérer que la chimie moderne , & la doctrine mieux approfondie de l'activité du principe vital , contribueront à mieux expliquer ces effets ?

Differtatio medica de masturbatione, &c.

C'est-à-dire , Dissertation de médecine sur la masturbation , le fléau le plus pernicieux pour la jeunesse ; par M. JEAN-CHARLES-LOUIS SCHOENEMANN , né à Gréoville dans le Palatinat , docteur en médecine & en chirurgie.

A Jena, chez Maukian, 1784. In-4° de 16 pag.

22. Cette dissertation traite spécialement de la masturbation chez les jeunes filles : l'auteur n'entre point dans d'aussi longs détails, que M. Tiffot dans son *Onanisme* ; mais il s'occupe de son sujet en général. Le danger que les jeunes filles courent souvent dans les couvents & dans les pensions où leurs parens les croient le plus en sûreté, est ici évidemment démontré. Cet opuscule est recommandable par son élégante latinité, mais il ne contient qu'un précis fort court sur la masturbation : l'on y a joint un programme de M. Loder, sur la nouvelle manière d'amputer, par *Alanson*.

On peut consulter ce qui en a été dit, *tom. lx de ce Journal, pag. 390 : tom. lxj, pag. 654, & tom. lxij, pag. 196.*

A. J. RETZII Prolegomena in pharmacologiam regni vegetabilis, privatarum institutionum usui destinata. *In-8° de cinq feuilles. A Lipsick, chez Muller, 1783.*

23. Les écrits, dans lesquels on expose les propriétés de différens végétaux, sont des plus nombreux. Il n'y a point d'auteur de matière médicale, ni presque de botanique qui ne s'en occupe ; & si l'on faisoit quelque recherche on trouveroit peut-être plus d'un panégyriste de chaque plante qui croît dans nos champs.

Néanmoins M. *Retzius* & plusieurs autres phytographes prétendent que la pharmacologie végétale est encore très-défectueuse & chargée d'erreurs. Il se propose donc de la compléter & de la perfectionner. Il distingue la science des médicamens en trois branches ; savoir la partie historique , la partie chimique & la partie thérapeutique. Il déclare que pour analyser une plante, il ne suffit pas de la faire infuser ou bouillir ; il faut encore observer les effets que les menstrues produisent sur elle à tel ou tel degré de chaleur & dans un espace de temps donné. Il croit que les parties constitutives des végétaux en général sont le sel essentiel , l'huile , le gluten , la résine , la colle , l'amidon , le caustique & le principe colorant. Il traite de chacun de ces principes en particulier. Les sels essentiels sont le sucre , le tartre , les sels acerbés , amers , ceux du genre des fleurs de benjoin & les sels lixiviels. Il est persuadé , & les expériences de M. *Hermbsftæt* confirment sa conjecture , qu'il n'existe qu'une seule espèce d'acide végétal qui fait la base de toutes les variétés des sels qu'on trouve dans les individus de ce règne.

Après avoir observé qu'il n'a pu découvrir de particules martiales dans le principe acerbé des plantes , M. *Retzius* parle des huiles , dont il soupçonne dans chaque plante une quantité plus ou moins considérable ; il s'occupe de leurs propriétés & indique les précautions qu'il faut prendre pour les conserver. Il pense que les résines ont pour base une huile grasse : il compare le gluten des semences céréales à la partie gélatineuse du corps animal , & partant de leur analogie , il démontre les propriétés nutritives

des premières. Le principe caustique ne se trouve que dans les plantes qui n'ont point d'odeur, mais une saveur forte, laquelle passe dans l'eau & dans l'esprit de vin, mais qui se dissipe par la dessiccation ou par l'ébullition. Le principe colorant est de la nature des résines. Après avoir ainsi développé ses idées sur les principes constitutifs des végétaux en général, M. Retzius traite du camphre, de la cire & de la résine élastique. Il expose ensuite ses remarques sur les effets des végétaux selon qu'on les administre sous telle ou telle forme, & selon qu'ils ont été séchés ou conservés avec plus ou moins de soins : il examine à cette occasion l'activité des conserves, suc, infusions, décoctions, extraits, &c. & termine cette brochure par l'exposé des raisons qui doivent diriger dans le choix de la forme qu'on veut donner à ces médicamens en les administrant, & des parties qu'on doit préférer pour cet usage.

Differtatio medica de usu medico dulcamaræ: Dissertation sur l'usage médical de la douce-amère; par M. JEAN-GODEFROI OTTO de Gotha, docteur en médecine. A Jena, chez Franckmann, & les héritiers de Filkelscher, 1784. In-4^o de 31 pages.

24. Voilà une excellente dissertation sur un végétal qui mérite d'être plus généralement connu qu'il ne l'a été depuis quelque temps, il est composé de cinq paragraphes. M. Otto

fait, dans son avant propos, l'énumération des principaux écrivains de Médecine qui ont célébré la douce-amère, savoir, *Cartheuser, Gerhard, Boecler, Haller, Théodore, Lobel, Linné, Fuller, Boerhaave, Blair, Vogel, Welsh, Gleditsch, Prevôt, Sauvage, Buchwald, Rai, Dëlius, Werlhoff, Geoffroy, Schtitzius, Tragus, Murray, Spiffenhoff, Piquot, Coste, Willemet, Razoux & Carrère*. Les quatre premiers paragraphes, traitent de la synonymie, des caractères, de l'analyse chymique, des vertus médicales, de la dose & de la manière d'administrer la douce-amère. Dans le cinquième sont indiqués les maux auxquels cette plante peut remédier. Suivons un instant M. Otto dans cette exposition. Il croit fermement qu'avec la douce-amère, il est facile de détruire les fièvres intermittentes les plus invétérées, les fièvres stomacales putrides, les fièvres lentes & les fièvres inflammatoires, la péripneumonie, la pleurésie, les hémorrhagies, les catarrhes, la suppression des règles, des lochies, du lait, des hémorrhoides; les douleurs rhumatismales, arthritiques & gouteuses; l'hypocondriacisme, l'asthme, la cachexie, la jaunisse, la phthisie, l'hydropisie, le scorbut, les maladies vénériennes, la galle, les dartres & autres maladies cutanées, le cancer, le scrophule, les ulcères, les vers, les inflammations, les tumeurs, les hernies. Il observe que *Tubernamontanus* vante singulièrement les tiges de ce *solanum*, infusées dans le vin, contre les fièvres putrides¹; que cet ancien médecin employoit aussi efficacement les feuilles de cette plante contre la même maladie; que le chevalier de *Linné* la prescrivoit contre la suppression des lochies, pour exciter la sueur

dans les fièvres miliaires , ce qui occasionnoit souvent des selles abondantes , & l'écoulement des urines ; que *Kuhn* parle d'un homme de quarante ans , hypocondriaque depuis longtemps , lequel fut guéri par l'usage d'une infusion d'écorce de douce-amère , faite dans le vin , & prise durant trois mois ; que *M. Carrère* recommande l'emploi de la douce-amère , non-seulement contre les ulcères , mais bien encore pour empêcher la corruption des humeurs. *M. Otto* a vu par lui-même l'effet salutaire d'un cataplasme de ce végétal , appliqué sur une hernie fortement étranglée.

Cette dissertation est dédiée à *Ernest II*, duc de Saxe.

Dissertatio physico-chemico-medica , de arnicæ virtute propria atque specifica , Dissertation physico-chimico-médicale sur la vertu propre & spécifique de l'arnica ; par M. AUGUSTE-FERDIN. WILLKE , de Schondorf en Lusace , docteur en médecine. A Leipsick , chez Klaubarth , 1785. In-4° de 24 pag.

25. La moitié de cette dissertation est employée à parler des spécifiques , desquels on donne une définition fort obscure. Quant à l'*arnica* , objet principal de la dissertation , on se contente de dire que les principes chimiques de ce végétal étant spécialement de nature sulfureuse , il s'ensuit nécessairement que cette plante subalpine doit agir sur la matière la plus sulfureuse de notre corps , c'est-à-dire , sur le sang ;

sang ; ce qui ne peut se faire que par résolution, & cela en fortifiant & en augmentant l'irritabilité dans les vaisseaux sanguins, lorsque le sang est trop épais ou coagulé, ou même extravasé. D'après cette théorie, il indique les cas où l'on doit administrer l'*arnica* comme spécifique. Pour appuyer son assertion, il rapporte qu'une femme qui, des suites d'une chute, ressentait des douleurs très-aiguës aux cuisses, & ne pouvoit marcher qu'en boitant, fut guérie par l'usage d'une infusion théiforme de fleurs d'*arnica*. Il joint à ses expériences propres le témoignage de quelques auteurs en faveur de cette plante.

A la fin de cet opuscule se trouvent des observations sur l'érysiপে des intestins.

Differtatio de virtute boracis medicinali dubia : *Dissertation sur la vertu douteuse du borax en médecine ; par M. JEAN-FRÉDÉRIC METICKE de Cobourg, docteur en médecine. A Jena, chez Maukian, 1784. In-8° de 36 pag.*

26. Pour établir les vertus des médicamens, M. Meticke désireroit qu'on analysât avec soin leurs principes, afin de juger s'ils sont vraiment capables d'effets puissans, & qu'en outre on vérifiât la théorie par des expériences certaines.

C'est sur ce plan qu'il se propose d'examiner les propriétés merveilleuses que quelques-uns attribuent au borax, & que d'autres lui refusent absolument. Il le considère d'abord, selon l'idée que les chimistes en ont donnée ;

mais quoi qu'il y ait déjà long-temps que cette substance soit connue, quoique les modernes l'aient souvent analysée, il faut avouer qu'il reste encore bien des doutes à éclaircir sur sa nature. *Dioscoride*, *Pline*, *Oribase*, *Mesué*, *Serapion*, & d'autres anciens, tant Grecs que Romains, ont fait mention du borax, ainsi que quelques auteurs plus modernes. Mais d'après les définitions & les descriptions qu'ils en donnent, il faut conclure ou qu'ils ont parlé d'une autre substance naturelle, ou qu'ils ont ignoré son origine & ses parties constituantes. Ils l'ont appelé résine, pierre, produit du nitre, mine, sel, &c. Assurément on ne peut guères voir d'opinions plus différentes; mais de nos jours les chimistes sont-ils plus d'accord sur le borax? *M. Metike* expose sommairement leurs divers sentimens depuis *Becker* & *Stahl*, jusqu'à *MM. Baumé*, *Macquer*, &c. *M. Wiegleb* l'a appelé depuis un sel neutre mal saturé; *M. Scherff*, un sel composé du sel sédatif de *Homberg* & de l'alkali minéral; feu *Spielmann*, une combinaison d'un acide propre & de l'alkali fossile.

On ne s'accorde pas d'avantage sur le fameux principe constituant du borax, le sel sédatif de *Homberg*. Pour concilier tant d'opinions diverses, il eût sans doute fallu de nouvelles expériences chimiques. *M. Metike* n'en a point fait; aussi n'ose-t-il s'ériger en juge dans une cause si importante. « La nature de cette substance, dit-il, est encore inconnue, & l'on ne peut déterminer d'une manière certaine les parties dont elle est composée : tout ce que l'usage & l'expérience nous ont appris de certain, c'est que le borax est très-souvent

» employé dans la chimie & dans les arts,
 » qu'ainsi il a son utilité particulière ; mais il
 » faut convenir que cela ne prouve rien pour
 » son usage en médecine. »

L'auteur examine ensuite les prétendues vertus médicales du borax , expose les contradictions qui se trouvent dans les écrits mêmes des médecins à son sujet ; il le dépouille de la plupart des propriétés qu'on lui attribue , & s'efforce de prouver que cette substance n'est guère douée que de la vertu sédative , vertu que le sel de Homberg possède à un degré plus tranchant , ce qui doit toujours faire préférer ce dernier.

L'on a découvert depuis peu au borax une propriété particulière que M. *Meticke* ne connoît point ; c'est de rendre la crème de tartre parfaitement soluble.

Cette dissertation est dédiée à M. *Brambilla*, premier chirurgien de l'Empereur. Elle est écrite avec pureté.

On trouve à la fin un programme de M. *Jude-Christian Loder* , doyen de la Faculté de Médecine de Jena , dans lequel il donne l'observation d'une hernie du diaphragme , que voici. « Un paysan d'environ trente ans , étant tombé du haut d'un arbre , mourut le jour suivant. A l'ouverture du cadavre , outre une grande rupture de la symphyse *sacro-iliaque* , une fracture de l'os *sacrum* & d'autres lésions , causes de la mort , M. *Loder* reconnut un vice bien singulier de conformation. Dans la cavité gauche de la poitrine se trouvoit l'estomac encore rempli d'alimens & de médicamens : le poumon gauche , plus petit qu'à l'ordinaire , étoit poussé supérieurement , & le cœur rejeté

vers le côté droit de la poitrine & comme couvert du ventricule ; ce qu'il y a de plus singulier , c'est que cette conformation n'étoit nullement produite par la chute. Tout le reste étoit dans un état naturel. Malgré cette transposition irrégulière d'organe , ce payfan ne s'étoit jamais plaint des incommodités qui sembloient devoir en être la suite.

Die lehre von der electricitaet: C'est-à-dire, *Doctrine de l'électricité* ; par M. JEAN-AUGUSTE DONDORF, conseiller à Ruedlinbourg : deux volumes, avec fig. A Erford, chez Kayser, 1785. In-8°.

27. Ce traité renferme la théorie & la pratique de l'électricité. M. Dondorf l'a composé en faveur de ceux qui ne sont point versés dans les connoissances physiques. On y trouve beaucoup de choses dignes de remarques , & propres à jeter plus de jour sur l'électricité. Ce physicien Allemand mérite de justes éloges.

Differtatio medica zincum chemicum inquirens : *Dissertation de médecine, contenant des recherches chimiques sur le zinc* ; par M. EMMANUEL-HENRI GELLER de Lusace, docteur en médecine. A Jena, chez Straußian, 1784. In-4° de 30 pag.

28. Les Grecs , les Romains & les Arabes.

ne connoissoient pas le zinc. M. Geller assure que *Paracelse* est le premier auteur qui en fasse mention. Il ajoute cependant plus bas, qu'*Albert le grand* paroit en avoir parlé sous le nom de *marcassite dorée*.

Quoi qu'il en soit, après avoir d'abord traité du zinc en général, il donne l'histoire de cette substance métallique, fait connoître sa préparation, ses parties constituantes, ses affinités avec les autres métaux, les sels & les menstrues. Enfin, il n'omet rien de tout ce que les plus habiles chimistes ont écrit sur le zinc. Mais il y joint les nombreuses expériences qu'il a faites; elles sont distinguées par des astérisques.

Arrêtons-nous un instant aux propriétés médicales du zinc. M. de Laffone avoit observé que le sel de zinc tartarisé étoit plus efficace dans les affections des yeux que la tntie & les fleurs de zinc. M. Geller a vu aussi des effets surprenans du sel de zinc préparé par la cristallisation & dissous ensuite dans l'eau-rose, contre une inflammation aiguë des yeux, si grande qu'elle sembloit menacer de suppuration. On avoit employé sans succès les fleurs de zinc avec l'eau de fenouil & d'autres remèdes.

On a ajouté à cette dissertation un programme de M. Loder sur la manière d'amputer d'*Alançon*. Voyez page 164 de ce Journal.

Disputatio physica observationum botanicarum specimen continens, &c.
Dissertation physique, contenant des observations botaniques, publiée par

MM. J. F. ESCHENBACH, & J. G. LINCK. *A Lipsick*, chez Haubarth, 1784. In-4° de 40 pag.

29. Vingt-trois observations composent cet opuscule. Elles roulent sur des plantes des douze premières classes du système sexuel. On y trouve l'indication de plusieurs particularités propres à mieux distinguer quelques espèces. Les auteurs semblent sur-tout rechercher les genres naturels, & s'attachent aux signes essentiels qui peuvent les caractériser d'une manière tranchante : cependant ils ne font souvent que proposer leurs doutes, & ne décident rien.

Ce que quelques botanistes verront avec plaisir dans cette dissertation, est la détermination de tous les caractères distinctifs de plusieurs petites véroniques qui se rapprochent beaucoup les unes des autres, & la description de la *Commelina cucullata*, plante curieuse, dont le chevalier de Linné a fait mention dans sa *Mantissa altera*, & qui se trouve omise dans ses ouvrages postérieurs.

MM. Eschenbach & Linck parlent d'une nouvelle espèce de liseron, qu'ils assurent n'avoir trouvé décrite nulle part. Elle l'est néanmoins dans le premier volume des *Observations botaniques* de M. ROTH, page 121. Nous sommes d'autant plus surpris qu'ils l'aient ignoré, qu'ils citent ailleurs cet ouvrage.

Historia salicum : Histoire des saules, enrichie de planches ; par GEORGE-FR. HOFFMANN, Fascicules j & ij. A

*Leipsick , chez Crusius ; & se trouve à
Strasbourg , chez Amand Kœnig , li-
braire , 1785. In-fol. de 48 pag.*

30. M. *Hoffmann* consacre ses veilles à faire connoître plus particulièrement les végétaux les plus difficiles à distinguer. Le commencement de son histoire des lichens est extrêmement accueilli dans tout le Nord. Ce nouveau travail sur les saules , obtiendra , je crois , le même succès.

Le genre des saules offre plus de soixante espèces variées. Ils croissent spontanément & sont indigènes par toute l'Europe , même dans la partie la plus boréale de la Laponie. On les trouve même dans les climats glacés du Nord.

Il est , quant à présent , observe M. le chevalier *de la Marck* , presque impossible d'analyser d'une manière sûre les nombreuses espèces de saules , parce que les observations qui peuvent servir à les déterminer & à les distinguer nettement , nous manquent encore en grande partie. J'ose présager , d'après les savantes descriptions qui composent la nouvelle histoire des saules , que les obstacles dont parle M. le chevalier *de la Marck* , n'existeront plus , & que la confusion qui régnoit sur cet objet n'aura plus lieu.

Voici la marche que suit M. *Hoffmann* à l'égard de chaque saule. La synonymie , les phrases botaniques des meilleurs phytographes , les noms vulgaires allemands , anglois , écossois , françois & danois ; l'indication du lieu natal , du temps de la floraison & de celui qui annonce la maturité des capsules ; enfin la description

complète, qui est terminée par des observations relatives à l'espèce, & par l'énumération de ses propriétés médicinales & économiques.

L'auteur a dessiné lui-même les dix planches qui ornent ces deux fascicules. Les figures en taille-douce sont de la plus grande vérité, & rendent parfaitement la nature.

Les saules qui ont des qualités reconnues, sont :

1^o Le *salix monandra* du chevalier de Linné, qui est notre osier rouge des vignes ou marceau, fournit des rameaux propres à la fabrication des paniers, des corbeilles, des cercles, des liens, &c.

2^o Le *salix viminalis*, ou l'osier, donne, lorsque ses feuilles sont jaunes & tendres, un excellent fourrage pour le bétail.

3^o Le *salix caprea*, ou saule marceau. Outre les divers usages économiques de son bois & de ses branches, son écorce fournit une très-bonne teinture pour colorer le fil & la toile en noir. *Gunzius* recommande cette écorce contre les fièvres. Le charbon que l'on obtient du bois, sert avantageusement aux peintres, aux dessinateurs, & à la préparation de la poudre à canon. Le cheval & les bestiaux mangent avec appétit ses feuilles, & l'abeille recueille beaucoup de miel sur les fleurs.

4^o Le *salix alba*, ou saule commun; ses principaux usages sont connus. Lorsque son écorce est jaune, elle est excellente contre les vers & les fièvres intermittentes; mais vieille; elle est astringente & propre à empêcher la putridité. L'on en retire une teinture rouge & canelle, pour les soies & les laines. Les feuilles & les chatons sont estimés par plusieurs mé-

decins, contre quelques maladies. Dans les pays chauds, il découle du tronc de cet arbre, un suc mielleux, qui est de la manne.

5° Le *salix triandra*, ou saule triandrique à feuilles d'amandiers, sert aussi à beaucoup d'usages ruraux & économiques. Son écorce est légèrement amère & astringente. M. *Hoffmann* a vu guérir des fièvres tierces, lorsqu'on l'employoit après les évacuans préliminaires. Sa décoction faite à l'eau est amère, d'un jaune brun; elle noircit si l'on y ajoute du vitriol de mars.

Enumeratio lichenum, &c. C'est-à-dire, *Enumération des lichens, enrichie de descriptions & de figures; par GEORGE-FRANÇ. HOFFMANN, Fascicule j. & ij. A. Erlang, chez Watther; à Strasbourg, chez Kœnig, 1784 & 1785; & à Paris, chez Didot le jeune. In-4°. de 78 pag.*

31. Ces deux premiers cahiers offrent six ordres de lichens, savoir, les lépreux, les verrucaires, les tuberculaires, les scutellaires, les darteux & les lichens proprement dits. Cette nouvelle classification appartient à M. *Hoffmann*, qui, aux synonymes de nos meilleurs auteurs botanistes cryptogames, en ajoute souvent d'autres lorsqu'il le juge nécessaire pour mieux faire reconnoître l'espèce dont il parle: on y trouve aussi les noms allemands & anglois, ainsi que l'indication des endroits où naît spontanément chaque lichen & ses variétés. Quand les prédécesseurs de M. *Hoffmann* n'ont pas

décrit clairement un lichen, ce qui arrive souvent, il en donne une description nouvelle, qui est toujours claire, précise, & ne laisse rien à désirer.

A l'article de la pabelle d'Auvergne, on avertit que c'est avec ce lichen que l'on fabrique, près d'Amsterdam, cette belle orseille qui donne une si jolie lacque bleue. C'est l'unique plante dont on indique l'usage économique. Au reste M. Hoffmann décrit souvent de nouveaux individus qu'il a découverts, tels sont les suivans : *Lichen alboater* : *Lichen clausus* : *Lichen radiosus* : *Lichen castus* : *Lichen stellariformis* : *Lichen angustatus*. L'iconologie est très-bien exécutée.

Neueste anweisung pflanzen nach dem ,
&c. C'est-à-dire , *Nouvelle méthode de
 comprimer les plantes pour la compo-
 sition d'un herbier vivant ; par M.
 ERNEST-GUILL. DE MARTIUS.*
A Wezlar, 1785. In-8° de 80 pag.

32. On enseigne dans ce petit ouvrage comment, par le moyen des instrumens typographiques, on peut, sur du papier non collé, prendre l'empreinte des plantes en conservant leurs couleurs. M. de Martius se donne pour inventeur de cette méthode ; cependant M. Franzius, professeur en médecine à Leipfick, en a fait mention il y a plus de huit ans dans un dictionnaire : d'autres auteurs en ont aussi parlé.

Mineralogische Reisen durch, &c. C'est-à-dire, *Voyages minéralogiques dans le duché de Weimar & d'Isenach, & dans quelques contrées voisines, décrits par Lettres; par J. CHARLES-GUILL. VOIGT, deux parties. Grand in-8° de 134 pag. A Weimar, chez Hoffmann.*

33. L'auteur a bien décrit l'histoire des minéraux, des mines & des salines de ces provinces.

Giornale per servire alla storia ragionnata della medicina di questo secolo, &c. C'est-à-dire, *Journal pour servir à l'histoire raisonnée de la médecine de ce siècle, tome j. In-4° de 500 pages. A Venise, 1783.*

34. Le premier Journal de Médecine qu'on ait publié en Italie, fut commencé en 1762. M. Orteschi, chargé de la rédaction, étant mort, il fut suspendu jusqu'à ce qu'en 1781 M. François Vitali en publia un autre sous le titre de *Nouveau Journal de Médecine*, qui néanmoins ne se soutint que durant un an. En 1783, M. Caldani proposa à M. Aglietti de le recommencer. Il s'associa pour cet effet M. A. Gualandris pour la partie anatomique, & M. Etienne Galli pour la partie chirurgicale, se réservant seule-

ment la partie de la Médecine pratique. Le premier numéro vit le jour au mois de juillet de la même année. Le but de ces savans, à en juger au moins par ce qui a paru, n'est pas de faire connoître les travaux de leurs compatriotes ; mais de répandre dans leur patrie les lumières que la Médecine acquiert dans les pays étrangers. Le volume que nous annonçons est divisé en douze parties, & les sciences qui en font les sujets sont distribuées sous les titres suivans : 1° Anatomie ; 2° Théorie médicale ; 3° Pratique de la Médecine ; 4° Chimie, en tant qu'elle concerne l'art de guérir ; 5° Chirurgie ; 6° Mélanges. Aux extraits des livres les auteurs joignent des remarques & des réflexions critiques, en même-temps qu'ils comparent la doctrine des écrivains dont ils analysent les ouvrages, avec la doctrine de ceux qui les ont précédés.

Prolusio de medicorum legibus metricis :

Pogranne sur les loix musicales des médecins ; par M. JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC FRANZIUS, docteur en médecine & philosophie. A Lipsick, chez Sommer. In-4° de 24 pag.

35. M. *Franzius*, élu professeur extraordinaire de médecine dans l'université électorale littéraire de Lipsick, a prononcé, pour son inauguration, ce discours académique, où l'élégance du style est réunie à une vaste érudition.

Hérophile, au rapport de *Pline*, réduisit à des modulations certaines & à des loix musicales les pulsations des artères. *M. Franzius* a recherché dans les livres qui nous restent des Grecs & des Romains, ce qu'ils nous ont transmis de cette doctrine sphymique d'*Hérophile*. Il les a comparées avec celles des médecins postérieurs qui ont plus ou moins puisé dans les anciens systèmes.

Almanach für ærzte und nichtærzte auf das jahr 1784: *Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le sont pas, pour l'année 1784, publié par M. CHRÉTIEN-GODEFROI GRUNER. A Jena, chez Erben, 1784. In 8° de 288 pag.*

36. On trouve la notice pour l'année 1783 ; vol. lxi, pag. 215. — La notice pour l'année 1785, vol. lxxv, pag. 523.

Nous annonçons ici l'année 1784 & l'année 1786.

En annonçant l'année 1787, nous donnerons la notice du premier Almanach que *M. Gruner* a fait paroître, année 1782.

Les articles qui composent le volume de l'année 1784, sont : 1°. *Calendrier*, dans lequel aux noms des Saints, sont substitués des noms de médecin & des chirurgiens du Nord ; 2°. *Biographie* ; suite des médecins anciens & modernes, depuis la lettrine P jusqu'à R, inclusivement ; 3°. *Revue de la littérature médicale*, depuis Pâques 1782, jusqu'en 1783 ; 4°. *Tables*

des mortalités arrivées à Jena, Apolda, Gotha, Allenbourg, Urmunde, Cobourg, Leipfick, Halle & Ingolstadt, en 1782; 5°. Énumération des Professeurs vivans dans les principales Universités d'Allemagne & chez l'étranger; 6°. Biographie extraite des Mémoires de la Société royale de Médecine de Paris. Cette section offre la traduction des éloges du baron de Haller & de M. Barbeau Dubourc, d'après le texte françois de M. Vicq-d'Azyr; 7°. Etabliffemens relatifs à la médecine; 8°. Imperfection; 9°. Des différentes branches de la médecine; 10°. Usages, droits & prérogatives du doctorat; 11°. Tables de mortalité d'Erfurt en 1782. Cet article doit faire partie du quatrième; des marches & voyages militaires; 12°. Corrections à faire sur plusieurs objets relatifs à la médecine; 13°. sur la pratique; 14°. Promotions; 15°. Découvertes; 16°. Loix nouvelles; 17°. Prix de médecine proposés; 18°. Observations; 19°. Asphixies; 20°. Prix courant; 21°. Cas rare; 22°. Histoire du mal de Naples; 23°. Extraits de lettres; 24°. Nouvelles; 25°. Morts; 26°. Dignités.

Année 1786. A Jena, chez les héritiers de Cuno, 1786. Petit in-8° de 288 pag. non compris la table & le calendrier.

37. Ce nouveau volume contient trente-cinq articles. Dans celui qui a pour objet la Biographie, on trouve les vies de M. Adolphe-Frédéric Vogel, docteur en médecine à Lubeck, de M. Jean-Baptiste-Michel Bucquet, professeur de chimie, & docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris; de M. Bosc d'Ansic, médecin du roi, & membre de plusieurs

académies ; & celle de M. *Jean-François-Clément Morand* , docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris.

La manière dont on doit écrire la vie des médecins , fait l'objet d'un chapitre curieux. La plupart des biographes , selon M. *Gruner* , manquent de lumières , ne possèdent pas assez la langue , ignorent l'art de mettre en ordre les matières , de les présenter avec clarté , & du ton que demande l'histoire. M. *Gruner* veut que le biographe fasse connoître l'éducation , les études & le caractère des maîtres ; qu'il n'oublie pas les anecdotes relatives aux ouvrages composés par celui dont il décrit la vie. Il fait de très-bonnes observations sur ce qu'il faut admettre ou rejeter dans un éloge.

Le petit Charles & *le Médecin libre* sont deux anecdotes intéressantes : elles sont suivies d'un article de M. *Metzger* , contenant la réfutation des raisons que M. *Lefé* a produites en faveur de la communion avec le calice.

L'article *Franco-Maçonnerie* renferme des représentations aux *vénérables frères* , dont il s'efforce de fixer la bienfaisance sur des objets utiles relatifs à la médecine.

Le Médecin & le Chirurgien. Il s'agit dans cet article des prétentions respectives des médecins & des chirurgiens , & des débats qui s'élèvent ou peuvent s'élever à ce sujet.

Un chapitre consacré au *dégoût* & à l'*antipathie naturelle* est écrit pour la réformation de l'usage du calice commun. M. *Gruner* cite plusieurs exemples d'antipathie & des effets du dégoût. « Une femme , dit-il , avoit mangé » de grand appétit , pour du bœuf , de la chair

» de chien rôtie , qu'elle avoit parfaitement
 » digérée ; mais le lendemain ayant été tirée
 » de son erreur , elle fut à l'instant saisie d'un
 » dégoût excessif , ensuite de vomissemens
 » abondans . . . Une autre femme trouva une
 » tourte excellente ; mais lorsqu'elle apprit ,
 » quelques semaines après , que cette tourte
 » étoit sortie de la cuisine d'un anatomiste ,
 » elle faillit mourir par un dégoût extrême qui
 » lui survint . . . Il naïssoit des croûtes à la bou-
 » che d'une troisième femme , lorsqu'en jouant
 » à de petits jeux de société , elle étoit obligée
 » de recevoir le baiser d'un homme qui lui dé-
 » plaisoit. »

Nous n'avons rien trouvé de neuf dans les *projets* pour favoriser les *mariages*. Impôt sur les célibataires , loix contre le luxe , dotation des filles pauvres , secours & récompenses accordés aux pères & mères qui ont un certain nombre d'enfans , défense des allaitemens prolongés : tout cela est connu , & a été cent fois répété.

M. Gruner expose , dans un autre article , les *abus inconnus en médecine* , qui existent particulièrement en Allemagne. Il montre les principaux inconvéniens qui résultent de la multiplicité des Universités. Dans telle Faculté , dit-il , est un professeur caduc , qui ne sacrifie plus qu'à Bacchus. Dans une autre , c'est un maître qui finit à peine dans deux ans un cours , qui ailleurs ne demande que six mois. Ici un professeur ne donne point de leçons , parce qu'il est hypocondre & malade. Celui-ci , peu content des exercices académiques , qu'il ne trouve pas assez lucratifs , les discontinue ; il aime mieux travailler à la re-

cherche de la pierre philosophale , afin d'appaîser le murmure de ses créanciers. Un cinquième jouit des revenus sans rien faire ; un autre promet beaucoup & tient peu. Celui-ci enfin est rempli à la vérité de bonne volonté , mais il manque de capacité : il annonce des cours de pathologie , de thérapie , d'étiologie , qu'il ne connoît que par le nom.

On trouve beaucoup de discussions dans l'article qui traite des *Collèges de médecine*.

On a dit que la désertion chez le soldat étoit une maladie. M. le docteur *Gruner* croit que l'antropophagie en est une autre.

Pichler l'archiplagiaire. C'est une critique peut-être trop sévère contre M. *Pichler* , qui a donné à Strasbourg une méthode de formules , pour la composition de laquelle il s'est servi avantageusement de celle de M. *Gruner*.

L'auteur fait connoître , dans un article particulier , les raisons qui ont déterminé l'empereur à abolir les thèses dans les Universités d'Allemagne. Il termine cet article en recommandant fortement à ceux qui se destinent à la médecine , d'étudier avec ardeur les langues grecque & latine , & de s'y rendre habiles.

Ce calendrier n'est pas moins curieux que ceux des années précédentes.

Anhang zu herr professor GRUNERS
Almanach , für ærzte und nichtærzte
auf das jahr 1786 , heraus gegeben
von D. JOH. FRIED. CHRIST. RICH-
TER. *Strasbourg. In-8° de 31 pag.*

Strasburgische gelehrte Nachrichten, 29
jun. 1785, pag. 591, folgendes urtheil
über mein buch von Receptschreiben.

38. La première de ces deux brochures est une réponse vigoureuse contre l'article *Pichler l'archiplagiaire*, de l'almanach pour les médecins de M. Gruner.

La seconde est une réplique vive à une autre critique, que la méthode de formuler, par M. *Pichler*, a encore essuyée dans la feuille littéraire allemande de Strasbourg: celle-ci est de M. *Spielmann*, fils du célèbre chimiste de ce nom.

Der gemeinschaftliche kelch, &c. C'est-à-dire, *le Calice commun*, avec quelques doutes d'histoire en médecine, apologie sincère de M. le docteur *TRALLES*; par M. *CHRISTIAN-GEOFFROI GRUNER*. A Jena, chez Christ. Henri Cunon, 1785. In-8° de 52 pag.

39. Cette apologie sincère est une vive diatribe contre un vieillard respectable, le docteur *Tralles* de Breslaw, qui a désapprouvé le chapitre du dernier *Almanach des Médecins*, par M. Gruner, qui a pour titre: *Du dégoût & de l'antipathie naturelle, relativement à l'usage du calice commun dont les Protestans se servent en communiant.*

Le professeur de Jena s'étoit beaucoup récrié dans ce chapitre contre le danger de cet usage , parce qu'en buvant ainsi dans le même vase , il est facile de gagner diverses maladies. M. *Lessé* , théologien de Gottingue , & M. *Tralles* , médecin célèbre , écrivirent tous deux contre l'assertion de M. *Gruener*. Celui-ci se défend dans l'ouvrage qui fait l'objet de cet article. Il tâche d'abord de prouver qu'il est indifférent pour la Religion que l'on communie en commun ou en particulier. Il emploie ensuite plusieurs argumens contre M. *Tralles* , pour établir de plus en plus son assertion. Nous aurions désiré plus de modération dans cet écrit polémique à l'égard de M. *Tralles*.

Ἱπποκράτους ἀφορισμοὶ καὶ πρὸς νῶστινον. HIPPOCRATIS Aphorismi & prænotionum liber. Recensuit , notasque addidit EDUARDUS - FRANCISCUS - MARIA BOSQUILLON , eques , saluberrimæ Facultatis Parisiensis doctor-regens , in regio Franciæ collegio lector & græcarum litterarum professor regius , librorum censor regius , antiquus latino idiomate chirurgiæ & rei herbariæ professor , Societatis medicæ Edimburgensis socius. Parisiis , excudebat J. Fr. Valade , 1784. (In 12, 2 vol. petit pap. qui se vendent à Paris , chez Théophile Barrois le jeune , quai des Augustins , proche le pont Saint-Michel.)

40. Nous avons promis de revenir à cette

édition des aphorismes ; sur la préface de laquelle nous avons proposé quelques doutes. (MAI 1785 , tom. lxxiv. pag. 145 , & suiv.)

Nous avons d'ailleurs loué cette édition, & nous la louons encore. Elle est exécutée par un homme très-instruit, & nourri de la lecture d'*Hippocrate* & de *Galien*, dans l'idiome où ils ont écrit. Ce médecin littérateur a encore d'autres titres qui préviennent en faveur de son travail.

En publiant les observations que nous avons faites, nous ne sommes sollicités ni par passion, ni par envie de critiquer. Nous en avons déjà prévenu & nous le déclarons encore. Mais quelque savant que l'on soit, quelque soin qu'on apporte, on peut se tromper ; & si M. B. n'avoit pu se défendre de quelques méprises, il auroit, comme beaucoup de grands hommes, payé le tribut à l'humanité. Cela ne diminueroit rien de son mérite & de sa réputation. Au reste, si nos observations, qui sont plutôt des doutes que des assertions, n'étoient point approuvées des médecins, M. B. auroit alors la certitude complète, que son édition est supérieure à toutes celles qui l'ont précédée ; & par-là nous aurions nous-mêmes ajouté une foible guirlande à sa couronne littéraire.

Il n'en est point d'*Hippocrate* comme de tous les écrivains de la Grèce, qui l'ont précédé ou suivi. Ainsi qu'*Homère*, *Hippocrate* a joui & jouit encore de la plus grande célébrité. Ainsi que les poèmes du chancre divin des héros grecs, les ouvrages du divin vieillard de Cos ont été commentés.

Les commentateurs, il est vrai, ne sont pas

infaillibles , quelque habiles qu'ils soient ; mais au moins leur travail , lorsqu'ils sont anciens , a cela de précieux qu'on a retrouvé dans leurs commentaires les expressions , & souvent une partie de la phrase de l'auteur qu'ils expliquent. Avantage qu'en général n'ont point eu dans leur propre langue , ni les littérateurs , ni les historiens grecs.

Avant *Galien* plusieurs médecins avoient interprété les livres d'*Hippocrate*. Il nous en a transmis les noms ; mais leur travail est perdu depuis long-temps. On pourroit presque assurer que le mérite & la réputation du médecin de Pergame ont fait négliger les commentaires de ses prédécesseurs. Si *Galien* n'étoit éloigné de nous que de deux ou trois siècles , son autorité pourroit n'être que d'un foible poids , & souvent même absolument nulle. Mais il vivoit & écrivoit sur la fin du deuxième de notre ère. Il a donc pour nous une antériorité de 1585 ans ; & cette antériorité ne doit-elle pas assurer notre confiance , & lui donner la préférence sur les commentateurs plus modernes ? Mais *Galien* , dira-t-on , peut s'être trompé : oui , dans ses explications théoriques , j'en conviendrai. Mais quant aux mots qu'il interprète , qui de nous sera assez hardi pour lui reprocher de ne les avoir pas entendus , & par conséquent de ne pas savoir sa propre langue ?

Il paroît donc évident que *Galien* est le guide sûr qu'il faut suivre ; 1°. pour bien entendre *Hippocrate* , qui établit des principes d'après les faits , en tire des conséquences pratiques , & ne bâtit point des systèmes ; 2°. pour donner une bonne édition de ses écrits , de

ceux au moins qui ont été commentés par le savant médecin de *Marc-Aurèle Antonin*.

Il nous semble que M. B. pense comme nous à cet égard, puisqu'il a eu souvent recours à *Galien*, afin d'offrir aux médecins, dans sa plus grande pureté, ces axiômes admirables, résultats précieux d'observations faites durant plusieurs siècles par les *Asclépiades*, & recueillis enfin par le plus célèbre rejeton de cette antique & illustre famille.

Cependant M. B. a quelquefois abandonné ce guide, pour en suivre d'autres qui n'ont pas autant de droit à notre confiance.

Nous allons exposer quelques endroits où la nouvelle édition présente un texte différent des éditions vulgaires, & les plus estimées. Les médecins prononceront.

Si M. B. n'occupoit point un poste dont il est digne, nous ne produirions pas nos observations sur un travail estimable à beaucoup d'égards. Mais plus le nom d'un homme est connu, plus on est entraîné à adopter ses opinions, souvent sans examen.

Au reste, nous le déclarons encore, ce n'est point une critique que nous faisons; ce sont seulement des doutes que nous hasardons.

I. SECTION j, APHOR. 5.

La seconde phrase de cet aphorisme, dans la plupart des éditions, est conçue en ces termes : πᾶν γὰρ ἀπελάττειται ὁ ἀνθρώπος, μᾶλλον γινώσκει, ἢ ἐν ταῖς....

Dans la nouvelle édition le mot ἀπελάττειται est retranché, & l'on y insère le mot μέλει, lequel se voit, il est vrai, dans quelques édi-

tions : ainsi l'on écrit, πᾶν γὰρ ὃ ἐν γίνεσθαι, μίση γίνεσθαι μᾶλλον ἢ ἐν ταῖς. . . *Quidquid enim contingit, gravius his fit in tenui quàm in paulò pleniore victùs ratione.*

Mais la première & la plus ancienne leçon signifie : *Omnis enim error qui fieri possit, magis fit in tenui quàm, &c.* . . . Suivant cette leçon, Hippocrate dit simplement que les erreurs qui peuvent se commettre, se commettent plutôt dans la diète sévère, que dans la diète moins rigide; tandis que suivant la nouvelle leçon, cette phrase doit s'entendre des accidens qui sont la suite de toute erreur commise dans la diète.

On dira peut-être que le sens de la proposition est à-peu-près le même, soit qu'on admette ou qu'on retranche ἀμάρτημα ; *transcat* ; mais on est obligé de convenir que l'énoncé est différent ; ce qui est d'une assez grande considération lorsqu'il s'agit d'axiômes ou de propositions générales.

Cependant l'éditeur observe que τὸ ἀμάρτημα ne se trouve ni dans Galien ni dans Oribasé, ni dans les meilleurs manuscrits. . . *non agnoscunt nec GALENUS, nec ORIBASIUS, nec non optimi codices.* Voilà sans doute bien des autorités. Examinons en la valeur.

1°. Dans l'édition grecque des Œuvres de Galien, (Bâle, Froben, 1538, in-fol.) le mot ἀμάρτημα se lit non seulement dans le texte, de l'aphorisme, mais même dans le commentaire. Voici, dit Galien, la pensée d'Hippocrate : ὅτι οἱ ἀμάρτημα συμπίσσῃ τοῖς λεπτοῖς ἔσσι διαιτηρίοις φαρμάκτοις. τέτο κατὰ τὴν : *quod, si error accidit iis qui, diatâ tenui sic uiuntur, hic periculosior fit.* . .

D'ailleurs *Galien*, après avoir observé que dans les copies on trouvoit le commencement de cet aphorisme cinquième, énoncé de deux manières, n'ajoute-t-il pas que la première leçon est préférable, parce qu'elle présente une proposition plus générale, car elle avertit de toutes les espèces d'erreurs, (d'y faire attention) ... ὅτις πάσης ἀμαξίας διδασκῶσα...

Cette expression *πάσης ἀμαξίας* n'est-elle pas exactement la même que *πάν ἀμαξίημα*? l'une & l'autre ne signifie-t-elle pas *omnis error*? *Galien* auroit-il fait cette remarque, s'il n'avoit pas vu dans le texte *πάν ἀμαξίημα*, *omnis error*, *quicumque error*? Il ne sauroit y avoir à cet égard le plus léger doute.

On objectera peut-être que *Galien*, renfermant le sens de deux phrases dans une seule, ne pouvoit faire autrement que d'employer le substantif *ἀμαξίημα*, au lieu du verbe *ἀμαρτάνειν*, (*peccant*, *delinquunt*,) qui est dans la première. Fort bien : mais il n'en est pas moins vrai qu'en retranchant *ἀμαξίημα*, la pensée d'*Hippocrate* n'est plus exactement la même. Pour se tirer d'affaire, on n'a que la ressource de dire qu'il faut le sous-entendre. Et pourquoi le sous-entendre, puisqu'il étoit dans les copies que *Galien* a consultées?

2°. *Oribase* n'a point admis le mot *ἀμαξίημα*.

Mais est-il bien sûr qu'*Oribase* ait fait un commentaire des aphorismes d'*Hippocrate*? C'est sans aucune autorité ancienne; c'est sans aucun témoignage certain qu'on lui attribue des aphorismes d'*Hippocrate* un commentaire latin, dont *Guinther d'Andernac*, médecin de Paris, a trouvé une copie manuscrite, publiée par lui en 1533. Or, dans cette édition on
lit

lit. . . *quidquid committitur* ; mots par lesquels sont exprimés ceux-ci , πῶν τὸ ἀποκρίψαι. Je sais bien qu'on répliquera que *Guinther* ayant revu le manuscrit qu'il avoit , peut avoir changé la phrase. Cela n'est pas impossible : comment le prouver cependant ? Il faudra donc dire aussi que *Guinther* a changé également le commentaire ; car on y voit , comme dans le texte *quidquid committitur*.

M. B*** a recouvré une autre copie qui porte ; *omne enim quòd fit eis, magnum fit magis quàm . . .* (comme ce commentateur a divisé les aphorismes à sa manière , l'aphorisme 5 , dont il s'agit se trouve le quatorzième.) Ces mots latins prouvent que l'interprète n'a point lu ἀποκρίψαι. M. B. a raison sur cet article. Mais ce commentateur est-il *Oribase* ? Nous avons fait cet examen (*Journ. de mai, pag. 145 ;*) il est à propos de rapporter ce que disoit *Fuchs*, il y a déjà deux cents quarante ans. Lorsque nous discussions cet objet , nous n'avions point l'ouvrage de ce médecin , qui s'exprime ainsi :

» On fait probablement trop bien , que ces
 » commentaires , qui se distribuent sous le
 » nom d'*Oribase* , sont illégitimes & supposés,
 » pour qu'il me faille le démontrer. En effet ,
 » qui croira qu'*Oribase* , très-attaché à la do-
 » ctrine de *Galien* , se soit plu à inférer dans
 » ses commentaires , des IDÉES SI ABSURDES
 » & absolument contraires à ses principes ?
 » Ajoutons à cela une preuve bien puissante
 » & bien solide , c'est que l'auteur de ces
 » commentaires , quel qu'il soit , a vécu dans
 » le temps de *Ptolémée Evergete* , comme il le
 » déclare positivement dans la préface de ses
 » ouvrages , car voici ses paroles ? *Ego ipse*.

» *commentarios conscripsi*, monente *PTOLEMAO*
 » *EUERGÈTE* : J'ai composé ces commentai-
 » res pour satisfaire aux desirs de *Ptolémée*
 » *Euergète*.

» Si donc ces commentaires ont été compo-
 » sés du temps de ce *Ptolémée*, il est impos-
 » sible, qu'on puisse raisonnablement les attri-
 » buer à *Oribase*, que l'histoire nous apprend
 » avoir vécu sous l'empire de Julien, & par con-
 » séquent plus de six cents ans après *Ptolémée*
 » *Euergète*. D'ailleurs dans le comment. xxxix,
 » du second livre (*de la section ij, des apho-*
 » *rismes*) il exhorte de faire lire aux malades
 » les poèmes de *Virgile* & les comédies de
 » *Térence*, deux poètes qui ont précédé *Ori-*
 » *base* de plusieurs siècles ; car *Térence* fleuris-
 » soit dans celui de *Ptolémée Euergète*, & *Vir-*
 » *gile* dans le siècle de J. César ; raison pour
 » soupçonner que ces commentaires n'ont
 » point été écrits par un médecin grec, n'étant
 » pas vraisemblable qu'il ait plutôt fait men-
 » tion d'écrivains romains, que d'*Homère* &
 » d'*Aristophane*. Je suis surpris que cette ré-
 » flexion ait échappé à *Guinther d'Andernac*,
 » qui le premier, (que je sache) a attribué
 » ces commentaires à *Oribase*.

» Pour moi, j'avois copié de ma main, il
 » y a environ trente ans, (*c'est-à-dire vers*
 » 1514,) ces commentaires d'une mauvaise
 » latinité. *Pierre Bucard*, autrefois mon maî-
 » tre, qui les avoit trouvés à Ratisbonne,
 » dans une bibliothèque des Juifs, les appe-
 » loit *les commentaires du Juif*. Donc, quel
 » qu'en soit l'auteur, il est plus clair que le jour
 » en plein midi qu'ils ne sont pas d'*Oribase*.
 » Mais comme d'ailleurs IL A DÉBITÉ BIEN

» DES ABSURDITÉS ET DES PLATITUDES, en
 » voulant interpréter les aphorismes d'*Hippo-*
 » *crate*, il n'a pu nous faire abandonner le
 » projet de les expliquer nous-mêmes. »

Commentarios, qui ORIBASII nomine circum-
feruntur, esse spurios & adulterinos, notius ferè
est quàm ut à me demonstrari debeat. Quis enim
credat ORIBASIVM quem GALENI studiosissi-
imum fuisse constat, TAM ABSURDA & multis
modis ab illius placitis abhorrentia, suis com-
mentariis inserere voluisse ? Cui & hoc planè
adamantinum accedit argumentum, quod istorum
commentariorum autor, quisquis tandem fuerit,
PTOLEMÆI EVERGETIS temporibus vixerit,
quemadmodum ipsemet in præfatione ejus operis
palàm testatur, dum inter cætera sic scribit: Ego
ipse commentarios conscripsi monente PTO-
LEMÆO EVERGETE.

Si igitur hujus PTOLEMÆI temporibus præ-
 dicti commentarii conscripti sunt, fieri non potest
 ut ad ORIBASIVM autorem rectè referantur, ut
 pote quem sub Juliano claruisse, adeoque annis
 plus quàm sexcentis post PTOLEMÆUM EVER-
 GETEM vixisse, ex historiis clarum sit. Præterea
 in commentario 39 secundi libri, VIRGILII car-
 men & TERENTII comædias ægrotantibus legen-
 das esse hortatur, quorum uterque multis seculis
 ORIBASIVM præcessit. TERENTIUS enim PTO-
 LEMÆI EVERGETIS, VIRGILIUS autem J.
 Cæsaris ætate floruit. Atque hinc etiam suspicio
 nascitur hos commentarios non à græco homine
 ut pote quem non est verisimile latinorum auto-
 rum, sed potiùs HOMERI & ARISTOPHANIS
 mentione delectatum fuisse, scriptos esse. Quod
 miror cur ANDERNACVS, qui primus, quod

sciam, hos commentarios *ORIBASIO* adscripsit, non animadvertit.

21. Ego quidem hos commentarios, ante annos plus minus triginta; sed partim latinos transcripsi; quos *PETRUS BUCARDUS*, olim præceptor noster, quum Ratisbonæ in quâdam Judæorum bibliothecâ invenisset, hos nomine Judæi commentarios appellavit. Quicumque igitur horum commentariorum autor sit, certè luce meridiana clarius est, *ORIBASIVM* non esse. Quum verò is etiam in explanandis *HIPPOCRATIS* sententiis *MIRIFICÈ INEPTIERIT*, non erat cur nos ab instituto nostro revocare potuerit.

Sic *FUCHSIUS*, Epist. nuncup. ad commentar. aphor. *HIPPOCR.* quam dabat Tubingæ 14 calend. septrib. anno 1544.

22. 3°. Les meilleurs manuscrits, (optimi codices,) ne portent point ἀμείλιχα.

Il faut donc dire que tous les éditeurs du texte d'*Hippocrate* & de *Galien*; ainsi que les différens interprètes latin, depuis le commencement du seizième siècle, n'ont eu & n'ont consulté que de mauvais manuscrits; car, sans en excepter le savant & judicieux *Foës*, ils ont admis ce mot, & tous sur la foi des manuscrits. Conçoit-on comment *Fuchs*, dès 1544, dans l'interprétation qu'il donne de cet aphorisme cinquième, a pu avancer précisément le contraire de ce que dit *M. B****? car *Fuchs* s'exprime ainsi: *Hæc HIPPOCRATIS verba quod MELIORA EXEMPLARIA GRÆCA sic se habeant; πᾶν γὰρ τὸ ἀμείλιχα ἢ ἀν' ἑνὸς, μέγα γινέσται μᾶλλον.* . . . C'est la leçon que présente entr'autres une édition des aphorismes, faite à Paris, en 1542, in-8°.

Mais qu'est ce donc qu'un bon, un excellent exemplaire ? J'ai bien peur que par cette expression il faille seulement entendre celui dont on s'est servi le plus volontiers & le plus souvent pour la révision d'un texte, ou que l'exemplaire en faveur duquel on s'est prévenu & passionné.

Quoi qu'il en soit, puisque suivant les uns, on trouve *ἀπαρτίσιν* dans les meilleurs manuscrits, & que suivant les autres c'est de même dans les meilleurs manuscrits qu'on ne le voit point, qui nous tirera de cet embarras ? *Galen* seul, qui dans son commentaire fait assez clairement entendre, (comme je l'ai montré précédemment), que ce mot étoit dans le texte d'*Hippocrate*.

II. SECTION j, APHOR. 21.

L'éditeur avertit qu'il a rétabli dans le texte de cet aphorisme le mot *ἡ φύσις* d'après les manuscrits.

Je possède une édition imprimée des aphorismes, laquelle est chargée de notes manuscrites, & d'une écriture déjà anciennée: le mot *φύσις* s'y trouve, il est vrai; mais sur la marge on a écrit à la main *deest codicibus*.

Fuchs a laissé le mot *φύσις* dans le texte; mais il l'a omis dans sa version latine. Il l'avoit vu sans doute dans quelques manuscrits, & dans quelques imprimés; il n'a osé prendre sur lui de le retrancher; mais on voit qu'il ne l'a point regardé comme nécessaire en cet endroit, puisqu'il l'a négligé dans sa version latine.

Ce mot ne se trouve pas dans l'édition

grecque des Œuvres d'Hippocrate, *Basil. FROBEN. 1538, in-fol.*

« Foës l'a supprimé dans son édition, & en donne la raison. *Legunt (dictionem φόβου) exemplaria quædam. Verùm CODICUM SCRIPTORUM pluralitatem secuti sumus.*

Si le plus grand nombre des manuscrits ne portent point ce mot, il semble qu'on doit le retrancher ; c'est aussi ce qu'ont fait beaucoup d'éditeurs depuis Foës. On peut donc aussi l'admettre dans le texte, puisqu'on le trouve dans quelques manuscrits.

Pour être en état de prononcer, il faut voir ce que dit Galien dans son commentaire : mais auparavant mettons sous les yeux l'aphorisme.

Foës écrit : ἂ δὲ ἄρ' ἐν, ὅκ' αὖ μάλιστα μέπη, τάωιη ἄρ' ἐν, ἀλλ' ἢ ἐμφύργων χωρίων : quæ educere oportet, quò maxime vergunt, eò ducito per loca convenientia.

La nouvelle édition porte : ἂ δὲ ἄρ' ἐν, ὅκ' αὖ μάλιστα μέπη Ἡ ΦΥΣΙΣ, τάωιη ἄρ' ἐν. τ. ξ. χ. quæ educere oportet, quò maxime vergit NATURA, eò ducito per loca convenientia.

Que ce qui incommode ou ce qui cause la maladie se porte de soi-même vers quelque partie pour se faire une issue, & être expulsé par cet endroit, nul doute que ce soit l'ouvrage & l'effort de la nature, c'est-à-dire la force vitale.

Hippocrate parle plusieurs fois dans ses écrits du pouvoir des différentes constitutions dans l'homme malade, lesquelles ont été par lui nommées φύεις ἰσχυραί, *naturæ medicatrices*. Mais le mot φόβου est peu employé dans les aphorismes. Si l'on veut bien faire attention

au sens que présente l'aphorisme 21, on sentira que *φύσις* n'est pas nécessaire. Il est même très-vraisemblable que ce mot a été inséré dans le texte.

En répétant dans son commentaire les termes de cet aphorisme, *Galien* ne rappelle point le mot *φύσις*; ce qu'il auroit fait naturellement, si ce mot eût été essentiel à la phrase, & qu'il eût été dans les manuscrits différens qu'il avoit sous les yeux, qu'il consultoit, & qu'il conféroit entre eux.

Mais ouvrons *Galien*, & suivons-le dans son commentaire qui commence ainsi : « Quelles » sont les humeurs dont il faut favoriser l'issue ? Il est certain que ce sont celles dont la crise n'a point été parfaite. *Hippocrate* enseigne donc par quelle partie on doit les évacuer, en nous montrant une double indication, savoir, la nature même de la partie, & la tension de l'humeur vers la partie. Car, dit-il, lorsque l'humeur se porte sur des endroits convenables, c'est par-là qu'il faut l'évacuer. » Ὅπως γὰρ αὖ φησὶ μένῃ τῇ συμφορῇ τῶν χωρίων, τάσιν αἰεὶ. *Edit. Basil. 1538*, part. v.

Ne seroit-ce point *φησὶ*, (*aï*), verbe nécessaire ici pour la liaison du discours, qui auroit donné lieu à l'introduction de *φύσις* dans le texte d'*Hippocrate* ? Quelqu'un trouvant *φησὶ* mal peint, aura cru sans doute appercevoir *φύσις*, qu'il aura transporté dans le texte de l'aphorisme ; & cette copie devenue un original à son tour, aura fait passer cette addition dans plusieurs manuscrits. On sent combien il est facile que ces deux mots mal peints, *φύσις*, *φησὶ*, aient l'apparence l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, il est vrai qu'en finissant ce commentaire du 21 aphorisme, *Galien* dit : il faut que le médecin soit attentif au mouvement de la nature : προσέχειν ἢν χρεὶ τῇ φύσιν τῆ νόσῳ τὴ φύσιν. . . . Mais cet avertissement ne prouve pas que φύσις doive être dans l'aphorisme.

On dira peut-être que ce n'est ici qu'une dispute de mots, puisque la doctrine énoncée dans cet aphorisme est la même, soit qu'on mette φύσις, ou qu'on le retranche. Mais c'est une discussion où l'on doit entrer pour tâcher de retrouver & de conserver la véritable texture de l'aphorisme. Cependant si le plus grand nombre des manuscrits, si le plus grand nombre des éditeurs & des interprètes, n'admettent point φύσις en cet endroit, n'est-ce pas déjà une forte présomption, qu'*Hippocrate* lui-même ne l'avoit point écrit? Si d'un autre côté ce mot ne se lit point dans d'autres endroits, où la doctrine que cet aphorisme renferme est rappelée, & l'aphorisme même cité, ce qui n'étoit qu'une présomption ne devient-il pas une certitude?

On ne voit point en effet φύσις dans le troisième commentaire de *Galien* sur le premier livre des épidémies; article où il s'agit du septième malade, *Méton*. L'aphorisme est conçu en ces termes : . . . ἃ δὲ ἀγνοῦν, οὗτοι αἱ μάλιστα βίησι τὸ συνφιρόνιστον κατέλθον . . . μαζευεῖται, (édit. Basil. part. v, pag. 389, lin. 7.) (Iste aphorismus) quæ illic re oportet, eo maxime duccenda, per convenientia loca . . . confirmatur.

Galien, qui rappelle cet aphorisme en commentant le neuvième de la section iv, ne met point le mot φύσις. Dans le sixième livre des

épidémies , lequel n'est point à la vérité d'*Hippocrate* ; on retrouve cette doctrine. *Galien* cependant l'a commenté ; mais ni le texte , ni le commentaire ne présentent le mot *φύσις*. Voyez *HIPPOCRATE* edit. *Foës* , *Francos*. 1595 , in-fol. sect. vij , p. 262 , n°. 21 , . . . *Galen*. edit. gr. part. v , pag. 456 , lin. 10. & 11. Il est vrai que *Galien* , en observant à son lecteur qu'il le suppose instruit de cette doctrine , cite les paroles dans lesquelles elle est exprimée dans le livre intitulé *περὶ χυμῶν* , de *humoribus* ; mais , bien que la tournure ne soit pas la même , le mot *φύσις* n'y est point.

Enfin dans cette version latine des aphorismes que *M. B.* a pris soin de faire imprimer dans son second volume , on ne trouve point le mot *NATURA* , lequel devoit cependant y être , si l'interprète eût vu le mot *φύσις* dans l'original. L'aphorisme est conçu en ces termes : *Quæ oportet educere , illa educere per congrua loca oportet.*

Comme *M. B.* croit cette version faite sur une copie des commentaires écrits en grec par *Oribase* , & que d'ailleurs il accorde à ces commentaires , (dont néanmoins jusqu'à présent le texte n'a été vu de personne ,) le double mérite de l'ancienneté & de l'exactitude , ne doit-on pas être surpris qu'*Oribase* n'ait point été pour lui une autorité , qui jointe à tant d'autres , devoit le déterminer à ne point rappeler dans le texte d'*Hippocrate* un mot inutile , & qui paroît n'y avoir été introduit que par quelque copiste , peut-être assez moderne ? Le mot *φύσις* est inutile ici , disons-nous , puisque le but d'*Hippocrate* n'est pas d'insister , ainsi qu'il le fait ailleurs , sur le pou-

voir de la nature ou de la constitution relativement aux humeurs incommodes qui cherchent à s'ouvrir une issue par une partie quelconque ; mais d'avertir le médecin de saisir cette indication pour favoriser l'expulsion des humeurs par l'endroit où il paroît qu'elles veulent prendre leur cours.

III. SECTION ij, APHOR. 18.

Plusieurs éditions, tant anciennes que modernes portent $\tau\epsilon\iota\phi\acute{o}\nu\eta\alpha\nu$, & d'autres $\tau\epsilon\iota\phi\epsilon\rho\acute{o}\nu\eta\alpha\nu$. Le nouvel éditeur admet cette dernière leçon ; ce qui ne change rien au sens de l'aphorisme. Cependant si l'on fait attention à l'interprétation que *Galien* donne de cet endroit, & au soin qu'il a de répéter le mot $\tau\epsilon\iota\phi\acute{o}\nu\eta\alpha\nu$ dans le commentaire, on ne sauroit guère douter que ce ne soit véritablement celui qu'a employé *Hippocrate*.

La suite dans un des journaux suivans.

N^{os} 1, M. BERTHOLET.

2, 5, 6, 8, 10, 11, 13, 14, 15, 18

20, 21, 23, 34, M. GRUNWALD.

3, 7, 9, 12, 16, 17, 19, 22, 24, 25,

26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 35,

36, 37, 38, 39, M. WILLEMET.

4, M. ROUSSEL.

40, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de janvier 1786.

- Page 110, ligne 11, solable, lisez soluble.
 Ibid. ligne 21, dés, lisez des.
 Page 126, ligne 19, ques, lisez que.
 Page 132, ligne 14, chayron, lisez chayrou.
 Page 139, ligne 11, troi, lisez trois.
 Page 179, ligne 24, de, lisez des.
 Ibid. ligne 25, partis, lisez parties.
 Page 189, ligne 16, sopra terre, lisez sopra i terra.

Cahier de février.

- Page 204, ligne 26, fai, lisez fais.
 Page 262, ligne 1, aite, lisez faite.
 Page 314, ligne 3, Pronins, lisez de Provins.
 Ibid. ligne 17, réunissent, lisez réunissant.
 Page 343, ligne 22, institutions, lisez instructions.
 Page 346, ligne 18, ne, lisez de.
 Page 349, ligne 20, douceur, lisez douleur.
 Page 389, ligne 31, panizassi, lisez panizarsi.

TABLE.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 4. Topographie de l'hôtel-dieu de Mantès-sur-Seine. Par M. Lucivel, médecin,</i>	Page 3
<i>Observations générales & particulières sur les fièvres intermittentes,</i>	13
<i>Observat. particulières sur les fièvres intermittentes. Première Observation,</i>	30
<i>Suite du Mémoire sur la propriété des eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne. Par M. Chevalier, médecin,</i>	56
<i>Suite de l'Observation sur l'usage de l'eau à la glace</i>	

<i>dans le traitement d'une fièvre bilieuse-putride-miliaire. Par M. J. Lamarque, méd.</i>	63
<i>Remarques & Observations sur le traitement de la rage par l'immersion, &c. Par M. Huzard,</i>	70
<i>Observat. sur les suites d'un épiplocèle. Par M. J. G. Gallot, méd.</i>	88
<i>Nouveau procédé pour obtenir une grande quantité d'æthiops martial, & boule de mars avec ce même æthiops. Par M. Flamant, apoth.</i>	93
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1786,</i>	99
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	104
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	295
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	107

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	110
<i>Médecine,</i>	120
<i>Chirurgie,</i>	149
<i>Physiologie,</i>	156
<i>Hygiène,</i>	159
<i>Matière médicale,</i>	164
<i>Physique,</i>	172
<i>Chimie,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Botanique,</i>	173
<i>Histoire naturelle,</i>	179
<i>Histoire littéraire,</i>	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'avril 1786. A Paris, ce 24 mars 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 5.

*Topographie des hôpitaux de Coulomiers;
par M. MARTIN, médecin des hôpi-
taux de Coulomiers.*

COULOMIERS est une petite ville de
la basse Brie, située sur un sol fertile dans
Tome LXVII. K

un bassin qui a à peu-près une lieue de diamètre. Elle est environnée de côteaux assez considérables. Les plus élevés sont du côté du nord & du midi ; ceux du levant & du couchant présentent plus d'ouverture, & ont une pente beaucoup plus douce. Au midi coule le *Grand-Morin*, petite rivière, dont la largeur ordinaire, au dessus & au dessous de la ville, est de trente pieds sur six de profondeur. A l'entrée de Coulomiers cette rivière se partage en trois branches, qui vont se distribuer en différens endroits du fauxbourg du midi, où l'on rencontre plusieurs moulins. Les bords du *Grand-Morin* sont fort agréables, & présentent, le long de son cours, de belles prairies, ou des pépinières de toutes sortes d'arbres fruitiers.

L'intérieur de la ville n'offre rien de remarquable ; l'air y est pur, & les habitations en général y sont salubres & commodes. L'eau dont on use pour boisson est fournie par plusieurs fontaines, & n'a aucune qualité malsaisante. Les habitans sont au nombre d'environ trois mille à trois mille cinq cents, & leur constitution est assez robuste.

Coulomiers a deux maisons de charité pour le soulagement des pauvres, l'hôtel-dieu, & la charité.

L'hôtel-dieu est situé dans la partie de la ville qui est du côté du nord. Son entrée est au levant ; au couchant se trouve un très-grand jardin , qui est borné par les murs de la ville , & les côtés du nord & du midi répondent aux bâtimens qui forment la rue.

Il y a deux principaux corps-de-logis. Le premier est sur la rue , & est composé d'un rez-de-chaussée , dans lequel on trouve une chapelle & deux salles d'assemblée , & d'un étage supérieur , divisé en trois pièces , séparées par des cloisons & destinées pour placer des lits. La première en contient quatre ; la seconde, six ; & celle du fond , dix. Ces trois pièces , occupées par les hommes , ne sont , à proprement parler , qu'une salle divisée en trois parties.

L'autre corps-de-logis appelé *bâtiment neuf*, est placé en ligne directe au premier. Au rez-de-chaussée se trouve une très-longue salle habitée par les femmes , & dans laquelle il y a vingt lits. Cette salle est suffisamment élevée & bien ouverte : on a établi à ses deux extrémités une grande cheminée (a), & on a pratiqué au dessus des greniers.

(a) Par leur position ces cheminées sont pro-

Entre ces deux bâtimens il y a une cour grande & bien ouverte, & l'on voit un troisième corps-de-logis très-petit, occupé par les deux dames qui gouvernent cette maison, & par la cuisine.

Contre l'usage ordinaire qui a consacré les hôtels-dieu aux malades, celui de Coulomiers est destiné à servir d'asyle à des pauvres incapables de travailler, soit à cause de quelque infirmité incurable ; soit à cause de la caducité. La nourriture de ces pauvres est bonne & salubre.

L'hôpital de la Charité destiné aux malades est situé dans la partie de la ville qui regarde le levant. Son entrée est au midi, & conduit à un petit vestibule où l'on rencontre deux portes, qui sont celles des deux salles de malades.

La salle du côté droit est celle des hom-

pres non-seulement à chauffer les salles, en y plaçant des feux ou des poêles, mais elles sont situées de manière à purifier l'air, en attirant celui de la salle pour servir d'aliment au feu. Ce sont de grandes ventouses, dont l'action peut être accélérée à volonté, en augmentant ou en diminuant l'activité du foyer. L'habile architecte qui a construit l'hôpital S. Louis à Paris, a placé à l'extrémité de chaque salle de grandes cheminées, dont on n'a pas assez connu l'utilité,

mes ; elle a trois grandes croisées du côté du midi , & l'on trouve six lits qui sont placés vis-à-vis de ces croisées , & élevés de six pouces au-dessus du sol par le moyen d'un parquet. Cette salle est grande , & il y a une cheminée.

L'autre salle a deux croisées du côté du midi , & une du côté du nord. Elle est un peu moins grande que la première , mais elle est bien éclairée , & il y a une cheminée.

Cette salle , destinée pour les femmes , contient six lits , qui y sont placés commodément.

On ne reçoit dans cette maison que les malades qui sont de la paroisse , à moins que ce ne soit dans des cas très-urgens , comme ceux de blessure accidentelle. Alors , quand l'étranger peut payer , on prend douze sous par jour. Les bourgeois qui y envoient des domestiques , & qui ne veulent point être à charge à la maison , donnent la même somme. Les malades y sont très-bien soignés.



S U I T E

DES OBSERVATIONS DIVERSES

SUR LES FIEVRES INTERMITTENTES.

O B S E R V A T I O N S

GÉNÉRALES & PARTICULIÈRES

Sur les fièvres intermittentes ,

Avec des conjectures sur la cause de ces maladies ; par M. MAIGROT, médecin de l'Hôtel-Dieu de Bar-sur-Aube.

Vers le milieu de l'été de l'année 1780, il y eut beaucoup de maladies à Bar-sur-Aube, & dans les environs. Ces maladies, qui étoient répandues particulièrement sur les hommes employés aux travaux de la campagne, étoient des fièvres intermittentes, des diarrhées & des coliques très-vives, ou plutôt de véritables *cholera morbus*. Ces différentes maladies avoient entre elles beaucoup d'analogie par l'identité d'un grand nombre de symptômes. En effet, tous les malades avoient également le visage jaune & les yeux de la

même couleur, & ils se plaignoient tous d'avoir la bouche très-amère; la tension de l'épigastre, l'anxiété des hypochondres, une douleur pesante à la tête, un point douloureux qui rendoit la respiration pénible, étoient encore des symptômes communs chez ces différens malades; enfin, on remarquoit de plus chez les uns & chez les autres ou un vomissement bilieux, ou des déjections de même nature.

Les diarrhées & les *cholera morbus* n'étoient pas de longue durée, quand les remèdes étoient donnés à temps. Les antiphlogistiques, les tempérans & les évacuans sur-tout guérissent promptement ces maladies, en faisant rejeter une grande quantité de matière bilieuse. Les fièvres intermittentes, beaucoup moins alarmantes à leur invasion, & moins graves en apparence, furent beaucoup plus difficiles à guérir.

Malgré cette différence dans la nature & dans le succès du traitement de ces maladies, je ne pus m'empêcher d'attribuer les fièvres intermittentes à la même cause qui avoit produit la diarrhée & le *cholera morbus*; c'est-à-dire à la dépravation de la bile. Outre l'analogie des symptômes, qui étoit très-frappante, je

remarquai, 1°. que ces fièvres étoient d'autant plus vives, que les malades étoient d'un tempérament & d'un âge plus propres à engendrer la bile. 2°. Qu'elles se régloient en peu de jours, & devenoient très-bénignes lorsqu'elles étoient traitées dès l'invasion par les moyens propres à produire du relâchement & à faire couler la bile. 3°. Que les accidens qui compliquoient ces maladies, & qui la rendoient méconnoissable dans les premiers jours, étoient évidemment dus à une cause humorale, & que l'on ne pouvoit en soupçonner une autre que la bile. On en jugera par l'observation suivante que je prends parmi un grand nombre d'autres analogues, que j'eus occasion de faire dans cette constitution.

XVI^e O B S E R V A T I O N.*Fièvre double-tierce bilieuse.*

Un homme âgé de trente-fix ans, occupé dans les environs de la ville aux travaux de la campagne, éprouva un très-léger accès de fièvre le 2 août; le lendemain au matin, il effuya un second accès qui ne fut pas fort, mais qui dura vingt-quatre heures : il sua beaucoup pendant

tout ce temps, & but deux pintes d'eau panée pour modérer la soif. Le troisième jour de sa maladie il vint à pied à l'hôpital; & , comme il se trouva fatigué de ce petit voyage, il se mit au lit en arrivant, & je le vis peu de temps après. Il se plaignoit d'un grand mal de tête; il avoit des nausées & de l'anxiété à la région épigastrique. Cette région étoit tendue, & il y avoit un point douloureux à l'hypochondre droit. Le visage & les yeux étoient jaunes, la langue étoit très-chargée, les urines étoient rouges & sans sédiment; & , quoique l'accès ou le redoublement ne fût point encore arrivé, le pouls étoit fréquent, embarrassé, & le malade étoit très-altéré. Je le fis saigner sur le champ, à cause du point douloureux de l'hypochondre, & je lui prescrivis pour ce jour une tisane simple & deux lavemens. Il eut dans la journée une selle bilieuse & deux ressentimens irréguliers de fièvre, qui commencèrent par une douleur au dos & aux jambes, & qui furent suivis d'une sueur abondante.

Le lendemain, quatrième jour de la maladie, je trouvai le pouls serré & fréquent, le point de côté paroissoit moins douloureux; mais la tête étoit embarrassée, & il y avoit des nausées très-fortes.

L'émétique fut administré dans la matinée, ce qui procura des évacuations bilieuses considérables par haut & par bas; la fièvre redoubla le soir, mais avec moins de force que la veille. J'ordonnai à l'heure du sommeil une émulsion avec la graine de pavot & le sirop de nénuphar: le malade dormit peu, mais la nuit fut moins agitée que la précédente.

Le cinquième jour, je trouvai le poulx plus développé, mais la fièvre étoit assez vive & la peau sèche; les hypochondres étoient moins élevés & moins douloureux, mais le malade se plaignoit toujours de soif, d'anxiété & de pesanteur à la tête. Je lui fis donner un apozème rafraîchissant & laxatif, composé avec le petit-lait, les tamarins & le cristal minéral. Il y eut dans la journée plusieurs selles bilieuses très-abondantes, cela ne l'empêcha pas d'avoir sur les deux heures un redoublement de fièvre marqué comme les jours précédens, & suivi de même de beaucoup de chaleur. L'émulsion rafraîchissante & calmante fut donnée le soir, & la nuit fut plus tranquille.

Le sixième jour le malade eut un redoublement à sept heures du matin: une simple tisane de chicorée & de chiendent nitrée, un lavement sur le soir, furent

tous les remèdes employés dans cette journée; sur les dix heures, il survint un nouveau redoublement qui procura beaucoup d'agitation pendant la nuit.

Le septième jour, je trouvai la peau sèche; la soif & la fièvre étoient assez grandes, l'hypochondre s'étoit tendu de nouveau, & la tête étoit fort embarrassée: je fis employer l'apozème laxatif dont on avoit fait usage la veille; ce qui procura dans la journée plusieurs selles moins bilieuses que les précédentes. A trois heures le malade eut un petit frisson, suivi de chaleur & de sueur: à sept heures il se sentoit très-soulagé; &, après avoir pris l'émulsion rafraîchissante & calmante, il passa une nuit assez bonne.

La comparaison de cette maladie avec les autres fièvres intermittentes que j'avois sous les yeux en très-grand nombre, m'avoit fait soupçonner la nature de cette fièvre dès les premiers jours; mais à cette époque, elle ne fut plus équivoque, & il étoit évident à la fréquence, à l'irrégularité des accès & à leur nature, que cette maladie n'étoit autre chose qu'une fièvre intermittente, dont le type avoit été masqué par divers symptômes produits par l'humeur bilieuse.

Le huitième jour, je trouvai le malade

assez tranquille ; le poulx étoit développé, la peau humectée, il y avoit peu de fièvre, les hypochondres étoient moins tendus, la tête moins embarrassée, la langue plus humide, & la soif moins grande, le malade fut mis aux boissons délayantes & chicoracées. Sur les quatre heures, il y eut un frisson d'une demi-heure, la chaleur & la sueur, qui en furent la suite, durèrent jusqu'à onze heures, & le malade fut tranquille le reste de la nuit.

Le lendemain, neuf, certain de la déclinaison de la maladie par une diminution si sensible dans les complications, je fis prendre au malade un apozème fait avec les amers fébrifuges. Au bout de trois jours, j'unis à cet apozème l'écorce du Pérou, & la maladie se termina comme les fièvres intermittentes les plus simples ; les accès se changèrent en ressentiment : je purgeai le malade, & la cure fut terminée par l'usage des amers.

■ Ayant une fois reconnu que le même hétérogène bilieux pourroit produire des diarrhées, des *cholera-morbus*, des fièvres intermittentes, obscures & compliquées, il est aisé de conclure que la différence de ces maladies ne provenoit que du siège occupé par cette humeur bilieuse. Dans la diarrhée & dans le *cholera*.

morbus, le siége de cette bile abondante & dépravée étoit dans les premières voies; & comme elle étoit alors soumise à l'action des remèdes, ces maladies étoient promptement guéries, tandis que la longueur & la complication des fièvres intermittentes démonstroient évidemment que l'humeur bilieuse, qui leur donnoit naissance, avoit pénétré dans les secondes voies.

Ces considérations particulières m'ont conduit à admettre les principes suivans, sur la nature & le traitement des fièvres intermittentes.

1°. Que la cause des fièvres intermittentes étoit une matière humorale, le plus souvent bilieuse, introduite dans les vaisseaux, ou cantonnée dans les viscères.

2°. Que les paroxysmes étoient dus au déplacement de cette matière & à son passage dans les vaisseaux, qui, étant ébranlés par cet aiguillon, produisoient successivement les différens symptômes du frisson & de la chaleur.

3°. Qu'il ne falloit pas chercher à guérir les fièvres intermittentes par l'usage d'un remède unique, ou d'un spécifique, mais par tous les moyens qui sont propres à dégorgé les viscères, à séparer de nos humeurs l'hétérogène bilieux, & à

faire couler la bile surabondante ou dépravée par les excrétoires les plus favorables ; & qu'ainsi le traitement devoit varier selon les circonstances, & consister tantôt dans les délayans, tantôt dans les apéritifs, d'autres fois dans les toniques, quelquefois même dans les stimulans de la classe des échauffans.

4°. Que la vertu du quinquina consistoit dans ses qualités toniques & astringentes qui empêchoient les vaisseaux d'obéir à l'irritation du levain fébrile, mais que ses qualités le rendoient souvent nuisible.

D'après ces idées, je crus pouvoir expliquer l'efficacité des fièvres intermittentes pour la guérison des maladies chroniques, en ce que le mouvement fébrile faisoit passer partiellement dans les vaisseaux la matière morbifique, qui formoit les engorgemens anciens, pour qu'elle y fût atténuée & élaborée au point d'envoyer les voies excrétoires.

Je pouffai plus loin ma conséquence, & je conclus qu'il y avoit des cas dans lesquels il étoit nécessaire pour guérir les malades, de susciter ou de ranimer la fièvre intermittente, trop faible ou trop irrégulière pour atténuer & expulser la première cause de la maladie. Je me con-

firmai bientôt dans cette opinion par l'observation suivante.

XVII^e O B S E R V A T I O N.

Fièvre intermittente excitée.

Une femme âgée d'environ quarante ans, étoit languissante depuis trois mois ; elle étoit pâle & jaune ; elle avoit la langue chargée, la bouche amère, elle étoit sans appétit, dormoit mal, le moindre exercice l'accabloit ; en un mot, elle avoit une fièvre sans caractère, & quelquefois des sueurs pendant la nuit. Son mal-aise ayant augmenté, elle vint à l'hôpital le 3 avril.

En m'informant de tout ce qui pouvoit m'instruire sur son état, j'appris qu'elle avoit eu trois frissons qui l'avoient prise environ à quinze jours de distance l'un de l'autre ; que ces frissons avoient été longs, suivis de grandes sueurs, & qu'elle avoit éprouvé la veille un de ces accès qui avoit été très-fort. Je trouvai le pouls foible & mou, ne laissant appercevoir qu'une petite fièvre ; la langue étoit chargée, la bouche amère ; le ventre étoit tendu & très-mou.

Je lui fis prendre une tisane faite avec

la racine & les feuilles de chicorée sauvage, aiguillée d'un peu de sel de Glauber. Cette tisane lui tint le ventre assez libre. Mon dessein étoit de la purger après un second frisson que j'attendois avec d'autant plus de probabilité que le dernier accès avoit été assez violent, & qu'il y avoit déjà plusieurs fièvres intermittentes qui régnoient. Mais trois jours se passèrent sans frisson; cette malade éprouvoit toujours les mêmes langueurs & la même paresse dans toutes les fonctions; elle avoit le pouls foible, & la fibre lâche & molle. La seule chose qui parût ressembler à un accès fébrile, c'étoit un léger refroidissement des extrémités, un serrement & une anxiété dans la poitrine, & dans le ventre, suivi de petites coliques. Je jugeai que la cause de cet état de fièvre équivoque & non déterminé, étoit une manière bilieuse, disposée de manière à pouvoir former une fièvre intermittente; mais qu'une obstruction trop opiniâtre & le mouvement des vaisseaux trop languissant, l'empêchoient d'exciter les secours salutaires.

D'après cette manière de voir, il falloit donc chercher à changer cette langueur en une fièvre intermittente; cela me paroissoit d'autant plus indiqué, que

la malade avoit eu, comme je l'ai dit, dans des espaces éloignés, plusieurs frissons, & que depuis qu'elle étoit à l'hôpital, j'avois remarqué un léger refroidissement aux extrémités, & une anxiété qui sembloient annoncer le moment où l'humeur alloit quitter le lieu qu'elle occupoit, pour se verser dans l'estomac & dans les vaisseaux. Je crus, pour déterminer le type d'intermittente, n'avoir que deux indications à remplir; la première, de faire passer des délayans adoucissans apéritifs; la seconde, d'augmenter de beaucoup le jeu des vaisseaux. Je prescrivis en conséquence à la malade, le quatrième jour de son entrée à l'hôpital, le petit-lait avec les cloportes, & un gros de sel de Glauber par pinte, & je fis continuer en même temps les boissons délayantes, dont elle avoit fait usage jusqu'à ce moment. Au bout de trois jours, c'est-à-dire le septième d'après l'entrée de la malade à l'hôpital, j'ordonnai une boisson émétisée pour faire changer de place à l'hétérogène & le soumettre à l'action des vaisseaux: le lendemain je prescrivis la potion & la boisson suivante.

*Prenez Eaux de Cannelle & de Mélisse
simple, de chaque deux onces,*

Eau des Carmes, deux onces.

Sel ammoniac, treize grains.

Camphre, six grains.

Sirop de Capillaire, une once.

Mêlez pour en donner une cuillerée par heure.

Prenez *Feuilles d'Absinthe*, de *Matriceaire*, de *Menthe*, d'*Hyssope* & de *Rhue*, de chaque deux poignées.

Racine d'Angélique, deux onces.

Faites cuire dans une pinte d'eau pour prendre un grand verre toutes les deux heures.

Ces remèdes furent continués pendant deux jours à cette dose ; le pouls s'anima à cette époque ; la malade eut mal à la tête ; le visage devint rouge. Le troisième jour, elle eut un frisson à cinq heures du soir, qui dura près de deux heures, & qui fut suivi de grandes sueurs. Je fis continuer la même boisson, & supprimer la potion. Le surlendemain à quatre heures du soir, le frisson revint, & fut plus violent que le premier : craignant alors que la fièvre ne devînt continue, je fis passer la malade à la première boisson de chicorée avec le sel de Glauber. Le troisième frisson revint, & fut moins fort que le dernier. Je purgeai le lendemain la ma-

lade, & j'ajoutai du quinquina à son apozème, elle éprouva encore deux petits frissons, puis des ressentimens, & fut en peu de temps guérie de sa fièvre. Les amers ont assuré la convalescence.

CONJECTURES

SUR LA CAUSE PROCHAINE

DES FIEVRES INTERMITTENTES.

(*Extrait d'un Mémoire envoyé sur les maladies qui ont régné dans l'hôpital de Castelnau dary dans les six derniers mois de 1779; par M. LA ROQUE, médecin de l'Hôtel-Dieu.*)

Sur la fin du mois de novembre, la température de l'air, qui avoit été douce, & même chaude jusqu'à cette époque, changea subitement, & l'on vit disparaître les maladies putrides & éruptives qui régnoient depuis plusieurs mois : celles qui y succédèrent furent des affections de poitrine, des rhumatismes; mais particulièrement des douleurs d'estomac, accompagnées de nausées, de vomissemens & de fièvres tierces.

En examinant avec attention les ma-

lades qui avoient cette affection de l'estomac, accompagnée de nausée, je reconnus que ces maladies devoient leur origine à la suppression de la transpiration, occasionnée par le changement subit de l'atmosphère; & en réfléchissant aux symptômes des fièvres intermittentes, & aux circonstances dans lesquelles elles se développent ordinairement, je crus appercevoir que les paroxysmes de ces fièvres pouvoient provenir également du reflux de la matière de la transpiration vers l'estomac.

En effet, l'estomac est toujours très-sensiblement affecté dans les accès fébriles. Dans les uns, il y a des nausées; dans les autres, des vomissemens; & dans tous, des anxiétés. C'est dans le temps où les variations de l'air sont les plus fréquentes, que les fièvres intermittentes sont plus communes, & le froid humide qui supprime & qui empêche la transpiration, est une des causes qui disposent le plus à ces maladies; enfin les fièvres intermittentes printanières se guérissent facilement & promptement, parce que la transpiration devient de jour en jour plus facile & plus abondante, tandis qu'en automne où la saison devient de plus en plus froide & humide, les fièvres inter-

mittentes sont beaucoup plus compliquées & plus rebelles.

A la vérité, il ne suffit pas d'admettre pour cause prochaine des fièvres intermittentes un reflux de transpiration vers l'estomac, il faut encore reconnoître que ce flux est capable d'agir d'une manière particulière sur les nerfs de ce viscère. La matière de la transpiration est acrimonieuse. Au printemps cette acrimonie est l'effet de l'épaississement du sang & de la lymphe; en automne, elle est due à la diminution de la transpiration. Or on conçoit qu'une matière douée d'une acrimonie particulière, & qui se porte sur le viscère le plus sensible & le plus nerveux, peut y produire un ébranlement & une secousse capable de mettre en jeu le système nerveux, & de produire le spasme des extrémités artérielles, qui est suivi de la chaleur, & qui est plus ou moins fort, & plus ou moins rapproché, suivant la qualité de l'humeur, & suivant la sensibilité de l'individu. C'est ainsi que dans la petite vérole les différentes périodes de la maladie & la durée de ces périodes, sont proportionnées à la quantité de la matière variolique, & à la sensibilité du malade.

On a une preuve fort sensible du rôle

que joue le genre nerveux dans les fièvres intermittentes, en considérant, 1°. que les remèdes évacuans ne sont que préparatoires, & que les médicamens véritablement curatifs sont pris dans la classe des toniques; 2°. que les calmans & les opiatiques produisent dans certaines occasions des effets merveilleux; 3°. qu'on a vu souvent des accès de fièvre disparaître par-tout ce qui peut occasionner un ébranlement vif dans les nerfs, soit par un excès quelconque dans le régime, soit par un mouvement de frayeur, soit par une violente colère, &c.

XVIII^e OBSERVATION.

Fièvre tierce dégénérée en quarte; par M. DUFOUR, médecin de l'Hôtel-Dieu de Noyon.

Une jeune fille âgée de dix-neuf ans, traînoit depuis dix mois une fièvre intermittente, qui de tierce étoit dégénérée en quotidienne, ou double-tierce, & qui, après cette amélioration apparente, se montra sous le type d'une fièvre quarte: le visage de la malade étoit bouffi, ses lèvres pâles, ses jambes enflées jusqu'au genou; &, pour peu qu'elle se donnât quel-

ques mouvemens , la respiration devenoit difficile. Des nausées- fréquentes , des palpitations , des cardialgies , & des douleurs vagues aux différentes parties du corps , un mal être , un accablement considérable , la langueur , la perte totale de l'appétit , étoient les suites ou symptômes concomitans de cet état : ajoutez à cela l'engorgement du mésentère , qui rendoit le ventre assez volumineux pour faire soupçonner la malade d'être grosse. La suppression des menstrues , des mouvemens convulsifs dans l'abdomen , venoient encore à l'appui de cette idée désavantageuse. L'hospitalière me fit part de ses soupçons , & j'eus beaucoup de peine à l'en faire revenir , après avoir examiné cette fille avec la plus scrupuleuse attention. Des imprudences dans le régime , des remèdes de bonne-femme , tous plus extravagans les uns que les autres , avoient fait d'une maladie légère dans le principe , une maladie très-grave. Mon premier soin fut de vider les premières voies , dont l'embarras étoit annoncé par les nausées , & des vomissemens passagers d'une bile érugineuse. L'ipécacuanha n'ayant point rempli mes vues , j'ordonnai une bouteille d'apozème faite avec le polypède , la chicorée-sauvage , la scolo-

pendre, le chamædris, dans lesquels je fis fondre deux onces & demie de manne, demi-once de sel d'Epſom, & trois grains de tartre ſtibié. Au troiſième verre, la malade vomit copieuſement, & eut une évacuation ſi abondante par bas, qu'elle fut ſuivie d'une ſyncope qui alarma. Je fus appelé; je fis ſuspendre l'apozème, & donner quelques cuillerées d'une poſſion cordiale & calmante; l'agacement des nerfs en indiquoit la néceſſité. La malade ſe trouvant ſoulagée & beaucoup plus légère au bout de quelques heures, on recommença à donner l'apozème, qui purgea encore abondamment, & fit vomir encore une fois beaucoup de glaires & de bile poracée. Dès le lendemain, la malade ſe crut guérie, & vouloit manger. Elle fut miſe à l'uſage des apozèmes apéritifs & amers, & des pilules préparées avec le ſavon médical, la poudre de racines de gentiane & d'iris, le ſel ammoniac, le jalap à petites doſes, & un peu d'élixir de propriété, & elle fut purgée tous les ſix à ſept jours. Au bout de trois ſemaines, le bas-ventre devint ſouple, on vit diminuer ſenſiblement les accidens: j'ajoutai alors le quinquina & quelques ſels amers & purgatifs aux apozèmes, & je terminai la cure par l'uſage d'un vin fébrifuge, composé

composé avec une demi-once de quinquina, autant de racines d'angélique & d'aunée, une pincée d'absinthe, de chamædris & de petite centaurée, & un gros & demi de sel alkali fixe, par pinte. Le malade fortit dans les premiers jours d'avril parfaitement guéri.

XIX^e OBSERVATION.

Fièvre quarte qui s'est changée successivement en fièvre tierce & en fièvre continue. (Hospice S. Sulpice, ann. 1780.)

Un jeune homme de dix-neuf ans porta pendant dix mois une fièvre quarte, qui se changea en fièvre tierce sur la fin d'avril 1780. Il y avoit jaunisse, tension à l'hypochondre droit; le foie étoit sensiblement obstrué dans son petit lobe; la soif étoit vive & la chaleur ardente. J'ordonnai une saignée du bras, qui ne se fit pas à cause d'un saignement de nez assez considérable, qui survint quelques heures après ma visite. Un émétique placé quelques heures avant l'accès du lendemain fit vomir beaucoup de bile, & la jaunisse s'affoiblit sensiblement: on mit le malade à l'usage des sucs épurés, & des apozèmes amers; on répéta même, au bout de

quelques jours, le vomitif; & en douze jours, le teint étoit devenu assez clair, & le foie moins dur : les accès avoient avancé chaque jour de plus d'une heure, & ils disparurent le quatorzième jour. Le poyau n'étoit pourtant pas fondu : aussi après quelques jours d'intervalle, la nature sollicita une fièvre continue qui a avancé la guérison du malade.

XX^e OBSERVATION.

Fièvre quarte changée en fièvre aiguë, affection de poitrine apparente, tandis que le vrai siège de la maladie étoit dans l'estomac. (Hospice S. Sulpice, année 1780.)

— Un homme de trente ans avoit la poitrine affectée depuis fort long-temps ; une fièvre quarte assez irrégulière se joignit à cette disposition, & il entra à l'hospice. Après l'usage d'un vomitif, de quelques amers & d'un purgatif, il y eut une intermission apparente, pendant laquelle le malade se trouvoit assez bien. Au bout de six jours, la fièvre reprit avec beaucoup de violence. On fit une saignée. Cette saignée fut suivie d'un grand abattement, d'oppression & de crachats

abondans ; le pouls étoit petit & serré , le malade se plaignoit du côté , & demandoit qu'on le fît respirer plus librement. Il sembloit que ces accidens dépendoient de la poitrine ; le voyant en cet état à ma visite du matin , je ne prescrivis rien autre chose qu'une boisson abondante d'eau de graine de lin édulcorée avec le sirop de guimauve... Le soir l'oppression étoit redoublée , le pouls toujours concentré ; il y avoit de plus un crachotement continu. La région épigastrique étoit tendue & douloureuse : je fis prendre au malade trois onces d'huile d'amandes douces & une once d'oxymel scillitique. Quelques instans après, il vomit une quantité considérable de bile ; & bientôt après , la fièvre devint modérée , la poitrine fut libre , le pouls se développa ; la fièvre continua encore quelques jours avec un rythme fort doux , la coction s'acheva avec beaucoup de régularité , & le malade fut délivré de son oppression & de sa fièvre quarte..



XXI^e. OBSERVATION.

Fièvre quarte changée en tierce, & terminée par plusieurs métastases. (Hospice S. Sulpice, année 1781.)

Une fille de campagne entra à l'hospice le 8 mai avec une fièvre quarte qu'elle avoit depuis plusieurs mois; le vomitif, les apéritifs doux & savonneux apportèrent d'abord un soulagement notable. Les accès étoient moins forts & moins irréguliers; après un ou deux purgatifs, on laissa la malade à l'usage des amers, & la fièvre devint tierce dans le mois de juin, pendant lequel la malade ne prit que des suc épurés & des amers. Dans le commencement de juillet, après quelques purgatifs, la fièvre parut annoncer sa déclinaison; il survint bientôt un mal de gorge sans tumeur, mais avec phlogose intérieure, & ce mal ne céda qu'à deux ou trois accès de fièvre très-vive. On laissa reposer la malade pendant près de quinze jours, en la tenant à un régime assez sévère, & lui donnant l'infusion de camomille pour boisson. La fièvre tierce étoit toujours la même. Sur la fin de juillet, on donna les bols savonneux, les décoctions amères plus fortes.

Au bout d'une douzaine de jours, la fièvre étoit presque disparue; lorsqu'il survint un nouveau mal de gorge, avec engorgement inflammatoire des glandes maxillaires & submaxillaires. Les tempérans, les laxatifs, dissipèrent cet accident en peu de jours; mais la matière fébrile n'étoit point encore évacuée, elle reparut en produisant aux deux genoux des tumeurs froides, élastiques & emphysemateuses. Les apéritifs chauds déplacèrent cette humeur. Le calme n'a pas été long. Au bout de quatre jours, il est survenu un rhumatisme aigu, occupant tous les membres, dont la guérison, qui a procuré celle de la maladie, a exigé du temps & du ménagement.

XXII^e. OBSERVATION.

Sur la guérison d'une fièvre quarte compliquée de marasme; par M. COUTURIER, chirurgien-major de l'hôpital de Vaucouleurs, associé correspondant au collège royal de chirurgie de Nancy.

Le nommé *Antoine Valantain*, âgé de vingt trois ans & demi, d'un tempérament phlegmatique, fut attaqué d'une fièvre double-quarte dans les premiers

jours du mois d'octobre 1784 (a). Cette fièvre le réduisit en assez peu de temps à l'état le plus fâcheux ; car dès le 9 décembre suivant, (qui fut le jour de son entrée à l'hôpital de Vaucouleurs,) il étoit déjà prodigieusement maigre, & la fièvre quarte ne gardoit plus de type ; elle étoit lente, continue, & accompagnée tous les soirs de paroxysmes très-violens. La rate étoit un peu engorgée ; le visage étoit fort pâle ; la diarrhée avoit lieu ; le malade étoit tourmenté par des sueurs nocturnes excessives, par la toux, par l'insomnie, & sur-tout par un dégoût insurmontable pour toute espèce de nourriture. La vue seule des alimens lui causoit des nausées qui alloient quelquefois jusqu'au vomissement. Bientôt la fièvre prit un caractère de putridité très-remarquable ; les remèdes employés pour vaincre le dégoût, ne firent qu'augmenter l'aversion que le malade avoit pour les alimens ; & en peu de jours, ce jeune homme tomba entièrement dans le

(a) Le billet d'entrée porte qu'il étoit attaqué d'une fièvre tierce depuis deux mois ; mais la fièvre quarte régulière qui parut par la suite, semble prouver assez que cette fièvre étoit véritablement double-quarte dans le principe.

marasme. Je regardai ce dégoût comme le symptôme le plus fâcheux, & celui qu'il importoit le plus de détruire promptement.

Le mauvais état de la bouche, la saleté de la langue & les nausées, sembloient indiquer qu'il étoit à propos de faire vomir le malade, tant pour débarrasser les premières voies, que pour corriger le vice des digestions. Le lendemain de son entrée à l'hôpital, je lui fis prendre dix-huit à vingt grains d'ipécacuanha, que je préfèrai au tartre stibié, à cause de la diarrhée. Ce remède produisit l'effet que j'en attendois; il fit vomir au malade, par deux fois, une assez grande quantité de saburre gluante; mais, loin de le soulager, & sur-tout de remédier au dégoût comme je l'avois espéré, il ne fit au contraire que l'augmenter encore.

Le malade se trouvant toujours de plus en plus affoibli, je lui fis prendre quelques gouttes d'éllixir de propriété, & de l'extrait de genièvre pendant la rémission de la fièvre; ces remèdes suspendent quelquefois les dégoûts, lorsque l'estomac a perdu son ressort, qu'il est surchargé de saburre, & qu'il se trouve des circonstances qui contre-indiquent l'usage des purgatifs & des émétiques. Mais ici, loin

de calmer le mal, ils ne servirent qu'à l'aigrir pendant deux ou trois jours qu'ils furent mis en usage, quoique c'eût été avec la plus grande réserve.

L'état du malade empirant chaque jour, quoiqu'on eût mis en usage tout ce que la thérapeutique médicale pouvoit suggérer, je fus fondé à croire que la première indication n'avoit pas été suffisamment remplie par le premier vomitif, parce que la langue restoit chargée d'un limon fort épais, & que le malade avoit des nausées toujours plus fatigantes; je crus qu'un second vomitif auroit plus de succès que le premier, & je le fis prendre le sixième jour. Il procura par deux ou trois fois le vomissement d'une saburre très-gluante, mais loin que le malade fût soulagé par cette évacuation, il ne fut au contraire que plus dégoûté & plus foible qu'auparavant; il refusa encore, pendant deux jours, tout ce qu'on lui présentait.

Enfin, réduit à l'état le plus désespérant, dès le neuvième jour de son entrée à l'hôpital, il demanda avec la plus vive prière la permission de manger quelques pommes de terre cuites sous la cendre. On lui refusa d'autant moins cette légère satisfaction, que le desir qu'il montrait pour cet aliment, d'ailleurs fort sain, sembloit être le cri de la nature.

Il mangea ce premier jour, en différentes fois, sept à huit grosses pommes de terre rôties au feu, comme il les avoit desirées, avec un appétit étonnant, sans en éprouver la moindre incommodité; il buvoit après chacun de ses repas un bon gobelet de tisane, ou d'eau rougie avec un peu de vin, avec le plus grand plaisir; ce qui n'étoit pas arrivé depuis bien du temps.

Cet aliment lui ayant réussi au-delà même de toute espérance, il continua d'en faire usage journellement, & toujours avec plus de succès; car dès le premier jour, il fut délivré des nausées qui le tourmentoient depuis si long-temps; & bientôt son appétit fut tel, qu'en moins de trois ou quatre jours, il pouvoit manger dans la journée depuis vingt-cinq jusqu'à trente pommes de terre; ce que l'on pouvoit évaluer à quatre ou cinq livres pesant, & quelquefois davantage. Loin d'en être incommode, il sentoit, après chaque repas, ses forces revenir; & la fièvre que l'on auroit cru devoir augmenter par une si grande quantité d'alimens, alla toujours en diminuant. Chaque jour le malade reprenoit de la couleur, de l'embonpoint & des forces. Il se nourrit de ce seul aliment, (si l'on

excepte quelques bouillons qu'il com-
mença à prendre vers le quatrième jour,) pendant environ dix-huit jours, temps auquel la fièvre cessa entièrement.

Lorsque la fièvre eut quitté le malade, son appétit pour les pommes de terre ayant diminué, il fut remis aux alimens ordinaires; mais au bout de douze jours, la fièvre revint: elle fut quarte régulière pendant quelque temps, mais les accès en étoient si courts, & le malade avoit déjà repris tant d'embonpoint, qu'elle ne donna pas d'inquiétude. La fièvre quarte continua de la sorte jusqu'à vers la fin de janvier; époque où les accès étoient si légers, qu'ils disparurent tout-à-fait au commencement de février, au moyen d'un apozème amer. Le malade sortit le 17 février 1785, avec toutes les apparences d'une guérison parfaite.

Voici actuellement ce que j'ai observé de plus remarquable, pendant que la nature opéroit cette singulière guérison.

Dès le premier jour que le malade mangea des pommes de terre, l'exacerbation de la fièvre ne fut point si grande qu'auparavant, elle diminua très-sensiblement tous les soirs.

Le troisième jour, les urines qui avoient été constamment ténues, ou trou-

bles sans déposer en raison de leur crudité, prirent une belle couleur de citron foncée, & déposèrent un sédiment briqueté fort considérable.

Les sueurs nocturnes, à la même époque, étoient déjà moins abondantes; celles qui existoient alors, bien loin d'affoiblir le malade comme auparavant, le soulagèrent très-sensiblement, n'étant plus symptomatiques, mais vraiment critiques.

La diarrhée disparut le cinquième jour, après avoir entraîné par les selles, sans la moindre colique, une grande quantité d'humeurs gluantes & verdâtres.

Le quatorzième, la peau fut chargée d'exanthèmes aussi prurigineux que si c'eût été de la gale. L'éruption fut complète le dix-huitième, époque où la fièvre cessa tout-à-fait, ainsi que tous les autres symptômes morbifiques. Le malade étoit dès ce moment en si bon état, que sa guérison fut réputée radicale sans le secours d'aucuns remèdes, & par conséquent attribuée à l'usage des pommes de terre. Si cet aliment n'a point terminé pour toujours la fièvre quarte, on peut du moins assurer qu'il a tiré le malade des bras de la mort, en remédiant au marasme produit par le dégoût qui avoit résisté à tous les remèdes.

L'observation suivante qui présente un phénomène plus extraordinaire, arrivé dans le même hôpital plusieurs années auparavant, est faite pour confirmer notre opinion sur l'influence que les pommes de terre ont eue dans la guérison de ce malade.

XXIII^e OBSERVATION,
ANALOGUE A LA PRÉCÉDENTE;

Par le même.

Le nommé *François Latour*, âgé d'environ quarante ans, entra, il y a sept ans, à l'hôpital de Vaucouleurs dans l'état le plus désespéré. Suivant toutes les apparences, sa maladie avoit été originairement une fièvre rémittente; mais cette fièvre étoit dégénérée en une fièvre lente, qui duroit depuis un an, & qui l'avoit réduit à un tel état de marasme, qu'il ressembloit plutôt à un squelette qu'à un être vivant. Il étoit depuis longtemps dans les hôpitaux, & l'état dans lequel il étoit lorsqu'il fut reçu dans celui de Vaucouleurs, ne permit pas de songer à lui donner autre chose que des alimens proportionnés à sa foiblesse. Mais on s'aperçut bientôt qu'il ne prenoit au-

cune espèce de nourriture, & sa fin parut très-prochaine.

Au bout de quelques jours, les sœurs furent fort surprises de voir cet homme continuer à vivre & ne pas s'affaiblir davantage, quoi qu'il persévérât toujours dans la privation de toute espèce d'aliment. L'étonnement fut bien plus grand les jours suivans, lorsqu'on vit ce malade reprendre non-seulement des forces, mais même des couleurs & un embonpoint sensible. Cette amélioration inespérée augmenta progressivement, sans qu'on pût deviner à quoi elle étoit due, puisque le malade refusoit opiniâtrément les alimens qu'on lui présentait. Déjà deux mois s'étoient écoulés, & la guérison n'étoit plus problématique, sans qu'on pût savoir encore comment expliquer un phénomène aussi merveilleux, lorsque le hasard fit découvrir tout le mystère. Une religieuse aperçut un jour ce malade sortant d'une basse-cour, & avertie par une vapeur qui s'exhaloit autour de ses poches, elle les visita, & les trouva toutes remplies de pommes de terre cuites à l'eau, dont on se servoit pour engraisser les cochons.

Cet homme ayant été ainsi pris sur le fait, convint que depuis environ deux

mois il n'avoit pas manqué un seul jour ; de faire au moins sept à huit fois le voyage de la salle à la basse-cour pour y prendre des pommes de terre qu'il mangeoit en secret. Si l'on doit en croire son récit, il en mangeoit chaque jour plus de trente livres sans en ressentir la moindre incommodité , & il lui avoit été en quelque sorte impossible de s'en rassasier entièrement.

Ce malade sortit au bout de deux mois & demi parfaitement guéri, sans avoir pris le moindre remède , à moins qu'on ne doive donner ce nom à la racine alimentaire que le hasard lui avoit présentée , & que l'instinct lui avoit fait employer avec si peu de ménagement.

Il faut convenir que , quand même on eût consulté le goût du malade , la prudence auroit empêché de lui laisser manger une aussi grande quantité de pommes de terre qu'il le faisoit clandestinement ; quantité qui étoit peut-être nécessaire pour sa guérison.

Au reste, les deux faits que nous venons de rapporter prouvent combien est admirable l'instinct des malades, qui les porte à desirer certaines choses propres à leur guérison. Ces observations ne sont pas rares , à la campagne sur-tout , où les ma-

lades, souvent dénués de tous les secours de l'art, réussissent quelquefois à se guérir de leurs maux en mangeant les choses les plus bisarres.

XXIV^e OBSERVATION.

Fièvre intermittente pernicieuse, terminée par la mort, avec l'ouverture du cadavre; par M. MOUTON, médecin de l'hôpital à Agde. Avril 1782.

Un homme âgé de trente-six ans, marinier du Canal, avoit servi sur une frégate pendant toute la campagne précédente, & y avoit été fort malade. Il arriva à l'hôpital avec des accès de fièvre double-tierce. Son visage étoit plombé, ses yeux étoient fortement colorés en jaune; ses urines étoient chargées de bile, & ses déjections grisâtres: de plus, il éprouvoit des anxiétés vers la région épigastrique, avec douleur & tension aux hypochondres, & il vomissoit presque généralement tout ce qu'il prenoit.

Je commençai par lui donner un émético-cathartique dans le premier moment d'intermission que je pus observer; ce remède que le malade garda pendant une heure, procura un vomissement bilieux, & plusieurs selles très-copieuses.

Immédiatement après cette évacuation, il survint un second accès qui fut annoncé par un frisson, accompagné d'anxiétés cruelles & de foiblesses fréquentes. La chaleur ne répondoit point à la longueur & à l'intensité du frisson; mais la langue étoit très-sèche, la soif très-vive, les urines couloient difficilement, le ventre étoit tendu, & il y avoit un vomissement continuel pour lequel je tentai en vain tous les remèdes que l'on met en usage en pareille circonstance.

Le troisième accès avança comme le précédent, & fut de même nature, tant par les symptômes du frisson, que par ceux de la chaleur. Il y eut cependant un nouvel accident fort grave; le malade sur la fin du frisson commença à rendre par les selles une grande quantité de sang, & chaque évacuation étoit accompagnée de défaillance. Ce terrible symptôme diminua un peu dans le déclin de la chaleur, ce qui lui procura quelques momens de tranquillité. J'essayai de nouveau de faire prendre à ce malade différens remèdes, & entre autres la décoction de quinquina; mais il refusa opiniâtrément toutes les boissons médicamenteuses, & ne voulut boire que de l'eau pure.

Le quatrième accès fut le dernier, &

le malade succomba aux évacuations sanguinolentes, qui furent encore plus fortes que dans les accès précédens.

A l'ouverture du cadavre nous avons trouvé l'épiploon à moitié tombé en pourriture, & toute la capacité du bas-ventre inondée d'un sang jaunâtre. La rate étoit remplie de concrétions, le pancréas à moitié fondu; mais le foie étoit encore en plus mauvais état. Ce viscère étoit presque totalement détruit; & ce qui restoit de sa substance étoit desséché & raccorni. Les vaisseaux biliaires étoient entièrement dilatés, & la vésicule du fiel étoit absolument vide.

XXV^e OBSERVATION.

Fièvre rémittente pernicieuse, terminée par la mort, avec l'ouverture du cadavre; par M. DE LA BRUYERE; médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Mai 1784.

Une jeune fille avoit éprouvé depuis quinze jours une fièvre aigüe vive pour laquelle j'avois employé les remèdes antiphlogistiques, & d'autres moyens curatifs analogues à sa situation, tels que les évacuans qui avoient été répétés plusieurs fois. Les symptômes inflammatoires

étoient évanouis , la fièvre étoit déjà notablement déclinée , & la maladie étoit à son quinze ou seizième jour , lorsqu'il survint un accès de fièvre sans frisson , mais accompagné de symptômes d'assoupissement & d'affaiblissement ; ce qui m'engagea à faire appliquer les vésicaires aux jambes.

Cet accès fut suivi de sueur , après laquelle la malade recouvra la connoissance & la parole , & le jour suivant je trouvai la fièvre très-moderée. Je prescrivis la tisane émulsionnée & des lavemens. Le calme continua toute la journée , & même pendant la nuit suivante.

Le lendemain du premier accès il en survint un second , qui l'emporta en moins de trois heures , & l'on me dit qu'il n'avoit point été précédé par un frisson , ainsi que le précédent.

A l'ouverture du cadavre , j'ai trouvé les membranes du cerveau très-enflammées , les sinus gorgés , la substance corticale , & la substance médullaire même comme injectées. Dans la poitrine le poumon droit étoit sain , ainsi que le cœur ; mais le poumon gauche étoit enflammé , rempli de tubercules très-considérables , & plusieurs de ces tubercules étoient en suppuration. Dans le bas-ventre les in-

testins grêles étoient très-enflammés, parsemés de points gangreneux, & l'on apercevoit aussi quelques points de même nature dans le reste du tube alimentaire. Le foie & la rate étoient sains, le rein droit l'étoit pareillement; mais le rein gauche étoit d'un volume très-considérable, & enflammé. Il peut donc exister des tubercules considérables, même en suppuration, sans toux ni oppression, ni douleur? Les engorgemens inflammatoires & les affections gangreneuses trouvées dans le cadavre de cette fébricicante, ne doivent-elles pas être regardées comme la suite des froncemens spasmodiques inséparables des fièvres d'accès, plutôt que comme l'effet de la pléthore ou d'une véritable inflammation.

J'aurois dû peut-être donner le quinquina à forte dose entre ces deux accès; mais pouvois-je connoître dès le premier moment la nature de la maladie?

Cet accès avoit commencé sans frisson; il y avoit eu, à la vérité, une sueur dans son déclin. Dans un hôpital tel que le nôtre, il n'étoit guères possible d'éclairer le diagnostic par l'inspection des urines; enfin ces sortes de maladies ne se caractérisent ordinairement que par un second accès; mais si je n'ai pas saisi

avec tout l'empressement que je devois l'indication qu'il falloit remplir, l'ouverture du cadavre m'a fait voir que le mal étoit fait auparavant l'époque où j'aurois pu recourir au quinquina.

XXVI^e OBSERVATION.

Fièvre intermittente anormale, dégénérant en fièvre pernicieuse; par M. RICATEAU, médecin de l'Hôtel-Dieu de Saint-Etienne en Forès.

Un homme âgé de trente-six ans, portefaix, fut attaqué d'une suppression d'urine sans fièvre, & entra à l'hôpital dans les premiers jours d'octobre 1779; son pouls étoit inégal & intermittent, sa physionomie altérée, & les forces paroissent en mauvais état. Les remèdes, analogues à la maladie dont cet homme étoit affecté, furent employés avec la plus grande célérité, mais on n'en retira aucun avantage. Aux boissons adoucissantes, aux lavemens émolliens, aux fomentations de même nature, on fit succéder des décoctions diurétiques sans obtenir plus de succès. Tout alloit de plus en plus mal lorsqu'il survint quelques accès de fièvre tierce qui apportèrent le plus grand soulagement aux symptômes des voies urinaires.

Regardant cette fièvre comme un mouvement salutaire , & , pour ainsi dire, critique , je me contentai d'observer les efforts de la nature , & je préfèrai la méthode expectante pour voir quelle tournure prendroit cette maladie. Mais contre mon attente , je m'aperçus après huit jours d'observation tranquille , que la maladie prenoit de nouveau un caractère fâcheux ; les urines devinrent plus rares & plus difficiles , le visage étoit pâle & bouffi , le pouls étoit toujours fréquent & inégal ; & ce qui me parut le plus alarmant , les accès se rapprochoient de plus en plus chaque jour , & étoient accompagnés d'un assoupissement considérable. Ces symptômes me faisant voir le danger de rester plus long-temps dans l'inaction , je donnai promptement plusieurs prises d'un opiat , dans lequel le quinquina entroit à forte dose ; ce qui procura une rémission sensible dans tous les accidens. Enhardi par ce succès , je prescrivis ce remède en plus grande quantité , & en peu de jours les urines coulèrent librement & avec abondance : la fièvre disparut avec tous les accidens , & les forces se rétablirent très-promptement.

XXVII^e OBSERVATION.

Fièvres intermittentes malignes. (Hospice
S. Sulpice, 1781.)

Un homme de quarante ans entra à l'hospice de S. Sulpice dans le mois de septembre 1781, pour se faire traiter d'une fièvre quotidienne dont il étoit attaqué depuis plusieurs jours. Ce malade étoit robuste, & paroïssoit avoir les humeurs bien composées. Il fut saigné dans la chaleur du premier accès ; & dans l'intermission qui y succéda, il prit *l'eau minérale*, qui procura d'abondantes évacuations ; mais ces remèdes ne diminuèrent en rien l'intensité de la fièvre. Les boissons tempérantes, les apozèmes chicoracés, qui furent administrés ensuite, ne produisirent pas plus d'effet ; chaque accès étoit toujours marqué par une heure & demie de froid, & par cinq ou six heures de chaleur. Dans l'intervalle, le pouls étoit égal, robuste, les forces étoient soutenues, mais la langue étoit sèche, & il y avoit dans les yeux & dans la physionomie une tristesse & une inquiétude qui n'ont pas lieu dans les fièvres intermittentes ordinaires. Je répérai la saignée & le vomitif ; je rendis les apozèmes plus laxatifs, & j'obtins dès-lors

un soulagement remarquable; les accès devinrent moins longs & moins forts. J'employai ensuite la décoction de quinquina & de tamarins à forte dose, pour enchaîner le levain fébrile, tenir le ventre libre, & tempérer la chaleur intérieure dont le malade étoit dévoré. Les redoublemens persévérèrent toujours, mais avec beaucoup moins de violence. Le quinzième jour après l'entrée de ce malade, j'unis à ces moyens demi-once de sirop diacode étendu dans une pinte d'eau de sureau que je fis prendre avant l'accès, & le frisson fut peu remarquable. Le seizième, l'accès fut encore moins marqué; le dix-septième & le dix-huitième, il n'eût pas lieu, il y eût seulement un peu de chaleur & d'élévation dans le poulx. Le dix-neuvième, le malade se plaignit d'une douleur & d'une tuméfaction à la joue droite; c'étoit une parotide: dès ce moment tout l'éréthisme tomba; le poulx devint plus développé, la langue s'humecta, & le malade disoit qu'il se sentoît délivré d'un tourment intérieur qui ne l'avoit pas quitté depuis le commencement de sa maladie. En vingt-quatre heures cette parotide devint extrêmement grosse. Je voulois qu'on l'ouvrît promptement. On rendit cette opération

au lendemain, mais il n'étoit plus temps, la tumeur étoit diminuée de moitié, & la métastase de ce dépôt critique avoit jeté le malade dans un affaïssement dont rien n'a pu le tirer.

Peu de temps après, un des portiers de la communauté des prêtres de S. Sulpice, homme âgé & cacochyme, fut saisi d'une maladie de cette espèce, qui se termina de même par une parotide, mais il s'en tira plus heureusement. La fièvre étoit tierce; mais les accès étoient très-longs & accompagnés des symptômes les plus alarmans, & les plus propres à caractériser la fièvre intermittente maligne; tremblement avec horreur & anxiétés, nausées douloureuses & fatigantes, pâleur & désordre de la physionomie, assoupissement carotique avec sterteur, sécheresse de la langue, foiblesse & concentration du pouls; tels étoient les principaux symptômes qui se manifestèrent dans le second redoublement. Avant le troisième, on donna au malade une pinte de décoction de deux onces de quinquina animée avec demi-once de sel d'Epsom, & deux grains de tartre stibié. Le troisième accès n'en fut pas moins alarmant. La foiblesse du malade inspiroit autant de crainte que la nature de la maladie. Je fis appliquer les vésicatoires aux
jambes,

jambes , & je donnai le quinquina en substance , en faisant boire au malade , après chaque prise de ce médicament , une cuillerée d'une potion cordiale camphrée. Je lui donnois pour tisane de l'eau & du vin , boisson qu'il desiroit beaucoup , tandis qu'il répugnoit à toute autre. Les accès ne commencèrent à décliner sensiblement que vers le quatorzième jour , c'est-à-dire au septième redoublement. A cette époque , le frisson commença à être plus doux & moins long ; les sueurs furent plus abondantes & plus générales pendant la chaleur. Du 14^e au 20^e jour , je fis prendre , de deux jours l'un , de la décoction de quinquina & de tamarins , dans laquelle j'avois fait ajouter trois gros de sené , & demi-once de sel d'Epsom par pinte. Sur la fin du dixième accès , le malade se plaignit d'une douleur d'oreille ; le lendemain il y avoit une tuméfaction considérable vers l'angle de la mâchoire inférieure. Après avoir fait appliquer pendant quelques heures un cataplasme très-maturatif sur cette tumeur , je la fis recouvrir par un emplâtre escarrotique , & la prompte ouverture de cette parotide mit ce malade à l'abri des dangers de la métastase , qui avoit été si funeste à celui dont nous avons rapporté

précédemment l'histoire. La convalescence de ce vieillard fut longue, parce que la saison étoit défavorable, & que les plaies des vésicatoires & de la parotide furent difficiles à guérir. Le signal de la parfaite guérison fut une éruption de petits boutons rouges sur toute la surface de la peau.

OBSERVATION

Sur une maladie rare de l'œsophage ; par M. TARANGET, docteur & professeur royal en la Faculté de Douay.

Une dame sexagénaire, née avec une bonne constitution que rien n'avoit jamais altérée; soumise dans tous les temps au régime le plus sage, se plaint d'avoir mal à la gorge. Cette douleur accompagnée un rhume, elle est regardée comme un de ses symptômes, & l'on se flatte qu'elle se dissipera avec lui. Le rhume cesse, & le mal de gorge persévère. Il n'est, pendant plusieurs mois, qu'une légère difficulté d'avaler, qui ne donnoit même d'autre inquiétude, que celle de sa continuité. Au bout de quinze mois, les choses restant toujours les mêmes,

la malade fait appeler des médecins qui la rassurent ; & elle se livre à la sécurité. Une douleur plus sensible fait recourir à de nouveaux conseils. La gorge est scrupuleusement examinée : l'on ne découvre aucun signe de maladie , & le seul symptôme extérieur est un *crachement guttural* , visqueux & fréquent. Bains tièdes , application des sangsues , vomitifs , incisifs , vulnéraires , tout est employé , & tous les remèdes échouent. Bientôt même la gorge s'embarrasse de plus en plus ; la voix est aigre & sifflante ; les crachats plus abondans , deviennent aussi plus épais : quelques filets de sang s'y mêlent de temps à autre , & la déglutition très-douloureuse , ne permet plus que des nourritures liquides. A des jours orageux , succèdent des nuits plus orageuses encore : & tout ce qu'avale la malade , la jette dans une angoisse qui menace de suffocation. L'ensemble & l'opiniâtreté de ces symptômes font solliciter une nouvelle consultation. On convient d'administrer , à doses graduées , la *feuille de ciguë* en poudre. Après huit jours de l'usage de ce remède , auquel on joignoit l'*oxymel scillitique* , la déglutition devient presque nulle , rien ne franchit l'obstacle que quelques cuillerées d'eau de *Seltz* ;

& cette boisson péniblement avalée ; forme dans l'œsophage un bruit sourd , & trois fois répété , espèce de roulement qui atteste combien le passage se trouve difficile. La malade interrogée sur le local de la douleur , la rapporte un peu au dessous du niveau de la glande *thyroïde* , & rien au dehors ne confirme sa déposition.

C'est ainsi que se préparoit lentement la catastrophe inévitable qui devoit mettre fin à cette situation affreuse ; mais la malade n'avoit point encore épuisé tous les genres de supplice ; & sa mort ne pouvoit être que le dernier terme d'un dépérissement progressivement plus cruel. On s'aperçut que les crachats n'étoient presque plus qu'un sang dégénéré , & légèrement fétide. Les ulcérations , qui leur succédoient , ajoutaient aux tourmens d'une soif désespérante , la douleur inévitable d'avaler un peu de salive , unique & triste boisson à laquelle la malade se trouvoit réduite. Enfin parut , je ne dis pas une expectoration , mais un crachement de pus. Le marasme devint extrême , & *vint bientôt décharner un corps , & défigurer des traits qui avoient long-temps résisté aux effets d'une inanition involontaire.* La fièvre se mêla à tous ces sym-

ptômes. Les sens peu à peu s'affoiblirent, il survint un délire obscur, & la malade périt.

Ouverture du cadavre.

On n'examina que la gorge & la poitrine, & l'on trouva :

1°. L'*œsophage* gangrené depuis la partie postérieure du cartilage *thyroïde*, jusqu'à peu près, quatre travers de doigt inférieurement.

2°. La glande *thyroïde* entièrement détruite, ainsi que la *musculo-membraneuse* du *larynx* postérieurement, & de l'*œsophage* antérieurement, ce qui établissoit une communication entre le *larynx* & l'*œsophage*.

3°. Au dessous de la partie gangrenée de l'*œsophage*, on découvrit un rétrécissement de plus des trois quarts du diamètre ordinaire de ce canal.

4°. Les poumons étoient parfaitement sains, & sans adhérence.

P. S. Je me propose de communiquer quelques autres observations de maux de gorge, qui, sans pouvoir être rapportés à l'espèce de celui-ci, ne me paroissent pas mériter moins d'attention.



SUITE ET FIN DU MÉMOIRE

Sur les propriétés des eaux de Bourbonnelles-Bains en Champagne, dans les fièvres intermittentes, longues & opiniâtres, &c. par M. CHEVALIER, docteur en médecine, &c. &c.

IV^e OBSERVATION.

Le fils de M. Dupin, directeur de l'hôpital royal & militaire de cette ville, réside à Metz, âgé de dix-sept à dix-huit ans, d'une taille moyenne, d'un tempérament bilieux, s'est rendu à Bourbonnelle dans le mois de juin 1784, pour une fièvre tierce, avec obstruction au foie qui duroit depuis près de trois ans; il avoit le teint jaunâtre, peu d'appétit, & de la langueur. M. Juvet, ancien médecin de l'hôpital & pensionnaire du Roi, qui fut consulté, lui prescrivit la boisson des eaux pendant huit jours de suite, en secondant leur vertu purgative par une pilule aloétique prise le soir, de deux ou trois jours l'un, le faisoit reposer huit autres jours, pour recommencer ainsi de huitaine en huitaine.

Cinq huitaines, suivant cette méthode, ont guéri la fièvre & l'obstruction au foie. M. *Dupin* fils est revenu en 1785 à Bourbonne, jouissant d'une bonne santé.

V^e O B S E R V A T I O N.

Le nommé *Charles*, manouvrier à Bourbonne, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte & robuste, fut attaqué, le 3 juillet 1784, d'une fièvre tierce, qui, par un traitement peu méthodique & par un défaut de régime, dégénéra en fièvre quarte. Elle prit ce type dans le courant du mois suivant, & l'a conservé jusqu'à sa cessation. Son état ne l'empêcha pas de se marier dans le courant du mois de novembre de la même année. Quelque temps après son mariage, fatigué par la longueur des accès qui avoient prodigieusement affoibli ses forces, il vint me consulter; il avoit été purgé plusieurs fois, on l'avoit fait vomir deux, on lui avoit donné beaucoup de quinquina & d'autres remèdes; mais tous ces moyens, loin d'avoir fait cesser sa fièvre, ne l'avoient au contraire qu'augmentée, & avoient diminué ses forces. Il étoit alors pâle, défait, bouffi, peu apte au travail; il avoit le foie très-engorgé, les jambes &

les cuisses œdémateuses. Après lui avoit prescrit un régime approprié à son tempérament & à sa maladie, je lui conseillai la boisson des eaux pendant quinze jours consécutifs, sans prendre aucun autre remède : il se reposoit ensuite trois semaines ou un mois. Les eaux prises depuis une livre jusqu'à deux & demie, ne purgèrent point, mais poussèrent abondamment par les urines. Cette première quinzaine redoubla deux accès ; les suivans eurent moins d'intensité, & dans l'intervalle de celle-ci à la seconde, qui fut de trois semaines, ils diminuèrent encore beaucoup. La seconde quinzaine le mit dans un état de convalescence qui auroit sûrement persévéré, si imprudemment il ne se fut pas exposé à aller travailler au bois par un temps très-froid ; la fièvre revint, fit renaître l'œdème des extrémités inférieures. Ce nouvel accident qui l'inquiéta, céda promptement dans les commencemens de la troisième quinzaine, & avec lui la fièvre & l'engorgement du foie. Depuis il jouit de la santé la plus parfaite ; il a beaucoup d'embonpoint & les couleurs les plus vives. Cette fièvre, comme l'on voit, a été traitée & guérie par la boisson seule des eaux, & sans le secours d'autres remèdes.

VI^e OBSERVATION.

Colombe Thonnellier, femme du nommé *Vanet* invalide, native de Bourbonne, âgée de cinquante-un ans, d'une petite taille, d'un tempérament phlegmatique, affectée d'asthme depuis sa première jeunesse, travaillant à la vigne au mois de juin 1785, fut tout-à-coup saisie d'une douleur très-vive entre les deux épaules, qui fut aussitôt suivie d'une semblable à la tête, aux cuisses & aux jambes; celle des jambes étoit telle que, suivant son expression, il sembloit qu'on les lui cassât. On commença son traitement par une médecine qui lui occasionna une superpurgation si violente, qu'elle ne discontinua point deux jours & deux nuits; elle lui donna une altération si grande, que rien ne pouvoit étancher sa soif. Le second jour, elle eut un frisson si considérable & si long, qu'elle crut y périr; dès-lors la maladie dégénéra en fièvre tierce, accompagnée de vomissement: ce fut dans cet état & après quatre accès, qu'elle me fit demander; elle étoit dans son jour d'intermission. Je lui trouvai le pouls petit & concentré, le visage & l'habitude du corps très-jaune, beaucoup d'oppression; les urines étoient rares. Je prescrivis

pour boisson de la limonade légère , pour bouillon de l'eau d'orge mondé , légèrement sucrée & acidulée avec le vinaigre , & pendant la journée , toutes les deux heures , une cuillerée de la potion de Rivière , & quelques lavemens d'eau de graines de lin , qui apportèrent du calme dans le tube intestinal ; mais tout le reste fut vomi. Ce traitement que je variaï pendant dix jours , tantôt avec le petit-lait , tantôt avec les apozèmes apéritifs , incisifs & laxatifs , n'opéra aucun changement , ni sur la fièvre ni sur le vomissement ; je me déterminai alors à lui conseiller , le jour d'intermission six onces d'eau minérale toutes les trois heures : elles furent vomies le premier jour en entier , moins le second , encore moins le troisième : le quatrième elles passèrent. Depuis ce moment , j'y joignis une pilule aloétique le soir , & le douzième de leur usage la fièvre cessa ; elles furent encore continuées de la même manière pendant huit jours consécutifs ; après lesquels la malade s'est reposée quinze jours , & les prit ensuite quinze autres jours. De cette manière , la fièvre & le vomissement se sont passés , la jaunisse s'est entièrement dissipée , & aujourd'hui la santé de cette femme est très-bonne.

A ces observations j'en pourrois joindre un bon nombre d'autres, si leur uniformité n'en rendoit la lecture fatigante, & inutile ; cependant, sans les multiplier, j'ajouterai que dans un Mémoire que j'ai publié en 1772, sur les effets des eaux de Bourbonne, dans les maladies hyſtériques & chroniques, parmi ſoixante-onze observations qu'il contient, il y en a douze ſur les fièvres intermittentes de toutes les eſpèces.

De trente-trois écrits qui ont été publiés ſur les eaux de Bourbonne depuis 1590 juſqu'aujourd'hui, pluſieurs ont parlé de leur vertu dans les fièvres intermittentes, longues, invétérées & dans les fièvres lentes. Cependant on n'a pas héſité dans les écrits qui ont paru en 1716, 1721, 1736 & 1749, de proſcrire les eaux de Bourbonne dans ces fortes de cas. La vérité que les premiers auteurs avoient fait connoître, aura ſans doute été négligée & oubliée vers le milieu du dix-ſeptième ſiècle, époque où le quinquina fut apporté d'Amérique en Europe, & regardé comme un ſpécifique aſſuré de toutes les fièvres intermittentes. Les médecins portèrent alors leur attention ſur ce nouveau remède, & bientôt le quinquina eut pour partisans en Italie

Fonseca, *Redi* & *Tozzi* ; en France, *Tagault* ; en Angleterre, *Willis*, *Robert Boyle*, *Digby*, & depuis eux *Lifter* & *Morton* ; en Suisse, *Muralt* ; en Hollande, *Decker* ; en Allemagne, *Bohn*, *Bergerus*, *Waldschmid*, *Dolæus*, *Zapfius* & *Stroidel*. Ils publièrent tous que le quinquina étoit un excellent remède ; que ses effets étoient miraculeux ; qu'il guérissoit promptement & sûrement. Le quinquina n'obtint cependant pas le suffrage de tous les médecins de ce temps, puisque *Baglivi*, *Etmuller*, *Pallili*, *Blegny*, *James*, *Chifflet*, *Plempius*, &c. &c. ne firent aucune difficulté de le regarder comme un remède infidèle, dont l'usage loin d'être sûr, est entièrement nuisible, & qui non-seulement est suivi de rechutes beaucoup plus fâcheuses que la maladie, mais de maladies entièrement nouvelles, & tout à fait incurables, telles que la cachexie, l'hydropisie, une constipation opiniâtre, un resserrement des parties voisines du cœur, de passions hypocondriaques & hystériques, de fièvres lentes & héctiques, quelquefois de mouvemens épileptiques & convulsifs. Il parut plusieurs écrits pour faire reconnoître que la fièvre tierce ne souffre l'usage des fébrifuges qu'après le quatorze, qu'à cette

époque la fièvre cesse sûrement d'elle-même ; qu'il est inutile de donner aucun remède avant ce temps , qu'il arrive beaucoup de dommage au malade lorsqu'on tient une autre conduite ; qu'en étouffant la fièvre dès son commencement , par le moyen des fébrifuges , on expose les malades à des maladies beaucoup plus fâcheuses , à l'asthme , à l'hydropisie , aux fièvres lentes , aux phthysies , & à d'autres maladies très-dangereuses .

Ce n'est qu'en 1745 que l'attention se réveilla à l'égard des eaux de Bourbonne , pour la guérison des fièvres intermittentes. Quelques soldats qui furent envoyés à l'hôpital militaire de Bourbonne , pour obstructions suite de fièvre quarte , s'aperçurent , en buvant les eaux , que la fièvre qu'ils n'avoient plus depuis quelques temps , reparoissoit ; mais instruits qu'ils seroient renvoyés s'ils en parloient , ils gardèrent le silence & prirent toutes les précautions pour en soustraire la connoissance à M. *Juvet*, leur médecin , aujourd'hui pensionnaire du Roi , auquel néanmoins ils avouèrent , en passant , ce qui leur étoit arrivé. En bon médecin , en observateur judicieux , il reconnut par de nouvelles expériences l'action salutaire des eaux de Bourbonne

dans les fièvres intermittentes ; & les fébricitans , qui auparavant n'étoient pas admis à l'hôpital, y furent reçus. Dans la seule année 1770, il y en entra cinquante, dont vingt-sept des régimens de Foix & de la Reine infanterie , qui pour la plupart, y sont arrivés dans un état très-fâcheux, & en sont sortis guéris. Cette anecdote rappelle ces mots de *Baglivi* : *Medicina non est ingenii humani partus , sed temporis filia.*

O B S E R V A T I O N

Sur une incontinence d'urine , guérie par l'usage interne des cantharides ; par M. BAUMES, docteur de la Faculté de Montpellier , agrégé au collège des médecins de Nîmes , correspondant de la Société royale de médecine de Paris , de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Dijon , & de la Société royale des sciences de Montpellier.

L'usage intérieur des cantharides est très-suspect, malgré quelques observations qui en prouvent les bons effets. Cependant j'ai cru devoir publier les succès que j'ai obtenus en administrant intérieurement ce mé-

dicament. Les vertus des remèdes ont besoin d'être constatées. C'est ce que n'ignorent pas ceux qui connoissent le luxe de la matière médicale & sa pauvreté. Puisse le fait que je vais rapporter, enhardir les praticiens à préférer, dans quelques circonstances, un secours énergique, à cette quantité de moyens dont l'action foible ou nulle, cause le désespoir du malade.

Je fus consulté au commencement de 1785, pour une dame d'environ soixante-quinze ans, qui depuis huit à dix mois étoit affligée d'une incontenance d'urine, dont les progrès sensibles n'avoient pu être arrêtés par les secours les mieux choisis & le plus méthodiquement appliqués. Cette incommodité étoit d'autant plus désagréable, que la malade estropiée à la suite d'une fracture de la cuisse se voyoit condamnée au lit, qu'elle baignoit continuellement. Je lui conseillai les cantharides. Je savois que ces insectes, recommandés dans plusieurs maladies, avoient été quelquefois administrés avec le plus grand succès contre l'incontenance d'urine, notamment par l'archiatre *Richter*; les *Dissertations* de MM. *STOCKAR*, (*de usu cantharidum interno*, Gotting. 1781;) & *RUMPEL*, (*de cantharidibus earumque tam externe*

quam interno in medicina usu, Erford, 1767,) m'avoient appris qu'on peut compter sur l'effet des cantharides dans plusieurs occasions; la méthode de M. *Dickson*, qui a obtenu de bons effets dans les incontinenes d'urine, en appliquant un vésicatoire sur la région du pubis m'étoit connue; enfin je savois que M. *Stæller* n'avoit employé que quatorze jours, pour arrêter une incontenance d'urine, avec l'usage intérieur des cantharides.

Il restoit à découvrir si dans le cas actuel, l'emploi d'un secours aussi actif, n'étoit point contrindiqué par l'état de la malade, ou par la cause de la maladie.

La malade plus que septuagénaire étoit presque émaciée; mais depuis longtemps le laitage faisoit la principale partie de sa nourriture. La lenteur du pouls, l'humidité de la langue, la flexibilité des membres, nulle altération, aucune douleur dans les régions lombaire & hypogastrique étoient autant de signes décisifs & favorables à l'administration des cantharides.

Quant à l'indication fournie par la cause de la maladie; je pensai que l'incontenance d'urine chez la dame qui fait le sujet de cette observation, ne pou-

voit provenir que de la perte du ressort organique de la vessie, ou de l'engorgement pituiteux du sphincter de ce viscère; c'est-à-dire, d'une plénitude excessive de ses vaisseaux qui comprimoit les nerfs qui s'y distribuent, & leur occasionnoit un engourdissement paralytique, de manière que l'urine ne faisant plus d'impression sur la vessie, cet organe ne devoit point se contracter par son contact, & par conséquent ce liquide devoit passer sans qu'on s'en apperçût, & procurer ainsi l'incontinence d'urine.

Dans l'une ou l'autre de ces suppositions, l'usage des cantharides n'étoit point déplacé, puisque comme toniques ces insectes pouvoient fort bien ranimer le ton perdu de la vessie, ou en qualité d'incisifs ils pouvoient résoudre les congestions pituiteuses considérées comme causes de l'insensibilité du sphincter de ce viscère.

Sur cette étiologie, dont une réflexion ultérieure démontroit encore mieux la probabilité, je me confirmai dans la confiance que je devois inspirer pour les cantharides. J'ordonnai qu'on en préparât une teinture, en suivant les procédés de la pharmacopée de Londres, & je fis commencer par six gouttes de cette tein-

270 INCONTINENCE D'URINE, &c.

ture , qu'on jettoit dans une tasse d'infusion théiforme de fleurs de mauve miellée , mais avec l'intention de porter , par des gradations lentes , la quantité des gouttes jusqu'à vingt-cinq ou trente. Pendant l'usage des cantharides , je fis prendre tous les soirs huit grains de camphre incorporés dans un peu de mucilage de gomme arabique , afin de prévenir la trop vive irritation que ces insectes portent souvent sur les voies urinaires. Je conseillai en outre de modérer le grand usage que la malade faisoit du lait , à moins qu'elle ne se sentît un peu trop échauffée par l'effet du nouveau remède.

Quelques jours suffirent pour relever le courage de la malade , & affermir l'espoir qu'elle avoit dans les cantharides. En vingt-huit jours la guérison fut décidée , & quatorze mois de bien-être annoncent qu'elle a été radicale. Il ne survint aucun des symptômes alarmans qui suivent quelquefois l'administration des moyens actifs , & obligent à la suspendre.



OBSERVATION

*Sur les bons effets de l'insolation , dans
un engorgement humoral de la jambe ;
par le même.*

Le Mémoire de M. Faure sur l'usage de la chaleur actuelle dans le traitement des ulcères , imprimé dans le cinquième volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie , page 821 , annonce assez quel parti l'on peut souvent tirer d'une vive chaleur pour la guérison de quelques maux difficiles à déraciner. L'observation suivante confirme jusqu'à un certain point les vérités qu'il renferme. Elle a encore quelque analogie avec celles que MM. la Peyre & Comte ont publiées dans les Mémoires de la Société royale de Médecine de Paris , sur la guérison des ulcères , opérée par le mouvement vacillatoire du verre ardent. Voyez tom. j , année 1776 , pag. 296 , de l'histoire.

Une femme du peuple , employée dans un tirage de cocons , s'avisa de vouloir ré fendre un petit cylindre de bois avec une hache. Un des coups porté à

faux, se déchargea sur le milieu de la jambe, & fit une plaie oblique de deux pouces de long sur la face interne du mollet. On lava tout de suite cette plaie avec du vin chaud, & on la soigna avec tant de succès que sous peu de jours elle fut cicatrisée. Mais la guérison n'en fut pas pour cela radicale. Les douleurs commencerent bientôt à se faire sentir dans toute la jambe; cette partie parut devenir plus rénitente, & par degrés elle s'engorga au point d'acquérir un volume considérable; la tumeur étoit ferme & plus ou moins douloureuse. Trois mois se passèrent à souffrir & à éprouver l'action d'une infinité de topiques. Emolliens, résolutifs, anodins, rafraîchissans, aromatiques seuls ou diversément combinés furent tentés & presque toujours sans succès. Je dis presque, parce que le bon effet qui sembla devoir être attribué à l'emploi de ces divers secours, se borna à la diminution de la douleur & de la rénitence. Les choses étoient dans cet état, & la malade étoit réduite à l'inaction, lorsqu'un mendiant, ému par la pitié, s'offrit à lui indiquer un moyen aussi simple qu'efficace. Ce moyen étoit l'insolation. Il s'agissoit seulement d'exposer chaque jour, pendant une heure, la jambe

engorgée aux rayons du soleil, ayant soin de tenir tout le reste du corps à l'ombre, & le membre affecté sur un sac rempli de paille, & préalablement échauffé au soleil. La recette fut du goût de la malade, & comme la saison étoit des plus propices, puisque nous étions dans le mois d'août, elle ne tarda pas à la mettre en pratique. Huit jours d'insolation suffirent pour résoudre cet engorgement; à chaque séance la jambe transpiroit étonnement, & sans douleur comme sans dépense, cette femme parvint à se guérir d'une manière très-complète.

Les anciens, presque toujours bons observateurs, avoient placé l'insolation au rang des moyens utiles & propres ou à nous maintenir en santé, ou à nous la rendre. Voyez sur les bons effets de l'Insolation la dissertation de M. Richter : *De insolatione, seu potestate solis in corpus humanum*. Opuscul. medic. tom. j, pag. 277.



OBSERVATIONS

Sur les bons effets des vésicatoires & des exutoires dans l'hydropisie de poitrine ; par M. ARCHIER, docteur en médecine de Montpellier, agrégé au Corps des médecins de la ville de Martigues, en Provence.

L'hydropisie de poitrine est une maladie d'autant plus difficile à guérir, qu'il est très-aisé de la méconnoître, de la confondre avec d'autres maladies, & qu'on ne la reconnoît fort souvent que lorsque, déjà parvenue à un degré trop avancé, elle n'admet plus les ressources de l'art. Je rapporterai quelques observations à ce sujet, auxquelles je joindrai quelques réflexions.

PREMIERE OBSERVATION.

Jacques Verdier, travailleur de terre, à Cornillon, âgé de trente-quatre ans, étoit malade depuis quelques mois, lorsqu'il vint réclamer mes soins le 14 mars 1782. Une toux continuelle & fatigante, contre laquelle tous les béchiques mis en usage avoient été inutiles ; une diffi-

culté de respirer considérable ; principalement la nuit ; l'impossibilité de se coucher sur le côté gauche ; l'enflure du scrotum & des pieds ; un pouls très-lent ; le dégoût pour tous les alimens, & une soif incommode ne laissoient aucun doute sur la nature de sa maladie. J'employai, pour combattre cette hydropisie de poitrine, les hydragogues & les diurétiques, seuls & combinés ensemble. Ces remèdes excitèrent des évacuations très-copieuses par les selles & par les urines ; mais, loin de diminuer les souffrances du malade, elles semblèrent au contraire les aggraver, en ajoutant à l'intensité des symptômes : la difficulté de respirer devint plus grande, la fièvre plus marquée, & la soif plus ardente. C'est alors que, considérant la boisson comme l'unique ressource, pour remédier aux inconvéniens de ces remèdes, en conservant au sang ses parties les plus fluides, dont le privoient les purgatifs, je soumis mon malade à un usage assez copieux d'une tisane faite avec la racine de chiendent, à laquelle je joignois un peu de nitre. Les urines continuèrent de couler ; & les selles, que je sollicitois de temps à autre avec de légers purgatifs, se soutenoient fort bien ; la soif & la fièvre, ainsi que

les enflures aux jambes, diminuèrent à la vérité; mais la gêne dans la respiration, & la difficulté de se coucher sur le côté gauche, devenoient de jour en jour plus considérables. C'est dans cet état de souffrances où l'inefficacité des remèdes sembloit faire présager une mort prochaine, que la nature me montra l'étendue de ses ressources.

Depuis quelque temps, j'observois que les symptômes qui affectoient la poitrine diminuoient en raison de l'augmentation de l'enflure des jambes, & augmentoient réciproquement à mesure que celles-ci perdoient de leur volume; & je vis clairement, lorsqu'elles furent parvenues à ce degré, où elles paroissoient hors d'état de prendre un nouvel accroissement, que c'étoient les voies que la nature se ménageoit pour une crise salutaire; car, après une alternative, plusieurs fois répétée, d'augmentation & de diminution dans les parties sympathiques, il s'établit enfin, vers le commencement de mai, à chaque jambe, un écoulement spontané de sérosités, très-copieux: il se soutint l'espace d'un mois, pendant lequel les symptômes diminuèrent sensiblement de jour en jour, & tous enfin disparurent.

La première indication de cette maladie

die se trouvant remplie , je veux dire l'évacuation des eaux , je lui fis faire usage de quinquina, de limaille de fer , & autres stomachiques , dans la vue de rétablir les forces de la constitution , épuisées par l'action des remèdes : au moyen de ces derniers, il recouvra l'appétit , & depuis il jouit d'une bonne santé.

II^e OBSERVATION.

La dame *Pascal* , du lieu de la Fare , âgée à-peu-près de soixante-dix ans , me fit appeler le premier septembre de la même année 1782 ; elle me dit qu'ayant fait une chute sur le côté , quinze jours auparavant , elle éprouvoit depuis , une douleur très-vive pendant l'inspiration ; qu'elle ne pouvoit se coucher que sur le côté gauche , & qu'une toux assez fréquente l'empêchoit de dormir : son poulx étoit lent , ses mains enflées , les urines épaisses & en petite quantité. L'ensemble de ces symptômes ne me permit pas de méconnoître l'hydropisie de poitrine. Je mis en usage les apéritifs , les diurétiques & les purgatifs : ils n'apportèrent aucun changement dans l'état de la malade ; ce ne fut qu'au moyen d'un vésicatoire appliqué à chaque jambe , que je parvins à

faire diminuer l'enflure des mains ; à rendre la respiration plus libre & le pouls plus animé ; les urines reprirent leur couleur naturelle , la toux disparut , & le sommeil revint. Il sortit par les plaies des vésicatoires une quantité très-considérable d'humeur : on les tint long-temps ouvertes , & la malade recouvra la santé.

III^e OBSERVATION.

Je fus appelé le 18 février 1783 auprès de *Marie Ronx* ; du lieu de Lançon , âgée de quarante-trois ans ; son pouls étoit lent , & souvent intermittent ; ses urines en très-petite quantité , son premier sommeil toujours troublé par un réveil subit , accompagné de menaces de suffocation , ses crachats purulens , son haleine fétide ; elle ne pouvoit rester couchée ni sur l'un , ni sur l'autre côté , & étoit contrainte d'avoir sans cesse la tête élevée ; la respiration très-gênée , & ses pieds enflés , sembloient caractériser l'hydropisie de poitrine. Elle languissoit dans cette triste situation depuis quelques mois , quand je lui donnai mes soins. Vainement je lui fis faire usage d'apozèmes , de bouillons & de tisanes diurétiques , combinés avec les purgatifs : son mal empirait chaque jour ;

& il ne paroiffoit plus y avoir que très-peu de reffources pour elle, quand un jour, en la queftionnant de nouveau fur fa vie paffée, elle me dit avoir été fujette autrefois à des ulcères vagues qui fe portoiént irrégulièrement ou aux bras, ou aux jambes; mais que, malgré cette incommodité, elle s'étoit toujours bien portée, ces ulcères n'ayant jamais caufé chez elle aucun dérangement; & que d'ailleurs elle n'avoit pas cru devoir m'en faire mention, puifqu'elle en étoit entièrement guérie depuis quelques années. Je ne doutai plus dès-lors que l'hydropifie de poitrine ne fût occasionnée par cette même humeur vague qui, les années d'auparavant, venoit fe fixer aux extrémités, & y caufoit des ulcères: auffi me décidai-je fur le champ à lui faire ouvrir un cautère à la jambe. Le fuccès juftifia pleinement ma manière de voir. A l'aide de ce fecours & de la continuation de fes tifanes diurétiques, fa refpiration devint plus libre, fes pieds dégonflèrent; elle parvint infenfiblement à fe coucher fur les côtés; fes crachats perdirent leur couleur & leur purulence; les urines coulèrent en grande quantité, le pouls devint régulier & naturel, & elle a joui depuis d'une bonne fanté; *fin de l'histoire*

IV^e O B S E R V A T I O N.

Le nommé *Flamenc*, de Martigues, âgé de soixante-cinq ans, se plaignoit depuis quelques jours d'une grande difficulté de respirer, quand il me fit appeler le 12 décembre 1784. Il avoit le pouls très-irrégulier, ne pouvoit se coucher sur aucun côté; il sentoît dans la poitrine, quand il faisoit quelque mouvement du corps à droite ou à gauche, un corps pesant qui paroissoit suivre les mêmes impulsions; ses mains étoient engourdis au point qu'il ne pouvoit presque s'en servir; ses hypochondres étoient tendus & élevés; la soif étoient pressante, & les urines ne couloient point. Dans la vue de calmer cet éréthisme, j'ordonnai une tisane nitrée; deux jours après l'ipécacuanha, quelques purgatifs ensuite, & l'usage continué des cloportes dans les bouillons, & de l'oxymel scillitique dans les tisanes. Tous les symptômes persistèrent dans le même degré, à l'exception de la soif qui diminua, & des urines qui coulèrent un peu. Il n'en fut pas pour cela plus soulagé. Mais, voyant cette grande aridité tempérée, & n'ayant plus à craindre que les cantharides ajoutassent encore à cet éréthisme, je les fis appliquer

aux deux jambes ; il s'établit un écoulement considérable d'humeurs par cette voie : entretenu jusqu'au commencement de février, il dissipa tous les symptômes morbifiques, & la santé de cet homme se rétablit.

V^e OBSERVATION.

Le nommé *Ailhaud*, du lieu de Vitrolles, cordonnier à Martigues, âgé de 23 ans, m'ayant appelé le 24 octobre de la même année 1784, me dit qu'il avoit eu d'abord pendant une quinzaine de jours une toux considérable, laquelle ayant disparu, avoit fait place à un grand bruit dans la tête, dont il avoit été considérablement incommodé ; ce bruit, cessant à son tour, avoit été remplacé par un gonflement très-sensible au tact dans les muscles situés à la partie antérieure de la poitrine. En effet, en pressant avec le doigt, on sentoît une tumeur très-manifeste : j'ordonnai sur le champ l'application d'un large vésicatoire sur les fausses côtes du côté gauche ; il se fit une évacuation considérable, & cette dérivation, en fournissant une issue complète à l'humeur fixée dans le grand pectoral & le sous-clavier, le délivra de l'engorgement, & le malade fut parfaitement guéri sans autre secours.

On pourroit avec raison m'objecter les dangers qui pourroient résulter d'une pareille méthode dans bien des circonstances ; mais je n'ai point prétendu la présenter comme généralement applicable à toutes les hydropisies de poitrine : je me suis contenté d'avoir rapporté quelques cas heureux de ma pratique où la nature a triomphé seule d'un ennemi aussi redoutable, & où l'art, en l'imitant, a eu les mêmes succès : car je n'ignore point les suites fâcheuses que peut avoir une pareille évacuation, même spontanée ; j'en ai vu un exemple à Lançon chez la demoiselle *Liman*.

A une hydropisie de poitrine qui l'incommodoit depuis plus d'un an, se joignit l'ascite, & bientôt après une leucopneumonie. Dans cette infiltration universelle du tissu cellulaire, les membres avoient acquis une grosseur monstrueuse ; elle ne pouvoit même presque plus les soulever : il s'établit alors aux extrémités inférieures un suintement d'humeurs, qui fut suivi d'excoriation, & presque aussitôt d'une ulcération assez étendue. La gangrène ne tarda pas à gagner les parties ulcérées ; le quinquina que je prescrivis intérieurement, les lotions que je faisois faire avec la décoction de cette substance, ne

purent en arrêter les progrès, & la malade mourut quelques jours après, toute sphacelée.

Je suis bien éloigné de croire que si, antérieurement à cette évacuation naturelle, on avoit voulu par un vésicatoire ou un cautère, fournir une pareille issue aux eaux, il eût pu en arriver différemment. Un événement plus favorable étoit de toute impossibilité, & la raison en est claire: il s'étoit fait une détérioration totale des humeurs, & il existoit dans les liquides une dissolution absolue, qui ne permettoit plus d'espérer aucun succès des remèdes; c'est aux médecins sages à distinguer les cas où l'on peut faire usage d'une pareille ressource.

OBSERVATION

Sur la rétroversion de la matrice; par M. DUSSAUSOY, chirurgien en chef de l'hôpital général, & grand hôtel-dieu de Lyon.

Constance Lachat, femme de François Perraut, fabricant de bas de soie, âgée de trente-huit ans, & au troisième mois de sa cinquième grossesse, fit de sa hau-

teur, sur les fesses & les lombes, une chute qui fut déterminée par celle de la banquette de son métier, sur laquelle elle étoit assise, & qu'elle avoit négligé de bien assurer; c'étoit le 8 octobre 1785, à dix heures du soir. Elle avoit soupé comme à l'ordinaire; elle éprouva si peu de mal & si peu d'émotion de cet accident, qu'elle put se relever sans le secours de personne, & qu'elle auroit repris son travail, s'il eût été possible de réparer dans le moment quelques dommages arrivés à son métier, en conséquence de sa chute & de celle de la banquette qui en faisoit partie.

Cette femme se coucha donc sans avoir la plus légère inquiétude sur les suites de cette chute. Après un sommeil profond & tranquille, qui dura quatre heures, elle fut réveillée par des envies d'uriner qui la pressoient vivement, & qu'elle ne put satisfaire. Au sentiment incommode que produisit bientôt la rétention d'urine, sentiment qui devenoit de plus en plus pénible & insupportable, se joignirent dans la journée des douleurs très-considérables dans toutes les parties du bassin. Ces douleurs, qui étoient dirigées vers le rectum, s'accrurent pendant vingt-quatre heures, sans laisser aucune rémission. La

nature de ces douleurs, jointe à l'issue involontaire des urines, qui commencèrent à couler par regorgement trente heures après sa chute, & que la malade prenoit pour les eaux de l'*amnios*, lui fit croire qu'elle étoit sur le point d'accoucher. Dans cette persuasion, elle manda une sage-femme; celle-ci, après avoir employé le toucher, n'aperçut aucune des circonstances qui annoncent le travail de l'enfantement, & avoua ingénument qu'elle ne connoissoit rien au genre d'indisposition de cette malade.

Constance Lachat, peu satisfaite de cette réponse, prit la résolution de se faire apporter à l'hôtel-dieu; & toujours persuadée qu'elle devoit accoucher, elle se fit placer dans l'infirmerie des femmes en couche.

Les sœurs accoucheuses procédèrent bientôt à l'examen qu'avoit déjà fait la sage-femme de la ville quelques heures auparavant. Comme leurs recherches furent également inutiles, elles furent obligées à leur tour de suspendre leur jugement sur un symptôme ou phénomène qu'elles n'avoient point encore vu, & dont le caractère leur étoit parfaitement inconnu. Je fus appelé pour lever leur incertitude.

Je vis cette malade le 10 octobre à sept heures du soir, quarante-cinq heures après sa chute ; elle étoit excessivement fatiguée, & pouvoit à peine se tenir debout. L'abdomen étoit soulevé comme il l'est ordinairement sur la fin de la grossesse ; & si je n'eusse pas été informé précisément par la malade que ce soulèvement n'existoit que depuis deux jours, & qu'elle n'étoit véritablement enceinte que de trois mois, j'aurois bien pu prendre le développement extraordinaire de la vessie, (car elle s'élevoit de trois travers de doigt au dessus de l'ombilic,) pour celui qui est particulier à la matrice au neuvième mois de la gestation ; tant le globe qui résultoit de ce développement excessif, avoit de ressemblance avec le globe utérin.

La rétention d'urine bien reconnue, je me mis en devoir d'y remédier par le cathéterisme ; ce ne fut pas sans peine que je trouvai le méat urinaire, il étoit remonté dans le vagin derrière l'arcade du pubis ; & je ne parvins à y placer l'extrémité de l'algatie, qu'après avoir fait retirer la peau du pénil vers l'ombilic.

Cette opération n'eut pas le succès que je desirois ; la sonde pour femmes, ainsi qu'une pour hommes que j'y substituai,

ne purent pénétrer au-delà de trois pouces; il sortit à-peu-près un demi-setier d'urine; & cette évacuation ne produisit aucun changement dans la tumeur qui s'élevoit depuis l'hypogastre jusqu'à la région épigastrique.

Ce fut alors que, pour juger de la nature de l'obstacle, je portai mes recherches dans le vagin: je trouvai la paroi antérieure de ce conduit tendue & fort douloureuse; la paroi postérieure singulièrement relâchée, & formant, à l'aide de ce relâchement, une multitude de plis & de rides qui remplissoient toute la cavité, & qui se présentoient même à l'entrée de la vulve: son extrémité supérieure m'offroit un corps sphéroïde rénitent & immobile, qui remplissoit exactement l'excavation du bassin, excepté en devant, derrière la symphyse du pubis, où il existoit un vide capable d'admettre deux doigts. J'essayai à leur faveur d'atteindre le museau de tanche qui devoit y être placé. Mes tentatives furent infructueuses.

Après avoir réfléchi quelques instans sur le résultat de mes recherches, je fus persuadé qu'il y avoit rétroversion de la matrice; je fus encore fortifié dans cette opinion, quand j'eus introduit le doigt

dans l'intestin rectum, sur lequel le fond de la matrice reposoit de manière à ne pas s'y méprendre. L'indication la plus urgente me parut être de ramener la matrice à sa position naturelle : voici comment j'y procédai.

Je fis lever la malade ; je lui ordonnai de fléchir le tronc sur les cuisses, jusqu'à ce que la tête & la poitrine fussent posées sur le pied de son lit, que j'avois fait disposer, à dessein, beaucoup plus bas, que la hauteur de ses hanches. *Constance* fut assujettie par des aides dans cette position, qui devoit singulièrement favoriser le manuel que j'allois exécuter ; par-là les fesses étoient plus élevées que le reste du corps. M'étant placé à genou derrière la malade, j'essayai avec l'*index* & le *medius* de la main droite, introduits dans le rectum, de relever le fond de la matrice, tandis qu'avec l'*index* de la main gauche porté dans le vagin, je me proposai de saisir le museau de tanche pour le ramener dans l'axe du bassin dès qu'il auroit assez descendu pour être à la portée de ce doigt.

Cette manœuvre combinée ne réussit pas, & j'y renonçai après y être revenu à plusieurs reprises. Je crus alors qu'il convenoit mieux de diriger toutes mes

forces du côté du fond de la matrice, sans m'occuper de son col, qui étoit inaccessible à mes mouvemens.

Je portai donc, avec les ménagemens & les précautions requises, les cinq doigts de ma main droite dans le rectum; ce que je fis avec assez de facilité: je les plaçai à des distances égales les uns des autres sur tout le contour de la tumeur formée par le fond de la matrice, de manière à embrasser parfaitement sa circonférence; ces doigts ainsi disposés, je leur imprimai un mouvement assez fort, il est vrai, de bas en haut, & de devant en arrière, & la réduction de la matrice, qui s'opéra dans un instant, laissa mes doigts isolés & libres dans le rectum.

Après m'être assuré de la restitution du vagin & de l'orifice de la matrice dans leur position naturelle, la malade fut portée dans son lit. Je répétai le cathétérisme avec facilité, & la vessie fut entièrement vidée: la quantité d'urine évacuée alors fut d'une pinte & demie.

Comme la malade étoit dans un état très-douloureux avant ces manœuvres, qui l'avoient encore augmenté, je crus devoir lui prescrire une potion calmante & un demi-lavement. *Constance* eut un sommeil continu pendant six heures, &

évacua, avant de s'endormir, beaucoup d'excrémens durcis; elle n'eut plus besoin d'être sondée, les fonctions de la vessie se rétablirent dans la même nuit; enfin elle se trouva si bien le lendemain, que j'eus beaucoup de peine à la convaincre de la nécessité où elle étoit de garder le repos le plus exact. Je lui plaçai un pestifaire le quatrième jour; dès ce moment elle se promena sans éprouver la moindre incommodité; elle me témoigna bientôt l'empressement qu'elle avoit de retourner chez elle; je ne m'y opposai point: elle sortit de l'hôpital le 15 octobre, six jours après y être entrée.

Cet exemple de rétroversion de la matrice, la plus complète qu'on puisse la supposer, prouve que ce déplacement n'occasionne pas la plus légère douleur aux malades dans le moment où il arrive, & qu'il ne devient sensible que par la gêne qu'il produit dans la liberté des viscères ambiants.

La rétention d'urine, qui fut un des premiers effets de ce déplacement, n'arriva point par la compression du col de la vessie dans l'endroit où il rampé derrière la symphyse du pubis, puisqu'il y existoit un vide assez grand pour admettre deux doigts, comme je l'ai fait ob-

server ; c'étoit sur le tiers inférieur de cet organe que le col de la matrice faisoit une compression très-immédiate, & assez forte pour appliquer exactement ces parois l'une sur l'autre, & former par-là deux poches. C'est à ce changement de conformation que sont dues sans doute les difficultés que j'éprouvai à faire pénétrer ma sonde dans la poche supérieure.

On ne sauroit se dissimuler que l'accumulation de l'urine dans cette poche, à laquelle il ne fut pas en mon pouvoir de remédier avant de m'occuper de la réduction de la matrice, n'ait singulièrement retardé le succès des manœuvres que j'employai pour obtenir la réduction de la matrice. J'étois déterminé, si ma dernière tentative eût été aussi infructueuse que les précédentes, à ouvrir une issue aux urines par la ponction hypogastrique, & je crois que cette opération eût été dans ce cas aussi utile, que bien indiquée.

La facilité avec laquelle j'ai pu faire franchir à mes cinq doigts le sphincter de l'anus, m'étonna, & doit étonner en effet ceux qui connoissent les bornes de sa dilatation ordinaire ; cette facilité pourroit être attribuée, ce me semble ; avec assez de fondement à la paralysie commençante de cette partie, en conséquence de la com-

pression exercée depuis quarante-huit heures par le fond de la matrice déviée, sur les nerfs qui rampent dans l'intérieur du bassin.

Enfin, la dernière circonstance remarquable dans cette observation, c'est que la vessie, après avoir souffert une si grande distension, ait pu reprendre d'elle-même & sitôt son état naturel; ce phénomène s'explique d'une manière très-satisfaisante par l'excès d'irritabilité particulière aux femmes pendant la grossesse.

NOUVELLE MÉTHODE

DE TRAITER LES CANCERS;

Par M. PISSIER, maître en chirurgie, accoucheur & démonstrateur en cette partie, nommé par le Gouvernement de Champagne, à Troyes.

De tous les maux qui affligent la nature humaine, on convient généralement qu'il n'en est pas de plus cruels, de plus difficiles à guérir, & qui occasionnent plus de ravages que les cancéreux. Nous avons vu successivement les maîtres de l'art s'occuper de recherches constantes, de ten-

tatives souvent réitérées ; enfin , de travaux pénibles & soutenus , pour découvrir les moyens d'en arrêter le cours. Ces recherches ont été insuffisantes ; & s'il y a eu quelques cures , le grand nombre est dû à la chirurgie. Les remèdes internes n'ont point eu autant de succès ; mais l'usage de ces remèdes trop vantés n'a-t-il pas aggravé des maux déjà insupportables , accéléré même la fin d'une triste existence ?

Le défaut de succès par les remèdes tant internes qu'externes (a), n'offrant d'ailleurs aux malades , dans certains cas , que l'instrument tranchant , qu'on rejette dans d'autres , il étoit à présumer que la majeure partie seroit toujours réputée incurable ; mais les observations suivantes nous rassurent & nous présentent des ressources victorieuses. L'exposé de la conduite que j'ai tenue , & les effets avantageux qui en sont résultés , doivent dissiper nos doutes sur la découverte d'un suppuratif pour les ulcères cancéreux , tel que le

(a) Les caustiques sont également rejetés , excepté cependant certains cas où ils sont devenus avantageux. Voyez le Mémoire de M. le Dran , parmi ceux de l'Académie royale de Chirurgie.

desiroit M. *Le Cat*, qui ne doutoit pas de la possibilité de faire cette importante découverte (a).

La femme du sieur *Prérot*, ferrurier de cette ville, âgée de vingt-quatre ans, d'une petite stature & d'un tempérament sanguin, & enceinte de sept mois, fut attaquée (selon toute apparence) d'une humeur psorique à la mamelle droite. L'eau végéto-minérale fut employée sans autres précautions, & au bout de quelques jours, l'humeur s'étant portée sur les glandes mammaires, il y survint un engorgement avec fièvre, douleur, pulsation, &c. Ce fut dans cette circonstance que je fus appelé. Après avoir examiné cette femme, je lui conseillai ce que l'art indique dans une pareille occurrence; c'est-à-dire, les cataplasmes émolliens, la saignée, la diète, &c. Malgré tous ces secours, l'engorgement absceda, & le foyer fut ouvert avec l'instrument tranchant. La matière étoit louable, & la plaie fut pansée suivant la manière ordinaire.

Au bout d'un mois ou environ, il ne

(a) Voyez le Mémoire de cet auteur, couronné par l'Académie royale de Chirurgie, année 1777.

subfistoit qu'un petit endroit de l'ouverture qui fournissoit continuellement une suppuration visqueuse & séreuse, mêlée quelquefois d'un peu de lait. Par ce mélange, je jugeai de la difficulté d'obtenir une entière guérison, relativement à l'état où se trouvent ordinairement les mamelles à ce terme de grossesse, qui étoit alors de huit mois & demi. Je crus que pour y parvenir avec plus de facilité, il étoit de la prudence d'attendre l'évasion totale du lait; ce que je fis. Mais, quel fut mon étonnement ! trois semaines après l'accouchement, qui fut heureux, l'endroit ouvert & fistuleux avoit dégénéré en ulcère; les bords de la circonférence étoient légèrement renversés & enflammés, & l'étendue de l'ulcère étoit occupée par une escarre, en partie noirâtre, & en partie d'un vert de feuille morte; l'ichor qui en sortoit étoit d'une si grande fétidité, qu'elle étoit insupportable à la malade, & à ceux qui entroient dans sa chambre. Les glandes mammaires étoient engorgées de nouveau; l'ulcère occupoit la moitié de la mamelle, & s'aggrandissoit continuellement. Les douleurs étoient excessives, sur-tout après l'application d'un emplâtre que lui avoit été donné par une personne de cette ville, & qu'elle rejeta bientôt.

Le poulx étoit constamment fébrile & accompagné d'insomnie.

Voilà, ce me semble, des symptômes qui caractérisent assez évidemment un ulcère chancreux ou cancéreux (a), dont la cause n'étoit que locale & produite par une dépravation du lait, de la lymphe, ou de la partie gélatineuse en stagnation, par le défaut d'action de la part des vaisseaux mammaires.

Tel est l'état exact où se trouvoit alors la malade : état qui renversoit tout projet de tenter aucune espèce de traitement. Un palliatif étoit la seule ressource à employer dans cette circonstance. Mais rassuré par l'âge de la malade, par son bon tempérament, par les réflexions que je faisois depuis long-temps sur cette maladie (b), & par quelques succès que je

(a) Ils ne diffèrent que par leurs complications, leur siège, l'âge du malade, & par l'étendue des parties érèthisées & engorgées.

(b) J'ai concouru, à la vérité sans succès, (faute d'expérience,) avec M. *Peyrilhe*, pour le prix de Lyon qui lui a été décerné, & qu'il méritoit à tous égards. Sa théorie est lumineuse; mais les moyens qu'il apporte, ne nous dédommagent pas de l'attente où nous étions de trouver des remèdes meilleurs que ses prédécesseurs. Le *gas silvestre* dont il fait men-

venois d'obtenir, je fus déterminé à mettre en usage une méthode toute nouvelle, & j'eus la satisfaction de voir mes vœux remplis. En effet, trois jours suffirent pour faire changer les choses de face, & l'ulcère fut guéri radicalement en six semaines sans aucune opération. A mesure que la malade faisoit usage de la pommade, dont je donnerai bientôt la composition, l'escarre tomboit sensiblement, & étoit remplacée par des bourgeons charnus; l'ichor se changeoit en une suppuration louable, les douleurs s'évanouissoient, le sommeil devenoit bon : en un mot, la maladie prit une face nouvelle avec une rapidité qui m'étonne encore.

La méthode que j'employai se réduit à trois choses principales; savoir, les bains d'eau tiède, un régime convenable, & une application externe. Les bains furent pris au nombre de dix à douze, le matin seulement; & à chaque fois la malade y restoit une heure, quelquefois une

tion, m'a paru peu propre à la guérison de cette maladie. Je crois, au contraire, qu'il serviroit plutôt à la rétro-pulsion du virus dans l'intérieur, & feroit périr subitement les malades, sur tout si *ce gas* tenoit à la classe des acides, alkalis, &c.

heure & demie (a). Le régime consistoit en alimens de facile digestion, tel que la soupe, le riz, le vermicel, les légumes, le poisson, très-peu de viande; & la boisson étoit une légère infusion de réglisse & de chiendent. Quant à l'application extérieure, elle fut faite avec cette pommade :

℞. Huile de lin, six onces.

Cire blanche, deux onces:

Faites fondre le tout, & après que le mélange est refroidi, ajoutez la teinture d'opium préparée ainsi :

Versez sur quatre gros d'opium une demi-bouteille d'esprit de vin, bien rectifié; laissez digérer ensemble pendant quelques jours, afin d'en tirer une teinture complète.

Ayant mis la pommade dans un mortier, j'y versai par dessus une once de la teinture; par une longue trituration, je parvins à mêler parfaitement le tout. Telle est la pommade dont je me servis pour les pansemens, & à laquelle est dû sans doute le succès que j'obtins alors. On sa-

(4) Ces moyens sont absolument indispensables. Leurs bons effets se manifestent d'une manière aussi évidente que l'usage des fondans actifs, qui deviennent contraire à ces maux en les aggravant.

voit que l'opium étoit soporifique & calmant, mais on ignoroit qu'il fût anticancéreux ; cependant *Geoffroy*, dans sa Matière médicale, avoit dit qu'il amollissoit, qu'il relâchoit & qu'il accéléroit la suppuration.

A cette observation joignons-en une seconde.

Une dame de cette ville, âgée de quarante ans & au-delà, d'un tempérament sanguin & peu robuste, eut une des glandes mammaires du sein gauche engorgée, laquelle lui causoit de temps à autre des douleurs ; elle consulta un homme de l'art, qui lui prescrivit les fondans intérieurs, la pommade savonneuse de Goulard, &c. Loin d'en recevoir du soulagement, la douleur augmenta ainsi que la glande.

Comme elle tendoit à devenir bientôt carcinomateuse, l'amputation fut jugée absolument indispensable. Ce fut alors que cette dame me consulta ; je touchai la tumeur qui étoit de la grosseur de la moitié d'un œuf de poule, & très-douleuruse. Je ne crus pas que l'opération fût nécessaire. Elle me pria de lui donner mes soins.

Je prescrivis d'abord les bains tièdes ; elle en prit quinze à seize ; & pendant

leur usage, elle buvoit des bouillons rafraîchissans & adoucissans : après quoi j'appliquai sur la tumeur l'onguent, dont voici la formule.

24. Huile de lin, deux livres.

<i>Minium,</i>	} de chaque huit onces.
<i>Céruse,</i>	
<i>Cire neuve,</i>	
<i>Térébenthine</i> , trois onces.	
<i>Opium</i> , une once.	

Le tout fait selon l'art, en consistance d'onguent un peu solide.

Cet onguent étoit étendu sur une peau de chamois assez large pour couvrir un peu au-delà des glandes engorgées. L'emplâtre étoit renouvelé tous les huit jours. Enfin, peu de temps après, les douleurs se dissipèrent, & les glandes se fondirent. Cette dame jouit depuis de la santé la plus parfaite ; seulement il est resté une petite portion de glande engorgée, qui n'est probablement que le noyau de la tumeur, mais elle est insensible au tact.

La vertu résolutive, ou si l'on veut fondante de l'opium, est encore constatée par l'expérience suivante.

Une dame des environs de Troyes, âgée de cinquante-huit ans, qui avoit au sein gauche plusieurs glandes mammaires engorgées,

engorgées, avoit vu plusieurs chirurgiens : tous furent d'avis d'extirper, sans délai, ce groupe de glandes qui tendoit au carcinôme ; mais la crainte d'éprouver le triste sort des personnes auxquelles on avoit fait cette opération en cette ville (a), la détermina à demander mes conseils, toujours opposés à l'amputation : aussi n'a-t-elle pas de regrets de les avoir suivis (ce sont ces termes) ; car les glandes se sont dégorgées considérablement. Elle auroit été radicalement guérie, si elle n'eût pas discontinué l'usage des médicamens, & le régime que je lui avois prescrit. Six mois se passèrent sans qu'elle me donnât de ses nouvelles ; mais les glandes avoient grossi de nouveau : elle revint me trouver. Je lui conseillai la réapplication de l'onguent anticancéreux, l'usage des bains, un régime convenable, &c. Au bout de quelques jours, le mal commença à se dissiper ; la malade se porta mieux ; &

(a) La plupart avoient des ulcères cancroïdes au sein, & une autre, vers le petit angle de l'œil gauche. Leur état est devenu pire qu'auparavant. Le virus cancéreux reprit de nouvelles forces, il continua de ravager le lieu qu'il occupoit d'abord, & se porta sur d'autres endroits. Presque toutes ont péri malheureusement.

depuis ce temps (il y a un an), elle vit avec son sein, qui n'a nullement changé de nature, ni augmenté.

Cependant il ne faut pas se persuader que ce traitement n'échouera point dans certaines circonstances. On aura donc égard à l'âge des malades, à la complication (a), aux lieux, aux saisons, &c.; mais il se trouvera toujours des cas où les cures seront impossibles. Par exemple, lorsqu'il y aura complication de fièvre lente, d'obstructions squirrheuses dans les viscères du bas-ventre, principalement à la matrice, qui est presque toujours attaquée de squirrhe, quand les mamelles le sont de cancer, sur-tout à l'âge où les évacuations périodiques ont cessé; toutes les tentatives que l'on feroit alors ne serviroient qu'à rendre l'état des malades pire qu'il n'étoit auparavant.

Après avoir rapporté des faits qui prouvent la bonté du traitement que j'ai proposé, il ne me reste plus qu'à engager mes confrères à mettre en usage une méthode aussi douce, afin d'en confirmer les avantages par de nouvelles observations.

(a) Le vice cancéreux peut être joint avec les autres vices connus; principalement avec le scorbutique qui, je crois, est le plus ordinaire de tous.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1786.

Le mercure dans le baromètre s'est soutenu pendant neuf jours de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; deux jours de 27 pouces 11 lignes, à 28 pouces 1 ligne, & pendant vingt jours, il est descendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 7 lignes.

Le thermomètre du deux au quinze a été presque constamment au-dessous du terme de la congélation; savoir au matin une fois à $6\frac{1}{2}$; le 7, N-O; & le onze, à 6 N-E; trois fois à 5, une fois à 4; deux fois à 3; trois fois de 2 à $2\frac{1}{2}$, au-dessous de 0; deux fois à 0;

A midi une fois à 3, une fois à 2, quatre fois à $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, deux fois à 0, une fois 3, trois fois 2, deux fois 1 au-dessous de 0.

Au soir, trois fois 4; trois fois $3\frac{1}{2}$, deux fois 2, deux fois de 1 à $1\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, trois fois 1, une fois 2 au-dessus de 0.

Du quinze à la fin du mois, il a été constamment au-dessus du terme de la congélation de 1 à 8 degrés au matin, de $3\frac{1}{2}$ à $10\frac{1}{2}$ à midi, & de 1 à 9 au soir.

Les deux extrêmes ont été $6\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, & $10\frac{1}{2}$ au-dessus; ce qui établit une différence de 17 degrés.

Les vents ont soufflé 3 jours Nord, 6 jours N-E; 3 jours N O, 4 jours N-E, un jour N-E, un jour N, 4 jours S, 3 jours S-S-O, S-O, un jour O-N-O, 2 jours S-S-E, 2 jours E-S-E, un jour O-S-O.

Le ciel a été clair un jour , couvert dix jours, & variable vingt jours. Il est tombé onze fois de la neige, six fois des giboulées, une fois de la neige fondue, neuf fois de la pluie ; il y a eu un coup de tonnerre. Le 18 S., deux fois du brouillard, la Seine a charié quelques glaçons. Le 8 & le 9, il y a eu quelques coups de vent par le S. & S-O, le N-O a été très-piquant,

L'hygromètre a marqué au matin une fois 1 au-dessous de 0, cinq fois de 1 à $1\frac{1}{2}$, douze fois de 2 à $2\frac{1}{2}$, 9 fois de 3 à $3\frac{1}{2}$, & 3 fois 4 au-dessus de 0. Au soir deux fois 1 au-dessus de 0, huit fois de 1 à $1\frac{1}{2}$, cinq fois 2, deux fois 3, cinq fois 4, quatre fois 6, une fois 7 au-dessus de 0.

Il est tombé à Paris deux pouces dix lignes d'eau pendant le mois de mars.

La constitution de ce printemps a été remarquable par les contrastes ; le froid vif qui se manifesta du 22 au 27 du mois dernier, après une température printanière, s'adoucit tout-à-coup les 28 février & 1^{er} mars. Il se resserra vivement le 2 par le Nord, qui régnoit depuis quatre jours, & s'accrut par le N-E & le N-O, le baromètre marquant alors 27 pouces 7 lignes N-O. Le froid persista jusqu'au 15, où la température reparut très-douce, & se maintint ainsi jusqu'au 27 ; elle se resserra pendant quatre jours, & se radoucit le 31, le N. N-E régna, & le mercure se soutenant au-dessus de 28 pouces. Malgré la quantité de pluie & de neige qui est tombée pendant ce mois & le peu d'élasticité de l'atmosphère, puisque le mercure a été au-dessous de 28 pouces près de vingt-deux jours, l'hy-

gromètre cependant a montré beaucoup moins d'humidité que le mois précédent ; ce qui contraire , ou paroît contrarier le système *Sthalien*.

Cette variété des vents & ces contrastes dans la température, qui régner depuis plusieurs mois , n'ont cependant donné lieu à aucunes maladies particulières ; elles n'ont qu'entretenu celles qui régnoient déjà , & leur ont ajouté de plus un caractère bilieux, effet de la saison.

Ainsi les affections catarrhales ont continué de régner comme elles avoient fait précédemment ; un grand nombre d'entré elles a pris le caractère de péripneumonie bilieuse. Ces péripneumonies bilieuses n'ont exigé que peu de saignées, autrement les malades périssent dans l'affaiblissement. Après les délayans , les adoucissans , un émétique placé à propos dissipoit la teinte de sang dans les crachats : en général elles n'ont point été fâcheuses. Vers le milieu du mois , les pleuro-péripneumonies ont été nombreuses , elles ont paru de la même manière que les précédentes , & unies à une affection catarrhale & bilieuse. Le même traitement a convenu à ces secondes affections , & le point de côté cédoit à un émétique. Les rhumatismes aigus & goutteux ont été très-répandus ; ils ont exigé plus de saignées ; ils ont cependant moins offert d'accidens que le mois précédent. Les humes simples , les dévoiemens , les coliques , les fluxions , ont été très-communs ; les fièvres intermittentes se sont montrées en petit nombre , & les récidives en plus grand nombre. On a vu très-peu de petites véroles , & très-peu d'affection éruptives.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A R S. 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	-0, 4,	2, 17	0, 0	27	5, 9	27	5, 8	27	5, 5
2	-3, 1	-1, 10	-1, 18	27	5, 1	27	4, 11	27	5, 0
3	-2, 7	-0, 14	-3, 12	27	5, 0	27	3, 3	27	6, 4
4	-7, 3	-0, 16	-2, 9	27	8, 0	27	9, 5	27	10, 10
5	-5, 0	-0, 4	-3, 4	27	10, 10	27	9, 9	27	7, 6
6	-5, 12	-1, 9	-5, 4	27	3, 2	27	1, 1	27	0, 11
7	-7, 18	-3, 7	-5, 10	27	2, 10	27	5, 2	27	8, 1
8	-6, 4	1, 0	-2, 6	27	10, 0	27	11, 0	27	11, 3
9	-7, 2	0, 16	-1, 13	28	0, 2	28	0, 1	28	0, 1
10	-4, 7	-0, 6	-4, 3	28	0, 5	28	0, 9	28	1, 1
11	-7, 0	1, 3	-2, 0	28	1, 0	28	0, 9	28	0, 0
12	-4, 12	5, 0	-0, 15	27	10, 6	27	9, 7	27	8, 11
13	-1, 8	3, 11	0, 17	27	7, 11	27	6, 11	27	5, 9
14	-0, 8	3, 13	1, 6	27	7, 10	27	7, 11	27	6, 9
15	1, 14	9, 4	8, 11	27	4, 8	27	4, 3	27	4, 0
16	6, 9	9, 18	7, 14	27	5, 0	27	5, 2	27	4, 9
17	8, 1	11, 10	5, 9	27	3, 7	27	4, 0	27	4, 7
18	7, 0	12, 14	5, 16	27	3, 9	27	4, 4	27	5, 3
19	4, 10	9, 14	4, 2	27	6, 2	27	6, 8	27	7, 0
20	1, 11	9, 18	5, 16	27	7, 0	27	7, 0	27	7, 2
21	3, 3	9, 0	6, 15	27	7, 0	27	6, 11	27	7, 2
22	5, 5	8, 3	5, 17	27	8, 9	27	10, 0	27	9, 9
23	5, 5	13, 13	9, 18	27	8, 4	27	7, 0	27	6, 0
24	5, 9	10, 0	5, 6	27	5, 9	27	5, 9	27	6, 9
25	4, 0	9, 0	6, 0	27	7, 2	27	7, 9	27	6, 11
26	3, 4	7, 14	1, 8	27	5, 7	27	6, 6	27	7, 5
27	-1, 14	2, 5	0, 13	27	8, 3	27	8, 7	27	8, 11
28	1, 3	3, 0	0, 4	27	9, 2	27	10, 6	27	11, 8
29	1, 6	3, 9	0, 10	27	11, 7	27	11, 3	27	11, 5
30	0, 4	4, 8	2, 5	27	10, 11	27	10, 10	27	11, 8
31	0, 0	8, 4	4, 0	27	11, 10	27	11, 4	27	11, 2

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. cou. froid. vent.	N-E. co. froid, vent.	N-E. cou. froid, vent, pluie.
2	N. c. neig. froi. vent.	N. cou. froid.	N. couv. froid.
3	N. couv. froid.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem</i> , vent.
4	N. ferein, froid.	N. <i>idem</i> , neige.	N. couv. froid.
5	N. nua. froid.	E. nuages froid.	E. <i>idem</i> , vent.
6	E. co. froid, ve.	E. co. fro.v.nei.	E. <i>idem</i> . neige.
7	E. <i>idem</i> , neige.	N. <i>idem.</i>	N. couv. froid.
8	N. couv. froid.	N-E. c. fro. nei.	N E. <i>id.</i> neige.
9	N-E. fer. froid.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
10	E. couv. froid.	N-E. nua. froi.	N-E. fer. froid.
11	E. ferein, froid.	S. <i>id.</i> brouilla.	S. couv. froid.
12	S-O. cou. froid.	S. cou. froid.	S-E. nuag. froi.
13	E. nuag. froid.	E. <i>idem.</i>	E. c. fro. nei. pl.
14	E. couve. froid.	E. couv. frais.	S-E. cou. froid.
15	S-E. cou. froid, pl. brouillard.	S. co. tempéré.	S-O. co. doux. S-O. <i>idem</i> , plu.
16	S-O. co. doux.	S-O. <i>idem.</i>	
17	S-O. <i>id.</i> humid.	S-O. <i>idem.</i>	N-E. cou. dou.
18	S-E. co. do. pl.	S-O. co. chaud.	S-O. cou. frais.
19	S-O. cou. frais.	S-O. c. tempér.	S-O. c. fra. aur. b.
20	E. fer. froi. bro.	S-O. nu. doux.	N-E. fer. frais.
21	S. fer. froid.	S-O. cou. dou.	S-O. cou. frais.
22	S-O. co. frais.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
23	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. chau. v.	S-O. co. do. ve.
24	S-O. <i>id.</i> ve. pl.	S-O. co. tempé.	S-O. co. fra. v.
25	S-O. c. frai. ve.	O. cou. doux.	S-O. <i>idem.</i>
26	S-O. co. froi. pl.	S-O. cou. fra v.	N. co. froi. ve.
27	O. c. fro. v. grê.	O. c. froi. v. nei.	O. <i>id.</i> nei. grêfil.
28	O. <i>idem</i> , grêfil.	N-E. <i>id.</i> grêfil.	N. fer. froi. ve.
29	N. co. froi. nei.	N. co. fro. neig.	N. c. froi. neig.
30	N. couv. froid.	E. <i>idem.</i>	E. cou. froid.
31	E. ferein, froid.	E. fer. doux.	E. ferein, froid.

308 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 13, 13 deg. le 23
 Moindre degré de chaleur. -7, 18 le 7

Chaleur moyenne. 2, 2 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*
 mercure. 28, 1, 1, le 10

Moindre élév. du mercure. 27, 0, 11, le 6

Elévation moyenne. 27, 7, 9

Nombre de jours de Beau... 4

de Couvert... 25

de Nuages... 2

de Vent. 8

de Brouillard. 3

de Pluie. 6

de Neige... 10

de Grésil... 2

Quantité de Pluie. 5 7, lig.

Evaporation. 8 0

Différence. 2 5

Le vent a soufflé du N. 21 fois

N-E. 11

S. 2

S-E. 4

S-O. 25

O. 6

TEMPÉRATURE, froide & humide.

MALADIES : rhumes, & quelques fluxions
 de poitrine.

Plus grande sécheresse... 37, 0 deg. le 27

Moindre. 7, 0 le 10

Moyenne. 23, 4

A Montmorency, ce premier avril 1786.

JAUCCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mars 1786; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée, qui avoit repris dans les derniers jours du mois dernier, a continué jusques vers le milieu de celui-ci : elle a même été très-forte dans certains jours : le 6, la liqueur du thermomètre a été observée à $7\frac{1}{2}$ degrés, au-dessous du terme de congélation, &c., le jour suivant, elle étoit descendue à celui de $8\frac{1}{2}$ degrés (a). Un vent de sud, qui a succédé à celui du nord, le 15 du mois, a adouci considérablement le temps, de façon que le 18, la liqueur du thermomètre s'est presque élevée jusqu'au terme du tempéré. Cependant elle s'est encore rapprochée, les derniers jours du mois, du terme de la congélation, le vent étant retourné au nord.

Le mercure dans le baromètre a été observé presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces. Le 18, il étoit descendu à celui de 27 pouces 5 lignes. Il y a eu quelques jours de neige, mais peu abondante, du 1^{er} au 12 du mois : il en est encore tombé en petite quantité à la fin du mois. Nous avons

(a) Il faut observer que quoique mon thermomètre soit placé au nord, de hautes murailles, qui entourent le lieu de son emplacement, ne permettent pas à l'air de faire sur la liqueur du thermomètre les impressions qu'il fait dans des emplacements dégagés, &c nous croyons avec fondement qu'il en résulte une différence d'à peu près $1\frac{1}{2}$ degré, de la hauteur du thermomètre.

310 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

eu plusieurs jours de pluie depuis le 15 jusqu'à la fin du mois.

Le 24 on a entendu un coup de tonnerre, précédé d'un éclair.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ ligne.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

13 fois du Nord vers l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuag.

9 jours de pluie.

10 jours de neige.

1 jour de grêle.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mars 1786.

Outre la continuation des péripneumonies, dont il a été fait mention au mois précédent, la maladie aigue dominante a été la fièvre con-

tinue catarrhale , qui dans son début étoit inflammatoire , portant tantôt à la tête , & tantôt à la poitrine , mais attaquant le plus souvent les viscères de cette dernière partie , avec tous les symptômes de la péripneumonie , & même dans quelques-uns des crachats sanguinolens ; le sang tiré des veines se trouvoit plus ou moins couenneux , ou bien il étoit d'un rouge brillant. Cette circonstance obligeoit de recourir promptement à plusieurs saignées. Mais bientôt on s'apercevoit que la maladie prenoit la marche de la fièvre continuë rémittente , avec les symptômes de la fièvre putride ou bilieuse , & dont en conséquence le traitement devoit être combiné avec celui qu'indiquoient les symptômes de la péripneumonie : cependant les remèdes laxatifs étoient spécialement indiqués ; d'autant plus que la crise de la maladie avoit sur-tout lieu par des selles bilieuses. De plus nous avons eu à traiter des fièvres catarrhales , compliquées de saburre dans les premières voies , & quelques rhumatismes goutteux , avec la même complication. Un bon nombre de personnes , dans le peuple , ont été les victimes de la fièvre maligne , souvent par l'omission ou le déplacement des remèdes , qui auroient dû être prescrits dans les commencemens de la maladie.

Un grand nombre de personnes de tous états ont essuyé de gros rhumes , qui étant négligés ont eu des suites fâcheuses , ayant été suivis de suppuration dans les poumons & de la phthisie.

Beaucoup de vieillards & de cacochymiques sont morts assez inopinément , quelques-uns d'apoplexie.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

De Bononienſi ſcientiarum & artium inſtituto atque Academia commentarii ,
Tom. vj. Bonon. 1783. *Grand in-4°*
avec des gravures.

1. L'hiſtoire des dernières années de l'inſtitut de Bologne , contient entr'autres les éloges , 1°. de *Laure Baſſi* , morte en 1778. Elle occupoit de ſon vivant la chaire de phyſique expérimentale de l'inſtitut : cette chaire a été confiée après ſa mort à ſon époux M. *Joſeph Veratti*. L'étendue des connoiſſances de cette femme ſavante l'a rendue célèbre à juſte titre ; mais ce qui la rend bien respectable , c'eſt ſa très-grande modéſtie & les ſoins les plus vigilans qu'elle donnoit à l'adminiſtration de ſon domeſtique ; 2°. d'*Anne Manzolini* , née *Morand*. Un penchant très-vif la porta à l'étude de l'Anatomie ; & elle fit tant de progrès dans cette ſcience , que l'inſtitut la désigna pour la profeſſer. Paſſons aux mémoires & opuscles relatifs à notre objet , que ce volume renferme.

Le premier eſt de feu M. *Ballanti*. L'auteur ſ'y occupe des organes de la voix de quelques animaux , comme chiens , chats , veaux , étourneaux , pies , &c. Partisan de la théorie de *Ferein* , il attribue les changemens de la voix à la diverſe tenſion des ligamens de la glotte , plutôt qu'au plus ou moins d'ouverture de cette

fente. Ses observations faites sur l'étourneau & sur les oiseaux en général, sont très-intéressantes, & paroissent absolument prouver que la glande thyroïde constitue une partie essentielle des organes de la voix. La mort ayant empêché M. *Ballanti* de poursuivre ses recherches, M. *Cajetan Utini* l'a remplacé : il a soumis à ses expériences des hérons, des poules d'eau, des chouettes, des piverts, des merles, perroquets, chardonnerets & solitaires.

Dans le second mémoire M. *Tacconi* donne les détails de l'ouverture du cadavre d'une fille de 15 ans. Cette jeune personne étoit tombée de haut à l'âge de cinq ans, & depuis ce temps elle n'avoit eu que ce qu'on pourroit appeler *vitam minimam*. Sa respiration sur-tout étoit absolument imperceptible ; & aucun mouvement du nez, de la poitrine, ni du ventre n'en faisoit appercevoir le jeu. Ouverte après sa mort, on a trouvé les poumons froncés & compacts ; le cœur, au lieu d'une forme conique, avoit celle d'un cube ; le ventricule postérieur de ce viscère étoit fort dilaté ; les gros vaisseaux sanguins des poumons fermés, concrets, & sans sang ; le trou oval ouvert, & plus grand à proportion que chez les enfans qui n'ont pas encore vu le jour. Il est probable que lors de la chute & par les effets du saisissement, le sang s'est porté en abondance & avec violence vers le cœur, qu'il a rouvert le trou oval, & que depuis ce moment la circulation ne s'est faite que dans les artères qui partent de l'aorte, sans s'étendre aux vaisseaux pulmonaires.

M. *Sgarzi* décrit dans le troisième mémoire la préparation & les propriétés de l'éthiops vé-

géal du laudanum. On prend le résidu du laudanum liquide de Sydenham ; on le fait sécher & ensuite torréfier jusqu'à la diminution d'environ un tiers. L'objet de cette torréfaction est de lui enlever la partie narcotique, & de ne lui laisser que ses principes astringens. On humecte de nouveau cette substance avec du vinaigre fort ; & après l'avoir fait sécher une seconde fois, on la conserve pour l'usage. L'auteur assure que c'est un excellent remède dans les pertes de sang, les dysenteries, les hémorrhagies utérines, les vomissemens & crachemens de sang ; qu'il agit avec autant d'efficacité que de promptitude & de sûreté.

Dans le quatrième mémoire, M. *Tacconi* expose les raisons qui, dans les rétentions d'urine, le déterminent à faire la ponction de la vessie, au dessus du pubis plutôt qu'au périnée.

On lit ensuite la description de l'ouverture d'un cadavre par M. *Brambilla*. Un soldat faisant de violens efforts pour aller à la selle, eut le mésocolon droit déchiré ; & une partie des intestins grêles, qui s'étoit insinuée dans cette déchirure, y fut étranglée : la partie droite du colon étoit d'ailleurs dans une position contre-naturelle ; elle étoit attachée avec un ligament particulier au péritoine, dans les environs de la ligne blanche ; & il est probable que ce vice de conformation a été la cause prédisposante de l'accident qui a été suivi de la mort.

Le même observateur rend compte encore d'un bubonocèle étranglé & gangrené, qui contenoit une partie de l'omentum & du colon : pendant un long temps les excréments sortoient de l'ouverture causée par la gangrène : une cicatrisation parfaite a remis les choses dans leur ordre naturel.

M. Galeazi est le rédacteur de l'opuscule qui contient la description d'une maladie survenue à une jeune fille très-vive, contrainte de se faire religieuse. Peu de temps après l'émission des vœux, cette personne, dont le flux menstruel s'étoit supprimé, fut attaquée d'un vomissement de sang continu, auquel se joignirent des convulsions, un sommeil léthargique, l'aphonie, &c. Une ventouse scarifiée appliquée à la nuque, dissipa ces premiers accidens ; & la nature opéra la guérison des autres par des sueurs noires comme la suie des cheminées, & par des urines ressemblantes à l'encre. La sueur perça d'abord aux paupières, & ensuite aux autres parties du corps, surtout aux aisselles. On pouvoit enlever le résidu qu'elle laissoit sur la peau, comme on fait la suie, & le linge en étoit teint ; l'urine, filtrée à travers le papier gris, passoit claire comme de l'eau, & laissoit sur le filtre une poudre noire. Cette substance colorante ne se séparoit point spontanément de l'urine par le repos, mais bien lorsqu'on avoit mêlé de cette urine avec de l'autre : alors elle se déposoit en forme de sédiment.

Le morceau suivant présente la description de trois plantes qui ne sont que très-peu connues ou ne se trouvent pas à leur place dans les distributions botaniques. Ces végétaux sont l'*Alisma Parnassifolia* des Apennins, la *Psoralea Palestina*, & l'*Euphorbia viminalis*.

L'analyse chymique de l'huile d'olives par M. Pozzi, attire ensuite notre attention : l'auteur, après avoir entretenu le lecteur sur la maturité des olives, les signes qui la font connoître, ainsi que la bonté de l'huile ; remarque

qu'il est parvenu, au moyen des distillations répétées, à se procurer une huile claire comme de l'eau, & aussi pénétrante que l'huile animale de *Dippel*. Il a essayé cette huile sur une main paralytique avec tout le succès qu'il pouvoit desirer.

Voici la formule du sirop fébrifuge que *M. Joseph Mosca* croit aussi efficace que le quinquina, & même préférable à cette écorce dans plusieurs cas, sur-tout dans ceux où il y a quelque inflammation interne.

Prenez parties égales de suc épuré de feuilles de *scordium*, de *chardon-bénit*, de *camomille*, de *petite-centaurée*.

Ajoutez-y autant de sucre très-blanc que vous voudrez.

Faites-en un sirop, dont on prendra une once, six ou huit heures avant l'accès.

Dans la dissertation suivante, *M. Galli* se déclare partisan du sublimé corrosif administré dans les maladies vénériennes d'après la méthode de *Van-Swieten*, avec cette différence qu'à l'eau de-vie simple il substitue l'esprit-de-vin délayé & adouci avec un peu de sirop de citron.

Comachio est un petit endroit situé dans l'état ecclésiastique, bâti sur un terrain marécageux; une année humide & froide y avoit causé la disette des vivres & une épidémie violente d'une fièvre bilieuse-vermineuse, accompagnée de convulsions, de pétéchies & d'autres symptômes fâcheux. *M. Canuti* décrit cette épidémie, & le traitement qui paroît

avoir le mieux réussi. Parmi les remèdes dont il se loue particulièrement, sont les lavemens d'huile d'olives, & l'usage interne de l'huile d'amande douce, avec le nitre d'antimoine, pour expulser les lombrics.

M. *Veratti* indique dans la dissertation suivante les changemens que le lait subit dans l'estomac & le canal intestinal : il a soumis à ses expériences un grand nombre d'animaux différens ; il leur a fait prendre du lait ; & dans tous cette liqueur a été trouvée coagulée, en les ouvrant ; la seule différence qu'il y avoit étoit que dans les ruminans le caillé ne se trouvoit que dans le quatrième ventricule & par morceaux, tandis que dans les autres le tout formoit une espèce de fromage. Il paroît que dans le vivant ce coagulum se dissout peu-à-peu, & passe par le pylore. Quoique M. *Veratti* ait fait bouillir le lait avant de le donner aux animaux, qu'il y ait mêlé tour-à-tour du sucre, du sel & du miel, il n'a pas pu l'empêcher de se coaguler ; il a éprouvé ces caillés tirés de divers intestins, & mêlés à du lait nouveau ; ils ont tous causé la séparation de la partie caseuse d'avec la partie séreuse : celui qui étoit tiré du duodenum sur-tout, a promptement opéré ce changement. L'auteur conclut de ces expériences qu'il est essentiel pour la digestion que le lait se coagule, & qu'il devient indigeste lorsque ce coagulum n'est pas assez complet, ou qu'il contracte trop de fermeté. Il y a peut-être d'autres causes que le plus ou moins de fermeté de ce caillé qui s'opposent à la digestion : il est probable que ce coagulum n'est pas de la nature du fromage, mais de celle du lait pris lorsqu'il

est dans l'état naturel ; & c'est ce qu'il importeroit d'examiner. Le vice des sucs digestifs altère-t-il le lait , il tourne en fromage , ou dégénère d'une autre manière , & devient par là indigeste.

Nous renvoyons au recueil même pour les analyses chymiques des anciens bains de Porretta , & d'une vapeur inflammable qui s'échappe des fentes des montagnes dans lesquelles il se trouve de la pétrole ou bien du soufre , par M. *Baffi*.

Les deux mémoires suivans ont pour sujet la propagation de l'anguille. Leurs auteurs sont MM. *Monti* & *Mundinus*. Ce poisson, selon ces savans est ovipare ; les ligamens qui s'étendent le long du dos sont les ovaires , & les prétendus jeunes que quelques naturalistes croient avoir vu , des vers frongles.

Ce volume est terminé par un supplément aux recherches de M. *Scarpa* sur les organes de l'ouïe dans les oiseaux. M. *Galvani*, qui en est l'auteur , avance qu'ils ont une *chorda tympani* ; que le cône creux et tronqué au labyrinthe a la plus grande conformité avec le limaçon dans les animaux à mamelles , principalement à l'égard de la manière dont la portion molle du nerf acoustique s'y distribue.

Institutions de médecine-pratique de M. CULLEN, &c. Troisième & dernier Extrait.

2. La seconde partie du tome ij de ces institutions , comprend les maladies nerveuses. M. *Cullen* désigne sous ce nom toutes les affections

contre-nature du sentiment & du mouvement, qui ne sont point accompagnés de fièvre, comme symptôme de la maladie primitive. Il y comprend aussi toutes celles qui ne dépendent point d'une affection locale des organes, mais d'une affection plus générale du système nerveux, & des propriétés de ce système sur lesquelles sont fondés le sentiment & le mouvement. Cette classe de maladies est divisée en quatre ordres principaux, désignés par les noms de *comata*, *adynamia*, *spasmi* & *vesania*.

L'ordre des *comata*, qui consistent dans une interruption des propriétés du sentiment & du mouvement volontaire, comprend toutes les affections soporeuses; mais M. Cullen n'y distingue que deux genres, qui sont l'apoplexie & la paralysie; car les autres affections, telles que le *carus*, le *cataphora*, le *coma* & la léthargie ne diffèrent de l'apoplexie que par le degré seulement.

« La cause prochaine de l'apoplexie, selon M. Cullen, est en général tout ce qui interrompt le cours du fluide nerveux du cerveau aux muscles, du mouvement volontaire, ou en tant que le sentiment est affecté, tout ce qui s'oppose au cours de ce même fluide, depuis les extrémités sensibles des nerfs jusqu'au cerveau ».

M. Cullen ne croit pas que la respiration stertoreuse, qu'on a pris pour la marque de l'état le plus violent de la maladie, soit un symptôme essentiel, puisque cet état n'accompagne pas toujours l'apoplexie, lors même qu'elle est portée au plus haut degré.

L'interruption du cours du fluide nerveux, qui produit l'apoplexie, peut, selon M. Cullen,

venir , ou de la compression de l'origine des nerfs , ou de quelque cause qui détruit la mobilité du fluide nerveux. Ce savant professeur ne laisse rien à dire sur les différentes causes de compression qui peuvent suspendre le mouvement & le sentiment. Il rapporte aux causes qui produisent l'apoplexie en détruisant la mobilité du fluide nerveux, les gaz méphitiques qui s'élèvent des substances en fermentation , la vapeur du charbon allumé , celle du mercure , du plomb & des autres substances métalliques , l'opium , l'esprit-de-vin & plusieurs autres poisons narcotiques. Il ajoute à ces causes l'action du froid , les secousses , la commotion électrique & certaines passions de l'ame. Nous devons observer que l'effet des gaz méphitiques ressemble plus à la syncope qu'à l'apoplexie , en ce que dans la première la respiration & le mouvement du cœur sont suspendus , ce qui n'a pas lieu dans l'apoplexie , & peut-être ici l'exactitude ordinaire de M. *Cullen* à bien distinguer & caractériser les objets est-elle en défaut.

Les causes d'apoplexie rapportées par M. *Cullen* ne sont, pour ainsi dire , que des causes passives. Nous avons eu occasion d'observer un cas où l'apoplexie sembloit être l'effet d'une cause active & le résultat d'une sensibilité égarée. Un médecin célèbre qui étoit menacé depuis deux ans d'une apoplexie ; & qu'aucun remède n'a pu soustraire à ce malheur prévu , nous faisoit tous les jours part des sensations qu'il éprouvoit. Il nous disoit qu'à chaque instant il sentoit en lui une espèce de lutte de tous les organes contre la tête , & que les premiers lui sembloient faire l'office d'un piston qui

pouffoit fortement le fang vers la dernière. Le moment fatal qu'il redoutoit étant arrivé, on trouva en effet, à l'ouverture de son cadavre, la tête & la plupart des organes de la partie supérieure du corps gorgés de fang, & toutes les parties inférieures dans un état de constriction spasmodique qui en avoit chassé ce fluide. Ainsi l'apoplexie paroît quelquefois être la suite d'un mouvement déordonné des organes, ou bien d'une réaction vicieuse du principe sensitif luttant contre quelque obstacle invincible, comme dans les cas où l'épilepsie est occasionnée par la présence d'un corps étranger introduit dans quelque partie, & ceux où l'hystéricisme est déterminé par un état particulier des organes de la génération. L'apoplexie causée par le spasme du cerveau ou de quelqu'une de ses parties (car il y a des auteurs qui soupçonnent avec raison l'existence de cette cause), doit être aussi regardée comme l'effet d'une cause active & prise dans la nature des pouvoirs moteurs égarés dans leur action; de sorte que s'il y a des apoplexies causées par un défaut de mobilité dans les nerfs, il y en a aussi qui sont occasionnées par une mobilité excessive.

M. Cullen expose avec beaucoup de détail tous les moyens prophylactiques par lesquels on peut prévenir l'apoplexie. Il n'admet point le vomissement parmi les moyens curatifs, de crainte de pousser le sang avec trop de force dans les vaisseaux de la tête. Cette crainte nous paroît plus fondée sur des raisonnemens théoriques que sur l'observation & l'expérience, qui ont toujours fait voir le vomissement comme un des moyens les plus propres

à produire une puissante diversion aux affections de la tête (a).

Le second genre des *comata* que M. Cullen distingue, est la paralysie. Elle diffère de l'apoplexie en ce qu'elle n'affecte que certaines parties du corps. Une de ses espèces les plus fréquentes est celle qui affecte tous les muscles d'un des côtés du corps; & alors la maladie se nomme *hémiplegie*. M. Cullen n'a pas renfermé dans sa définition de la paralysie la perte du sentiment, parce que ce dernier symptôme n'est pas constant. Il ne s'arrête point à la paralysie qui est une affection morbifique des muscles, non plus qu'à celle qui dépend d'une affection des nerfs dans une partie de leur cours entre le cerveau & les organes du mouvement. Il ne s'étend que sur les affections paralytiques plus générales, & sur-tout sur l'hémiplegie. M. Cullen fonde la cure de la paralysie sur les mêmes principes que celle de l'apoplexie, à moins que la maladie n'ait subsisté quelque tems; que les symptômes qui marquent une compression considérable de l'origine des nerfs n'aient disparu, & que la maladie ne vienne évidemment de quelque substance narcotique. Ici M. Cullen pèse avec beaucoup de justesse les avantages & les inconvéniens des divers stimulans qui ont été employés. Il dit n'avoir observé aucun effet des vésicatoires & du quinquina, que les stimulans internes sont rarement efficaces, & que toutes les fois qu'il y a quelque doute sur la nature & l'état de la maladie, ils peuvent être nuisibles. Il veut

(a) M. Boucher a enrichi le Journal de médecine d'un Mémoire sur l'apoplexie, (1776, tom. xlvj, pag. 363--452--536.) C'est l'écrit le plus profond & le plus instructif qui ait été publié sur cette maladie.

sur-tout que l'électricité ne soit appliquée que sur les parties éloignées de la tête, bien éloigné en cela de la témérité de ceux qui n'ont pas craint de donner la commotion électrique au cerveau même.

Le second ordre des affections nerveuses sont les *adynamies*, qui consistent dans une foiblesse, ou perte du mouvement dans les fonctions vitales ou animales. Il comprend la syncope, la dyspepsie & l'hypochondriase.

Ce que M. *Cullen* dit sur la cause prochaine de la syncope, qu'il fait dépendre ou d'une diminution dans l'énergie du cerveau, ou d'une affection organique du cœur ou des grands vaisseaux, est aussi ingénieux que vraisemblable. Cet auteur ne déploie pas moins de sagacité dans l'exposition des caractères de la dyspepsie, & des moyens curatifs qui lui conviennent. Il établit des distinctions entre l'hypochondriase, ou les affections hypochondriaques, connues ordinairement sous le nom de *vapeurs*, & la dyspepsie, qui se combine souvent avec l'affection hypochondriaque. Il a aussi distingué avec raison celle-ci de l'hystérie que la plupart des auteurs ont confondue avec elle. M. *Cullen* dit que les femmes sont sujettes à l'affection hypochondriaque, ce qui est vrai, & nous en avons vu plusieurs exemples; mais ce qui est plus rare, c'est que, selon ce savant professeur, les hommes ne sont point exempts de l'hystérie. Il présume que cette dernière affection vient d'une turgescence du sang dans l'*uterus*, ou dans d'autres parties du système génital; chacun sait que ce système dans les hommes n'a point ce caractère d'activité qui produit dans les femmes des effets si variés; cepen-

dant nous nous en rapportons à ce célèbre médecin sur un fait qui nous est inconnu.

M. *Cullen* a fait aussi de l'hypochondriase une maladie distincte de la mélancolie, quoiqu'il avoue qu'il ne sauroit les distinguer dans tous les cas, sur-tout lorsque le même tempérament est commun aux deux affections. Il prétend que quand l'imagination faussée du malade roule sur d'autres objets que sa santé, ou quand, quoique relatifs à sa santé, ils sont sans fondement & d'un genre absurde, ce cas doit être considéré comme celui d'une mélancolie, plutôt que d'une hypochondriase. Nous sommes portés à croire que ces deux maladies ne sont que des degrés différens de la même affection; car nous avons vu des hypochondriaques passer à la mélancolie par une augmentation d'intensité dans leur premier état; & cela nous paroît d'autant plus vraisemblable, que d'après M. *Cullen* même, la mélancolie est affectée à un certain tempérament du corps, qui est celui des hypochondriaques, & que le régime, les précautions, & les moyens curatifs qu'il indique pour la mélancolie conviennent à l'hypochondriase. Il dit aussi que dans la mélancolie l'équilibre du système sanguin est rompu du côté des veines, ce qui a sur-tout lieu dans l'hypochondriase. Il nous semble même que M. *Cullen*, en traitant de l'une & de l'autre affection, n'insiste pas assez sur ce point. Ce défaut d'équilibre, qui existe principalement dans le système de la veine-porte, dont M. *Cullen* ne parle point, a toujours été reconnu pour avoir la plus grande influence dans l'hypochondriase & la mélancolie; de manière que dans l'une & l'autre, l'état du cerveau, en tant que

que l'ame est affectée, semble n'être qu'une affection sympathique qui a sa source dans le foie ou dans ses dépendances. En effet, une déjection bilieuse, ou quelques gouttes de sang répandues par les hémorroïdes, ont souvent changé tout-à-coup & d'une manière surprenante l'état des malades dans l'hypochondrie & la mélancolie; & *Hippocrate* dit formellement que celle-ci a souvent été dissipée par un flux hémorrhoidal.

Les affections spasmodiques composent le troisième ordre des maladies nerveuses. Elles consistent dans un état contre-nature de contraction ou de mouvement des fibres musculaires ou motrices dans quelque partie. *M. Cullen* n'a point adopté la méthode ordinaire des nosologistes, qui est de diviser les spasmes en deux ordres, en spasmes proprement dits & en convulsions. Il a vu que la plupart des maladies qu'on doit rapporter aux affections spasmodiques à l'égard des contractions toniques ou cloniques, sont d'un genre mixte. Cela l'a déterminé à les diviser conformément à la division des fonctions en animales, vitales & naturelles. Les affections spasmodiques des fonctions animales, sans fièvre, sont le tétanos, l'épilepsie & la danse de Saint-Gui. Le chapitre qui traite de l'épilepsie mérite sur-tout d'être médité par les gens de l'Art. Les affections spasmodiques des fonctions vitales comprennent la palpitation du cœur, la dyspnée ou difficulté de respirer, l'asthme & la toux convulsive. Les affections spasmodiques des fonctions naturelles présentent la pyrosis ou ardeur d'estomac, affection fréquente en Ecosse & encore plus dans la Laponie, différente de la

gastrodynie & de la cardialgie, & qu'on n'avoit point encore fait entrer dans aucun cours de Médecine; la colique, le *cholera-morbus*, la diarrhée, le diabète, l'hystérie & la rage canine ou hydrophobie.

On fera peut-être surpris de trouver la diarrhée, & sur-tout le diabète au nombre des affections spasmodiques. Mais comme M. *Cullen* a défini le spasme, un état de mouvement contre-nature, ces deux maladies se trouvent naturellement renfermées dans sa définition. Il est vrai qu'on pourroit lui objecter que tout s'opérant par de certains mouvemens dans les corps animés, & leurs maladies dépendant de l'irrégularité de ces mouvemens, elles pourroient toutes, à la rigueur, s'appeller spasmodiques. A l'égard de la diarrhée, cet auteur observe avec beaucoup de raison, qu'on a trop abusé des purgatifs dans le traitement de cette maladie. Quant au diabète, il présume que cette affection tient à un défaut d'assimilation des fluides, présomption qui nous paroît avoir beaucoup de fondement. Il pense que la matière sucrée que contient l'urine des malades doit être regardée comme la principale circonstance dans le diabète idiopathique. Au surplus, la cause prochaine de cette maladie lui paroissant encore inconnue, il n'a pas cru devoir proposer de méthode rationnelle de traitement. Il doute même que, lorsque cette maladie a été guérie, sa guérison ait été l'effet des remèdes qu'on a employés.

Le quatrième ordre des maladies nerveuses, est celui où la sagacité de M. *Cullen*, & la netteté de ses idées se montrent avec le plus d'avantage. *Sauvages*, *Sagar* & *Linne* ont divisé

les *vesania* ou les dérangemens des fonctions intellectuelles, en fausses perceptions & en appétits erronés. M. *Cullen* rejette cette division, parce que la plupart des fausses perceptions rapportées par les nosologistes sont des affections purement locales, & ne produisent d'autre erreur de jugement que celle qui a du rapport à un objet particulier du sentiment; ou à un organe particulier affecté. Il restreint les *vesania* aux lésions de notre faculté de juger.

« Les maladies particulières comprises dans cette classe peuvent être distinguées suivant qu'elles affectent dans le tems de la veille, ou du sommeil. Celles qui attaquent dans l'état de veille peuvent être considérées comme consistant dans un jugement erroné, & c'est le délire; ou comme consistant dans une foiblesse ou imperfection du jugement, & c'est la démence... Le délire est de deux espèces, suivant qu'il est combiné avec la pyrexie & les affections comateuses, ou qu'il est entièrement exempt d'une pareille combinaison ». C'est ce dernier que M. *Cullen* nomme folie, & dont il cherche la cause prochaine. Les médecins jusqu'à présent, pour expliquer les fonctions intellectuelles, n'avoient considéré que le mouvement du sang dans le cerveau; mais M. *Cullen* pense avec raison que souvent l'exercice de ces fonctions devient plus vif & plus varié, sans qu'on puisse appercevoir aucune différence dans les mouvemens ou dans les qualités du sang. Ce médecin se sert de la supposition du fluide nerveux dans les raisonnemens qu'il fait sur la manière dont le cerveau peut influencer dans nos opérations intellectuelles. Mais quand on

n'admettroit point l'existence de ce fluide, ces raisonnemens ne perdroient rien de leur force, parce qu'on peut les appliquer à tout autre agent, ou à quelque manière d'agir dont le cerveau puisse être doué.

M. Cullen suppose que le fluide nerveux dans tout le système des nerfs, aussi bien que dans diverses parties de ce système, & particulièrement dans le cerveau, a, en différens tems, différens degrés de mobilité & de force; il appelle *excitation* l'état où la mobilité & la force sont suffisantes pour l'exercice des fonctions, ou quand elles souffrent quelque degré d'intensité contre-nature. Il donne le nom de *collapsus* (affaïssement) à cet état où la mobilité & la force sont insuffisantes, ou considérablement diminuées. Ces différens états se font remarquer ordinairement dans la succession de la veille & du sommeil. Dans ce dernier, lorsqu'il est complet, la mobilité du pouvoir nerveux est dans un état de *collapsus*, opposé à celui de la veille, qui est un état d'*excitation*. Lorsqu'on passe de l'un à l'autre, ce changement n'est presque jamais instantané, mais gradué; lorsqu'on tombe dans le sommeil, la sensibilité diminue par degrés, & alors de légères impressions, qui seroient sans effet dans un sommeil plus complet, ramènent un certain degré d'*excitation*. La même succession progressive a lieu dans le réveil; les oreilles dans ce cas sont souvent éveillées, avant que les yeux soient ouverts; le sentiment est souvent ranimé, avant que le mouvement volontaire soit rétabli. Ainsi dans cet état d'*excitation* inégale, il y a plus ou moins de délire ou de rêve, qui donne lieu à de fausses perceptions,

de fausses associations , de faux jugemens , à des émotions disproportionnées.

L'exercice convenable de nos fonctions intellectuelles , selon M. *Cullen* , demande que l'*excitation* du cerveau soit complète & égale dans chaque partie de cet organe. Dans la veille , comme dans le sommeil , le cerveau peut se trouver dans un état inégal d'*excitation*. Dans la fièvre , par exemple , où cette *excitation* est considérablement diminuée , cet état produit le délire. L'*excitation* du cerveau peut varier , non-seulement par rapport aux fonctions animales , mais encore à l'égard des fonctions vitales & naturelles. Dans les maladies inflammatoires la force des fonctions vitales est augmentée , & celle des fonctions animales considérablement diminuée. Au contraire , dans plusieurs cas de manie , celles-ci éprouvent une augmentation d'intensité ; tandis que les fonctions vitales ont moins d'énergie , ou du moins n'ont reçu aucune altération. Pour appuyer cette idée des différens degrés d'*excitation* que peut souffrir le cerveau , M. *Cullen* rappelle les dissections des cadavres , qui dans le cas de folie , ont fait voir le cerveau tantôt d'une consistance dure & sèche , tantôt dans un état humide ; quelquefois le cerveau dur & sec , pendant que le cervelet avoit sa consistance ordinaire. Il est vrai que dans plusieurs exemples de maniaques , le cerveau n'a offert aucune lésion organique. Mais M. *Cullen* suppose que dans ces cas les anatomistes n'ont pas fait assez d'attention à l'état de dureté & de densité inégalement réparti dans cet organe. Il nous semble que M. *Cullen* , pour assurer sa théorie , n'a pas besoin de cette inégalité de dureté &

de densité actuelles , qui peuvent bien n'être , lorsqu'elles ont lieu , que l'effet & le dernier résultat d'un état d'*excitation* antérieur long-tems continué. C'est ainsi que la contraction ou le spasme répétés des fibres musculaires parviennent à leur donner plus de densité ; de sorte que celui qui diroit que le spasme ou la contraction de ces fibres sont occasionnés par leur densité excessive ou inégale , prendroit l'effet pour la cause. Ainsi on peut admettre que le cerveau ou ses différentes parties sont susceptibles de différens degrés d'*excitation* , mais sans chercher à déterminer les conditions physiques dont ces différens états peuvent dépendre , parce que nos idées & nos connoissances sont encore trop bornées à cet égard. Nous serions même tentés à croire que la folie ou le délire peuvent exister sans aucune lésion organique du cerveau , & que la cause matérielle de ces affections peut résider quelquefois dans d'autres organes que le cerveau.

D'après ces principes, M. Cullen a cru devoir se restreindre à la manie & à la mélancolie , pensant que les autres espèces de jugemens erronés peuvent être comprises sous ces dénominations. Il fait dépendre ces deux affections d'une *excitation* augmentée & inégale du cerveau , & moindre dans la mélancolie que dans la manie. Mais il leur assigne un traitement différent à raison de certaines circonstances , & sur-tout de la différence des tempéramens qu'elles affectent. Ainsi ce médecin croit que la saignée est moins convenable dans la mélancolie que dans la manie ; le bain froid qu'il juge utile dans divers cas de manie , il l'exclut de la cure de la mélancolie , qui admet

plus aisément le bain tiède ; les opiates , qui conviennent dans la manie , lorsqu'on n'a pas lieu de craindre l'inflammation , seroient nuisibles dans la mélancolie ; les symptômes de dyspepsie , ordinaires aux mélancoliques , doivent faire user avec précaution du régime végétal , &c.

Dans la troisième & dernière partie de son ouvrage , M. *Cullen* considère les maladies qui consistent dans un état dépravé de toute l'habitude du corps , ou d'une partie considérable , sans aucune complication d'un état primitif de fièvre ou d'affection nerveuse , & auxquelles il donne la dénomination de *cachexies*. Il les divise en trois ordres , qui sont les *émaciations* , les *intumescences* , ou gonflemens généraux , & les *impetigines* , ou maladies qui vicient l'habitude du corps , & qui affectent la peau.

Comme l'émaciation , ou la diminution considérable de volume ou d'embonpoint de toute l'habitude du corps est le plus souvent un symptôme d'une maladie , plutôt qu'une affection idiopathique , elle n'entroit pas dans le plan général de M. *Cullen* ; cependant comme on n'est pas toujours sûr qu'elle ne soit qu'un symptôme , il a pris le parti d'en faire un ordre de maladies sous le titre de *marcores*. Il rapporte les causes de cet état du corps à deux genres , à un défaut général de fluides dans les vaisseaux , & à un défaut particulier de graisse dans le tissu cellulaire. Dans l'énumération rapide des cas où cet état a lieu , & des causes qui le produisent , on trouvera des vues très-profondes.

Le second ordre de cachexies comprend les

intumescences adipeuses contre lesquelles *M. Cullen* ne croit pas qu'on puisse employer sans danger d'autres remèdes que le régime & l'exercice ; les gonflemens flatueux , les intumescences aqueuses ou hydropisies , auxquelles il a consacré trois sections , une pour l'anasarque , une pour l'hydrothorax ou hydropisie de poitrine , & une troisième pour l'ascite ou hydropisie du bas-ventre ; enfin les intumescences générales qui proviennent d'un accroissement de volume dans toute la substance des parties , parmi lesquelles *M. Cullen* ne s'arrête qu'au *rachitis*. C'est ainsi que parmi les gonflemens flatueux , il se borne à la considération de ceux des régions abdominales. Il pense que cette affection doit principalement être rapportée à une perte de ton dans les fibres musculaires des intestins. C'est pourquoi , après avoir ordonné les clystères , les purgatifs doux , les anti-spasmodiques & les fomentations tièdes pour faire cesser les contractions des intestins qui retiennent l'air & les matières fécales , il prescrit les toniques , tels que les martiaux & le quinquina.

M. Cullen entre dans un grand détail sur l'étiologie des intumescences aqueuses ou de l'hydropisie en général , qu'il attribue à un épanchement augmenté de l'humeur qui humecte les cavités du corps , ou à une absorption diminuée de cette humeur. Les causes de ces deux vices sont , selon *M. Cullen* , 1^o une interruption du libre retour du sang veineux , qui accumule le sang dans les vaisseaux artériels , & augmente nécessairement l'évacuation des vaisseaux exhalans ; interruption qui peut être occasionnée par des obstructions , par des polypes ; par la compression que produisent des

tumeurs, le volume de la matrice dans la grossesse, par la pléthore que détermine la suppression des écoulemens habituels; 2° le relâchement des vaisseaux exhalans, comme dans la paralysie, & après les fièvres qui ont beaucoup affoibli le corps; 3° une quantité surabondante d'humeurs séreuses, introduite par une boisson excessive d'eau, par un changement de la peau, de son état de transpiration à un état d'imbibition, qui lui fait absorber l'eau de l'atmosphère, par la suppression des excrétiions aqueuses ordinaires, par les grandes pertes de sang, par l'affoiblissement des facultés digestives; 4° la rupture des vaisseaux qui transmettent les fluides aqueux; 5° la perte de ton des extrémités absorbantes des vaisseaux lymphatiques.

M. Cullen réduit le traitement de l'hydropisie à trois indications générales; 1° à faire cesser les causes éloignées de la maladie; 2° à évacuer le fluide séreux contenu dans le tissu cellulaire ou dans quelque cavité particulière; 3° à rétablir le ton du système. Il examine les différens moyens qu'on a employés pour remplir ces diverses indications, tels que les incisions, les cautères, les setons, les vésicatoires, les vomitifs, les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques, &c. Il pèse sur-tout avec attention les avantages de la méthode qui permet la boisson aux hydropiques. On est étonné que *M. Cullen* attribue à *M. Milman* l'honneur d'avoir fait revivre cette méthode, qui, quoiqu'en dise *M. Milman*, n'est pas exposée bien clairement dans les écrits d'*Hippocrate*. Tous les médecins savent que *M. Bacher* est le premier qui ait eu le

courage de s'élever contre la pratique cruelle qui condamnoit les hydropiques à une abstinence totale de boisson.

M. Milman lui-même ne refuse point cette gloire à M. Bacher, qu'il cite dans sa dissertation sur l'hydropisie (a). Il est certain que M. Bacher a démontré d'une manière invincible la nécessité de faire boire les hydropiques, dans plusieurs écrits, & sur-tout dans ses *recherches sur les maladies chroniques*; traité complet sur cette matière, où le raisonnement & l'observation se réunissent pour fixer les principes qui doivent désormais guider dans le traitement de l'hydropisie.

Enfin le troisième ordre des cachexies, qui traite des *impetigines*, ou de l'habitude du corps viciée, avec des affections de la peau, comprend les écrouelles, la *syphilis* ou la maladie vénérienne, le scorbut, & la jaunisse. M. Cullen avoue qu'il trouve *difficile de fixer le caractère convenable & exact de cet ordre*. En effet, les maladies très-différentes qui sont ici rapprochées n'ont de commun entr'elles que la circonstance de produire des tumeurs, des éruptions, ou d'autres affections contre-nature de la peau. Mais tel est l'inconvénient nécessaire des classifications. Il est impossible que la contrainte ne se fasse pas sentir de tems en tems dans un ordre artificiel de choses souvent très-disparates; & M. Cullen, à cet égard, n'est pas plus malheureux que tous ceux qui ont fait des méthodes. On peut dire même que la sienne est simple & facile à saisir. Dans le

(a) *Animadversiones de natura hydropis ejusque curâ.*

cours de l'analyse que nous avons faite de l'ouvrage de M. *Cullen*, nous en avons assez fait connoître les autres parties; nous croyons avoir mis le lecteur à portée d'apprécier les différens points de doctrine qui s'y trouvent répandus, & qui nous ont paru toujours ingénieux, souvent profonds, mais plus souvent encore incomplets, relativement aux preuves nécessaires pour assurer la solidité d'un système de Médecine.

Institutionum medicinæ practicæ, &c.

C'est-à-dire, *Institutions de médecine pratique*; par J. B. BURSER de Kanielfeld. A Milan, de l'imprimerie du monastère impérial de S. Ambroise le majeur, 1785. In-8°, deux volumes.

3. En attendant que nous ayons pu nous procurer cet ouvrage, pour le faire connoître d'une manière particulière, nous dirons qu'il paroît avoir été favorablement reçu en Allemagne; tous les journaux au moins en ont fait l'éloge, & M. *Hindern*, docteur & professeur en médecine dans l'université de Gießen vient de le traduire en allemand.

Mémoire sur les maladies contagieuses, dans lequel on examine: Quelles sont parmi les maladies soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies

se communique d'un individu à un autre, & quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions ; par JEAN-FRÉD. CHRÉT. PICHLER, docteur en médecine à Strasbourg. A Strasbourg, chez Amand Koenig ; à Paris, chez Barrois le jeune. In-8^o de 141 pag.

4. A la tête de ce Mémoire est un discours préliminaire où l'on expose l'étiologie des maladies contagieuses les plus connues ; quant au mémoire il est composé de quatre chapitres , divisés par sections & chaque section en plusieurs paragraphes.

Le premier chapitre traite des maladies contagieuses en général, de la diversité de leur origine, de leur propagation, de la production & de la contagion du miasme, de la communication de la propriété morbifique du miasme par assimilation & par incorporation.

Il est question dans le second chapitre des maladies contagieuses aiguës en général & en particulier, M. P. essaie d'expliquer comment ces affections se propagent, & propose ensuite les moyens d'en arrêter les progrès. Il range dans la classe des maladies contagieuses aiguës, les fièvres putrides, la peste, la petite-verole, la fausse petite-verole, la rougeole, la fièvre scarlatine, la dysenterie & la rage.

Les maladies contagieuses chroniques générales & particulières, sont l'objet du troisième chapitre ; M. Pichler y parle de la gonorrhée, du mal vénérien, du cancer, de la teigne,

de la galle, des dartres, & de la phthisie pulmonaire.

Le dernier chapitre est employé à décrire quelques maladies faussement réputées contagieuses.

Ce qui a donné lieu à la confection de cet écrit, c'est le problème proposé, il y a environ deux ans, par la société royale de médecine, sur les maladies contagieuses, son travail nous paroît devoir être utile aux médecins, qui voudront concourir pour ce prix. La partie pathologique est extraite des ouvrages allemands de M. *Unzer*.

Rapportons quelques fragmens de ce mémoire.

« La petite-vérole est une maladie contagieuse, endémique dans l'intérieur de l'Afrique. Nous en avons fait l'acquisition par le commerce avec les orientaux. Le virus de cette maladie adhère facilement aux marchandises, & c'est par elles qu'il est venu jusqu'à nous. Cette maladie est du genre des maladies épidémiques, & commence probablement, à établir son empire, après qu'un voyageur quelconque a apporté dans ses habits les atômes contagieux d'un endroit où il a passé, & dans lequel cette maladie exerçoit alors ses ravages, ou par l'ouverture d'une fosse, où se trouve enseveli un cadavre, mort de cette maladie. »

[*Tout ceci est-il bien exact ?*]

Parmi les moyens d'arrêter les progrès des maladies contagieuses aiguës, le vinaigre tient un des premiers rangs. Mais écoutons M. *Pichler*.

« L'expérience & la raison nous disent que

les atômes contagieux, qui s'exhalent des corps des personnes atteintes des maladies contagieuses aiguës, perdent beaucoup de leur force en se mêlant avec quelque vapeur acide, surtout à celle du vinaigre ; car ces maladies sont presque toutes du genre des putrides, & le vinaigre est un des meilleurs antiseptiques. Il est donc essentiel de verser de temps en temps du vinaigre sur un fer rouge dans la chambre du malade ; ou ce qui est encore préférable de faire bouillir du vinaigre sur un réchaud, qu'on aura soin de transporter au milieu de l'appartement quand il sera bien allumé ; il faut aussi arroser le plancher avec de l'eau fraîche mêlée de vinaigre, & sur-tout en mettre dans le vase qui sert de chaise percée au malade. En observant strictement ces règles, on empêchera que le malade ne s'infecte, pour ainsi dire, de nouveau par les atômes contagieux qui émanent de son corps, & les assistans n'aurent pas tant à craindre la communication du miasme ».

Remarques pratiques sur le ténia ; par M. CUSSON fils, docteur en médecine. A Montpellier, 1786, in-4°.

5. « De tous les vers qui s'engendrent dans le corps humain, le plus considérable, celui qui dans tous les temps a le plus fixé l'attention des naturalistes & des médecins, & dont la longueur excessive a causé plus d'une fois un juste étonnement, est sans contredit le ténia, improprement appelé *ver solitaire*. Ce ver est particulier à l'homme & à certaines espèces d'animaux ; il est extrêmement rare chez les

enfants ; on ne le trouve guère que dans les adultes de l'un & de l'autre sexe ».

Après ce début, M. *Cusson*, actuellement professeur du Ludovicée de médecine en l'université de Montpellier, présente des remarques pratiques divisées en quatre paragraphes.

Dans le premier il s'agit de la description du ver solitaire, de ses diverses espèces, de l'endroit de sa résidence. Le second contient la symptomatologie relative à cet insecte laquelle est accompagnée de discussions & de réflexions solides. Le pronostic est le sujet du troisième paragraphe. Le dernier renferme les meilleures méthodes propres à détruire ce redoutable ennemi.

Le ténia est de tous les vers celui qui est le plus difficile à expulser ; les tentatives infructueuses des anciens leur avoit fait desirer & rechercher un spécifique : de nos jours, plusieurs médecins se sont occupés de cette importante découverte ; l'empressement avec lequel ils ont publié les remèdes dont l'expérience leur avoit confirmé l'efficacité, a porté enfin le traitement de cette maladie à une perfection dont on étoit bien éloigné. Tout ce que les auteurs ont proposé contre le ténia peut se réduire à deux méthodes. La première mérite, selon notre professeur, le nom de *méthode active* ; la seconde par opposition, peut être appelée *méthode douce* ; les purgatifs énergiques, & les vermifuges combinés ensemble, associés de différentes manières, & mis pour la plupart sous la forme bolaire, constituent la première méthode. La seconde a pour base les huiles vermifuges & légèrement purgatives, jointes aux anthelmintiques ou aux purgatifs moyens. Parmi

l'énorme quantité de médicamens anthelminthiques rapportés dans cet écrit ; nous ferons remarquer la petite érule ou plutôt le petit tithymale , qui croît spontanément dans nos champs cultivés , & qui est nommé par le chevalier de Linné , *Euphorbia exigua*. Un chien rendit le ver solitaire entier , peu de temps après avoir mangé cette plante ; on a profité de cette découverte pour faire sur l'homme avec ce tithymale , des expériences qui ont été couronnées du succès.

Le ténia est beaucoup plus fréquent dans les pays entourés de rivières , de lacs & dans ceux où l'on abuse des relâchans , que dans les endroits secs & montagneux.

Cette dissertation doit faire partie du Recueil de l'académie royale des sciences de Montpellier.

A treatise on the diseases of children, &c.

C'est-à-dire , *Traité sur les maladies des enfans , avec les préceptes de conduite des enfans nouveau-nés , sur-tout de ceux qu'on élève à la main ; par MICHEL UNDERWOOD , docteur-médecin , licencié dans l'art des accouchemens du collège royal des médecins de Londres , & praticien à l'hôpital des femmes en couches , in-12 de 288 pag.*

A Londres , chez Matthews , 1784.

6. Nous ne manquons pas d'excellens ouvrages sur ce sujet , mais on trouve dans celui que nous annonçons , la description importante d'une espèce anormale d'inflammation qui semble

propre aux enfans, & peu ou point connue en France. La voici telle que la donne M. *Underwood*.

« Les enfans sont sujets à une espèce d'inflammation érysipelateuse très-dangereuse, dont il n'est parlé par aucun auteur que je connoisse & que j'ai rarement rencontrée ailleurs que dans les hôpitaux des femmes en couches ; je pense qu'elle se manifeste rarement après le premier mois, mais que le plus souvent, elle attaque peu de jours après la naissance. Les enfans les plus robustes ainsi que les plus foibles, y sont sujets indistinctement ; son invasion est instantanée, ses progrès sont rapides, la peau prend une couleur pourprée, & devient bientôt extrêmement dure ».

« Lorsqu'elle est d'une espèce bénigne, elle se jette sur les doigts & sur la main, ou bien sur les pieds & autour des malléoles, quelquefois elle s'établit sur les jointures, ou aux environs ; elle passe promptement en suppuration : quand elle est violente elle se place presque toujours dans la région du pubis, s'étend en remontant sur l'abdomen & en descendant sur les cuisses & les jambes : deux ou trois fois seulement je l'ai vue commencer par la nuque. La tumeur qui l'accompagne est peu considérable ; mais après s'être endurcie, la partie devient pourprée, livide, & se sphacèle fréquemment sur-tout si dans les garçons elle affecte le scrotum. Le penis se tuméfie & prend cette apparence emphysémateuse, qui est ordinaire à cette partie, lorsqu'un calcul se trouve enchâssé dans l'urètre des enfans ».

« On a essayé infructueusement dans l'hôpital des femmes en couches à Londres, plu-

sieurs moyens curatifs. Il est vrai que les cataplasmes & les fomentations où entroient des préparations tirées du plomb appliqués dès le commencement de la maladie, sembloient produire de bons effets ; cependant ce mieux apparent ne se soutenoit pas. L'inflammation gagnoit bientôt du terrain, & la gangrène survenoit aussi-tôt : ou bien si la suppuration s'établissoit, les malades étoient épuisés par l'abondance de la matière purulente. Il y a quelques années que je proposai d'essayer le quinquina, en y ajoutant de temps-en-temps un peu de confectio cardiaque ; on le fit ; & depuis ce temps plusieurs enfans ont réchappé. Le Docteur *Gartshore*, un de mes collègues, a substitué depuis peu à l'eau vegeto-minérale, l'esprit de vin camphré pour y tremper des linges qui après avoir été fortement exprimés s'appliquent sur l'inflammation : ces essais n'ont eu que de légers succès. La plupart des enfans qui sont attaqués de cette maladie violente y succombent & fort souvent en très peu de jours ».

M. *Underwood* décrit encore une autre maladie des enfans qui consiste dans une épaisseur & une dureté singulière de la peau de presque tout le corps, & qui survient quelquefois à ces espèces d'évacuations qui sont de la consistance de la cire ou du mortier. Cet accident qu'on observe vers la fin de la maladie, a été décrit pour la première fois, par le Docteur *Denman*. Le seul enfant que notre auteur ait vu guérir, avoit pris un julep absorbant & aromatique.



METZGERS, &c. Vermischte medicinische Schriften, &c. C'est-à-dire, *Mélanges de médecine*, par JEAN-DAN. METZGER, conseiller de la Cour, professeur de médecine & d'anatomie à Königsberg. troisième vol. In-8° d'un alphabet, & 4 feuilles. A Königsberg, chez Dengel, 1784.

7. Ce volume contient quatre parties.

La PREMIÈRE, est une continuation de la topographie médicale de Königsberg & de ses environs. L'auteur s'étoit arrêté aux maladies endémiques de cette capitale de la Prusse. Il attribue aux causes suivantes, la grande mortalité des enfans, qu'on y remarque: 1°. la mauvaise constitution qu'ils apportent en venant au monde; le luxe & ses suites, influent désavantageusement sur les enfans procréés par les grands & par les riches, tandis que ceux des pauvres, se ressentent déjà en naissant des effets de la misère, & des peines de leurs parens. 2°. Les habitations humides & mal-saines des gens du peuple. L'artisan, le soldat, le journalier, n'ont en général d'autre logement, qu'une cave ou une cabane basse, dont la chambre est au moins d'un pied au dessous du niveau de la rue. 3°. Le défaut de soins, la misère, la malpropreté, & une attention mal-entendue de tenir les enfans enfermés. 4°. Le refus que font les mères d'allaiter, & l'emploi des nourrices mercenaires: ce dernier abus, est, dit, M. Metzger, d'autant plus funeste,

que les deux tiers des nourrices , étant infectées du mal vénérien , elles le communiquent aux nourissons. 5° Le défaut de sages-femmes instruites : leur impéritie coûte la vie , ou la fécondité à plusieurs mères : elle est cause que nombre d'enfans viennent morts , ou périssent peu de temps après avoir vu le jour.

Les principales maladies épidémiques qu'on observe à Königsberg sont , 1°. *les vers*. M. Metzger a vu un enfant de trois ans , dont les intestins en étoient tellement farcis , que même plusieurs heures après sa mort , ils causoient encore une espèce de mouvement péristaltique très sensible.

2°. *Le rachitis*. Cette maladie , que l'auteur regarde comme une affection de tout le système nerveux n'est pas fort commune à Königsberg.

3°. *La croûte de lait , ou les achorés*. Cet accident se rencontre très fréquemment ; M. Metzger l'a toujours combattu avec succès à l'aide de la pensée.

Voici sa manière de traiter la teigne ; il applique d'abord un emplâtre émollient , afin de pouvoir enlever la croûte , ensuite il couvre l'endroit nettoyé d'un emplâtre vésicatoire , un peu plus grand que la place ; il a eu soin de faire raser préalablement les cheveux. Il entretient la suppuration le plus long-temps qu'il peut , & si une seule application du vésicatoire ne suffit pas pour opérer la guérison , il y revient une seconde fois. A ce traitement topique , il joint l'usage des remèdes internes qui purifient le sang.

4°. *Les diverses espèces de phthises*. L'auteur témoin de la contagion de la phthisie , la re-

garde à présent comme incontestable. Il nous apprend encore, que les pilules de sublimé-corrosif, ont guéri une consommation de cause vénérienne.

5°. *Les maladies du foie & des organes de la digestion.* Ces vices sont dûs chez le riche, aux excès auxquels il se livre, par esprit de débauche; & chez le pauvre, par l'abus de l'eau-de-vie à laquelle il a recours pour dissiper ses chagrins. M. Metzger a souvent rencontré l'inflammation à la surface concave du foie, dans les femmes en couche, qui s'étoient mises en colère, les premiers jours après l'accouchement. Remarquons encore d'après lui, que la teinture des mouches cantharides prise avec du sucre, soulage beaucoup les hydropiques, & que lors même, que tout autre remède est infructueux, elle pousse par les urines & diminue l'enflure.

6°. *Les fleurs blanches, & les autres accidens, propres à la faiblesse des parties génitales*, tels, que les descentes du vagin, de la matrice.

7°. *Les affections hypochondriaques & hystériques.* Rien n'a mieux réussi à l'auteur, consulté pour ces maladies, que l'usage des amers non échauffans, & des opiatiques.

8°. *La manie.* M. Metzger persiste à penser que ce dérangement d'esprit, est endémique dans la Prusse; de même, que l'épilepsie, qui se trouve souvent réunie à la démence,

6°. *La maladie vénérienne.* Ce fléau est très-répandue dans la Prusse orientale & dans la Lithuanie; l'auteur craint fort, qu'il n'énerve peu à peu la constitution physique de toute la nation. Il observe que la contagion est intro-

duite & propagée, par les soldats qui, s'absentant par congé de la garnison, la gagnent dans leurs excursions, la rapportent en venant rejoindre le régiment; & ainsi que par les domestiques des deux sexes, qui viennent de la Pologne. Les enfans, nés de parens infectés depuis long temps, sont tôt ou tard attaqués d'excoïoses, de caries, de contractions de membres, de gales opiniâtres, & d'autres affections de la peau difficiles à guérir, & même incurables, de cachexie, &c. On peut espérer de réussir (si ces malades sont susceptibles de guérison) en leur prescrivant la décoction de felse pareille, & d'autres plantes dépuratives, en même temps qu'on leur fait prendre des pilules de sublimé corrosif. Les accidens d'une infection récente sont la gonorrhée, les fluxeurs blanches, les maux de gorge vénériens, les condylomes, les fics, plus rarement les poulains.

10° *Les fièvres bilieuses & pituiteuses*; dont la réunion mérite la dénomination de fièvre gastrique. Les causes d'affoiblissement des constitutions, telles que le luxe, d'un côté, & la pauvreté d'un autre; l'usage du thé & du café, les jeux, & la vie sédentaires, ont presque écarté de l'Europe, les fièvres vraiment inflammatoires, mais elles ont introduit à leur place, les fièvres bilieuses & pituiteuses, que l'on combat imprudemment avec les saignées.

11° *Les fièvres intermittentes*. Le site de *Königsberg* y rend ces maladies endémiques, tandis que la constitution de l'air, les répand quelquefois parmi un très grand nombre d'habitans; & les rend épidémiques.

12° *Le rhumatisme & autres affections arthritiques*. Si ces maladies, tiennent à un germe vé-

nérien, elles ne cèdent qu'à l'usage du mercure. Hors ce cas, & lorsqu'il n'y a plus de fièvre, l'arnica produit de très bons effets. L'infusion théiforme de fleurs de sureau, que M. Metzger prescrit dans l'hôpital, soulage souvent les malades ; & si les douleurs, sont trop opiniâtres, un vésicatoire appliqué sur l'endroit douloureux, réussit quelquefois à les dissiper.

13°. *Les apoplexies.* L'auteur a vu qu'elles sont très communes dans certains temps, que les apoplexies sanguines, reconnoissent assez régulièrement pour cause, un vice idiopathique, tandis, que celles qui proviennent d'un épanchement séreux, dépendent plus souvent d'une cause dont le siège est dans les premières voies. M. M. a observé, un phénomène singulier, dans un sexagénaire, qui avoit essuyé deux attaques d'apoplexie, & dont la paralysie des extrémités inférieures, alternoit avec l'aliénation de l'esprit, en sorte, que cet infortuné perdoit la tête toutes les fois qu'il qu'il pouvoit se servir de ses jambes, & jouissoit de toute saraïson lorsqu'il ne pouvoit marcher.

14°. *Les maladies des yeux,* dont la variété & le nombre sont très-considérable.

15°. *Les hernies.* On lit dans cette section, une observation, qui mérite attention : Un garçon de quatorze-ans portoit une hernie ; il survint un étranglement, avec inflammation. Les lavemens d'abord émolliens, & ensuite irritans ; les fomentations ; & cataplasmes relâchans, l'usage d'une mixture rafraîchissante, réussirent à dissiper l'étranglement ; la hernie sortie entra alors, le ventre se relâcha, & les vomissemens, ainu que tous les autres accidens me-

naçans , disparurent. Cependant la nuit suivante , le malade se sentant pressé par la soif , & n'ayant personne auprès de lui , qui pût lui donner à boire , fut obligé de se lever & de se désaltérer avec de l'eau froide qu'il fut se procurer. Dès ce moment les premiers accidens dangereux reparurent , bien que la hernie ne se montrât point au dehors. On employa vainement tous les secours imaginables : le hocquet & les vomissemens stercoraux survinrent , & le malade périt le cinquième jour après cette rechûte.

16°. *Les ulcères.* Selon notre auteur , « l'ulcère est une solution ancienne de continuité des parties molles , dont les humeurs qui y distillent , ne sont plus propres à contribuer à la cicatrisation ». On trouve dans cette section , des éclaircissemens satisfaisans , sur les ulcères cancéreux , scorbutiques , vénériens. &c ,

17°. *Les érysipèles* , qui sont très communs à Königsberg.

18°. *Les maladies des os.* On remarque surtout dans la même ville , des caries vénériennes , compliquées avec les dispositions scorbutiques.

19°. *Les hémorrhoides.* Les personnes sujettes aux affections hypochondriaques ou hystériques , en sont généralement attaquées.

M. Metzger parle enfin , de quelques maladies , qui se rencontrent plus rarement à Königsberg & dans ses environs : telles que le calcul urinaire , le scorbut , l'hydropisie , &c. il attribue à l'usage des boissons chaudes , la diminution du nombre des pierreux.

Il a joint , en forme de supplément , quelques notices sur les maladies épidémiques depuis

1781, & sur les changemens utiles introduits dans la police médicale. Il est question sous le premier chef de l'influenza, d'une fièvre putride pétéchiale & d'une dysenterie, qui ont régné successivement. On trouve parmi les nouveaux réglemens de police, la translation des cimetières hors de l'enceinte de la ville.

La SECONDE PARTIE, contient plusieurs rapports juridiques d'ouvertures de cadavres, & divers *parères*, de même nature. Celui qui concerne la plantation des arbres le long des rues, est sans contredit, d'une utilité plus générale que les autres. L'auteur y expose les inconveniens, qui résultent de ces plantations, lorsque l'étroitesse des rues oblige de ferer les arbres trop près des maisons.

Dans la TROISIEME PARTIE, contenant divers essais relatifs à l'anatomie, & à la physiologie, l'auteur traite 1°. des processus mammillaires de cerveau, qu'on rencontre chez quelques animaux. 2°. des avantages que la conformation de l'homme lui donne, sur les animaux. Il y prouve que les organes des sens, sont plus parfaits, dans le premier, que dans les derniers. Les tempéramens sont le sujet de la troisième dissertation. L'auteur les définit : « cette disposition de l'ame humaine, qui détermine le degré de force des impressions qu'elle reçoit des idées & des sensations ». Le dernier morceau de cette partie, est une lettre de l'auteur à M. Gruner, sur l'opération césarienne, & sur la section de la symphyse des os pubis. A la suite d'une comparaison très-judicieuse, mais peut-être incomplète, M. Metzger

accorde quelques avantages à la synchondrotomie sur la première.

Thesaurus medicus Edinburgenfis novus : five differtationum in Academia Edinbenfi, ad rem medicam pertinentium, ab anno 1759, ad annum 1785, delectus, ab illustri Societate regia medica Edinenfi habitus. A Edimbourg, & Londres, chez Ellior & Robinson ; à Dublin, chez Gilbert ; à Paris, chez Barrois ; à Vienne & Leipzig, chez Græffer ; à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1785. Deux volumes grand in-8°, beau pap. & fig. en taille-douce.

8. Ces deux volumes renferment trente-huit dissertations. C'est un choix bien fait des thèses de Médecine soutenues dans l'université d'Edimbourg.

Nous ne pouvons qu'indiquer les principales dissertations de ce recueil précieux ; elles roulent sur le quinquina, les vers intestinaux, le rachitis, l'action musculaire, les fièvres rémittentes putrides qui tirent leur origine des marais du Bengale, la perspiration insensible, les vertus médicinales du plomb, l'irritabilité des parties artérielles & veineuses, la physiologie des plantes, la rage, les attractions chimiques, la nutrition, le feu, le cerveau, l'hydrocéphale interne, les vaisseaux absorbans, la syncope, les effets de l'air sur le corps

humain, la contagion, l'évaporation, la leucophlegmatie & la submersion.

La dissertation sur l'écorce de quinquina, vaut un traité complet; l'on y trouve la description botanique de l'arbre qui porte cette écorce exotique; sa synonymie, son étymologie, ses nombreuses propriétés médicinales, rien n'est omis.

Celle où il est question des vertus médicinales du plomb, offre, parmi les auteurs qui l'ont employé, ce que M. Goulard a écrit de plus essentiel à son occasion.

La physiologie des plantes explique les fonctions des organes des végétaux, spécialement la circulation de la sève; c'est un extrait des ouvrages de Guettard, de Bonnet, de Philippe Miller, de Hales & de Duhamel. Les effets très-marqués de la sensitive & de la dionée attrappe-mouche, y sont démontrés avec beaucoup de sagacité.

La dissertation sur la leucophlegmatie contient d'excellentes choses. On fait mention dans la partie thérapeutique des pilules toniques de M. Bacher, & de sa méthode curative humectante. L'auteur de cet écrit est M. Unthank, médecin Irlandois, qui adopte la méthode du médecin François. Il s'exprime ainsi en finissant: « On voit, par la réunion des observations, que la boisson est toujours avantageuse dans l'hydropisie; qu'elle est indispensable pour préparer & faciliter l'effet des pilules toniques; que l'action de ce remède n'est jamais plus assurée, que quand la fibre est dans le relâchement, & que quand elle n'est pas à ce point précis par la maladie, il faut l'y amener par l'art, ce que la boisson copieuse ne manque

jamais d'opérer ». Cette dissertation est suivie de fragmens sur l'emploi des diurétiques, sur l'ail, sur les baies & l'huile de genièvre, sur les cantharides, sur les alkalis, sur les acides, sur les sels neutres, sur la scille, sur la racine de colchique d'automne, sur celle de seneka, sur la dent-de-lion, sur la laitue vireuse, sur la digitale pourprée, sur les racines d'iris & d'artichaut, dans la cure de l'hydropisie.

Une sage-femme violemment attaquée de leucophlegmatie, & prête à succomber à cette maladie, ayant fait usage tous les jours pendant long-tems d'une décoction de genet & de semence de moutarde, a recouvré la santé.

Le second volume est terminé par l'énumération de toutes les thèses soutenues dans l'école d'Edimbourg.

Mémoire sur les ciseaux à incisions ; par M. PERCY, chirurgien-major du régiment de Berry cavalerie, docteur en médecine, membre & correspondant de plusieurs Académies, Sociétés littéraires, Instituts patriotiques ; couronné par l'Académie royale de chirurgie en 1785. A Paris, de l'imprimerie de Michel Lambert, imprimeur de l'Académie royale de chirurgie, rue de la Harpe.

9. « Il étoit essentiel de placer à côté du tableau muet des instrumens chirurgicaux, le tableau raisonné de leur origine, de leur construction, de leurs avantages & de leurs incon-

vénient réels ou supposés, absolus ou relatifs; enfin de toutes les notions capables d'écarter de leur forme, de leur choix & de leur usage, le dangereux arbitraire qui semble y avoir prévalu jusqu'ici. Mais ce ne pouvoit guères être l'ouvrage d'un seul homme; & l'Académie de Chirurgie, après avoir senti l'importance d'un travail lié de si près aux progrès d'un art qui lui doit déjà tant d'éclat, ne pouvoit mieux faire que de l'offrir en détail à l'émulation, en proposant chaque instrument en particulier pour le sujet d'un Mémoire. C'est peut-être le moyen le plus sûr d'avoir un jour sur la matière instrumentale un ouvrage qui puisse servir de *dispensaire* à la chirurgie manuelle, & en bannir la mal-adresse, en donnant un *code* & des *règles* à la dextérité.

C'est l'idée que fait naître la manière heureuse & brillante dont M. Percy remplit dans son Mémoire les vues de l'Académie; relativement aux ciseaux à incision. Son objet est de rapporter *en quel cas ces ciseaux, dont la pratique vulgaire a tant abusé, peuvent être conservés dans l'exercice de l'Art; quelles en sont les formes variées, relatives à différens procédés opératoires; quelles sont les raisons de préférer ces instrumens à d'autres qui peuvent également diviser la continuité des parties, & quelles sont les diverses méthodes d'en faire usage.*

M. Percy a divisé son Mémoire en huit sections. Dans la première, il traite des ciseaux en général, & donne une notice chronologique des auteurs qui en ont parlé. Dans la seconde, il examine la construction des *ciseaux à incision*, & propose ses idées sur les moyens de la perfectionner. La troisième offre un précis

des formes successives qu'ils ont reçues, & des nombreuses variétés qui en existent. Les espèces qui conviennent aux cas généraux sont le sujet de la quatrième. Il expose, dans la cinquième, l'action mécanique des *ciseaux à incision*, & ses effets sur les parties vivantes. La sixième renferme la manière de s'en servir. Il emploie la septième à traiter de leurs usages généraux, & des inconvéniens qui leur sont annexés. Enfin, il s'occupe dans la huitième, de leurs usages particuliers.

Tous ces différens points sont traités avec une profondeur & une érudition que le sujet ne sembloit pas d'abord comporter, & qui donnent une grande idée de l'esprit & du savoir de l'auteur ».

JOHANNIS MEURSIJ de Puerperio syntagma, &c. C'est-à-dire, *Traité de MEURSIUS sur l'accouchement; nouvelle édition, par M. FRANZIUS, qui lui a joint l'histoire de la conformation monstrueuse des parties de la génération d'un jeune homme, avec des remarques. A Leipsick, chez la veuve Bueschel, 1785. In-8° de 64 pag.*

10. Cette dissertation contient des recherches pour servir à l'histoire des accouchemens. Comme elle étoit devenue fort rare, M. *Franzius* a cru devoir en donner une nouvelle édition.

Voici en quoi consiste la conformation vicieuse annoncée dans ce titre. On n'apperçoit aucun vestige du nombril chez ce jeune homme ; dans la région hypogastrique est une excroissance charnue & fongueuse, de couleur rouge, privée des tégumens ordinaires, & de la grosseur d'un œuf. M. *Franzius* pense que c'est la glande prostate : de chaque côté de cette excroissance on découvre vers les aînes deux petits trous, par où il découle continuellement des gouttes d'urine, qui obligent le jeune homme à porter dans cet endroit un petit vase construit pour les recevoir. Il sort quelquefois avec l'urine une liqueur fort semblable à celle de la prostate. Ces petits trous occupent l'endroit où la vessie se trouve dans l'état naturel. La verge, s'il faut lui donner ce nom, n'est qu'un petit corpuscule élevé, long d'un ponce & demi, ayant un gland, mais privé de prépuce & de toute ouverture pour l'urine & pour la semence ; le scrotum est de grandeur naturelle, mais un peu pendant. M. *Franzius* l'ayant toujours vu dans le même état, il ne le croit pas susceptible d'astriktion.

M. *Franzius* a joint à cette description d'excellentes remarques sur les vices de conformation en général, & sur celui-ci en particulier. Il a dédié l'édition à M. *Caver*, médecin à Dresde.

SALCHOW, &c. chirurgische beobachtungen ; &c. C'est-à-dire, *Observations chirurgicales, qui constatent la vérité des assertions de M. BILGUER, concernant l'inutilité de l'amputation, &c*

les éloges que M. GOULARD a donnés aux remèdes tirés du plomb ; par ULRICH-CHRÉTIEN SALCHOW, D. M. professeur de chimie, membre de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg, médecin pensionné du Suderdithmarschen ; troisième édition, augmentée. Grand in-8° de douze feuilles. A Altona, chez Hellmann, 1784.

11. La rapidité avec laquelle ces trois éditions se sont succédées, forme un préjugé très-fort en faveur de cet ouvrage. En applaudissant au zèle dont est animé M. Salchow, nous ne pouvons pas approuver néanmoins la confiance avec laquelle il conseille l'usage interne des remèdes tirés du plomb. Il n'est que trop vrai que les applications extérieures de l'eau végéto-minérale ont quelquefois suffi pour causer la colique des peintres ; que n'aurait-on pas à craindre si l'on se permet l'usage interne des préparations de ce métal ? Sans faire l'énumération exacte des additions qui enrichissent cette nouvelle édition, nous remarquerons seulement que l'auteur s'est servi de l'eau végéto-minérale contre la kriebelkrankheit, la brûlure, la gangrène, l'anévrisme spasmodique, &c.

Chirurgische geschichte, &c. C'est-à-dire, Observations de chirurgie, avec des remarques théoriques & pratiques ; par M. LEBERECHE-ET-REGOTT

SCHNEIDER, chirurgien à Mittweyda, dixième partie, in-8° de 134 pages. A Chemnitz, chez Stoeffel, 1784.

12. Nous allons présenter un précis des différentes observations que renferme ce recueil.

I. *Une hémorrhagie de l'urèthre.*

Un jeune homme de 22 ans s'étoit laissé tomber, & la verge s'étant trouvée dans ce moment en érection, avoit donné contre le tronc d'un arbrisseau abattu. Dès l'instant même l'hémorrhagie étoit survenue : elle avoit déjà continué trois jours lorsque l'observateur fut appelé, & la pâleur du visage ainsi que la foiblesse du pouls indiquoient que la perte de sang devoit être considérable. Des injections d'eau de Goulard, de l'eau d'arquebusade de Theden, des compresses d'eau froide, l'usage des remèdes internes, ne purent point arrêter cet écoulement, qui se fit par gouttes très-rapprochées, quoique le blessé, même en urinant, ne sentit pas la moindre douleur. Une très-légère compression à la partie supérieure eut plus de succès. M. *Schneider* appliqua donc un bandage qu'il porta jusqu'au pubis, & dont les tours n'étoient pas assez serrés pour intercepter le passage des urines. Cet expédient réussit ; & quoiqu'un léger gonflement du gland eût exigé de relâcher encore davantage les tours de bande, l'hémorrhagie ne reparut plus ; en sorte que le cinquième jour on ôta pour toujours cet appareil.

II. *Une hernie cérébrale avec épanchement de sang dans un enfant nouveau-né.*

La tumeur, que M. *Schneider* a fait repré-

senter sur une planche , occupoit le milieu de la tête & paroïssoit partagée en deux. La portion supérieure, qui étoit la plus volumineuse, étoit placée sur une autre fort aplatie, dont les réguemens entouroient la base de l'autre en forme de bourrelet. N'osant pas ouvrir cette tumeur, l'observateur en fit la ligature. Il n'y survint aucun accident jusqu'au soir du onzième, que l'enfant eut des convulsions auxquelles il succomba au bout de quelques heures. M. *Schneider* enleva alors cette protubérance: elle pesoit quatorze onces, & avoit à sa partie inférieure une ouverture de neuf lignes de diamètre, qui communiquoit à l'intérieur de la tête. En ouvrant cette tumeur dans sa longueur, on trouva dans sa partie inférieure une portion du cerveau avec ses membranes & du sang extravasé.

III. *L'usage interne du sulfate cassant dans les ulcères de la poitrine & des reins.*

Un homme de 40 ans, jouissant d'une bonne santé, eut la poitrine serrée par un cheval contre la crèche; & la douleur violente qu'il ressentit vers les trois dernières côtes, quoique devenue peu-à-peu moins vive, subsista longtemps. Au bout de six mois cet homme eut une inflammation de poitrine qui fit renaître les souffrances au même endroit, & qui ne se termina que le dix-huitième jour; alors la douleur pongitive fut remplacée par une douleur brûlante, & l'on remarqua une élévation assez forte à la partie qui avoit été serrée contre la mangeoire. L'usage des cataplasmes rendit bientôt la fluctuation sensible; l'abcès ayant été ouvert, il en sortit beaucoup de pus très-épais mêlé de sang. L'écoulement purulent se

soutint pendant quelque tems ; le malade continua de tousser , & rendoit quelquefois des crachats chargés de pus. La fièvre hétique s'y joignit & le malade s'affoiblit considérablement. Il fut mis à l'usage des eaux de Seltz, qui ne produisirent aucun bien ; & son indigence ne permettant pas d'employer le quinquina, l'observateur lui conseilla une infusion de l'écorce du saulë cassant. Huit jours de l'usage de ce remède suffirent pour opérer un mieux marqué. Au bout de trois semaines l'écoulement purulent se tarit , & à la fin de la sixième semaine l'ulcère fut fermé.

Un homme de 36 ans se plaignoit depuis trois mois d'une forte douleur dans la région lombaire du côté gauche , lorsqu'on s'aperçut d'une élévation qui renfermoit évidemment du pus. L'abcès s'étant ouvert spontanément fournit une assez grande quantité d'un pus rénu. Le malade, sans demander desecours, resta dans cet état pendant près de six mois ; mais sentant ses forces s'épuiser , il consulta enfin M. *Schneider*, qui reconnut, à l'aide de la sonde, que le rein étoit intéressé. Comme durant deux mois on avoit inutilement employé toutes sortes de remèdes , ce médecin prescrivit l'infusion de l'écorce de saule : par son usage le malade se trouva parfaitement guéri au bout de six semaines.

IV. *Guérisons de deux hydrocèles par l'opération.*

Dans le premier malade cet accident étoit la suite d'un effort : la tumeur avoit le volume du poing ; M. *Schneider* l'incisa & obtint une cure radicale. Le seul accident extraordinaire fut le

sang caillé dont la plaie se remplissoit les premiers jours d'un pansement à l'autre.

La seconde observation ne présente rien de singulier.

V. *Un sarcocèle.*

Le malade ayant essuyé une contusion au testicule, contracta un sarcocèle qui au bout de deux ans avoit acquis la grosseur du poing, & étoit devenu douloureux par intervalles. L'opération seule paroissoit offrir une ressource assurée. M. S. en y procédant, appliqua au cordon spermatique des bourdonnets, & fit la ligature sur cette enveloppe à un pouce au-dessous de l'anneau. Au moyen de cet expédient, il obvia aux douleurs excitées par la constriction de la ligature, & à tous les autres accidens qui en dépendent. Le testicule étoit endurci & tuméfié en même tems qu'il étoit, pour ainsi dire, dégénéré en une substance charnue. A la levée de l'appareil, le soir même de l'extirpation, on vit jaillir le sang d'une petite artère. Cette hémorrhagie fut arrêtée avec un petit morceau d'éponge, l'eau d'arquebuse de *Théden*, & une légère compression. La fièvre ne dura que huit jours : la ligature tomba à la fin de trois semaines, & la cicatrice fut fermée au bout de quarante jours, malgré un accès de fièvre, qui, étant survenue dans la cinquième semaine, fut combattue avec une saignée & une médecine. Mais quelques jours après la consolidation de la plaie, il se forma au milieu de la cicatrice une petite tumeur de la grosseur d'un pois, laquelle dans l'espace de dix jours étoit devenue aussi grosse qu'une noisette. M. S. l'enleva, & reconnut en l'ouvrant qu'elle étoit de même nature que

l'excroissance charnue du testicule. Depuis cette dernière extirpation, il n'a plus été question d'aucun nouvel accident à cette partie.

L'auteur assure qu'il a dissipé plusieurs sarcocèles récents au moyen de l'usage intérieur de la racine d'arrête-bœuf, & que l'huile de térébenthine digérée avec les scories de l'antimoine, d'après la prescription de *Verduc*, a été très-utile en bien des cas.

Il prend de-là occasion d'exhorter les chirurgiens à bien examiner les testicules avant de les enlever, afin de s'assurer s'il ne seroit pas possible d'en détacher l'excroissance charnue sans emporter ce corps glanduleux.

VI. Une entero-épiplocèle étranglée.

Cette hernie datoit de quinze ans, & avoit été souvent étranglée. Cet étranglement, auquel on avoit facilement remédié jusqu'alors par des cataplasmes relâchans, existoit depuis vingt-quatre heures, lorsque le malade s'adressa à M. S. Comme les symptômes n'étoient point urgens, il n'employa d'abord que des moyens doux, tels que la saignée, les cataplasmes émolliens, le sel d'Angleterre, les lavemens, le taxis, les fomentations froides; mais le sixième jour voyant que le ventre se tendoit & que les vomissemens fréquens se mettoient de la partie, il fit l'opération de cette hernie. Il trouva dans le sac herniaire une portion d'épiploon adhérente tant en haut qu'en bas, & d'une couleur brunâtre. Derrière l'omentum il y avoit une portion du colon d'environ trois doigts de long qui n'étoit que légèrement enflammée.

L'anneau n'étoit pas considérablement resserré; l'intestin n'étoit pas non plus adhérent

au sac herniaire; néanmoins M. S. essaya la plus grande difficulté lorsqu'il voulut réduire l'intestin: il se détermina donc à détacher l'épiploon du sac, & à emporter la portion endurcie; alors la réduction de l'intestin, aussi bien que celle de l'omentum, se fit avec la plus grande facilité.

Tout alla ensuite très-bien; mais le neuvième jour il survint inopinément une diarrhée accompagnée d'une douleur assez forte à gauche de l'anneau. Cette diarrhée, après avoir duré quelques jours, se termina par quelques selles mêlées de sang & de matières purulentes. M. *Schneider* suppose que ce pus a été formé entre les membranes de la portion d'intestin qui avoit été comprise dans cette descente.

On lit ensuite les détails de la section du cadavre d'un homme qui avoit porté depuis sa jeunesse deux bubonocèles très-volumineuses, dont l'une contenoit le cœcum avec son appendice vermiciforme, tellement adhérent de tous côtés, qu'on eut de la peine à le séparer du sac herniaire avec le scalpel; l'autre renfermoit une portion de l'épiploon & du colon. Les deux anneaux étoient dilatés, au point qu'on pouvoit facilement y introduire trois doigts.

VII. Une concrétion complète du prépuce.

Le frottement d'une chemise trop rude avoit d'abord occasionné au bord du prépuce d'un homme de 65 ans une rougeur qui bientôt après s'étoit changée en ulcère, & qui, ayant été absolument négligée, avoit causé la concrétion de cette peau. Le malade avoit passé 48 heures sans uriner avant de demander du secours, que l'auteur lui procura; en perçant avec une lancette le prépuce extrêmement tendu, & en

assurant la guérison par la dilatation de cette ouverture.

VIII. *Quelques excroissances polypeuses dans l'œsophage.*

Une femme de 52 ans étant morte, faute de pouvoir avaler, M. S., lors de la dissection du cadavre, a trouvé trois excroissances polypeuses dans l'œsophage : l'une avoit un pouce & demi de long & neuf lignes d'épaisseur ; elle étoit attachée, ainsi qu'une seconde, avec un pédicule mince, mais large, à la membrane intérieure du pharynx : l'une & l'autre étoient d'un brun foncé d'une substance charnue spongieuse, tandis que leurs pédicules étoient assez fermes & blanchâtres. La troisième, qui étoit la plus petite, tenoit à l'œsophage par une base large : elle étoit ferme & charnue, plutôt blanche que rouge.

IX. *Une plaie à la tête.*

Un enfant de 6 ans étant tombé d'une hauteur assez considérable, étoit demeuré sans sentiment & sans mouvement : il avoit rendu du sang par le nez & par les oreilles ; sa respiration étoit libre, le pouls lent & foible. On n'appercevoit à l'extérieur aucune marque de lésion. Une saignée, des fomentations froides sur la tête, l'usage du sel de Glauber, & l'application des vésicatoires aux gras des jambes, avoient rappelé cet enfant à lui ; il avoit demandé à manger & ne s'étoit plaint de rien : mais le sixième jour une sensation douloureuse s'étoit fait appercevoir sur le milieu du pariétal gauche : une élévation qu'on y remarquoit en même tems ayant donné le lendemain des signes manifestes de fluctuation, fut ouverte ; la matière étant éva-

cuée, M. S. reconnut que le péricrâne étoit détaché de l'os, & qu'il y avoit une fissure oblongue dans la première table du crâne. Il n'a fallu que quinze jours pour obtenir l'exfoliation de cet os; & la guérison de cette plaie entière s'est ensuite faite en très-peu de tems.

Instruction sur les moyens de s'assurer de l'existence de la morve, & d'en prévenir les effets. A Paris, de l'Imprimerie royale, in-8° de 59 pages, & dix pour la réimpression de l'Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, pour prévenir les dangers des maladies des animaux, & particulièrement de la morve, du 16 juillet 1784 (1). On lit au bas de la page 59: Délibéré à l'Ecole royale vétérinaire d'Alfort, le premier avril 1785. Signé CHABERT, directeur de l'Ecole vétérinaire.

13. Avant de faire connoître à nos lecteurs cette nouvelle production de M. Chabert, nous allons leur rappeler succinctement; les principaux écrits qui ont paru sur cette maladie.

Nous ne nous arrêterons pas à rapporter ici le sentiment de la multitude d'hippiâtres qui

(1) Nous avons fait connoître cet arrêt dans le *Journal de Médecine* de juin 1785, tome lxi, pag. 308.

en ont écrit jusque vers le milieu de ce siècle, sans en excepter même de la Guérinière, de Saunier & de Garfaut, parce qu'aucun ne donne rien de satisfaisant à ce sujet ; nous passerons sur le champ à quelques écrits plus positifs.

M. Lafosse le père, est le premier auteur qui ait traité *ex professo* de la morve ; son ouvrage est intitulé : *Traité sur le véritable siège de la morve des chevaux, & les moyens d'y remédier, dédié à S. A. M. le Prince Charles de Lorraine, Comte d'Armagnac, pair & grand écuyer de France, &c. par le sieur LAFOSSE maître maréchal à Paris, & maréchal de la petite écurie du Roi, avec figures gravées en taille-douce, & l'approbation de MM. de l'Académie royale des sciences, Paris, David & Gonichon, 1749 ; in 8°. de 24 pages & 8 pour le titre, l'épître &c.* M. Lafosse dit dans sa préface, que la morve a été inconnue des Grecs & des Romains, parmi lesquels il cite principalement, *Apsyrté, (a) Caton, Columelle & Virgile* ; qu'elle ne

(a) M. Lafosse n'a consulté les Hippiâtres grecs que dans le recueil intitulé *Geoponicorum sive de re rustica, &c.* Il dit même que cet ouvrage est le seul & unique des Grecs qui existe aujourd'hui sur cette matière. Il étoit dans l'erreur ; ce recueil, plutôt destiné à l'agriculture qu'à l'hippiatrique, ne contient en effet rien de relatif à la morve ; mais il n'est qu'un extrait très-précis d'une collection plus considérable, uniquement consacrée à cette dernière partie, en latin, traduite par J. Ruell, & publiée à Paris, en 1530, in-fol. Le texte grec fut publié par J. Grinaus, à Bâle, en 1537, in-4° ; & la traduction françoise faite par J. Massé, à Paris, en 1563, in-4° ; & par J. Jourdain, aussi à Paris, en 1647, 1655 & 1667, in-fol. Si M. Lafosse eut connu, & eût

parut en Europe que vers l'an 1494, au siège de Naples, & que les auteurs Espagnols, parmi lesquels il cite *Parax̄ez*, qui étoit à ce siège, sont les premiers qui aient donné l'histoire de cette maladie, qu'ils appelloient *muormo*. Le *malleus humidus*, *morbis humidus*, ou *profluvium atticum* de *Vegece*, auteur dont M. *Lafosse* a vraisemblablement aussi ignoré l'existence, puisqu'il n'en parle point, nous paroît cependant ressembler beaucoup à cette maladie, soit dans la description qu'il en fait, soit dans le traitement qu'il prescrit & dans le prognostic qu'il en porte. (2) Du reste M. *Lafosse* établit dans ce mémoire, que la morve est une maladie inflammatoire & locale, dont le véritable & le seul siège est dans la membrane pituitaire, & que la meilleure manière de la guérir, est par l'injection faite au moyen du trépan.

Ce traité fut réimprimé en 1750, petit in-8° de 24 pages, & 14 pour le titre, les épîtres, &c. à la Haye, chez Van-Dole, qui le dédia au grand-écuyer du prince d'Orange, & conserva la dédicace de M. *Lafosse*. Cette édition est fort belle.

Il fut successivement traduit en anglois par MM. *Bartlet* & *Bracken* en 1751 : la traduction françoise de l'ouvrage du premier a paru en 1756 & 1757, sous le titre de *Gentilhomme*

sulté cette collection, il se seroit convaincu que non-seulement *Apfyrté*, mais encore d'autres auteurs grecs, tels que *Théophraste* & *Hippocrate*, ont parlé de la maladie dont il s'agit. Voyez au surplus les notes (8) & (9).

(2) *Vid. Vegetii Renati artis veterinariæ, sive mulo-medicinæ libri quatuor*. Basileæ. (1528) in-4°. lib. 1, cap. iij & x, fol. 1, 2, verso.

maréchal, tiré de l'anglois de M. T. BARTLET, chirurgien, par M. DUPUIS d'EMPORTES. Paris, Jombert, 2 vol. in-12, fig. On trouve, chap. 12, pag. 123 du premier volume, ce qui concerne la morve.

M. de Buffon a adopté le sentiment du sieur Lafosse sur la morve; & il croit être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau que les chevaux boivent, par la nécessité où ils sont d'y enfoncer & d'y tremper les nazeaux pendant un temps considérable, ce qui les refroidit & les enrume; ce que l'on préviendrait, ajoute M. de Buffon, en ne leur donnant jamais d'eau froide, & en leur essuyant toujours les nazeaux après qu'ils ont bu. *Histoire naturelle générale & particulière, in-12, tome vj, pages 128 & 129.*

M. Bourgelat, dans le tome second, deuxième partie de ses *Elémens d'Hippiatrique* Lyon, 1753, page 280, réfute l'opinion du sieur Lafosse, & la regarde comme insoutenable, malgré l'appropriation de l'Académie, qui, ajoute-t-il, n'a sans doute prétendu qu'applaudir à son zèle. Dans son *Traité de la conformation extérieure des animaux*, Paris 1768, seconde partie, page 251, il réfute aussi l'opinion de M. de Buffon (qui n'est que celle de Plin & de Garembert) sur la manière dont les chevaux boivent.

En 1751 M. Lafosse présenta un second mémoire, sur la morve, à l'Académie royale des sciences; il fut imprimé trois ans après, avec plusieurs autres du même auteur, sous le titre d'*Observations & découvertes faites sur les chevaux, avec une nouvelle pratique sur la ferrure, par le sieur LAFOSSE, maréchal des pe-*

tites écuries du Roi, avec des figures en taille-douce. Paris, Hochereau, 1754, in-8°. Ce mémoire intitulé, suite d'expériences & observations nouvelles sur la morve, se trouve page 43. on y a ajouté, à la suite, la traduction du sentiment de MM. Bracken & Bartlet sur cette maladie, & sur le premier mémoire du sieur Lafosse.

On retrouve encore ce second mémoire dans un ouvrage qui paroît être une première édition, ou une contrefaçon de celui dont nous venons de parler, Il est intitulé : *Traité des accidens qui arrivent dans le sabot du cheval, avec un supplément sur le traité de la maladie de la morve, qui a été imprimé en 1749, avec une dissertation sur la manière la plus avantageuse de ferrer, enrichi de planches anatomiques, 1754, in-8°. sans nom d'auteur, de lieu, ni d'imprimeur (3). Le supplément sur la morve est placé page 37, & l'extrait des observations de M. Bracken seulement, mais plus étendu que dans le premier recueil, est à la page 83, après la ferrure.*

Ce recueil de mémoires fut traduit en allemand la même année, in-8°, en anglois, en 1755, in-8°, & enfin en espagnol, par *Dont, Pedro-Pablo Pomar*, Madrid, 1760, aussi in-8°: cette traduction est dédié au Roi d'Espagne.

(3) Il y a d'autant plus lieu de croire que ce Traité est la première édition du Recueil de ces Mémoires, qu'il est bien moins étendu, & que d'une autre part, quoique l'approbation du censeur porte sur ce premier titre, le privilège du Roi qu'on trouve à la fin des exemplaires des *observations & découvertes, &c.* est accordé pour le *Traité des accidens qui arrivent dans le sabot, &c.*

L'auteur, dans ce second Mémoire, distingue sept sortes d'écoulemens qui se font par les nafeaux du cheval ; il en rapporte les signes & les caufes, & il fait voir que la morve locale, ou morve proprement dite, a un caractère qui le diftingue effentiellement des autres ; il affure avoir déjà, à cette époque, guéri-plufieurs chevaux morveux, par les injections & par les fumigations.

Quelques années après parut l'ouvrage fuyant : *Differtation fur la morve, en forme de mémoire, préfenté au mois d'avril 1761, à l'Académie Royale des fciences, par le fieur LAFOSSE le fils, maréchal en furvivance des petites écuries du Roi, avec un extrait des regiftres de l'Académie Royale des fciences, du 24 juillet, 1761. A Paris de l'imprimerie de le Breton, 1761. In-12 de 76 pages, & 4 pour les titres.*

M. Lafoffe le fils, dans cette differtation, étend & développe les idées de fon père ; il cherche à convaincre les adverfaires de fon fyftême, que la morve eft une maladie vraiment locale, & qu'elle peut être guérie par les feuls remèdes externes. Pour appuyer cette hypothèfe, il foutient que toutes les fois que les vifcères de la poitrine font affectés, ce n'eft pas la morve proprement dite, mais au contraire la morve improprement dite ; de-là une foule de divifions & de fubdivifions plus confidérable encore, que dans le fecond mémoire du fieur Lafoffe le père ; divifions & fubdivifions qui ne nous paroiffent propres qu'à éloigner la véritable aitiologie de cette maladie, & desquelles, ainfi que du traitement local de l'auteur, MM. Morand & Tenon, commiffaires de l'Académie pour l'examen de ce mémoire,

ne jugent pas trop favorablement. En hommes véritablement instruits, ils pensent que pour agir efficacement, quelque soit la cause de cette maladie, il conviendrait indépendamment des remèdes locaux, de recourir à des moyens convenables pour détourner, ou pour adoucir l'humeur, avant qu'elle parvint aux nazeaux, afin qu'elle ne fit plus aucune impression, sur la membrane qui la tapisse. Les observations des commissaires forment, pour ainsi dire, un second Mémoire de 17 p. à la suite de M. Lafosse.

L'auteur établit, page 50, qu'il n'y a que la morve proprement dite qui soit contagieuse, & que les autres ne le sont pas; il rend compte, p. 55, de quelques remèdes & de quelques écrits qu'on publia à-peu-près dans ce temps dans le *courier littéraire de Francfort* du mois de mai 1761; dans la *gazette de médecine* du même mois & ailleurs, relativement à cette maladie.

Il publia quelque temps après des observations instructives sur les ravages qu'occasionnent aux chevaux les différentes espèces de morve & la manière de les distinguer, avec un tableau des différens écoulemens qui se font par les narines des chevaux, désignés sous le nom de morve, feuille in-fol. sans date & sans nom d'auteur. On lit plusieurs fois dans cet ouvrage que la vraie morve, la morve proprement dite ne se communique jamais.... qu'elle n'est jamais contagieuse quoi-qu'elle soit la plus commune.... & que c'est celle qui détruit les régimens, les postes, les messageries, &c. Ces observations & ce tableau ont été réimprimés dans le *manuel à l'usage des maréchaux des régimens*; par M. LAFOSSE, 1779, petit in-12, sans nom de lieu ni d'imprimeur. On retrouve aussi cette assertion dans la *clavi-*

eule du cheval publiée par le même auteur en 1776, 2 feuilles grand in-fol. On y lit que *la morve de cause externe ne se communique pas, que les autres espèces se communiquent rarement, &c.*

Lequel croire, ou de M. Lafosse établissant dans sa dissertation de 1751 que la morve proprement dite est la seule contagieuse, ou de M. Lafosse en contradiction avec lui-même dans les autres ouvrages dont nous venons de parler ? Nous retrouverons encore dans le *Dictionnaire encyclopédique*, dans le *Guide du maréchal*, dans le *Cours d'hippiatrique*, & enfin dans le *Dictionnaire d'hippiatrique*, qu'il répète constamment qu'il n'y a que la morve proprement dite qui se communique. Mais l'article *morve* de ces quatre ouvrages n'est que la réimpression de la dissertation de 1761, à laquelle l'auteur a fait quelques additions & changemens ; il a ajouté au dernier des notes critiques relatives à cette maladie ; notes, qui, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (4), annoncent des sentimens auxquels le véritable savant devoit toujours être inaccessible.

M. Dupuis d'Emportes, dans le *Gentilhomme cultivateur*, trad. de l'anglois de Hall, & imprimé à Paris. In-4°. 8 vol., & in-12, 16 vol. 1761-1764, s'est étendu, livre onzième, section quatrième, fort au long sur cette maladie. Ce qu'il en dit est divisé en sept chapitres & remplit 17 pages de l'in-4°. & 50 de l'in-12. Non-seulement il adopte l'opinion de M. Lafosse le père dont il fait l'éloge, & aux travaux duquel il rend un hommage bien légitimement dû ; mais il s'oc-

(4) *Essais sur les eaux aux jambes des chevaux*, &c. pag. 63.

cupe encore très en détail des causes de la morve, des moyens de la prévenir, & des différentes injections qu'on doit mettre en usage pour la guérir. Elles sont toutes détersives ou astringentes; l'eau de chaux, l'alun, les vitriols, l'esprit-de-vin & le vinaigre, en forment ordinairement la base. Il dit avoir observé en général que les chevaux peuvent être guéris en trois semaines ou un mois; mais qu'il faut continuer les injections encore quelques temps après, & purger pendant la convalescence. Il ajoute que ce n'est que d'après beaucoup d'expériences également heureuses qu'il assure la parfaite guérison de l'animal. Du reste, il ne parle point de la contagion de cette maladie, & des précautions à prendre pour s'en garantir.

On trouve encore à la fin de ce onzième livre un *Mémoire envoyé par M. LAFOSSE fils, sur l'opération du trépan pour la morve*. Il ne présente rien de particulier.

On trouve, à la suite d'un ouvrage intitulé *le parfait bouvier*; par M. Boutrolle. Rouen, 1766, une *dissertation sur la maladie des chevaux qu'on nomme la morve*, in-12 de 63 pages. Elle est de M. Malouin, censeur de l'ouvrage, qui n'en fit faire mention ni dans le titre, ni dans la table. Cette dissertation est composée de trois mémoires. Le premier n'est qu'un extrait des deux suivans présentés en 1761 & 1762 à l'académie royale des sciences, laquelle a cru ne pas devoir les séparer, & les fit imprimer dans le volume de ses mémoires pour l'année 1761, page 45 de l'histoire & 173 des mémoires. Il résulte des expériences que M. Malouin fit faire avec l'æthiops antimonial,

monial, la pervenche & les purgatifs réitérés, que de trois chevaux morveux un seul fut parfaitement guéri par l'usage de ces remèdes, au bout d'environ six mois. Du reste, M. Malouin, d'après quelques ouvertures de chevaux morveux, présume que l'on pourroit diviser la morve en deux espèces à raison des causes, l'une interne & l'autre externe ou locale. Cette dissertation est terminée par l'annonce de l'*électuaire contre la morve des chevaux*, inventé par M. le baron de Sind. On lit encore dans le même volume des *mémoires de l'académie*, page 58 de l'histoire, une *observation relative à une morve de mulet*; elle est de M. Collet, gendre de M. Lafosse.

De tous les arcanes publiés ou vantés pour guérir la morve ou en préserver, aucun ne fit autant de bruit que l'électuaire proposé par M. le baron de Sind, colonel de cavalerie, & premier écuyer de l'Electeur de Cologne. Tous les écrits périodiques l'annoncèrent avec emphase, & rendirent compte des expériences auxquelles il donna lieu. M. de Sind lui-même le prôna dans plusieurs ouvrages d'hippiatrique dont il est auteur, & dans lesquels ce qu'il dit de la morve n'annonce pas de grandes lumières en anatomie & en médecine. Il combat le sentiment de M. Lafosse sur le véritable siège de cette maladie; dans l'un de ses écrits il en reconnoît deux espèces, & dans un autre il n'en admet plus qu'une seule, &c. (5). Cet arcane, au surplus,

(5) Voyez le titre de ses Ouvrages dans le *Catalogue des auteurs Vétérinaires*, publié en allemand; par M. Gottlieb Lenzen, première partie, au mot Sind, pag. 81.

a eu le sort de tous ses prédécesseurs, & on n'en parle plus aujourd'hui. « Peut-être, dit M. *Bourgelat*, que ce remède auroit acquis plus de confiance, s'il n'avoit pas été annoncé comme une panacée, & si la vente qui en a été proposée dans toute l'Europe par une personne de ce rang, n'eût fait craindre à gens difficiles & prêts à toujours tout condamner, qu'un intérêt particulier n'eût plus de part au desir de la découverte que l'amour du bien public ». *Matière médicale raisonnée à l'usage de l'école royale vétérinaire. Lyon, 1765, in-8°. page 136.*

Dans ce même ouvrage, pag. 135, & suiv. M. *Bourgelat* rend compte des tentatives infructueuses faites jusqu'alors pour guérir la morve, & du plan d'expériences qu'il indiqua à M. le marquis de *Beauflet*, alors ministre de la cour de France près l'Électeur de Cologne, pour constater l'efficacité de l'électuaire de M. de *Sind*; elles sont faites pour servir de modèle en pareilles circonstances, & nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs.

On trouve dans des *expériences de médecine sur des animaux*; par M. *Browne Langrish*, traduits de l'anglois. Paris, 1749, in-12. pag. 90, expérience viij; que l'eau distillée de laurier-cerise a été donnée avec succès dans la morve. Cette observation rapportée par M. *Le Clerc*, dans son *histoire natur. de l'homme malade*, t. ij, pag. 46; par M. *Paulet*, dans ses *recherches sur les maladies épiérotiques*, tom. 2, pag. 330; par M. *Amoureux, fils*, dans sa *bibliographie vétérinaire*, pag. 39; & peut-être encore par d'autres, n'a pas été confirmée par celles que nous avons répétées à l'école royale vétérinaire.

M. Vitet, dans sa *médecine vétérinaire* (6), tom. 2. pag. 822, n'adopte point toutes les divisions de M. Laffès. La morve est une & contagieuse. Il entre dans des détails intéressans sur sa contagion ; détails auxquels nous croyons qu'on fait généralement trop peu d'attention. Il s'abstient au reste de parler des causes de cette maladie. Il vante pour sa guérison les fumigations d'orpiment, déjà indiquées en pareil cas, il y a près de trois siècles, par *Laurent Rusc* (a), & depuis par tous ses copistes ; remède trop dangereux à employer, & qui pourroit donner lieu à des accidens pires que le mal même. Il conseille, pour préserver les chevaux menacés de la morve, d'oindre deux fois par jour les orifices extérieurs des naseaux avec l'huile essentielle de térébenthine ; par ce moyen il en a préservé deux qui habitoient avec un cheval morveux au dernier degré, dans une écurie étroite, basse & mal aérée. Il indique enfin un projet tendant à l'extinction générale de cette maladie ; projet impraticable dans l'exécution, & au moins inutile, si la morve vient spontanément, comme on peut le soupçonner souvent.

M. Dutg, médecin des chevaux d'un régiment au service des états de Hollande, a donné

(6) Nous donnerons incessamment la Notice de cet Ouvrage, dont on a publié depuis peu une prétendue nouvelle édition.

(a) *Item ad idem valet, si acceperis auri pigmentum & sulphur, & posueris super carbones, & in naribus equi feceris fumigium, &c. Hippiaatria sive Marefcalia Laurentii Rusii, &c. Lutetiae apud Wechelam, an. M. D. XXXII. in-fol. cum fig. pag. 72. cap. lxxj. de Cymorra seu capitis morbo.*

une dissertation de 14 pages sur cette maladie ; on la trouve , page 277 , tome premier d'un ouvrage intitulé *l'anti-maréchal, ou le vrai miroir des maladies des chevaux, &c. Liège, 1773* ; deux vol. petit in-8°. L'auteur regarde la morve comme une maladie humorale ; il compare assez judicieusement les chancres de la membrane pituitaire aux ulcères du canal de l'urètre dans la gonorrhée , dont la cause n'est rien moins que locale. (M. Bourzelat avoit déjà fait cette comparaison dans les *éléments d'hippiatrique* ci-devant cités , pag. 281.) Outre le traitement externe , tel que les fumigations , les injections , &c. il prescrit les sudorifiques , les purgations mercurielles , & les humectans. La contagion de cette maladie lui paroît encore assez problématique , & il rapporte plusieurs exemples de sécurité auxquels nous croyons qu'il seroit dangereux de se fier. Du reste , il annonce une suite de recherches sur cet objet , qu'il publiera en particulier avec les maladies de la jument.

On apprend encore en lisant cet ouvrage que *Schrebers* a fait des observations sur le traitement de la morve , & que *Obschelwitz* a publié des planches à peu-près semblables à celles de M. *Lafosse* , lesquelles sont relatives à cette maladie.

M. *Brugnone* , directeur de l'école royale-vétérinaire & professeur en chirurgie à Turin , dans l'ouvrage intitulé : *la masealcia o sia la medicina veterinaria ridotta ai suoi veri principj, &c. in Torino, 1774, in-8°. fig.* a donné , pag. 66 & suiv. §§. 174 & 175 , une bonne description de cette maladie. Il observe dans une note que la plupart des auteurs Italiens qui ont écrit sur l'hippiatrique , appellent non-seule-

ment la morve, mais encore tous les écoulemens qui se font par les naseaux du cheval, du nom générique de *cimurro* (*); & il espère qu'on ne condamnera pas la liberté qu'il a prise de naturaliser en italien le mot morve (*morva*), pour désigner particulièrement la maladie contagieuse qu'on appelle en françois de ce nom. Il observe encore que *Vegece* l'a décrite sous le nom de *profluvium atticum*, & il compare aussi les chancres de la membrane pituitaire aux ulcères vénériens. Il avertit, au reste, de ne pas confondre avec les chancres l'orifice inférieur du canal nasal, placé à l'entrée & près la membrane pituitaire; ce qui arrive fréquemment même encore aujourd'hui à Paris comme à Turin. Il rapporte à ce sujet qu'en 1772 il y eut plusieurs chevaux morveux dans quelques régimens de cavalerie de Savoie; que les marchaux qui les visitèrent, à l'effet de séparer ceux qui étoient véritablement infectés & ceux qui étoient suspects, des autres qui étoient sains, donnèrent une épouvante générale, parce qu'ils déclarèrent tous les chevaux morveux, regardant cette ouverture comme un véritable chancre. Enfin, *M. Brugnone*, page 69, §. 178, dit qu'il vient quelquefois dans

(a) Nous remarquerons cependant que *Rassus*, *Tramefino*, son traducteur italien, *Ruiné*, *Francini*, & quelques autres désignent par ces mots *ciamorro*, *ciamoro*, *cimoro*, &c. en latin *cymorra*, en françois *cymourre*, ou *cymorre*, la véritable morve; la description qu'ils en font & le pronostic qu'ils en portent ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

l'intérieur du nez un ulcère rebelle, fétide, nommé *oxène*, lequel avec le temps peut dégénérer en vraie morve; il n'adopte pas, comme on voit, le sentiment de M. *Lafosse*, qui regarde l'*oxène* comme la véritable morve, la morve proprement dite.

M. *Paulet* a réuni en 29 pages dans son second volume de *recherches sur les maladies épiçootiques*. Paris, 1775, in-8°. pag. 304, ce que MM. *Lafosse*, *Malouin*, *Vitet* & les commissaires de l'académie ont dit de la morve. Quant à la contagion de cette maladie, M. *Paulet* pense qu'on doit toujours avoir l'attention, avant d'entreprendre la cure d'une morve quelconque, de séparer l'animal malade de ceux qui sont sains; parce qu'en regardant toutes les espèces de morve comme contagieuses, on ne risque rien; tandis qu'on risque tout en adoptant une opinion contraire. Cet extrait, auquel l'auteur a ajouté la description de quelques maladies qui ont un rapport plus ou moins direct avec la morve, pourra tenir avantageusement lieu des originaux.

On lit dans le *journal de médecine* de novembre 1778, tom. 50, pag. 476, que la société royale des sciences de Gottingue n'a pu adjuger la médaille d'or de 50 ducats qu'elle avoit proposée pour la seconde fois, relativement à la question suivante : *Etablir sur des expériences incontestables, si la morve des chevaux est une maladie contagieuse ou non; & dans le cas de l'affirmative, jusqu'à quel point la contagion a lieu?* Le sieur *Chrétien Hurn*, maréchal ferrant de la cour, & exerçant la médecine vétérinaire à Wurtzbourg, a envoyé un mémoire qui traite

des caractères de la vraie & de la fausse morve, mais qui n'en fixe point le siège & n'en indique pas la cause. Il y a joint un remède éprouvé qu'il débite au prix d'un florin 15 kreutzers.

M. Chabert a lu à la société royale de médecine le 6 juillet 1779, un *mémoire sur la morve* qui est imprimé, pag. 361 & suiv. du volume des mémoires de cette société pour cette année. Nous nous serions étendus avec plaisir sur ce mémoire intéressant annoncé dans le *journal de médecine* d'avril 1783, tom. 59, pag. 305, & dont on a donné l'extrait dans le *journal de physique* de septembre 1783, si nous n'avions su que M. Chabert devoit le publier bientôt séparément, avec toutes les observations & les augmentations dont il est susceptible, & que ne comportoit pas un mémoire académique.

Nous croyons devoir indiquer aussi les *ordonnances concernant la maladie contagieuse de la morve*, in-4°. ou in-fol. publiées en différens temps par MM. les intendans des provinces. Elles contiennent toutes des précautions très-sages contre cette maladie, & elles sont terminées par le tableau des symptômes de la morve dans son commencement, dans son état & dans sa fin.

Nous ne parlerons pas de la foule de remèdes publics ou particuliers de toute espèce qu'on a annoncés depuis quelque temps contre cette maladie, tels que des *tablettes correctives, altérantes & préservatives*, prônées par un certain Jacquet ou Dubuiffon, & par Darantière, son épicier, en 1776 & 1777, & tels encore que plusieurs autres recueillis, pag. 22, 102, 140 de la rapsodie que M. Buch'oz a fait imprimer sous le titre de *médecine des animaux domesti-*

ques (a); le premier n'est que l'affiche d'un charlatan, & les autres annoncent une ignorance digne des écrits du 15^e & du 16^e siècle d'où ils sont extraits.

Enfin, M. *Brazier*, autrefois artiste vétérinaire, aujourd'hui docteur en médecine & correspondant de la société royale de médecine de Paris, qui a fait imprimer sous son nom dans le *cours d'agriculture rédigé par M. l'abbé Rosier*, plusieurs articles de médecine vétérinaire théoriques & systématiques, la plupart trop longs, & quelques-uns très inutiles dans cet ouvrage, & qui, faute de connoître les originaux qu'il cite, perpétue jusqu'aux erreurs typographiques des auteurs qu'il copie (7), a

(a) Nous avons donné la Notice de cet ouvrage, dans le *Journal de Médecine*, de septembre 1785, tom. 65, pag. 137, & suiv.

(7) On lit, pag. 152, *des analyses des auteurs de M. Vitet*, l'extrait d'un ouvrage dont il donne ainsi le titre : *Essais sur la nature, les causes & la guérison d'une maladie contagieuse, régnant en Angleterre parmi les bêtes à cornes, publiés en anglois, par M. LUGARD, médecin de Londres, vol. in-8^o, London 1757. M. BRAZIER*, au mot *épidémie*, tom. iv, du *Dict. d'Agriculture*, a copié cet extrait & a écrit *Lugard* comme M. *Vitet*, qu'il n'a point cité, & dans l'ouvrage duquel il n'est vraisemblablement ainsi que par une faute d'impression. Ce défaut de citation donne à M. *Brazier* un air d'érudition & d'originalité, qui peut bien en imposer à quelques-uns, mais, qui, comme on le voit, ne peut pas soutenir la discussion de la critique. Il suffiroit peut-être, pour ne se pas tromper sur le véritable nom de l'auteur de connoître les autres écrivains qui en avoient parlé, mais il auroit mieux valu encore recourir à l'original, intitulé : *An essay on the nature, causes, and cure of the conta-*

aussi mis son nom à l'article *morve* imprimé, pag. 597 du 6^e vol. de cet ouvrage, qui parut à la fin de l'année dernière; mais cet article qui a 11 pages in-4^o. à deux colonnes, n'est encore qu'une répétition servile de la dissertation publiée par M. *Lafosse* en 1761, & à laquelle on finit par renvoyer. M. *Brazier* n'a vraisemblablement connu aucun des écrits postérieurs à cette dissertation, dans lesquels il auroit également trouvé cet article tout fait & plus étendu encore, tel par exemple que dans le *dictionnaire d'hippiatrique*.

Il résulte de la multitude d'écrits dont nous venons de parler, & parmi lesquels nous n'avons pas fait mention de ceux de MM. *de Chalette*, *Robinet*, *Dedelay d'Agier*, &c. parce qu'ils ne sont aussi que des copies de ceux de M. *Lafosse*, qu'aux termes du préambule de l'arrêt du conseil du 16 juillet 1784, la morve est une maladie contre laquelle on n'a trouvé jusqu'à présent aucun remède curatif, & qu'elle se communique, se propage & se perpétue par toutes sortes de voies. Ce sont ces motifs qui ont engagé M. *Chabert* à rédiger l'instruction que nous avons annoncée. Elle est le résumé d'une foule d'observations qui ont pour but de faire connoître les causes de la morve, de distinguer les signes qui annoncent sa présence, & d'enseigner les moyens d'en prévenir les funestes effets.

*gions distemper among the horned cattle in these kingdoms; by D. P. LAYARD, M. D. London, 1757, in-8^o de 134 pages, & 25 pour titre, épître, &c. Il existe au reste une traduction françoise de ce bon ouvrage, qu'on doit aux soins de M. *Bourgelat*; mais elle n'est encore que manuscrite.*

Nous regrettons beaucoup que la longueur de cette notice & les bornes de ce journal ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails propres à faire sentir de quelle importance cette instruction doit être, sur-tout dans les provinces. Nous nous contenterons d'indiquer sommairement les objets différens composant les douze articles qui en forment la division.

ARTICLE I^{er}. *Signes auxquels on reconnoît l'existence de la morve.* Ils varient dans les différens individus & dans les trois époques de la morve; ils ne lui sont pas tous particuliers, & plusieurs sont communs à d'autres maladies, telles que *la gourme, la fausse gourme, la péripneumonie, la morfondure & la pleurésie*, avec lesquelles il seroit très-dangereux de la confondre. Mais l'écoulement par les naseaux d'une humeur plus ou moins épaisse, l'engorgement des glandes situées sous la ganache, & les chancres sur la membrane interne du nez, sont des symptômes qui dans la morve existent le plus souvent à la fois, ce qui n'arrive jamais dans les autres maladies, qui, d'ailleurs, sont toujours aiguës ou inflammatoires, & parcourent leurs périodes en peu de jours, tandis que la morve, au contraire, ne parcourt les siens qu'avec une extrême lenteur.

ART. II. *Ouverture des animaux atteints de la morve.* Il n'est presque pas de viscère essentiel, soit dans un individu, soit dans l'autre, qui n'offre des traces de cette cruelle maladie; mais ceux de la tête & de la poitrine sont ordinairement les plus grièvement affectés.

ART. III. *Causes de la morve.* Elles sont évidentes ou conjecturales. Telle est, parmi les premières, la communication des chevaux sains

avec des chevaux morveux; & telles sont, parmi les secondes, la mauvaise nourriture, l'arrêt de la transpiration, des maladies négligées, mal traitées, répercutées, &c. &c.

« On doit bien observer que la morve qui paroît à la suite du *farcin* est toujours incurable, & qu'on doit beaucoup espérer, au contraire, quand c'est la morve qui dégénère en *farcin*. » On lit presque la même chose dans une traduction françoise des hippiatres grecs : *Hippocrate* dit : « plusieurs ont remarqué que quand le » cheval a eu le *farcin*, il devient facilement » morveux (8). »

ART. IV. *Réflexions sur la curabilité de la morve.* La morve n'est pas incurable, mais son traitement a été jusqu'à présent long, & par conséquent dispendieux, & il est encore très-incertain, lorsqu'elle a fait des progrès; ainsi on n'entreprendra la cure de cette maladie qu'autant qu'elle sera dans son principe, que les animaux seront en bon état, d'un bon tempérament, & exempts de tous autres vices.

ART. V. *Examen & séparation des chevaux affectés ou suspects.* Cet article, rempli de détails qu'il faut lire dans l'ouvrage même, est un

(8) Voyez la *vraie connoissance du cheval, ses maladies & remèdes*; par J. J. (JEAN JOURDAIN,) D. M. avec l'anatomie du RUINÉ, &c. Paris, Niville, 1647, in-fol. fig. pag. 49. — Cet ouvrage reparut sous ce titre : *Le parfait cavalier ou la vraie connoissance du cheval*, &c. Paris, de Nain, 1655, in-fol. & sous le suivant. *Le grand Maréchal où il est traité de la parfaite connoissance des chevaux*, &c. Paris, Loyson, 1667, in-fol. C'est un seul & même ouvrage, sous trois différens titres.

vrai modèle à suivre ; pour procéder avec méthode & sûreté à l'examen d'une écurie , d'une ferme , d'une poste , d'un régiment , &c. dans lesquels la morve se sera déclarée.

ART. VI. *Manière de classer les chevaux affectés ou suspects.* On fera trois classes de malades. La première sera composée de ceux qui étant véritablement morveux seront dans le cas d'être abattus , conformément à l'arrêt du conseil ; la seconde comprendra ceux qui n'auront que quelques symptômes de la maladie ; & la troisième enfin ceux qui , par rapport à leur commerce avec des chevaux morveux , pourront être regardés comme suspects.

ART. VII. *Première classe.* M. Chabert indique ici non-seulement la meilleure manière de tuer l'animal , & il préfère pour cet effet l'ouverture des carotides ou l'insufflation de l'air dans les jugulaires , qui ne produisent l'une & l'autre aucune altération dans les viscères ; mais il prescrit encore la manière de procéder à l'ouverture des cadavres , & à la rédaction du procès-verbal ordonné par l'arrêt du 16 juillet. L'article 6 de cet arrêt & l'instruction , pag. 32 , ordonnent expressément de taillader les peaux des animaux morveux , & de les enfouir avec les cadavres. Nous ignorons si on prend toujours cette précaution dans les provinces ; mais nous pouvons assurer qu'on s'y soustrait entièrement dans la capitale , où , cependant , le foyer de la contagion est immense & toujours renaissant , & où le transport des peaux d'un endroit à l'autre , leur mélange avec celles des animaux sains , les différentes mains par lesquelles elles passent , les exhalaisons qu'elles

répandent, &c. &c. en font, peut-être, une des principales sources. L'écarrissage est à Paris sous le joug d'un privilège exclusif, & ceux qui l'exercent ont un intérêt particulier à tirer des dépouilles des animaux le plus grand parti possible, quelles que soient d'ailleurs les maladies contagieuses dont ils sont morts.

ART. VIII. *Deuxième classe. Animaux à traiter.*

ART. IX. *Soins & régime.*

ART. X. *Traitement préservatif.* Lorsqu'on veut se livrer au traitement de la morve, il faut d'abord rechercher soigneusement les causes qui y ont donné lieu, & les détruire; sans ces préliminaires indispensables, le traitement le plus méthodique échoueroit le plus souvent. Celui qui est indiqué par M. Chabert ne sauroit être analogue à toutes les circonstances; mais les principes généraux qu'il établit & qui ne pourroient que perdre à être extraits, suffiront aux artistes pour tous les cas particuliers.

Nous croyons qu'il n'est pas inutile ici d'observer que la cautérisation du chamfrein & des glandes de dessous la ganache, que M. Chabert indique, pag. 48 & 50, a été déjà prescrite très-anciennement pour la morve sur ces parties par Hippocrate l'hippiatre (9), L. Ruse, (10), Ruini (11), Francini (12), &c.

(9) *La vraie connoissance du cheval*, &c. ci-devant cité, même page.

(10) *Hippiatria sive marescalia*, &c. jam & loc. cit.

(11) *Anatomia del cavallo*, infermite & suoi rimedii. Venetia, 1599, fol. vol. sec. lib. II, cap. 22, pag. 98.

(12) *Hippiatrique du S. HORACE DE FRAN-
CINI*. Paris, 1607, in-4°, liv. 2, chap. 22, pag. 139.

ART. XI. *Chevaux qui ont communiqué avec ceux attaqués.*

ART. XII. *Procédés à suivre pour assainir les écuries, les équipages, &c.* Beaucoup de gens ont trouvé dans ces deux articles des détails dispendieux, minutieux & inutiles ; mais ils n'ont pas été constamment à portée d'observer, comme M. Chabert, les funestes effets de la contagion de la morve ; aussi regarde-t-il comme de la dernière importance de mettre les animaux à l'abri de participer de nouveau à l'influence des particules de ce virus, soit par un traitement dépuratoire, soit par des précautions relatives aux écuries & aux équipages qui ont servi aux chevaux morveux.

Du reste, il y a dans cette instruction, quelques légères fautes typographiques, qu'on aperçoit rarement dans ce qui sort de l'imprimerie royale.

SOEMMERING über die körperliche verschiedenheit des Mohren vom Europæer, &c. C'est-à-dire, *De la différence du corps d'un nègre, & de celui d'un Européen ; par M. SAMUEL-THOMAS SOEMMERING, &c. Grand in-8° de 32 pages. A Mayence, 1785.*

14. L'auteur ayant été à portée durant sa résidence à Cassel de disséquer plusieurs Nègres, il a cherché à saisir les principales différences que l'on remarque constamment entre l'Africain & l'Européen. Il s'est particulièrement

attaché à la comparaison des têtes : & voici ce qui paroît le plus piquant dans le détail de ses recherches.

Dans un enfant de peu de mois, *M. Sæmmering* a trouvé la mâchoire déjà aussi saillante, proportion gardée, que chez les adultes ; la partie inférieure du nez plate, large, & les narines très-ouvertes. *M. Lichtenberg* lui a fait observer que la chute de la tête au dos étoit moins marquée dans les Nègres que dans les Blancs ; disposition des parties qui est encore plus remarquable dans le singe. Les cils des Noirs comparés aux nôtres sont plus courbes, mieux fournis, plus épais & d'un grand noir : les oreilles plus rondes ; le trou occipital plus en arrière, (ce qui selon *M. Sæmmering* est la cause pour laquelle la charpente osseuse de la tête du Nègre, dont on a enlevé la mâchoire inférieure, posée sur une table horizontale, relève du devant au point qu'il s'en faut d'une ligne que les dents ne touchent la table). L'entrée des narines est très-large, & les os qui la forment très-fins, minces & comme soufflés. La grosseur des os de la face rend la cavité du crâne très-petite. La longueur & la largeur de la mâchoire supérieure constituent un des principaux caractères distinctifs entre l'Africain & l'Européen.

M. Sæmmering, après avoir remarqué que l'ouverture de trois Noirs, ne lui a fait appercevoir aucune différence de couleur entre leur cerveau & celui des Blancs, rapporte quelques expériences faites pour connoître les gravités spécifiques de divers cerveaux tant d'hommes que d'animaux, & avance ensuite comme une vérité physique que l'homme avec le plus

grand cerveau a les nerfs les plus petits ; que son cerveau , seulement est plus grand , proportion gardée , que celui des autres animaux , en raison de la petitesse de ses nerfs & que les nerfs du Nègre , étant plus gros que ceux du Blanc , il s'ensuit qu'il a le cerveau plus petit que l'Européen. Il nous apprend encore que les corps olivaires des Africains sont d'une substance feuilletée ; que dans presque tous les corps qu'il a ouverts , il a trouvés des graviers dans la glande pinéale ; que les os sésamoïdes manquent très-rarement aux Nègres , que leurs cadavres passent promptement à la corruption & contractent alors la fétidité des charognes des chiens.

Ces observations sont suivies de quelques détails relatifs au réseau de *Malpighi* , & aux maladies qui ont enlevé les Nègres , dont il a disséqué les cadavres. L'auteur déclare enfin que la plupart des Nègres , ainsi que les autres animaux transplantés de leur pays natal dans un autre climat , & obligés de faire usage d'alimens auxquels ils n'étoient point accoutumés , contractent des maladies d'os.

Mémoires d'agriculture , d'économie rurale & domestique , publiés par la Société royale d'agriculture de Paris. Premier trimestre , un vol. in-8° avec figures. A Paris , chez Buisson , libraire , hôtel de Mesgrigni , rue de Poitevins. Prix 2 liv. 8 s. brochés , 3 liv. 10 s. rel.

15. Cet ouvrage , dont il paroîtra un volume

à la fin de chaque saison , renfermera non-seulement les Mémoires lus dans les diverses Séances de la Société , par ses membres, mais encore plusieurs écrits , qui lui auront été communiqués , par des savans étrangers. MM. *Broussonet*, *Parmentier*, &c. ont fourni dans ce premier trimestre , des Mémoires qu'on lira avec le plus grand intérêt. On trouvera au commencement de chaque volume l'extrait des séances particulières de la Société ; c'est-à-dire , les observations qui auront été citées dans ses assemblées. Le volume sera terminé par un Mémoire qui offrira le résultat des différentes observations météorologiques & agromomiques , faites pendant les trois mois dans la généralité de Paris.

DANIELS, &c. Entwurf einer bibliothek der staats-arzneykunde , &c. C'est-à-dire, *Essai d'une bibliothèque de médecine politique, ou de médecine légale & de police médicale depuis son commencement jusqu'à l'année 1784 ; par le docteur CHRÉT. FRIEDRICH DANIEL*, in-8° de 231 pag. A Halle, chez Hemmerden, 1784.

16. On voit avec plaisir que M. *Daniel* s'attache à réveiller le goût de la littérature médicale. La médecine légale & la police médicale méritent sur-tout cette attention. Leur objet est des plus intéressans non-seulement pour la conservation de la vie & de l'honneur

de certains individus , pour la jouissance tranquille de certains droits & privilèges des particuliers , & pour les lumières dont elle éclaire les tortuosités ténébreuses , dans lesquelles le crime cherche à s'envelopper afin de parvenir à l'impunité ; il intéresse encore la santé publique , & comprend tout ce qui peut écarter d'un lieu les causes d'insalubrité. Le meilleur moyen de hâter les progrès d'une science étant de savoir jusqu'où elle a été portée & de la prendre à ce point pour en développer davantage les différentes parties , on ne peut que trouver une grande ressource dans ces sortes de bibliothèques qui nous font connoître les ouvrages , dans lesquels on apprend ce qui a été fait relativement au sujet dont on veut s'occuper. En rendant justice au zèle de M. *Daniel* , nous exhortons néanmoins les médecins de seconder ses efforts , & de contribuer à la perfection de son ouvrage par les secours qu'ils peuvent lui procurer.

Ἱπποκράτης ἀφορισμοὶ καὶ προσώωνων. HIPPOCRATIS Aphorismi , &c. EDUARDUS-FRANCISCUS-MARIA BOSQUILLON, edidit , &c. Parisiis , excudebat J. Fr. Valade , 1784. (In 12, 2 vol. petit pap. qui se vendent à Paris , chez Théophile Barrois le jeune , quai des Augustins , proche le pont Saint-Michel.)

Suite de l'article du mois d'avril.

IV. SECTION ij, APHOR. 43.

17. Hippocrate ayant dit , dans l'Aphor. 42,

il est impossible de résoudre une forte apoplexie, & il n'est pas aisé de résoudre celle qui est foible ; M. B... pense que l'Aphorisme 43 en est comme la suite ou le complément, & que le médecin de Cos y donne les signes par lesquels on juge que l'attaque est forte.

D'après cette opinion M. B... averti que le mot ἀπασχόμενον ne doit pas s'entendre ici de ceux qui sont étranglés avec un lien ; une corde, un cordon, mais de ceux qui, étant surpris d'une forte apoplexie, ou attaqués d'une angine violente, respirent avec peine, & rendent de l'écume par la bouche.

Dans ces deux cas on peut sans doute observer ce phénomène ; mais ce n'est pas une raison pour vouloir qu'il s'agisse ici de ces deux maladies.

Toutes les fois qu'*Hippocrate* parle de la suffocation qui se remarque dans l'apoplexie ou dans l'angine ; de la suffocation causée par la chaleur & par des vapeurs méphitiques, de la suffocation même de la matrice ; il emploie constamment les mots πνιγεῖν, *suffocare* ; πνιξ, *πνιγμός*, *suffocatio* ; πνιγάδης, *suffocans* : ce sont aussi ceux dont *Galien* & *Arétée* font usage.

Il seroit assez singulier que l'unique fois peut-être où *Hippocrate* se sert du verbe ἀπασχόμεναι, qui au propre signifie être étranglé par un lien, il l'ait pris dans le sens métaphorique ; il ne seroit pas moins singulier que *Galien*, qui très-certainement savoit mieux le grec que nous, s'y fût trompé, & qu'il eût au contraire entendu ce mot dans son acception naturelle & primitive en interprétant cet aphorisme ; ἀπὸ βλαθείης γὰρ μὴ ἀσχύνης τῇ τραχείᾳ, dit-il ;

injetto in collum laqueo. Ces mots ne laissent aucun doute à cet égard. Les interprètes qui sont venus après lui ont cru qu'*Hippocrate* parloit ici de ceux qui sont étranglés par un lien; c'est aussi le sentiment de l'auteur, quel qu'il soit, des commentaires latins attribués à *Oribase*.

De tout temps il y a eu des gens qui ont été étranglés avec un cordon par les mains de la cupidité, de la vengeance, ou de la fureur; & d'autres qui se sont étranglés eux-mêmes. Quoique l'effet de cette action soit la mort, on n'a pas laissé de porter du secours à ces deux sortes d'infortunés. Les uns ont été sauvés, les autres n'ont pu être rappelés à la vie. Cette différence dans le succès a rendu les médecins attentifs aux phénomènes de la strangulation chez ceux qui en avoient éprouvé la violence. Des observations répétées ont appris dans quel cas les secours étoient infructueux; c'est ce qu'*Hippocrate* énonce dans cet aphorisme, dont tel est le sens : Parmi les hommes qui ont été étranglés avec un lien, & qui, n'étant pas encore morts, ont les membres paralysés, ceux-là ne sont pas rendus à la vie, chez lesquels il y a de l'écume à la bouche.

Galien, sur cet aphorisme, fait cette remarque : « Quelques-uns cependant qui avoient » été étranglés par un lien ont été rappelés à la » vie, bien qu'il ait paru de l'écume à la bouche, cas rare à la vérité; & peut-être qu'*Hippocrate* n'a pas voulu dire qu'ils ne revenoient » jamais à la vie, mais que c'étoit rarement ». C'est ainsi que *Galien*, lorsque l'occasion se présente, confirme ou modifie par des observations faites depuis *Hippocrate*, les axiomes

des Asclépiades. Il fut un temps où *Galien* étoit l'oracle des écoles de médecine ; comme *Aristote* l'oracle des écoles de philosophie ; à peine sont-ils aujourd'hui seulement consultés. Nos pères sans doute avoient poussé trop loin leur admiration ; avons-nous raison de donner dans l'excès opposé ?

¶ Au reste , il paroît qu'il faut continuer d'entendre cet aphorisme , comme il l'a été depuis 1500 ans ; car malgré la remarque de *Galien* , il n'en est pas moins vrai que l'écume qu'on aperçoit à la bouche de ceux qui sont étranglés par un lien est un signe mortel ; mais on fait que tout signe regardé comme mortel n'est pas infailliblement suivi de la mort ; il suffit pour être appelé tel , que le plus souvent il en soit l'avant-coureur.

V. SECTION iij, APHOR. 14.

¶ Dans la plupart des éditions , on lit à la fin de cet aphorisme καὶ κορυζαί , *gravedines* , mot auquel dans quelques-unes est ajouté l'adjectif χρονία , *longæ* , *diuturnæ*. Il s'agit dans cet aphorisme des maladies de l'automne.

M. B. . . d'après les meilleurs manuscrits a fait disparaître ces mots κορυζαί & χρονία ; il les a remplacés par καὶ πολυχρονίοι adjectif qui se rapporte alors à πυρετοί , *febres* , &c. qui paroît beaucoup mieux convenir en cet endroit.

Mais M. B. . . n'est pas le premier éditeur qui ait admis cette leçon. On la trouve déjà dans l'édition des aphorismes accompagnés de commentaires , publiée en 1544 par *Fuchs* , qui ne le fait pas sans autorités : elles sont de la plus grande force ; ce sont *Hippocrate* lui-même , *Aristote* , *Galien* ; *Celse*. Cinquante ans

après , un éditeur des œuvres d'*Hippocrate* , le savant *Foës* avertit aussi qu'on voit *καὶ πολυχρόνιοι* dans certains manuscrits , au lieu de *καὶ περὶ καὶ χρόνιοι* , en sorte qu'il doit paroître étonnant qu'il n'ait pas donné la préférence à cette leçon ; lors surtout qu'il ne pouvoit ignorer que dans le livre d'*Hippocrate de aëre, aquis, & locis* , on trouve une partie de cet aphorisme ; *καὶ πυρέτοι ὁξείας καὶ πολυχρόνιοι* : passage rapporté même par *Galien* , en commentant cet aphorisme 14^e.

VI. SECTION iij, APHÖR. 21.

L'aphorisme précédent (le 20) contient l'énumération des maladies du printemps ; celles de l'été sont indiquées dans le 21 , auquel nous nous arrêtons.

Dans les éditions vulgaires se trouve ici un mot , *τετραήμεροι* , *quartana* , lequel ne se voit point dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi : il semble même que , parmi tous ceux que *M. B...* a consultés , c'est le seul qui ne porte point *τετραήμεροι*. *Fuchs* paroît avoir été plus heureux ; voici comment il s'exprime : « Les meilleurs exemplaires ne présentent point » *καὶ τετραήμεροι* , & c'est avec raison , puisque la » fièvre quarte est une maladie particulière à » l'automne : aussi n'est-il fait aucune mention » d'elle ni de ce mot par l'ancien interprète , » ni par *Théodore* dans ses versions , ni dans les » commentaires de *Galien* , ni dans *Celse* lorsqu'il indique cet aphorisme ».

D'après un si grand nombre d'autorités , *Fuchs* étoit fondé à faire disparaître ce mot du texte ; il l'a cependant conservé , ainsi que *Foës* , & beaucoup d'autres éditeurs des aphorismes.

On n'en voit pas bien la raison. Quant à M. B... il l'en a retranché, & pour justifier ce retranchement, il s'explique à peu près comme *Fuchs*, & cite les mêmes autorités, auxquelles il ajoute celle d'un manuscrit & celle d'*Oribase*, c'est-à-dire, l'auteur du commentaire latin attribué à ce médecin.

On ne sauroit disconvenir cependant qu'il y a certaines années où il règne durant l'été des fièvres quartes. *Hippocrate* l'avoit remarqué, mais il avoit remarqué en même temps qu'elles duroient moins que celles de l'automne : voici ses propres paroles : « Les fièvres quartes d'été » sont pour la plupart de courte durée ; celles » d'automne sont longues, mais principalement » celles qui se prolongent jusqu'en hiver ». *Secl. ij. aph. 25.* Galien rappelle ce même aphorisme dans son commentaire sur l'aphorisme 23 de la section iij.

Ne seroit-ce point cette remarque qui auroit rendu *Fuchs*, *Foës* & les autres éditeurs circonspects, & qui les auroit empêchés de retrancher le mot *τετραήμεροι* ? En effet, l'aphorisme 25 de la section ij faisant mention de fièvres quartes d'été, pourquoi dans l'aphorisme 21 de la section iij ne pourroient-elles pas avoir été mises par *Hippocrate* lui-même, au nombre des maladies de cette saison ?

Dans le Journal de Médecine, il est parlé plus d'une fois de fièvres quartes régnantes pendant l'été ?

VII. SECTION iij, APHOR. 23.

Hippocrate, dans cet aphorisme, indique les maladies de l'hiver ; telles sont la pleurésie, la péripneumonie, le catarrhe, l'enrouement, la

toux, les douleurs de poitrine, de côté, des lombes, le vertige, l'apoplexie.

Dans la plupart des imprimés on trouve parmi ce nombre la léthargie, les premiers éditeurs ayant vu le mot *λήθαργος* dans les manuscrits qu'ils suivoient; mais il est omis dans quelques autres manuscrits.

Il semble donc qu'on peut ou l'admettre ou le retrancher. M. B... a pris ce dernier parti. Ce qui l'a déterminé, c'est que ce mot ne se trouve point dans les plus anciens manuscrits, ni dans les anciennes versions, ni dans *Galien*, ni dans *Oribase*; enfin, la chose même exige qu'on le rejète; & *r. s ipsa clamat eam (vocem) esse expungendam.*

Si la léthargie n'est pas une maladie de l'hiver, il est certain qu'il faut effacer de l'aphorisme 23. le mot *λήθαργος*; mais si la léthargie appartenoit à cette saison, il faudroit conserver dans le texte le terme qui l'exprime.

Il paroît que M. B... ne regarde point la léthargie comme une maladie de l'hiver: *res ipsa clamat eam esse expungendam.*

Galien & *Fuchs* sont d'un sentiment opposé. Écoutons ce dernier: ... *Quaquam hæc vox λήθαργος in quibusdam codicibus Hippocratis consideretur; inferendam autem esse liquidò constat ex iis quæ libro viij. de placitis Hippocratis & Platonis scribit Galenus, ubi hanc citans sententiam ita legit, κόρυζα, λήθαργος, βράχοι, βήχες, gravedines, lethargi, raucitates, tusses. Et quidem malum hoc meritò sibi vindicat hyems...*

Ajoutons que dans le livre de morbis, qui n'est pas d'*Hippocrate*, il est vrai, on lit que la nature de la léthargie est la même que celle de la péripneumonie. Cela étant, elle peut donc naître

naître de la même cause, & paroître dans la même saison, ou constitution. *Galien* d'ailleurs a fait voir les ressemblances qui se rencontrent entre le pòuls dans la léthargie & dans la péripneumonie. Mais *Galien* va plus loin; dans son livre iij. *de locis affect.* il dit que l'apoplexie & la léthargie naissent évidemment de la même cause. Donc il croyoit, comme *Hippocrate*, que ces deux maladies appartenoient à l'hiver.

Quand, dans nos climats, il y auroit à cet égard quelques observations contraires, ce ne feroit point une raison assez forte pour effacer de cet aphorisme le mot *λάθαςαι*. *Hippocrate* observoit dans des contrées différentes, & au milieu d'un peuple qui ne nous ressembloit ni par ses mœurs ni par sa manière de vivre.

VIII. SECTION IV, APHOR. 25.

Il est certain, d'après *Galien*, que cet aphorisme est conçu ainsi : Αἷμα ἔκασθεν μὲν ὁποῖον ἂν ᾖ, κακὸν· καθ' ὃ τὰ μέλαινα ὑποχρωρίοντα, ἀγαθόν. *Sanguis qualiscunque fuerit, sursum emissus, malum; infra verò nigra prodeuntia, bonum.*

Mais *Galien* a reconnu lui-même que cette proposition étoit contradictoire à ce qui précédoit. Comme il écrivoit sur la fin du 2^e siècle, il y a donc plus de 1500 ans que telle est la texture de cet aphorisme. Ce commentateur, en travaillant sur *Hippocrate*, avoit sous les yeux différentes copies, qui portoient pour cet endroit la même leçon; car il ne fait mention d'aucune variante: assurément il n'auroit pas manqué d'en avertir.

Voilà donc un texte qu'on est obligé de conserver, tel qu'il nous est parvenu. Il suffit d'avertir qu'il paroît avoir été corrompu. Pour-

roit-il nous être permis de le présenter autrement, lorsque *Galien* ne l'a pas osé ? Il s'efforce de lever la contradiction ; ce qu'il fait de deux manières ; nous allons en rapporter une : « Voici ce qu'*Hippocrate* veut faire entendre : l'éruption du sang qui a lieu par haut, soit qu'il soit écumeux, rouge, jaune, noir, aqueux ou épais, est mauvaise ; car il vaut mieux qu'elle ait lieu par bas, pourvu qu'elle ne soit pas abondante & qu'elle se fasse peu à peu, enforte que le sang devient noir par la lenteur de l'excrétion ».

Cet aphorisme altéré avant le siècle de *Galien* qui s'est abstenu d'y rien changer, se lit autrement dans la version latine des interprètes plus modernes : c'est ce qu'on apprend de M. B. . . *At ex antiquis interpretibus ut ex ipso ORIBASIO patet hæc, τὰ μέλαινα ὑποχωρήσιμα, ex sequenti aphorismo, hinc traducta fuisse, nisi cum GALENO hæc de hæmorrhoidum fluxu intelligamus.*

M. B. . . ne nomme point ces anciens interprètes ; mais la version latine qu'il a ajoutée dans son édition, porte : *Sanguis autem si sursum manaverit qualiscunque, malum est ; inferius autem bonum.*

On n'a pas rendu, comme on voit, les mots τὰ μέλαινα ὑποχωρήσιμα ; mais en les négligeant ici, on en a transporté le sens dans l'aphorisme suivant (le 26), lequel se trouve alors conçu en ces termes : *Ἡν ὑπὸ δυστηρίαις ἰχμηῶσι αἱ σαρχὶς ὑποχωρήσασιν, ἢ τὰ μέλαινα ἀποχωρήματα, θανάσιμον.* Ce que M. B. . . exprime ainsi en latin : *Dysenteria vexata, si carunculæ dejiciantur, aut dejectiones nigra, lethale.* Il observe dans ses notes que dans une ancienne version, insérée

dans l'ouvrage intitulé *Articella*, on lit *Nigræ egestionēs si à dysenteria habito, ut intestinorum carnes, egerantur, mortale.*

Nous ajouterons que le célèbre *Pierre de Abano*, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans le 13^e siècle, & qui lisoit le texte d'*Hippocrate*, rend différemment cet endroit, & suivant l'ancienne leçon. *Sanguis defuper fluens qualiscunque fuerit, malum : deorsum verò, bonum, si niger fuerit.* Conciliat. differ. clxxxvij, folio 242. verso. col. ij. F. Venet. apud Junt. 1565. in-fol.

Voilà donc deux aphorismes absolument nouveaux, adoptés par M. B. . . sur la foi de versions latines, dont les textes n'ont point été vus depuis le renouvellement des lettres.

Cependant le sens qu'ils renferment est bon ; mais qui nous assurera qu'on a trouvé dans cette nouvelle texture la véritable pensée d'*Hippocrate* ?

Sans ce changement & cette transposition de l'aphorisme 25^e dans le 26^e, ce dernier ne présentait-il pas un sens complet ? Ne disait-il pas tout ce qui étoit nécessaire ? En le commentant (ce 26^e) *Galen* ne fait aucune mention d'excrémens noirs ; ce qui montre assez qu'il n'en étoit point question dans le texte. D'ailleurs *Hippocrate* venoit d'en parler (aphor. 21.) : *Les déjections noires, dit-il, ou semblables à un sang noir, & qui sortent d'elles-mêmes, soit avec fièvre, soit sans fièvres, sont très-mauvaises.*

Parce que quelques versions latines, mais assez modernes, s'éloignent du texte ancien pour les aphorismes 25 & 26, faut-il les suivre, & d'après une autorité si foible, arranger un nouveau texte, lors sur-tout que *Galen*,

il y a quinze cents ans , l'a trouvé tel que les manuscrits & les imprimés le présentent encore ?

Le devoir d'un éditeur est d'être circonspect. Cependant s'il croit reconnoître un sens louche, contradictoire , absurde ; des interpolations ; des omissions ; des expressions qui ne conviennent point dans l'endroit où elles sont , il peut en avertir , & proposer ses corrections ; mais il doit s'abstenir de les insérer dans le texte.

IX. SECTION IV, APHORI. 44.

Dans le plus grand nombre des éditions faites avant 1544, & même depuis, cet aphorisme est conçu ainsi : *Ὅσοις πυρετοὶ μακροί, τῆσι τοῖς φέμειν ἐς τὰ ἄρθρα, ἢ πόνοι γίνονται*. *Chez ceux qui ont eu des fièvres de longue durée, il survient ou des tumeurs sur les articulations, ou des douleurs.*

Fuchs, en donnant (en 1544) une édition des aphorismes avec un commentaire latin, observe très-judicieusement que la leçon qu'on qu'on vient de lire est mauvaise, & qu'elle est due à un copiste ignorant. Il présente une autre leçon que voici : *Ὅσοις πυρετοὶ μακροί, τῆσι τοῖς ἢ φέμειν, ἢ εἰς ἄρθρα πόνοι γίνονται*. *C'est-à-dire : Chez ceux qui ont eu des fièvres de longue durée, il survient ou des tumeurs, ou des douleurs dans les articulations.*

Fuchs donne en ces termes la raison pour laquelle il faut lire ainsi ; il est bon de les rapporter : *Nam quum tubercula in omnibus, ut comprehensum est, corporis nascantur partibus, nullâ ratione ad articulos tantum referri, ac contrahi debent.* Il n'oublie pas d'ailleurs d'avertir

que , par le commentaire de *Galien* , il est prouvé que c'est la véritable leçon.

En cet endroit *M. B.*... se trouve très-heureusement d'accord avec *Fuchs* , non-seulement dans la manière de lire cet aphorisme , consignée dans le manuscrit *F* , qu'il a consulté , mais encore dans les expressions mêmes qu'il emploie pour appuyer son opinion : *nam cum tubercula in omnibus corporis nascantur partibus , nullâ ratione ad articulos tantum referri ac contrahi debent.*

Quant à *Foës* , il a suivi pour le texte la première des deux leçons , mais il a fait sa version sur la seconde : ce qui prouve qu'il lui donnoit la préférence. On ne voit point pourquoi il a admis la première leçon dans le texte , lui surtout qui observe que dans l'aphorisme 65 de la section vij , on lisoit : ἢ φύμαλα , ἢ ἐς τὰ ἀρθρα πόροι ainsi que dans les coaques ; & que cette leçon se trouvoit dans plusieurs manuscrits , & notamment dans ceux du Vatican.

Mais à toutes ces autorités , ne peut-on pas joindre encore celle de *Celse* qui s'exprime ainsi : *Quibus autem longæ febres sunt , his aut abscessus aliqui , aut articulorum dolores erunt.* Lib. ij. cap. 7.

X. SECTION V, APHOR. 22.

Dans toutes les éditions , cet aphorisme commence ainsi : τὸ θερμὸν ἐκ πυρετικόν , ὅτε θ' ἅπαντι ἔλκετι , μέγιστον ἰσχυρίσιν ἐς ἀσφαλείην . . . *calidum suppuratorium , non in omni ulcere , maximum signum ad securitatem . . .* c'est-à-dire , « lorsque » le chaud procure la suppuration (ce qui n'arrive point à toutes les plaies) , c'est un très-grand signe qui inspire la confiance ».

Galien, en commentant cet aphorisme, observe que le chaud n'excite pas toujours la suppuration, bien qu'il en ait la vertu : il ajoute que le chaud ne fait point suppurer les ulcères putrides, & qu'il leur est même très-nuifible.

Dans une version latine des aphorismes ; accompagnée d'un commentaire latin, de laquelle *Guinther d'Andernac* donna en 1533... une édition ; mais après y avoir fait des corrections, on trouve cet aphorisme 22 rendu d'une manière un peu différente : *calida suppuratoria ulcerum omnium est, EXCEPTO VULNERE RECENTI, summum securitatis præstat indicium*. . . . Il semble donc que l'interprète (quel qu'il soit) ait suivi un texte différent de celui que nous avons aujourd'hui.

Le nouvel éditeur a pensé que le texte qui étoit sous les yeux de cet interprète, devoit être conçu ainsi : τὸ θερμὸν ἐκπονητικὸν ἐπὶ παντὶ ἔλκει, ΠΑΗΝ ΕΠΙ ΝΕΑΡΩ μίγιστον (ἡμεῖς) ἐκ πολεῖν. . . . *Calidum suppurationem movens, in omni vulnere, EXCEPTO VULNERE RECENTI, maximum securitatis indicium exhibet*...

Ne pourroit-on pas soupçonner avec plus de fondement que ces mots *excepto vulnere recenti* qui se lisent dans une version latine, recouvrée par *Guinther d'Andernac*, & depuis découverte par M. B. . . dans la Bibliothèque du Roi, ne sont que la traduction d'une glose ? Peut-être que l'interprète, à la marge du texte qu'il suivoit, a vu ΠΑΗΝ ΕΠΙ ΝΕΑΡΩ, (*excepto vulnere recenti*) mis pour avertir qu'il ne falloit point entendre sans restriction, ἐπὶ παντὶ ἔλκει, (*in omni ulcere*) ; il aura regardé ces mots comme appartenans au texte même : peut-être

même en faisoient-ils partie dans la copie dont il se servoit. Je me garderois bien d'affirmer ; mais ces conjectures acquièrent un certain degré de force , si l'on fait attention que le plus ancien commentateur que nous ayons , *Galien*, ne dit rien qui donne lieu de présumer que le texte ait jamais porté *πλὴν ἐν τῷ θερμῷ*. Et il ne paroît pas que *Pierre de Abano*, que nous avons déjà cité , ait eu connoissance de cette leçon. Il ne rend point, il est vrai , tous les termes de la proposition qui nous occupe ; mais il en donne la substance : *curare saniem in ulcere magna certitudo est securitatis*. Il observe même que les aphorismes ont été altérés , & corrompus par un moine : *Illa series HIPPOCRATIS corrupta est à monacho , nec potest nisi extraneè verificari valdè. . .* (*Conciliat. differ. ccvij. folio 259. verso , col. ij. F. edit. Venet. Junt. 1565, in-fol.*)

Au reste , si l'exception exprimée par ces mots , *excepto vulnere recenti* , étoit de l'auteur de l'aphorisme , on ne sauroit douter que *Galien* ne l'eût conservée dans le texte , & n'en eût fait mention dans son commentaire : elle n'est point de nature à être passée sous silence. Il se contente d'observer que le chaud ne fait point suppurer les ulcères putrides ; ce qui semble indiquer que la proposition étoit générale , & qu'elle étoit énoncée en ces termes : *τὸ θερμὸν ἐκπύρηνει ἐν παντὶ ὕλῃ , μὴ σ. . .* & sans la négation *οὐκ* : ce qui signifie : *Dans tout ulcère , lorsque le chaud excite la suppuration , c'est un signe qui inspire la confiance. . .* On fait que les aphorismes sont des propositions générales. Elles peuvent cependant quelquefois admettre des exceptions ; aussi *Galien* , dans son com-

mentaire sur l'aphor. 22, fait-il cette remarque; τὸ θερμὸν ἀκρυηλικὸν ἐν ὅσῳ ἐφ' ἑαυτοῦ, γίγνεται ποτ' ἀνεκπύητικον . . . *calidum suppuratorium existens quantum in eo ipso est, quandoque suppuratorium non fit.*

Cette observation de Galien ne doit-elle pas faire présumer que de son temps, il n'y avoit point de négation dans le texte? D'ailleurs Foës déclare avoir vu un exemplaire, dans lequel ne se trouvoit point la négation οὐκ (*non*).

Le nouvel éditeur ne l'a point inférée dans le texte, où véritablement elle n'est point nécessaire; mais les mots, πλὴν ἐπὶ νεαροῖς, n'auroient point dû y être introduits; 1°. parce que le sens ne le demande point; 2°. parce qu'on ne les rencontre que dans une version, qui seule en ce cas n'est pas une autorité suffisante.

Nous pourrions encore présenter d'autres doutes; mais nous ne voulons pas nous étendre davantage sur un objet, qui, bien que digne d'une certaine attention, pourroit ne pas plaire également à tous nos lecteurs.

PRIX de 300 liv. proposé par la Société royale des sciences de Montpellier.

Démontrer par des expériences simples & décisives la cause du froid, que les liqueurs produisent en s'évaporant, & le rapport de cette cause à celle du rafraîchissement, qu'une abondante transpiration procure, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

Les Pièces pour le Concours seront envoyées

PRIX PROPOSÉ, &c. 405

avant le 1^{er} novembre 1786 ; elles seront adressées , *franches de port* , à M. de Ratte , secrétaire perpétuel de la Société royale des Sciences à Montpellier , ou on les lui fera remettre entre les mains , auquel cas il en donnera son récépissé.

Prix proclamé de l'Académie de Dijon.

L'auteur du Mémoire inconnu , ayant pour épigraphe , *Ejusdem prudentiæ , cujus est cognoscere morborum causas , etiam est nosse morbos sanare*. HIPP. lib. de Arte , & auquel l'Académie de Dijon a , dans sa dernière Séance publique , décerné l'*accessit* , sur la question proposée par elle en 1783 , de déterminer les signes auxquels dès le début d'une fièvre continue ou intermittente , on reconnoitra si elle sera maligne , &c. &c. est M. Baumes , docteur en médecine de l'université de Montpellier , correspondant de la Société royale de Médecine , de l'Académie royale des Sciences & Arts de Dijon , de la Société royale des Sciences de Montpellier , médecin ci-devant à Lunel en Languedoc , & maintenant à Nîmes.

N^{os} 1 , 6 , 7 , 11 , 12 , 14 , 16 , M. GRUNWALD.

2 , 9 , M. ROUSSEL.

3 , 4 , 5 , 8 , 10 , M. WILLEMET.

13 , M. HUZARD.

17 , M. J. G. E.

Notes à ajouter aux Réflexions sur le traitement de quelques maladies chirurgicales ; par M. VERMANDOIS, vol. lxxvj, page 51.

Page 58, après ces mots : *Les observations de M. SABATIER sur les luxations consécutives du fémur étendent les connoissances relatives à cette matière.*

Note. On trouve de bonnes observations sur ce sujet dans le Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie de Chirurgie en 1771, sur les contrecoups en différentes parties du corps, &c.

Page 73, après ces mots : *Cette opération n'est, pour ainsi dire, encore que projetée,* mettez en note :

Note. Je pense qu'on ne se prévaudra pas de l'observation rapportée par l'auteur du Mémoire couronné, & rappelée par M. Leblanc dans son Précis d'opérations.

Page 77, après ces mots : *M. Park, qui a fait l'extirpation totale de la jointure,* mettez cette note :

Tout chirurgien est en état d'apercevoir la différence que je suppose entre le cas où j'admets le moyen que je propose, & celui dans lequel M. Park a employé le procédé hardi qu'il décrit.

Errata du cahier d'avril.

Page 166, notice 24, supprimez les trois premières lignes, & lisez, cette dissertation est composée, &c.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 5. Topographie des hôpitaux de Coulomiers. Par M. Martin, médecin,</i>	Page 205
<i>Suite des Observations diverses. Observat. générales & particulières sur les fièvres intermittentes,</i>	220
<i>Conjectures sur la cause prochaine des fièvres intermittentes,</i>	223
<i>Observation sur une maladie rare de l'œsophage. Par M. Taraget, méd.</i>	254
<i>Suite & fin du Mémoire sur les propriétés des eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne. Par M. Chevalier, méd.</i>	258
<i>Observat. sur une incontinence d'urine, guérie par l'usage interne des cantharides. Par M. Baumes, médecin,</i>	266
<i>Observations sur les bons effets des vésicatoires & des exutoires dans l'hydropisie de poitrine. Par M. Archier, méd.</i>	274
<i>Observat. sur la rétroversion de la matrice. Par M. Dullaufoy, chir.</i>	283
<i>Nouvelle méthode de traiter les cancers. Par M. Pillier, chirurgien,</i>	292
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1786 ;</i>	303
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	306
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	309
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	310

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	312
<i>Médecine,</i>	318
<i>Chirurgie,</i>	352
<i>Vétérinaire,</i>	364
<i>Anatomie,</i>	386
<i>Agriculture,</i>	388
<i>Jurisprudence médicale,</i>	389
<i>Histoire littéraire,</i>	390
<i>Prix proposés par la Société royale des sciences de Montpellier,</i>	404
<i>Prix proclamé de l'Académie de Dijon,</i>	405

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mai^s
1786. A Paris, ce 24 avril 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE. &c.

JUIN 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 6.

*Réflexions sur les observations relatives
aux fièvres intermittentes, insérées dans
les deux précédens numéros.*

QUOIQUE les observations sur les
fièvres intermittentes, insérées dans les
Tome LXVII. T

cahiers précédens, n'aient pas, pour la plupart, le mérite de la nouveauté, on a dû voir, par leur suite & par leur réunion, qu'elles formoient un ensemble propre à donner des idées justes & vraies sur la nature, les différences, les causes & le traitement de ces maladies.

Les observations de M. *Girault* ont présenté d'abord un tableau général des principaux symptômes qui se développent dans les fièvres intermittentes. Le *frisson*, le mal-aise, le tremblement, les anxiétés, les nausées, & les autres accidens qui précèdent ou qui accompagnent le frisson, le mal de tête, la soif, les saignemens de nez, la sueur & les autres phénomènes qui ont lieu pendant *la chaleur*, y sont peints avec toutes les variétés qui naissent de la diversité des saisons, & de la différence des tempéramens. On voit dans les observations faites à l'hôpital d'Auxonne, la marche régulière que suit la fièvre intermittente, en commençant un peu avant les équinoxes, pour finir quelque temps avant les solstices, & l'on apperçoit de même les variétés & l'irrégularité que présentent ces fièvres dans les différentes années, suivant la différence de leur constitution. On y trouve la description des fièvres bénignes qui se

guérissent presque seules, & l'appercu des principales complications qui rendent souvent le traitement des fièvres intermittentes si long & si épineux. La gradation ordinaire de ces maladies dans leur cours, les nuances par lesquelles elles passent pour arriver à leur déclinaison, les signes du mouvement critique salutaire, & les phénomènes qui annoncent une terminaison malheureuse, sont des points essentiels qui fixent l'attention du médecin praticien, & que M. *Girault* s'est attaché particulièrement à les considérer. Enfin, après avoir lu les descriptions que fait ce médecin, on ne peut s'empêcher de faire cette réflexion : que les principaux signes des fièvres intermittentes avoient été bien saisis dès les premiers âges de la médecine, parce qu'ils étoient très-frappans ; mais qu'on n'a bien connu que dans ce siècle l'ordre & la succession de ces symptômes, leurs variétés, leurs différences, & les inductions qu'il faut en tirer pour rendre le traitement de ces maladies plus doux, plus méthodique & plus sûr.

Les observations particulières sur les différentes espèces de fièvres intermittentes, font voir d'une manière plus précise & plus-claire, les formes variées que prend

cette maladie. Elles mettent sous les yeux une suite de tableaux particuliers, dont chacun a pour objet de faire connoître avec exactitude & sans confusion les principales complications qui surviennent dans les fièvres intermittentes ; & par ce rapprochement de maladies du même genre, ces observations font naître les mêmes réflexions que l'on feroit, si dans une épidémie de fièvre intermittente, on examinoit un grand nombre de ces malades rassemblés dans le même lieu.

Ainsi en rappelant ici, d'après l'assemblage & la comparaison des faits contenus dans les observations précédentes, les principales questions relatives à la fièvre intermittente, nous allons, pour ainsi dire, résumer des principes de médecine au pied du lit des malades, & analyser, d'après l'expérience, les opinions que l'on s'est formées sur la nature & le traitement de cette maladie.

La multiplicité & la variété des symptômes de la fièvre intermittente n'empêchent pas de reconnoître & de distinguer cette maladie. A la vérité il y a une grande différence pour les effets, entre la fièvre tierce & la fièvre quarte, entre la fièvre double-tierce ordinaire & la fièvre intermittente-maligne ; mais ces différentes

fièvres ont toutes des signes caractéristiques, qui font reconnoître qu'elles sont de la même classe, & ces signes sont l'invasion subite, avec froid ou refroidissement, les urines sédimenteuses, & dont le dépôt est semblable à de la brique pilée, & une intermission pendant laquelle tous les accidens cessent. C'est ainsi que la petite-vérole bénigne, la petite-vérole confluente & la petite-vérole maligne, sont des maladies de la même classe, quoique la quantité de l'humeur varioleuse dans la petite-vérole confluente, & la mauvaise disposition du sujet dans les petites-véroles malignes, en fassent des maladies très-différentes pour les effets qui en résultent.

D'après les observations insérées dans les précédentes feuilles, les différentes espèces de fièvre intermittente doivent se réduire à quatre : les fièvres tierces qui sont fort communes ; les doubles-tierces encore plus fréquentes, parce que la plupart des fièvres tierces commencent par ce caractère ; les fièvres quartes, qui sont peu multipliées ; & les quotidiennes, qui sont encore plus rares.

Doit-on donner le nom de fièvre intermittente à ces maladies qui n'ont point un caractère décidé, c'est-à-dire à ces

affections chroniques dans lesquelles il paroît des accès fébriles irréguliers, ou des accidens périodiques qui cèdent au quinquina. Certains observateurs ont été trop loin sur cet article, en rangeant dans la classe des fièvres intermittentes des affections scorbutiques purulentes ou spasmodiques, qui se sont trouvées guéries ou diminuées par l'usage de ce médicament tonique : mais l'on doit regarder comme fièvres intermittentes masquées, ces maladies anormales dans lesquelles il a paru, soit au commencement, soit dans le cours, soit même dans la déclinaison des accès caractérisés par les trois signes ci-dessus spécifiés, ou par un retour constant & périodique de certains accidens qui commencent subitement sans cause connue, qui déclinent & qui se terminent par les sueurs.

Sydenham a fait une distinction générale entre les fièvres intermittentes, en les divisant en fièvres printanières & en fièvres automnales : cette distinction est établie sur ce que les fièvres se guérissent beaucoup plus facilement dans le printemps que dans l'automne, parce que la première saison est plus favorable ; mais il ne paroît pas que cette distinction soit fondée sur la nature même de ces fièvres, puisque l'on

voit au printemps des fièvres intermittentes très rebelles, & en automne des fièvres peu tenaces, & que la gravité & la persévérance de la maladie dépendent beaucoup plus de l'intensité de la cause matérielle & de la disposition du sujet, comme le prouvent toutes les observations que nous avons rapportées.

C'est encore une question fort agitée dans les écoles, de savoir si la fièvre intermittente doit être regardée comme un mouvement salutaire, ou si cette maladie est dangereuse par son essence. Les médecins cliniques ne s'arrêtent pas à ces discussions, qui sont plus métaphysiques que médicales; ils admettent qu'il est des fièvres dans lesquelles on reconnoît bien évidemment un effort salutaire de la nature, mais que dans plusieurs autres cet effort, bien loin d'être salutaire, seroit pernicieux s'il n'étoit point rectifié, dirigé ou secondé par l'art; & en effet, si la fièvre tierce, abandonnée à elle-même, se guérit quelquefois par les seules forces de la nature, elle dégénère souvent en fièvre longue & rebelle, & quelquefois en fièvre pernicieuse. Plusieurs des observations que nous avons rapportées en ont donné la preuve, & il nous auroit été aisé d'en fournir davantage : nous

nous contenterons d'ajouter celle-ci (a).

« Une jeune fille de quatorze ans, fut saisie d'une fièvre quotidienne, & refusa non-seulement toute sorte de remèdes, mais même toute boisson nutritive; l'eau pure étoit la seule substance qu'elle eût pris pendant dix-huit jours qu'elle étoit restée chez ses parens. La fièvre qui, dans le principe, avoit de longues intermissions, étoit dégénérée en continue-rémittente. Des nausées presque continuelles, des vomissemens de matière verte, la diarrhée; une sensibilité douloureuse des extrémités; tels étoient les principaux accidens qui se manifestoient chez cette jeune malade. Le pouls étoit vif, fréquent; mais sans force, & rien ne put faire concevoir l'espérance de lui donner des secours qui pussent lui être profitables. Elle persista dans le refus de toute autre boisson que de l'eau pure, & mourut le quatrième jour après son entrée, dans un état d'affaissement & d'assoupissement, dont les vésicatoires ne purent la retirer ».

Une des recherches les plus importantes, & qui a le plus occupé les méde-

(a) Cette observation a été envoyée en septembre 1785, par M. Bret, médecin de l'hôpital d'Arles.

cins sur les fièvres intermittentes, est celle de la cause prochaine de ces maladies, c'est-à-dire, de celle qui produit immédiatement la fièvre. Pour y parvenir, il falloit aller du connu à l'inconnu, en s'attachant d'abord à la considération des causes éloignées de la fièvre intermittente; & à celle des effets de cette maladie.

Les causes éloignées ne sont pas difficiles à connoître. L'air, l'eau, les alimens, qui sont les sources de la vie quand ils sont dans une disposition favorable à l'exercice de nos fonctions, se changent en poisons lorsqu'ils sont viciés, & l'altération la plus commune qu'ils introduisent dans nos humeurs, c'est la génération des fièvres intermittentes. En effet, ces fièvres sont endémiques dans les pays marécageux, dans les lieux où les alimens sont grossiers & peu corrigés par l'art. La fatigue, les veilles, produisent les mêmes effets; l'influence de ces causes est connue de tous les temps, mais on n'a point assez fait d'attention au premier effet qu'elles produisent dans l'économie animale. Suivant de bons & d'anciens observateurs, ces causes éloignées commencent à operer la rétention des matières qui devoient être chassées par les excré-

toires , à faire naître les germes d'une cachexie générale ou particulière , & elles portent même souvent leur action jusqu'à produire du désordre dans quelque viscère.

Dans les observations faites dans les hôpitaux , il n'est guères possible de connoître avec assez d'exactitude ce qui est arrivé aux malades avant leur entrée à l'hôpital, pour spécifier quelle est la cause éloignée qui avoit été l'origine de la maladie ; mais la plupart des observations que nous avons citées , attestent deux choses ; la première , que l'abus des six choses non naturelles a fait naître la fièvre intermittente chez la plus grande partie des malades dont nous avons rapporté l'histoire ; la seconde , qu'ils avoient eu presque tous , avant l'invasion de la fièvre , de la langueur, des obstructions, ou un vice humoral , produit d'une ancienne maladie.

La guérison des fièvres intermittentes-bénignes , c'est-à-dire du plus grand nombre des fièvres d'accès , se fait d'une manière lente & insensible ; car il est fort douteux que la sueur doive être regardée comme critique. On prétend que la fièvre tierce, abandonnée à elle-même, se guérit au septième accès , & cela doit s'entendre de celle qui est bénigne. En général les fièvres intermittentes ne se

guérissent ni promptement, ni facilement. Chez certains malades le combat est vif, les symptômes sont inflammatoires & alarmans, mais des évacuations dissipent en peu de jours tous les accidens; chez d'autres, la maladie se guérit par des vomissemens, des diarrhées, des éruptions, des œdèmes, des dépôts, comme on l'a vu dans les observations que nous avons rapportées.

La fièvre intermittente est quelquefois la suite d'une fièvre aigüe mal jugée; plus souvent elle dégénère en fièvre aigüe. Cette dégénérescence est en général salutaire; mais quelquefois elle est funeste: on a vu particulièrement des exemples de ces terminaisons dans les observations faites à l'hospice S. Sulpice.

Quand la fièvre intermittente donne la mort dans les premiers jours, on accuse l'engorgement du cerveau, & cet engorgement a effectivement lieu dans les fièvres intermittentes-malignes, comme le prouve l'observation de M. *la Bruyere*, qui a trouvé les sinus du cerveau notablement engorgés; mais les ouvertures de cadavres faites à l'hospice S. Sulpice, prouvent que souvent le siège de la maladie est à la poitrine, soit par un vice primitif, soit par métastase de l'humeur

fébrile. Lorsque la mort survient à une époque plus avancée de la maladie, on trouve le foie obstrué, ou racorni, la rate dure & gonflée, le mésentère empâté : on a vu aussi des concrétions sanguines dans le cœur & dans les gros vaisseaux ; mais il faut avouer qu'on rencontre souvent les mêmes désordres dans le cadavre de personnes mortes de maladie chronique.

Ces remarques pratiques sur les causes éloignées & sur les effets de la fièvre intermittente, auroient dû conduire tous les médecins à avoir la même opinion sur la cause prochaine de cette maladie ; malheureusement il n'en a pas été ainsi, & le progrès des lumières n'a fait qu'augmenter la division sur cet article important, en fournissant de nouvelles armes pour soutenir des opinions plus brillantes que solides.

Les opinions des médecins sur la cause prochaine, ou sur l'essence de la fièvre intermittente, se réduisent aujourd'hui à deux sentimens, l'un qui fait consister cette cause prochaine dans une affection nerveuse ou spasmodique ; l'autre qui la fait résider dans une matière humorale, ou dans un hétérogène qui ne peut s'assimiler avec nos fluides. Ces deux senti-

timens ne sont pas des thèses de pathologie spéculative, mais ils tiennent si fort à la médecine clinique, que la prééminence de l'un ou de l'autre entraîne de très-grandes différences dans la pratique.

Ceux qui font consister la cause prochaine de la fièvre intermittente dans l'affection nerveuse ou spasmodique, raisonnent ainsi. La fièvre intermittente n'est qu'un spasme des vaisseaux, disent-ils, comme il est évident par le frisson, qui fait contracter les extrémités artérielles, & qui produit la pâleur, les anxiétés, & tous les autres symptômes des affections nerveuses. C'est ainsi qu'un calcul biliaire qui passe dans les intestins, une sonde qu'on introduit dans la vessie, un mouvement de frayeur, excitent un frissonnement, & font contracter les artères. Le périodisme des fièvres intermittentes, l'influence des passions pour favoriser la rechûte de ces maladies lorsqu'elles ont été guéries ou suspendues, la guérison des fièvres intermittentes sans purgatifs, l'absence des crises, l'efficacité des antispasmodiques & des calmans dans le traitement de ces fièvres, sont encore des preuves qu'on allègue en faveur de cette opinion.

Le sentiment de ceux qui admettent une matière humorale n'est pas fondé sur

des raisonnemens aussi subtils. Cette opinion est si simple & si naturelle, qu'elle vient d'abord à l'esprit, quand on veut réfléchir sur la nature des fièvres intermittentes: les anciens n'en connoissoient pas d'autre, & aujourd'hui c'est encore celle qui est le plus généralement admise. Voyons sur quel fondement elle repose.

Les médecins qui reconnoissent une matière physique ou humorale pour cause prochaine des fièvres intermittentes font valoir les argumens suivans: 1°. la nature des causes éloignées, qui sont propres toutes à surcharger le corps humain d'une matière superflue, ou d'un hétérogène; 2°. l'analogie qu'il y a entre la cause des fièvres aiguës & des fièvres intermittentes, puisqu'elles se changent réciproquement les unes dans les autres; 3°. les preuves physiques que l'on a de la matière humorale dans un très-grand nombre de fièvres intermittentes évidemment suscitées & entretenues, soit par des obstructions, soit par des transports d'humour, ou bien enfin par la saburre des premières voies. Les observations diverses faites dans les hôpitaux civils que nous avons mises en avant, ont démontré & confirmé toutes ces assertions.

En jetant les yeux sur les premiers sym-

ptômes de la fièvre ; tels que le froid , les anxiétés , les nausées , on y apperçoit sans doute que les nerfs y jouent un rôle ; mais ce rôle est secondaire : & si les nerfs sont affectés dans cette première période de la fièvre , c'est qu'ils sont mis en jeu par une cause qui les maîtrise. En veut-on avoir la preuve ? que l'on considère quels sont les remèdes les plus efficaces pour faire cesser ou diminuer les accidens qui ont lieu à cette époque. Ce sont les vomitifs qui augmenteroient , au contraire , ces accidens , s'ils étoient essentiellement nerveux. On doit convenir à la vérité que les nausées , les vomissemens , sont l'effet du spasme ; mais le plus souvent ces symptômes cessent ou diminuent considérablement quand l'humeur est évacuée , & quelquefois un vomissement qui survient spontanément quinze jours ou trois semaines après le commencement de la maladie , la guérit radicalement.

Dans le cours de la fièvre que voyons-nous ? la force & la longueur des accès proportionnées au volume , à la dureté du ventre , & aux autres signes d'empâtement ou de cachexie , des urines d'un caractère particulier , troubles , épaisses ; ce qui ne peut jamais être la suite d'une affection purement nerveuse , mais bien

plutôt d'un mouvement extraordinaire excité par une cause humorale.

Dans le déclin des fièvres intermittentes, les évacuations saburrales ou vermineuses qui ont souvent lieu, les exanthèmes qui surviennent quelquefois, l'œdème des jambes qui est très-commun, les dépôts qui sont plus rares; enfin les métamorphoses variées que subissent ces maladies, ne sont pas les signes d'une irritation nerveuse, mais bien plutôt d'un foyer humoral; enfin, ces désordres considérables & multipliés que fait connoître l'ouverture des cadavres de ceux qui meurent de la fièvre intermittente, ne doivent-ils pas en grande partie être regardés comme les causes qui lui ont donné naissance.

Nous verrons en résumant les articles du traitement, que si quelques fièvres intermittentes se guérissent sans purgatifs, la plupart ne se terminent promptement & heureusement que par les évacuations, & nos observations générales & particulières ont mis hors de doute qu'un grand nombre de ces maladies ne deviennent graves & dangereuses, que parce que ces secours n'ont point été placés à temps.

Les objections que l'on fait en comparant le frisson des fièvres intermittentes

à la sensation de froid que font éprouver certaines irritations nerveuses & certaines affections morales, ne détruisent pas les raisons qui sont en faveur de la matière humorale, mais elles prouvent seulement que cette cause prochaine de la fièvre met en jeu le genre nerveux; car autrement, ou il faudroit dire que la contraction spasmodique des extrémités artérielles est un effet sans cause, ou l'on seroit obligé de recourir à une cause vaine & futile incapable de produire ce pourquoi elle seroit imaginée: telle est l'erreur dans laquelle est tombé un célèbre auteur anglois, M. *Cullen*.

Selon cet illustre médecin, la contraction spasmodique qui produit le frisson est due au système nerveux; & comme il n'admet point de cause matérielle, il est obligé d'avancer que l'action extraordinaire des nerfs est excitée par la foiblesse des extrémités artérielles; mais, pour faire concevoir ce mécanisme, il n'emploie d'autre moyen qu'une longue dissertation sur l'accord sympathique qu'il doit y avoir entre l'état de l'estomac & la surface du corps (a).

(a) Néanmoins M. *Cullen* dit (§. 42.)
« Pendant qu'il est certain que la fièvre est sou-

M. de la Roque, dans ses conjectures sur la cause des fièvres intermittentes, a recours, comme nous l'avons vu, à l'action nerveuse; comme M. Cullen, il fonde son opinion sur le rapport qu'il y a entre l'organe de la peau & l'état de l'estomac; mais en tirant parti de cette idée ingénieuse, pour expliquer les anxietés & les nausées fébriles, il admet un transport de la matière de la transpiration vers l'estomac & les parties précordiales; ce qui forme à l'intérieur un refoulement de matière excrémentitielle, & par conséquent la présence d'une matière hétérogène qui doit devenir de plus en plus morbifique.

Idée sur un état de débilité, on ne conçoit pas comment cette débilité produit le spasme; & ce qui semble en être l'effet, un accroissement d'action du cœur & des artères; » & il est obligé de regarder le mouvement fébrile comme un mouvement spontané, connu sous le nom de *vis medicatrix nature*: dans un autre endroit, il admet manifestement cette manière morbifique, mais sans vouloir qu'elle contribue pour rien aux phénomènes de la fièvre, §. 49. « Dans certains cas, il est vrai, on voit manifestement une matière nuisible s'introduire dans le corps, & devenir la cause de la fièvre; mais même dans ce cas, il paroît que la matière nuisible est rejetée au dehors, sans avoir souffert aucun changement. »

Ainsi, le raisonnement, l'analogie, la discussion & la comparaison des faits, se réunissent pour nous faire admettre dans la fièvre intermittente une matière morbifique, & le plus grand nombre d'avis sur cet article, forme un point de conformité précieux entre la médecine ancienne & moderne.

Mais quelle est cette matière morbifique, est-ce une humeur étrangère aux humeurs naturelles, ou bien n'est-elle qu'une dépravation de ces mêmes humeurs? a-t-elle un siège particulier, ou bien réside-t-elle indifféremment dans les différens organes?

La nature épidémique des fièvres intermittentes, l'influence des endroits humides & marécageux, qui ne manque presque jamais de produire ces maladies, ont fait admettre une humeur morbifique étrangère, une espèce particulière de miasme propre à produire la fièvre intermittente; mais il est aussi bien naturel de penser, que les mauvais effets d'une constitution fâcheuse, ou le vice permanent de l'air, de l'eau & du sol, introduisent dans les fonctions de l'économie animale un changement qui pervertit les coctions, & qui porte le trouble dans les sécrétions & dans les excrétions.

Il seroit déplacé de rechercher ici ce que l'on a dit de la matière de la transpiration, de la saburre des premières voies, du virus dartreux, & des autres hétérogènes acrimonieux répercutés, auxquels on a attribué en certains cas la cause prochaine des fièvres intermittentes. Nous passerons de même sous silence l'opinion de ces médecins, qui voyoient la source des fièvres intermittentes dans l'humeur pancréatique altérée : nous nous arrêterons seulement au sentiment le plus universellement adopté par les anciens & par les modernes, & qui consiste à reconnoître le suc bilieux surabondant ou dépravé comme matière humorale, cause prochaine des fièvres d'accès.

L'affection du foie est manifeste dans toutes les périodes de cette maladie ; au commencement par la couleur du visage & de la peau, par l'inappétence, par la couleur des matières excrémentitielles qui sont souvent blanchâtres, & par le regorgement bilieux dans l'estomac ; pendant le progrès, par les évacuations bilieuses, qui sont si souvent salutaires, par la couleur des urines, qui sont moins chargées de bile, par la fonte des obstructions & la cessation des anxiétés précordiales, lors du déclin, par les signes qui prouvent que

la cachexie bilieuse est détruite , & que la sécrétion du foie se fait d'une manière convenable.

Dans presque toutes les ouvertures de cadavres faites à la suite des fièvres intermittentes , le foie a été trouvé affecté , & le plus souvent il étoit dans un tel désordre , qu'il faisoit voir que ce viscère avoit été le premier siège du mal.

Presque toutes les observations que nous avons rapportées , viennent à l'appui de cette manière de voir. Si le raisonnement le plus simple & le moins éloigné des faits , est celui qu'il faut admettre en médecine , on a dû goûter la comparaison qu'a faite M. *Maigrot* à Bar-sur-Aube , des fièvres intermittentes & des *cholera-morbus* bilieux , qui régnoient dans la même constitution épidémique. Le rapprochement que ce médecin a fait de ces maladies , l'analogie qu'il a trouvée dans leur commencement , dans leurs progrès & dans leur déclinaison , les conséquences qu'il en a tirées sur la nature de la cause des fièvres intermittentes , & sur le traitement qu'il convient d'employer dans ces maladies , nous retracent les premiers fondemens sur lesquels a été établie la médecine dogmatique , l'observation , l'analogie , l'expérience ; & quand on consi-

dère que les fièvres intermittentes sont fréquentes dans l'âge & dans le sexe où l'action du foie est très-vive, qu'elles sont beaucoup plus communes & beaucoup plus graves dans les pays où la bile est abondante & exaltée, qu'elles régnernt particulièrement dans les saisons où l'on voit le plus de maladies bilieuses, on sent combien les conjectures de M. *Maigrôt* sont fondées (a).

En admettant que la bile est le plus souvent la cause qui donne naissance aux fièvres intermittentes, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'une autre cause humorale ne soit capable de produire le même effet. Les fièvres intermittentes produites par une humeur rhumatismale, par les suites d'une maladie aiguë, celles qui doivent leur naissance à une humeur virulente répercutée, ne permettent pas de révoquer en doute cette assertion ; mais l'affection constante du foie dans ces maladies, a fait présumer avec beaucoup de vraisemblance, que les humeurs étrangères à la bile ne pro-

(a) Suivant M. *Cullen*, on ne connoît point la jaunisse en Ecosse, & la fièvre quarte y est si rare, que ceux qu'il en a vu attaqués, l'avoient gagnée chez l'étrangers.

duisoient pas des fièvres intermittentes sans se porter vers le foie. C'est ainsi que l'observation nous a fait admettre plusieurs causes prochaines de la péripneumonie en nous faisant voir qu'une humeur gâleuse, laiteuse ou rhumatifante, pouvoient, en se portant sur la poitrine, y produire un engorgement inflammatoire.

M. Maigrot, après avoir admis que la cause prochaine des fièvres intermittentes est une matière humorale, le plus souvent bilieuse, s'est hasardé d'exposer son opinion sur la cause des paroxysmes. Selon ce judicieux médecin, les paroxysmes sont dus au déplacement de la matière humorale & à son passage dans les vaisseaux, qui étant ébranlés par cet aiguillon, produisent successivement les différens symptômes de frisson & de chaleur.

Tout le monde convient que l'invasion des paroxysmes n'est autre chose qu'un assemblage de plusieurs symptômes qui indiquent l'agitation & le trouble des nerfs; ce trouble qui s'étend depuis l'anxiété la plus légère jusqu'à la syncope & quelquefois jusqu'à la mort, est une preuve que le principe des nerfs est le premier affecté au commencement de chaque accès. L'influence des affections de l'ame & des autres causes qui peuvent agiter les

nerfs pour ressusciter la fièvre intermittente lorsqu'elle est dissipée, confirme cette vérité aux yeux des personnes les moins instruites : mais il est impossible aux plus savans de connoître l'ordre & le rapport des mouvemens intérieurs qui suscitent cette agitation nerveuse.

L'hypothèse de M. *Cullen*, le relâchement de l'extrémité des vaisseaux artériels est absolument contraire à des faits connus de tous les médecins, qui prouvent que le froncement & l'irritation de tous les vaisseaux & de tous les nerfs cutanés, est la disposition la plus propre à produire le frisson, & ensuite une chaleur analogue à la fièvre. Les hommes délicats qui ont été exposés à une grande pluie, éprouvent souvent un accès de fièvre éphémère avec frisson ; les bains d'eau-froide sont donnés dans l'intention d'exciter un mouvement fébrile artificiel. C'est ainsi que *Bennet* avoit cherché à opérer un mouvement critique chez les phthifiques, en les faisant mettre jusqu'au cou dans la terre. Mais, l'opinion de M. *Cullen* doit être rejetée, non-seulement parce qu'elle ne satisfait point aux différentes opinions que l'on peut faire contre elle, mais encore parce qu'elle n'est pas vraisemblable. En effet, en admettant l'hypo-

L'hypothèse du relâchement des extrémités artérielles, on peut demander quelle est la cause qui produit ce relâchement.

L'idée du refoulement de la matière de la transpiration vers l'estomac est ingénieuse; on explique par son moyen les nausées, & encore mieux l'efficacité des vomitifs donnés un peu auparavant le frisson. Mais l'on voit par l'histoire de la fièvre intermittente, que si la suppression de la transpiration influe pour quelque chose dans les symptômes du frisson, elle est le plus souvent déterminée elle-même par la cause de la fièvre qui réside à l'intérieur.

L'aitiologie de M. *Maigrot* est donc celle qui est la plus vraisemblable sur les paroxysmes des fièvres intermittentes. A la vérité, elle ne donne pas la raison du périodisme de ces maladies; elle ne fait pas connoître ce qui réveille cette cause humorale pour la faire passer dans nos vaisseaux; comment cette cause humorale peut être excitée à des heures régulières; & pourquoi dans certaines circonstances elle peut rester cachée & comme engourdie; mais ces questions sont de la classe de ces mystères nombreux que nous essaierions en vain de pénétrer, & notre ignorance à leur égard est semblable à celle où nous

sommes sur les causes du périodisme du flux menstruel, de l'épilepsie, des affections hystériques, de la goutte ; & sans aller aussi loin, nous voyons tous les jours le sommeil, l'appétit & l'action de nos organes, se réveiller à des heures ordinaires sans que nous puissions en connoître la raison.

En considérant quels sont sur l'homme sain les effets du froid, & en le voyant suivi d'une chaleur plus ou moins grande, suivant qu'il a été plus ou moins fort, on est prêt à admettre que le *froid* de la fièvre est un stimulant capable de produire *la chaleur* qui le suit ; mais, en observant qu'il y a un grand nombre de fièvres sans frisson, on est obligé de conclure que la chaleur fébrile est produite par la même cause qui fait naître le frisson. Dans les observations générales & particulières que nous avons rapportées, le frisson a été long & pénible toutes les fois que le levain fébrile a été abondant, ou que le sujet étoit plus foible ; c'est une remarque fort ancienne que les fébricitans cacochymes & les vieillards chez lesquels la force tonique est très-affoiblie, ont des frissons plus longs & plus douloureux que ceux qui jouissent d'une bonne constitution, ou qui sont dans la force de l'âge : quand ces

malades succombent à la fièvre, ils périssent, comme nous l'avons vu (sixième Observat.) dans le temps du froid, parce que les vaisseaux n'ont plus assez de ressort pour dissiper les engorgemens intérieurs qui ont eu lieu pendant le frisson. Ainsi la chaleur fébrile est due à la réaction des vaisseaux irrités par le stimulant qui cause la fièvre.

Cette chaleur a un caractère particulier que les médecins cliniques distinguent plus facilement qu'ils ne peuvent l'exprimer; la peau est chaude, sans être mordicante; le pouls est précipité, sans être ni serré, ni développé; mais présente une reduplication moins dure que dans le pouls hémorrhagique. La face est rouge, la peau rénitente, & les yeux marquent plus d'oppression que d'abattement. Cette chaleur est poussée quelquefois à un degré extrême, & va jusqu'à faire monter le thermomètre à 39 & 40 degrés. On juge quelle doit être dans ces circonstances la raréfaction des liquides, la distraction des solides, & que les parties nutritives doivent être entraînées par la sueur; mais la chaleur, ainsi que tous les autres symptômes, varie d'une manière étonnante chez les différens malades. C'est ainsi que le levain fébrile, engendré par quelques

erreurs de régime , fait naître une fièvre peu grave & peu durable , tandis que les obstructions anciennes suscitent des fièvres intermittentes longues & tenaces ; c'est ainsi qu'une suppression de transpiration ou la métastase d'une humeur rhumatifante font naître des fièvres bénignes, tandis qu'il est des miasmes délétères qui produisent des fièvres intermittentes épidémiques du caractère le plus fâcheux.

Cette irrégularité des fièvres intermittentes est très-sensible dans les observations que nous avons rapportées. Mais, à quoi faut-il attribuer ces variétés qui paroissent quelquefois fort surprenantes ? On répond d'une manière satisfaisante à cette question , en admettant une cause humorale des fièvres intermittentes.

En effet cette humeur , quelle qu'elle puisse être , doit produire des effets différens , suivant qu'elle est plus ou moins abondante, ou qu'elle a une qualité plus ou moins délétère. On voit également que la quantité de levain fébrile doit produire des effets bien différens , suivant la nature & la disposition des différens sujets qui sont attaqués de la fièvre intermittente.

Si les personnes chez lesquelles se développe la fièvre intermittente sont jeunes , l'action du levain fébrile sera vive ,

la réaction sera proportionnée, & chez les plus robustes, cette maladie sera marquée dans son invasion par des symptômes très-inflammatoires. On en a vu des exemples multipliés dans les observations de M. *Girault*, qui a très-bien décrit tous les signes qui les caractérisent. Ces fièvres peuvent avoir lieu pendant toute l'année, mais règnent le plus souvent au printemps; elles sont ordinairement doubles-tierces, au moins pendant les premiers jours; les accès sont longs, presque toujours sans frisson; quoiqu'elles soient quelquefois effrayantes dans leur début; elles ne sont pas ordinairement tenaces; & le signal de la déclinaison c'est de voir le type de ces fièvres devenir plus simple, & les accès plus courts. Plusieurs des observations précédentes ont présenté cette marche.

Si les malades sont vieux ou cacochymes la réaction est foible, lente, & souvent imparfaite: de-là les anxiétés, les syncopes, les tremblemens qui ont lieu dans le temps du frisson, les maux de tête, la sécheresse, l'oppression qui se développent dans la chaleur, ainsi que les suites fâcheuses de la fièvre; telles que les anasarques, les obstructions, les dépôts & la dissolution des humeurs qui se manifestent

plus tôt ou plus tard, suivant la disposition particulière des malades : de-là on conçoit aisément pourquoi la longueur & la force du frisson indiquent la gravité des fièvres intermittentes ; & pourquoi le changement d'une fièvre quarte en fièvre tierce, & celui d'une fièvre lente en fièvre double-tierce vive, sont regardés comme des conversions salutaires. On a vu la confirmation de tous ces principes dans la description des fièvres négligées, rebelles ou compliquées de cacochymie, qui ont fait le sujet de plusieurs des observations dont nous nous occupons.

Les différences dans les tempéramens, dans le genre de vie, dans le climat, dans la constitution, sont encore la source d'une infinité de variétés & de différences dans les fièvres intermittentes. L'oppression, le crachement de sang, la dysenterie, les convulsions, les coliques les plus atroces, sont les principales complications de ce genre dont il seroit superflu de donner ici le tableau : il suffit de remarquer que ces différens masques qui ont fait donner à la fièvre intermittente le nom d'un Protée, n'empêchent pas de la reconnoître, quand on veut faire attention aux signes qui ont été déjà mis en évidence comme symptômes caractéristiques de toute fièvre intermittente.

Les réflexions que nous avons développées jusqu'ici sur les symptômes, les effets, les causes & les variétés des fièvres intermittentes, découlent naturellement de l'observation des faits qui constituent l'histoire de cette maladie, & devoient précéder celles qui ont rapport au traitement, comme un principe doit précéder la proposition qui en est le corollaire.

Quoique l'on parle ordinairement avec une certaine confiance de la cure des fièvres intermittentes, les médecins n'en regardent pas moins leur traitement comme fort délicat & fort difficile. A la vérité, il n'est pas de jour où l'on ne voie de ces fièvres, guéries par les moyens les plus simples, ou même par des remèdes extraordinaires, administrés par les personnes les moins instruites : mais la plupart de ces guérisons sont l'effet de la nature dans des fièvres bénignes ; & en dissipant le merveilleux qui pare les autres, on trouve qu'elles sont dues à des moyens efficaces que le hasard fait quadrer avec la disposition présente des malades. Les médecins attentifs à la variété & aux différences des fièvres intermittentes, considérant la multiplicité des complications qui peuvent y survenir, la difficulté de discerner précisément l'indication qu'il faut

remplir, & les contradictions qui se rencontrent dans le choix des moyens, sont fondés à regarder en général le traitement de ces fièvres comme épineux, & à l'entreprendre avec circonspection.

Nous avons dit qu'il y avoit des fièvres qui se guérissent d'elles-mêmes; telles que les fièvres tierces dans lesquelles le mouvement, est vif & accéléré. On a cru remarquer dans ces fièvres que la nature formoit une sorte de crise, que le troisième paroxysme étoit fort, le sixième plus fort; que le septième accès, beaucoup plus doux que les autres, étoit accompagné d'une sueur ou d'une diarrhée qui terminoit la maladie, & que le signe qui annonçoit cette terminaison critique étoit le changement du dépôt des urines, qui, au lieu d'être rouge, avoit pris par degrés une couleur blanche. Ces guérisons naturelles sont rares, parce qu'elles exigent que la nature ne soit pas troublée dans sa marche, & qu'il est presque impossible que les malades soient assez patients pour rester pendant quatorze jours à une diète aqueuse, sans chercher à guérir ou à modérer leur fièvre par quelques moyens plus ou moins actifs; mais d'un autre côté cette expectation oiseuse est réellement dangereuse: car,

pour une fièvre dont la cause est légère, & qui se guérira en sept accès, il en est vingt qui deviendront longues, tenaces & même dangereuses, soit pour avoir laissé dans les premières voies la source de plusieurs complications, soit pour avoir donné au levain fébrile le temps de corrompre les humeurs & de produire des engorgemens dans les viscères.

La théorie doit le céder à l'expérience, & cette expérience prouve, comme nos observations l'ont fait voir, que s'il est quelques fièvres bénignes alarmantes à leur début, il est beaucoup de fièvres graves & même dangereuses, dont les commencemens sont fort doux en apparence, & qui cachent ainsi leur caractère dangereux sous un calme trompeur. Il ne faut donc pas trop rester tranquille spectateur dans le traitement des fièvres intermittentes, à moins que la constitution des malades ne l'indique; car on voit des personnes avoir de temps à autre quelques accès de fièvre intermittente, qui sont pour elles ce qu'une diarrhée est ordinairement pour les autres hommes. Mais dans ces cas même on doit favoriser la nature par une diète tempérante & laxative.

Sydenham qui voyoit dans toute; les

maladies , & particulièrement dans la fièvre intermittente un effort pour débarrasser le corps d'un ennemi qui l'oppressoit , n'en a pas moins admis une médecine active pour le traitement de ces maladies , ainsi que pour celui des fièvres aiguës ; ce célèbre médecin a ajouté que la différence qu'il y avoit entre les fièvres aiguës & les fièvres intermittentes , consistoit en ce que dans les unes la nature faisoit d'une manière continue , ce qu'elle opéreroit dans les autres par des reprises périodiques , & qu'elle arrivoit au même but de la même manière & dans le même espace de temps. Cette idée est , ainsi que la première , très-vraie relativement à la fin , qui résulte du travail des fièvres aiguës ; mais nous observerons avec *Senac* que la comparaison n'est pas exacte , soit parce que les fièvres aiguës ont une marche non interrompue , soit parce que le temps de la durée des fièvres aiguës ne peut pas être comparée avec celui que parcourent les fièvres intermittentes. L'analogie des fièvres aiguës avec les fièvres intermittentes , seroit peut-être mieux établie par les observations , qui font voir que les fièvres d'accès se changent en fièvres aiguës , & que les fièvres aiguës se changent aussi quelquefois en fièvres inter-

mittentes ; mais la différence réelle qui existe entre ces deux genres de maladies, se démontre sur-tout dans leur traitement.

Le traitement des fièvres intermittentes consiste dans la méthode d'administrer des remèdes généraux & particuliers.

Les remèdes généraux qui sont dans la classe des tempérans , des apéritifs , & sur-tout des évacuans , sont communs aux fièvres aiguës & aux fièvres intermittentes. Il sembleroit d'abord que ces remèdes n'auroient dû être adoptés que par ceux qui admettent une matière humorale pour cause prochaine de maladie : cependant la force de la vérité & l'argument irréfutable de l'expérience, ont fait aussi employer ces remèdes par les médecins, qui ne voient dans la fièvre intermittente que foiblesse & spasme nerveux ; mais leur pratique toujours gênée par leur système est un supplément de preuve qui démontre la fausseté de leur opinion sur la nature de cette maladie.

Les remèdes particuliers sont ceux qui sont propres aux fièvres intermittentes, & auxquels on a donné le nom de spécifiques. Ces remèdes ont excité de grands débats parmi les médecins ; & si l'on recueilloit les voix sur cet article, on trouveroit encore bien des sentimens opposés.

Sans parler des personnes qui sont susceptibles d'une trop grande crédulité, l'enthousiasme & la hardiesse dans l'administration des spécifiques les mieux accrédités, présentent un contraste frappant avec la timidité qui ne veut entreprendre que ce qu'elle peut expliquer.

Les observations insérées dans les numéros précédens ont fait voir d'une manière générale combien ces deux espèces de remèdes sont convenables dans le traitement des fièvres intermittentes, & comment il falloit les modifier suivant les différentes circonstances pour opérer le changement en quoi consiste la guérison; mais, pour mieux faire sentir les résultats qui en dérivent, il faut les appliquer aux différentes espèces de fièvres intermittentes, en formant ces espèces, non d'après le type de ces fièvres, mais d'après leur complication; ce qui nous fait trouver dans nos observations générales & particulières cinq classes de fièvres intermittentes, les bénignes, les inflammatoires, les humorales ou cachectiques, les irrégulières ou masquées, & les malignes.

Fièvres intermittentes bénignes,

Ces fièvres règnent le plus souvent au printemps, comme nous l'avons dit; mais

on en rencontre de semblables dans les autres saisons : elles sont vives ; quelquefois alarmantes à leur début ; mais les symptômes qui s'y développent dépendent presque tous du mouvement trop rapide du sang, ou de la mauvaise disposition des premières voies. Il y a rarement du frisson, ou s'il y en a, il n'est point accompagné d'anxiétés & des autres accidens qui le rendent fâcheux. Ces fièvres sont reconnoissables par la physionomie des malades, qui n'est ni décolorée, ni abattue, par le peu de fatigue qu'ils ressentent après les accès, & par le sommeil qui succède aux redoublemens. La saignée est quelquefois utile dans cette maladie, & les évacuans y sont presque toujours nécessaires. Les purgatifs, proprement dits, produisent de l'irritation ; les vomitifs y conviennent beaucoup mieux, soit parce que leur action est momentanée, soit parce qu'ils raniment des sécrétions suspendues, & qu'ils disposent à des évacuations que les amers ou les remèdes les plus doux, ne tardent pas à procurer. Employer les moyens simples qui ont été mis en usage par M. Girault à Auxonne, par M. La Peyre à Auch, & par les autres médecins dont on a recueilli les observations, ce

n'est point s'opposer à la nature, c'est seconder ses vues, en écartant les obstacles qui pourroient les contrarier.

Ces fièvres sont les plus nombreuses dans le printemps, & les médecins des hôpitaux, qui les guérissent toutes sans quinquina, donnent lieu de penser à la fausse expérience de ces médecins, qui veulent que le quinquina soit nécessaire dans toutes les fièvres intermittentes, parce qu'ils l'administrent dans toutes, sans s'embarrasser si la guérison est due au remède ou à la nature.

Fièvres intermittentes inflammatoires.

Ces fièvres ont été parfaitement bien décrites dans les observations de M. Girault, qui a saisi & dépeint les différentes nuances que Sydenham a fait remarquer dans les différentes constitutions. C'est ainsi que M. Girault ayant observé, dans le commencement du printemps de 1782, que les symptômes des fièvres continues étoient vifs & menaçoient la tête, a fait pratiquer plusieurs saignées. Dans l'année 1784, les symptômes inflammatoires dépendant plutôt de la rigidité des solides & du dessèchement des humeurs; ce médecin se contente d'user amplement de

délayans, de tempérans, de laxatifs auxquels il entremêle les évacuans, suivant les indications particulières que présentent les différens sujets, & les malades guérissent, en voyant leur fièvre diminuer graduellement. *Sydenham* avoit fait les mêmes observations dans ses constitutions, en remarquant dans les fièvres intermittentes, tantôt une disposition inflammatoire dominante, tantôt une disposition humorale. *Boerhaave* a recommandé la plus grande circonspection dans l'usage de la saignée pour les fièvres intermittentes; mais cette timidité si opposée à la hardiesse avec laquelle il prescrit la saignée dans les maladies aiguës, vient de ce que les fièvres intermittentes sont rarement inflammatoires en Hollande, où le climat & le genre de vie disposent au relâchement & à la pourriture. L'expérience des médecins françois, allemands & italiens, a démontré, & démontre tous les jours la nécessité de recourir aux saignées dans le traitement des fièvres intermittentes, dont les symptômes sont vifs & les accès rapprochés, & l'on ne doit point douter que c'est dans plusieurs cas le seul moyen de prévenir les terribles effets du spasme, qui arrête le sang dans les gros vaisseaux, & le refoule ainsi vers la tête & vers la

poitrine. *Hippocrate*, à la vérité, a dit que les hémorrhagies étoient nuisibles dans la fièvre intermittente, mais c'est dans la fièvre quarte où ce symptôme indique le plus souvent la dissolution du sang.

L'efficacité des antiphlogistiques dans les fièvres intermittentes n'exclut point l'administration des évacuans; car si la saignée est nécessaire dans plusieurs de ces maladies, c'est bien moins pour guérir par elle-même, que pour favoriser l'effet des autres remèdes. Les observations de *M. Girault*, & quelques autres observations particulières indiquent d'employer après les saignées, dans cette espèce de fièvre intermittente, les émétiques en lavage, les laxatifs acidules, les plantes chicoracées & borraginées; en un mot, tout ce qui peut humecter, fondre les humeurs, & stimuler en même temps le canal intestinal. *Sydenham*, dans une maladie épidémique, qui paroît n'avoir été autre chose qu'une fièvre double-tierce qui se changeoit en continue, trouva que le moyen le plus efficace & le plus prompt de s'opposer aux effets funestes de cette maladie, étoit de pratiquer alternativement la saignée & les purgatifs (a).

(a) *De novæ febris ingressu.*

Quand les fièvres intermittentes sont simplement inflammatoires, elles cèdent promptement aux remèdes, pourvu qu'ils soient administrés à propos, comme nous l'avons vu dans la troisième observation due à M. *Dufour*; lorsqu'une complication humorale se développe après la cessation des symptômes inflammatoires, la maladie doit être regardée comme ayant changé de caractère, & appartenant à la classe suivante.

Fièvres intermittentes humorales, ou cachectiques.

La pratique des médecins des différens âges se réunit pour prouver qu'il existe une matière humorale dans les fièvres intermittentes. Nous pourrions, à l'appui des observations que nous avons mises sous les yeux des lecteurs, citer *Hippocrate*, *Celse*, *Galien*, *Paul d'Ægine*, *Aëce*, & presque tous les plus célèbres d'entre les médecins modernes. Nous nous contenterons de remarquer que *Vanhelmont*, qui a attaqué presque tous les principes de la médecine dogmatique, n'a pu s'empêcher d'admettre une matière humorale dans ces fièvres, ainsi que la nécessité d'avoir recours de bonne heure aux purgatifs (a),

(a) VANHELMONT, de *Febris*, cap. j.

& que presque tous les remèdes que le charlatanisme & l'empirisme ont mis en vogue pour la cure des fièvres intermittentes, sont composés de poudres amères ou aromatiques, unies à des poudres purgatives.

Il est donc hors de doute que toutes les fièvres intermittentes devroient rigoureusement être nommées humorales; mais nous ne donnons ici ce nom qu'à celles qui sont graves ou persévérantes par les effets de la matière humorale, & c'est pourquoi nous les avons aussi appellées cachectiques.

Nous ne rappellerons point les différens traits propres à caractériser ces fièvres, parce qu'ils sont consignés dans les observations générales & particulières, & nous résumerons seulement ici ceux qui sont relatifs au traitement de ces maladies.

On voit d'abord que le remède le plus général, & en qui on a le plus de confiance, est le vomitif. On a cru pendant long-temps qu'il agissoit sur le foyer de la maladie, & quelques faits isolés, tels que des observations de fièvres guéries par l'expulsion de matière vermineuse, ont pu fomentér cette opinion; mais aujourd'hui les médecins conviennent que l'efficacité des vomitifs, dans les fièvres in-

termittentes, est due à l'expulsion des mauvais suc's séjournans dans les premières voies, qui ne manqueroient pas de susciter des complications plus ou moins graves, & d'empêcher l'effet des remèdes vraiment curatifs. C'est ainsi que les vomitifs donnés dans le commencement des maladies éruptives favorisent leur marche, en évacuant les matières qui seroient propres à irriter les plexus nerveux si multipliés vers l'estomac.

On peut aller plus loin, sans courir le risque de former une vague théorie. Par leur action directe, les vomitifs brisent & atténuent les humeurs visqueuses & engluées, qu'ils rencontrent dans l'estomac; par leur effet indirect, ils agitent & secouent les viscères; & particulièrement le foie, ils raniment les sécrétions dans les corps glanduleux; mais ce qu'il est sur-tout important de considérer, c'est la propriété que tous les observateurs accordent aux vomitifs, de porter le torrent des humeurs du centre à la circonférence; ce qui est absolument opposé au premier effet du levain fébrile, comme nous l'avons dit en parlant du frisson.

Il est souvent question dans les différentes histoires de fièvre intermittente que nous avons rapportées, des cathar-

tico-émétiques. Ces remèdes prolongent leur action dans toute l'étendue du canal alimentaire, & il seroit superflu de s'arrêter sur une manière d'évacuer, dont les praticiens reconnoissent tous les jours l'avantage. Distinguons bien ici l'effet d'un émético-cathartique d'avec celui d'un purgatif, proprement dit ; car c'est avec raison que *Sydenham* avoit averti du danger que l'on court en usant prématurément des purgatifs. On en voit un exemple dans la neuvième observation faite à l'hospice S. Sulpice, & on auroit pu les multiplier ; car on a tous les jours lieu de vérifier le sage conseil de *Sydenham*, dans les hôpitaux où les malades n'arrivent souvent qu'après avoir fait des tentatives infructueuses & inconsidérées pour se guérir.

En exposant successivement, dans le tableau des maladies générales & particulières, des fièvres avec irritation, & d'autres avec atonie, celles-ci avec affection de poitrine, celles-là avec dyssenterie & plusieurs complications d'une autre espèce, on a dû appercevoir la manière dont les évacuans devoient être variés, & encore plus la nécessité où l'on étoit d'y avoir recours dans ces différentes circonstances qu'il suffit ici d'indiquer.

L'union des apéritifs aux purgatifs connus sous le nom de *bouillons aux herbes & d'apozèmes amers*, est peut-être la seule bonne pratique de la médecine adoptée par le peuple. L'effet de ces remèdes est de ranimer l'oscillation générale des solides, en dégorgeant le tissu cellulaire des suc's hétérogènes dont il est le réceptacle, soit que ces suc's soient entraînés par la voie des selles ou des urines, soit qu'ils soient portés vers les organes sécrétoires dont l'action se trouve réveillée.

Ce mélange des apéritifs, des purgatifs & des toniques, est ce qui a donné à plusieurs fontaines minérales la vertu fébrifuge dont elles jouissent. C'est surtout en traitant des malades atteints de fièvre intermittente, & en voyant l'effet des remèdes se peindre chaque jour par un changement favorable dans le ton de la peau, par le coloris qui succède à la couleur sale & plombée du visage, & par l'air de vie & de gaieté qui commence à briller dans leurs yeux, qu'on reconnoît avec quelle justesse & avec quelle profondeur *Borden* a imaginé ces différentes cachexies dont il nous a donné la description dans son analyse médicinale du sang.

Ces différentes espèces de cachexie existent à un degré plus ou moins fort dans les fièvres intermittentes ; mais la cachexie bilieuse est celle qui domine & qu'on observe le plus communément. En effet, dans presque toutes les fièvres intermittentes, la bile paroît refluer de tous les côtés, ce qui provient, ou de l'obstruction du foie, ou de l'inertie de ce viscère, qui l'empêche de recevoir les principes bilieux, qui lui sont amenés par la veine-porte ascendante (a).

On sent par-là pourquoi les remèdes amers que les anciens connoissoient sous le nom d'hépatiques, sont si utiles dans le traitement des fièvres intermittentes.

On apprend encore comment il faut répondre à ceux qui ne veulent pas reconnoître la quantité de bile qui est évacuée dans ces maladies, parce qu'ils ne savent pas d'où elle peut provenir. Cette bile provient non-seulement du foie, mais de tous les replis du tissu cellulaire,

(a) On explique ainsi comment il a été possible de trouver le foie petit, blanc & racorni dans le cadavre des malades morts de fièvre intermittente, & qui n'avoient cessé d'évacuer des matières bilieuses pendant leur maladie.

comme l'humeur laiteuse que rendent les femmes si long-temps après leurs couches. Eh qui n'a pas remarqué que la guérison des fièvres n'est pas sûre, tant que le teint reste plombé, jaune, vert, & que les yeux sont encore ternes ou jaunâtres? Les conjectures de M. Maigrot étoient donc appuyées sur une base solide, en reposant sur l'analogie des fièvres intermittentes & des *cholera-morbus*, qui régnent en même temps. *Van-Swieten* avoit formé la même conjecture en 1727, en observant dans une maladie épidémique deux formes différentes, l'une de fièvre intermittente, & l'autre de jaunisse (a). Mais les évacuans & les apéritifs sont souvent insuffisans dans la cure des fièvres intermittentes, & il est nécessaire d'unir aux remèdes généraux qui évacuent la matière humorale, ou qui produisent un changement dans l'état des forces, des remèdes particuliers que l'expérience a fait connoître comme très-propres à modérer ou à suspendre les redoublemens, qui par leur violence peuvent menacer les jours du malade, ou par leur persévérance détériorer la santé d'une manière dangereuse.

(a) VAN-SWIETEN, *in aphorismos*, tom. ij, pag. 474.

Le premier de ces remèdes particuliers est le quinquina. Les observations faites dans nos hôpitaux, ont fait voir qu'il étoit un grand nombre de fièvres qui guérissent sans ce remède. Ce sont celles qui sont bénignes, inflammatoires ou humorales, mais qui surviennent à des sujets bien constitués, dans une saison favorable, & qui sont prises à temps. Toutes les autres se guérissent difficilement sans quinquina.

Que de dissertations nous avons sur le quinquina, sans pouvoir encore expliquer la manière dont il agit ! M. Maigrot, dans ses *conjectures sur la cause des fièvres intermittentes*, dit que la vertu du quinquina consiste dans ses qualités toniques & astringentes, qui empêchent les vaisseaux d'obéir à l'irritation fébrile. C'est à-peu-près tout ce que l'on fait de plus juste sur l'action de ce remède.

Ce qu'il étoit beaucoup plus important de connoître, c'est la manière d'administrer ce médicament ; car, suivant la remarque de M. Maigrot, ses qualités doivent le rendre souvent nuisible.

Nos observations ont fait voir la confirmation des précautions qu'il faut prendre pour faire usage du quinquina dans les fièvres intermittentes où il est nécessaire de l'employer. Les antiphlogistiques,
les

les tempérans, les délayans, les évacuans appropriés aux circonstances particulières, doivent en précéder l'usage toutes les fois que la fibre est roide & mobile. *Sydenham* rapporte qu'un apothicaire & un sénateur, qui étoient dans ce cas, moururent peu de temps après qu'on leur eut administré le quinquina. Lorsque l'estomac & les premières voies sont farcies de saburre, le quinquina donné avec précipitation fixeroit sur des parties très-irritables, des principes qui sont la source des complications les plus fâcheuses; & même après l'usage des évacuans & des délayans, dans les fièvres humorales où l'engorgement des viscères & le relâchement du tissu cellulaire, annoncent une cachexie générale, le quinquina feroit le plus grand mal, s'il n'étoit pas donné avec les précautions dont les observations que nous avons inférées présentent des exemples répétés.

C'est donc avec raison qu'après les remèdes généraux on commence l'usage du quinquina, en l'unissant avec les purgatifs & les apéritifs, & c'est en mêlant ensuite ces différens remèdes suivant l'intensité de la cause humorale qu'on parvient à guérir le plus grand nombre des fièvres intermittentes qui ne sont pas dues

au désordre ancien des viscères; & si les différens peuples usent du quinquina d'une manière différente, c'est que chez les uns la bile est moins abondante, comme nous l'avons dit des Anglois, & que chez les autres les nerfs sont plus mobiles, comme on a lieu de l'observer en Italie.

Le quinquina a fait évanouir les propriétés de certains spécifiques presque tous purgatifs, astringens ou amers (a); mais on a peut-être trop négligé les plantes aromatiques amères dont la vertu fébrifuge a été constatée dans tous les pays, & l'usage continué des sels neutres qui guérissent quelquefois des fièvres qui ont résisté au quinquina.

(a) *Rivière* recommande comme de très-bons fébrifuges la poudre de tithymale, à la dose d'un scrupule; un mélange d'*aquila alba*, & de préparation antimoniale; & son anti-émétique. L'*arcanum duplicatum*, le sel fébrifuge de Sylvius; ont des noms qui indiquent les propriétés merveilleuses qu'on leur a accordées; les astringens sont la base d'un grand nombre de secrets, & parmi eux l'argentine, l'écorce de prunier, l'alun, ont été les plus usités; les terres absorbantes ont eu aussi leur vogue; on retrouve encore les coquilles d'œuf dans des formules renommées, (*Voyez DE HAEN, de febr. intermitt. tom. 6, pag. 62*); & la magnésie est aujourd'hui fort à la mode dans le traitement des fièvres intermittentes.

M. *Girault* n'a pas oublié de faire remarquer, qu'après avoir épuisé tous les remèdes généraux & particuliers, il avoit eu souvent recours, avec le plus grand succès, à la camomille romaine. *Morton* faisoit le plus grand cas de cette plante dans la cure des fièvres intermittentes, mais M. *Girault* paroît encore avoir assuré ses effets curatifs, en l'unissant avec la crème de tartre, qui est un fondant laxatif & tempérant.

Que penser des narcotiques pour le traitement des fièvres intermittentes? On fait que dans le seizième siècle, *Houlier*, *Riviere*, *Etmuller*, ont conseillé d'administrer la thériaque deux heures avant le frisson; *Boerhaave* a employé & recommandé l'opium: on n'ignore pas l'enthousiasme avec lequel *Berrhyat*, médecin d'Auxerre, proposa ce remède il y a près de quarante ans, & les tentatives qui ont été faites depuis quelques années, pour le tirer de l'oubli où il étoit tombé. Il paroît que les praticiens se réunissent aujourd'hui pour regarder l'opium & ses préparations comme un moyen auxiliaire qui peut servir en quelques occasions à modérer, & même à suspendre le spasme nerveux qui a lieu dans le frisson; mais que ce moyen doit être employé avec les mêmes

précautions que le quinquina, sans avoir, à beaucoup près, son efficacité. A la vérité, on cite des observations en faveur de ce remède ; mais la plupart de ces observations ont été faites sur des malades atteints de fièvre intermittente bénigne ou inflammatoire, à qui l'on avoit administré les remèdes généraux ; & qui se seroient guéries d'elles-mêmes en peu de jours ; & à ces faits, on peut opposer d'autres observations plus importantes, dans lesquelles les narcotiques n'ont pas produit l'effet qu'on en attendoit (a).

Fièvres intermittentes anormales ou irrégulières.

Nous croyons que tous les médecins praticiens doivent faire une classe séparée

(a) Voyez notre observation 27 dans les numéros précédens, & les sages réflexions faites par M. Morisot Deslandes, dans un Mémoire sur l'opium, lu à la Séance publique de la Faculté de Médecine, en 1779. — Ce remède, dit cet estimable praticien, n'est qu'un palliatif, qui défend pendant quelque temps les nerfs contre l'action déterminante du spasme fébrile : quelle que soit cette cause, on obtient un effet pareil, quoique d'une manière différente, par l'usage des astringens ; mais cette pratique laisse subsister la cause matérielle de la fièvre, & donne naissance aux obstructions, &c. &c.

de ces fièvres, qui semblent vouloir se dérober à leurs regards, qui exigent une sagacité & une attention particulières pour être distinguées dès leur origine, & dont le traitement doit être modifié suivant le caractère particulier qu'elles affectent. L'irrégularité de ces fièvres est due, soit à ce que le levain fébrile est languissant & peu développé, soit à son transport sur les différens organes. M. Maigrot nous a donné un exemple de la première espèce dans son observation, qui a pour titre : *Fièvre intermittente excitée*. L'observation de M. Ricadeau, sur une fièvre tierce, masquée pendant quelques jours sous l'apparence d'une suppression d'urine, nous donne un exemple de la seconde espèce. Nous avons à désirer une suite d'observations sur ces fièvres protéiformes décrites par les auteurs, mais qu'il seroit bon de voir confirmer encore par de nouveaux faits.

Il ne faut pas prendre pour ces fièvres anormales, ou irrégulières ou masquées, toutes les douleurs locales périodiques ; mais ces maladies fébriles peu exprimées, dans lesquelles on remarque des assoupissemens, des coliques, des mouvemens convulsifs & des affections de poitrine extraordinaires.

Dans la quinzième observation, il est question de deux fièvres intermittentes qui, après avoir paru absolument guéries par les remèdes généraux & par l'effort de la nature, ont été suivies d'hydropisies de poitrine, qui se sont annoncées subitement, & qui ont fait périr les malades en peu de temps. Quel est le médecin qui, en voyant une fièvre quotidienne & une fièvre tierce s'arrêter d'elles-mêmes après une saignée & des évacuans, & en observant dans ses malades, les boutons aux lèvres, l'appétit, la gaieté, & tous les signes les plus positifs de convalescence ne les auroit pas crus guéris? Cette funeste rechute & l'épanchement aqueux dans la poitrine ont-ils été dus à l'humeur fébrile? *Jacot, Morgagni, Lieutaud*, rapportent des observations anatomiques qui pourroient le faire croire (a). Mais n'est-il pas possible que l'engorgement de la poitrine ait précédé la fièvre, & qu'elle n'ait été qu'un effort imparfait & infructueux pour guérir cet engorgement. Dans la première hypothèse, le quinquina auroit-il pu empêcher la mort de ces malades; dans la seconde,

(a) *Van-Swieteri*, ibidem; *Morgagni* & *Lieutaud*, dans leurs ouvrages anatomiques.

la saignée, les évacuans n'ont-ils pas nui au travail que méditoit la nature ? C'est bien là le cas de dire : *Ars longa, experimentum difficile.*

Fièvres intermittentes-malignes.

La fièvre intermittente pernicieuse dont *Torti & Morton* ont traité si longuement, avoit été observée, & décrite par *Mercuratus* & par *Salvus Diverfus. Valesio*, l'honneur & la gloire des médecins d'Espagne, donna à ces fièvres le nom de malignes, & *Senac*, en adoptant ce nom, a fait connoître la variété des symptômes qui ont lieu dans cette maladie, & la rapidité avec laquelle ils conduisent à la mort, quand on ne fait pas les arrêter.

Malgré ces lumières la fièvre intermittente-maligne a été souvent méconnue, parce qu'elle est rare & difficile à distinguer quand on n'est pas disposé à la soupçonner par des observations antécédentes. Des médecins fort occupés dans les grandes villes, ont pu passer plusieurs années sans rencontrer cette maladie. A l'hospice S. Sulpice, sur plus de 5000 malades dont on a tenu journal pendant trois ans & demi, on n'en a pas vu six chez lesquels on ait pu reconnoître cette mala-

die ; & un célèbre praticien de Paris a dit, après quarante-cinq ans d'exercice de la médecine, qu'il n'avoit pas rencontré plus de cinquante de ces maladies.

Ce qu'il est rare de trouver dans le sein des villes se trouve malheureusement trop fréquemment dans les campagnes, où les épidémies de fièvre intermittente-maligne ne sont pas rares : telle étoit l'épidémie qui a régné à Argenteuil en 1783 & 1784, & celle de Provins dont nous avons donné le tableau l'année dernière. Ces deux épidémies, ainsi que toutes celles de cette espèce, ont dû leur origine aux exhalaisons qui se sont élevées des eaux stagnantes. « Il y avoit, dit *Senac*, auprès d'une grande ville un lac immense, dans lequel toutes les immondices de cette ville venoient se rendre depuis quarante ans. Tant que ces matières^e putrides restèrent ensevelies dans l'eau, il n'en résulta aucun mal ; mais quand ce limon putride fut assez abondant pour s'élever à la surface de l'eau, il survint une fièvre horrible dans tous les endroits de la ville, & la mortalité fut portée à deux mille hommes dans ce lieu, où elle n'alloit ordinairement qu'à quatre cents. » La nature de cette fièvre, dont *Senac* donne la description, n'étoit pas équivo-

que ; elle étoit évidemment du genre des fièvres intermittentes-mâlines , & la cause qui la produisoit étoit également manifeste ; car les vapeurs qui s'élevoient du lac étoient si putrides , que ceux qui demeuroient sur les bords , ne pouvoient pas garder la viande plus de trois heures sans qu'elle se putréfiât (a).

Des fièvres intermittentes-simples , dégénérées par le défaut d'évacuations , ou par la mauvaise manière dont on les sollicite , prennent de même le caractère d'une fièvre intermittente-maligne. Mais , soit que ces fièvres soient dues à des miasmes délétères , soit qu'elles soient produites par une dépravation spontanée des humeurs , elles n'en sont pas moins une maladie qui attaque promptement les sources de la vie , à laquelle il faut apporter un secours très-prompt , & qui se guérit par les mêmes moyens.

Nous avons vu dans le tableau de la maladie de Provins , quelle étoit en général la méthode curative qu'il convenoit d'employer dans le traitement de ces fièvres pernicieuses , que les saignées ne convenoient guères qu'à l'invasion de la ma-

(a) *De reconditâ febrium intermittentium natura.*

ladie, qu'il falloit placer les vomitifs dans la première intermission, qu'il étoit nécessaire de donner le quinquina à forte dose uni aux purgatifs avant le troisième accès, & qu'on devoit y joindre d'autres moyens auxiliaires, pris dans la classe des antiputrides & des toniques.

Les deux observations faites à l'hospice S. Sulpice, & contenues dans la vingt-septième observation, confirment ce traitement, qui d'ailleurs, à quelques différences près, qui tiennent à la localité, est celui qu'ont adopté tous les médecins qui ont connu & traité cette maladie.

Il est évident, par exemple, que les fièvres intermittentes-malignes qui surviennent sporadiquement, peuvent avoir à leur invasion des symptômes inflammatoires qui exigent les antiphlogistiques si le sujet est fort & robuste, comme le premier malade des deux observations faites à l'hospice S. Sulpice. Quand les malades sont vieux ou épuisés, comme on le voit dans le deuxième malade, le levain fébrile est joint à la dissolution des humeurs; c'est ce qui arrive le plus communément dans les maladies épidémiques qui frappent les gens pauvres & à moitié épuisés par la fatigue, ou la mauvaise nourriture.

Des médecins *mécaniques* qui ont

trouvé la cause immédiate de toutes ces fièvres dans l'épaississement du sang, & qui ont fait consister leur essence dans l'inflammation du cerveau survenue à la suite de cet épaississement, ont été obligés, pour soutenir leur système, d'aller jusqu'à dire que les vapeurs méphitiques qui s'exhalent des endroits marécageux, n'ont jamais contribué à produire les fièvres intermittentes & rémittentes-malignes, & d'après cela ils ont admis un traitement conformes à leurs vues.

Mais, sans nous arrêter à réfuter un système rejeté aujourd'hui par les plus sages praticiens, nous terminerons nos réflexions cliniques sur les observations des hôpitaux civils, par ces dernières remarques.

La terminaison des fièvres intermittentes-malignes ne se fait pas toujours par des parotides, comme nous l'avons vu dans les deux observations faites à l'hospice S. Sulpice; ces fièvres sont souvent suivies d'un dépôt critique d'une nature bien différente: ce dépôt critique est une grosseur & une dureté considérable du ventre. *Morton*, *Ramazzini*, *Torti*, l'avoient observé; *Senac* n'a pas manqué d'en faire la remarque, qu'on retrouve encore dans la plupart des auteurs qui

ont écrit sur les fièvres intermittentes. Ce qu'en dit *Pringle* mérite d'être rapporté. Après avoir décrit la fièvre intermittente qui régna en 1748, sur les soldats qui étoient cantonnés dans des quartiers marécageux, il dit que presque tous ceux qui guérissent, durent leur salut à une tumeur énorme & dure, formée dans l'abdomen, & à laquelle on donna pour cet effet le nom assez singulier de *gâteau de fièvre AGUË CAKE* (a).

Ce n'est point ici le lieu de faire voir comment les fièvres intermittentes-maligues peuvent varier, soit par l'énergie plus ou moins forte du délétère qui les produit, soit par la constitution du sujet, & de faire sentir comment cette variation doit influencer dans le traitement. Il suffit de répéter que dans le traitement de ces dangereuses maladies, il faut travailler en même temps à évacuer la matière fébrile, & à empêcher qu'elle ne suscite des redoublemens, dont l'effet seroit mortel. C'est à ces deux points que se réunissent tous les observateurs, qui sont les seuls dont les opinions puissent valoir sur une question de cette nature.

(a) *Pringle*, maladies des armées, tom. I, pag. 333.

PRÉCIS D'OBSERVATIONS

Sur l'analyse animale, comparée à l'analyse végétale, lu à la Séance publique de la Faculté de médecine, le 29 décembre 1785; par M. BERTHOLET, docteur-médecin, de l'Académie des sciences.

Les corps organisés sont principalement composés de deux substances qui ont des caractères distinctifs très-marqués; les unes donnent de l'acide lorsqu'on les décompose par l'action du feu, & les autres de l'alkali volatil; les unes sont propres à former de l'esprit ardent par la fermentation, les autres se putréfient immédiatement & donnent encore de l'alkali volatil; les unes laissent par la calcination un charbon qui se brûle facilement, les autres se réduisent en un charbon dont la combustion est difficile; enfin, les unes forment la plus grande partie des substances végétales, & les autres la plus grande partie des substances animales, & de-là vient qu'on les distingue par ces deux dénominations.

Dès que j'ai commencé à m'occuper de chimie, j'ai pensé que pour parvenir à avoir des idées justes sur la nutrition, sur l'action chimique des médicamens, sur celle de l'air, sur les changemens qu'éprouvent les substances animales, soit lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, soit lorsqu'elles sont soumises à l'influence des causes morbifiques, il falloit commencer par bien déterminer les principes qui entrent dans leur composition, & par rappeler à des loix générales les rapports qui existent entr'elles & les autres substances.

C'est le simple résultat des recherches que j'ai faites sur cet objet que je vais présenter : je serai obligé de supprimer tous les détails de mes expériences ; mais j'espère de l'indulgence de ceux qui me font l'honneur de m'entendre, qu'ils voudront bien avant de me juger, consulter les Mémoires que j'ai déjà publiés, ou attendre ceux qui doivent l'être bientôt dans le recueil de l'Académie des Sciences.

M. *Bergman* avoit formé par le moyen du sucre & de l'acide nitreux un acide qu'il nomma acide saccharin, & qui a des propriétés remarquables : j'appliquai aux substances animales cette espèce d'a-

nalyse par l'acide nitreux, & je trouvai que toutes donnoient une quantité plus ou moins grande d'acide saccharin, mais toujours accompagné d'une huile particulière, j'observai qu'on ne retiroit point de sel ammoniacal, mais qu'il restoit un résidu qu'on ne retrouvoit pas dans les substances végétales. Je conclus de ces premières expériences, (Mémoires de l'Académie 1780,) que les substances animales contenoient une substance analogue au sucre, qui étoit unie à une huile que je regardois comme propre aux substances animales. Mes expériences m'apprenoient encore que l'alkali volatil n'existoit pas dans les substances animales, mais qu'il étoit dû à une combinaison qui se formoit ou par l'action de la chaleur ou par l'influence de la putréfaction; & enfin le résidu, sur lequel je ne m'expliquai point dans ce Mémoire, contient de l'acide phosphorique en excès, combiné avec la terre calcaire.

J'examinai ensuite l'action que les chaux & les sels métalliques exercent sur les substances animales, & je prouvai que cette action à laquelle est due leur causticité, est une suite des affinités chimiques des chaux métalliques qui tendent à se revivifier avec plus ou moins de force;

dé sorte que celles qui se revivifient très-facilement, telles que les chaux d'argent & de mercure, ont beaucoup de causticité & forment des sels très-caustiques. Il résulte de-là en appliquant les découvertes nouvelles des physiciens à la théorie que j'avois donnée, que c'est l'air combiné dans les chaux métalliques & privé du principe de l'élasticité qui tend à s'unir avec un principe des substances animales, & ce principe me paroît être l'huile qu'elles contiennent; mais la causticité des alkalis ne pouvoit être attribuée à la même cause, elle devoit être l'effet d'une autre affinité. J'ai prouvé dans les Mémoires de l'Académie de 1782, que l'alkali caustique dissolvoit les substances animales sans désunir leurs principes; j'ai fait connoître les propriétés de cette combinaison, & je m'en suis servi pour unir ensuite la substance animale avec les différentes chaux métalliques; il en est résulté plusieurs combinaisons qui étoient inconnues aux chimistes; mais l'alkali caustique, traité de même avec les substances végétales, n'a point formé de combinaison avec elles.

En suivant mes recherches je suis parvenu à déterminer les principes de l'alkali volatil, j'ai fait voir que l'alkali vo-

latil étoit une combinaison du gaz inflammable détonnant, ou pour le désigner d'une manière plus exacte, du gaz inflammable de l'eau & de l'air phlogistique ou moffette, de sorte que le gaz inflammable fait à-peu-près le sixième en poids ou les deux tiers en volume de l'alkali volatil. J'ai ensuite déterminé comment l'alkali volatil peut être produit par la putréfaction ou par l'action du feu. Toutes les substances qui ont le caractère de substance animale contiennent de la moffette qu'on peut en séparer abondamment par le moyen de l'acide nitreux : il faut donc, lorsqu'on distille ces substances, que leur moffette passe dans quelque combinaison ou qu'on la retrouve dans les produits aériformes ; or, on ne la retrouve point dans ces produits, ainsi que je m'en suis assuré en faisant détonner le gaz inflammable qu'on obtient par ce moyen, dans l'eudiomètre de M. *Volta*, & en le comparant avec le gaz inflammable qu'on obtient par la distillation du charbon & celle des substances végétales ; & il n'y a dans les autres produits de la distillation que l'alkali volatil qui ait pu la recevoir dans sa composition. Lors donc qu'il se forme de l'alkali volatil, la moffette des substances animales se

combine avec le gaz inflammable qui se sépare de l'huile, ou plus probablement avec celui qui provient de la décomposition de l'eau, dont l'air vital se combine en même temps avec du charbon pour former de l'air fixe. Dans la putréfaction le gaz inflammable se combine avec la moffette, au lieu que dans la fermentation spiritueuse ce même gaz se combine avec une huile végétale & du sucre pour former l'esprit-de-vin, dans lequel j'ai retrouvé & séparé ces substances par le moyen de l'acide marin déphlogistiqué.

* Il résulte de ces différentes observations que les substances animales sont beaucoup plus composées que les substances purement végétales : elles contiennent une matière analogue au sucre, une huile particulière, de l'acide phosphorique combiné avec un peu de terre calcaire, de la moffette & très-probablement de l'air fixe. C'est l'acide phosphorique qui se retrouve dans les charbons des substances animales combiné avec une portion de véritable charbon, d'huile & de terre qui me paroît former la différence qu'on remarque entre les charbons des substances animales & ceux des substances végétales.

Mais cet acide m'a paru mériter une

attention particulière pour rendre raison de plusieurs phénomènes de l'économie animale. Je l'ai retrouvé dans l'état libre ou plutôt combiné en excès avec la terre calcaire dans les urines que la plupart des physiologistes & des médecins avoient regardées comme ayant un caractère alkalescent. J'ai donné dans les Mémoires de l'Académie de 1780 un moyen de déterminer par l'eau de chaux la proportion de cet acide existant dans différentes urines (a). Ce moyen consiste à mêler à l'urine, sur-tout à celle du matin, une quantité suffisante d'eau de chaux, & de recueillir sur un filtre le précipité qui s'est formé, & dont le poids fait connoître la quantité de l'acide phosphorique qui est alors combiné en entier avec la terre calcaire.

L'on peut de plus déterminer quelle est la quantité d'acide phosphorique qui se trouve combinée en excès avec le sel

(a) Je trouve dans la traduction des Dissertations de M. Schæele qu'on vient de nous donner, que cet illustre chimiste avoit reconnu l'acidité de l'urine, & qu'il en avoit précipité le phosphate calcaire par le moyen de l'alkali volatil caustique. Voyez *Examen du bérard ou pierre de la vessie*, première partie, page 208.

phosphorique calcaire , & qui par conséquent tient ce sel en dissolution & forme l'acidité de l'urine , en versant un peu d'alkali volatil caustique sur une même quantité de l'urine qu'on éprouve : le sel phosphorique calcaire qui étoit tenu en dissolution se précipite : on le recueille sur un filtre , & la différence qui se trouve entre le poids du premier précipité & celui du second , indique la quantité d'acide qui étoit en excès.

La sueur rougit aussi le papier bleu , & c'est très-probablement de l'acide phosphorique qu'elle contient. Les observations assez longues que j'ai faites me paroissent prouver que les urines de ceux qui sont sujets à la goutte & aux rhumatismes contiennent habituellement beaucoup moins d'acide phosphorique , que celles qui jouissent d'une bonne santé ; mais pendant l'accès de goutte leur urine contient beaucoup plus d'acide phosphorique qu'à l'ordinaire , quoiqu'elle n'en contienne pas plus que l'urine d'une personne robuste. En suivant ces observations sur une personne très-sujette à la goutte , j'étois venu à bout de reconnoître sûrement , par la quantité d'acide qui se trouvoit dans son urine , si elle avoit un accès de cette maladie. J'ai remarqué

plusieurs fois qu'un papier bleu appliqué sur la sueur d'une partie attaquée de la goutte, rougissoit aussi-tôt.

Je conjecture donc que dans les personnes sujettes à la goutte, aux douleurs vagues & au rhumatisme, l'acide phosphorique ne s'évacue pas aussi-bien par les urines que dans les personnes saines, qu'il s'égare, pour ainsi parler, & que, lorsqu'il est accumulé à un certain point, il produit une irritation de laquelle naît une réaction des organes de la vie, un effort de la nature par lequel il est repoussé en partie vers les extrémités, & évacué en partie par les urines; mais cet acide se trouve combiné avec une partie plus ou moins grande de terre calcaire & de substance animale, de sorte que quelquefois il forme des dépôts qui ont beaucoup de rapport avec les substances osseuses; tels sont les dépôts de goutte qu'on a regardés comme de la craie & les calculs.

Mais la sueur contient de l'acide phosphorique, n'est-ce pas à cet acide qu'elle doit ses propriétés stimulantes? N'est-ce pas cet acide, par exemple, qui étant épanché dans le tissu cellulaire cause les maladies catharrales, ou qui étant répercuté sur les nerfs intercostaux produit la

pleurésie ? Ne seroit-il point un principe d'irritation qui contribue à troubler l'économie animale lorsque les urines sont aqueuses & pâles, soit dans les fièvres, soit dans les maladies nerveuses ? Il me paroît qu'on pourra dans un grand nombre de cas substituer cette acrimonie, dont l'existence n'est pas douteuse, à ces acrimonies imaginaires par lesquelles on a cherché à expliquer la nature des maladies (a).

Mais, si je desiré que ces idées, ces conjectures puissent être utiles à notre art, je les sou mets sans réserve au jugement d'un Corps respectable, auquel depuis plus de six siècles la médecine doit sans interruption une grande partie de ses progrès.

(a) M. *Adet*, jeune médecin de la Faculté de Paris, a entrepris une suite d'observations sur l'urine dans différentes maladies, & sur d'autres objets de pathologie chimique ; j'espère qu'on devra à son zèle des résultats utiles.



OBSERVATION

*Sur une paralésie complète, guérie par
la méthode de PERCIVAL POTT; par
J. C. JACOBS, médecin à Bruxelles.*

DU 13 JANVIER 1786.

Judocus Duprez, fils du droffart de Jert, village à une lieue de Bruxelles, âgé de dix-huit ans, fut saisi, au mois de mai 1784, d'une paralésie complète; M. son père demanda le secours de M. *Van-Bellingen*, très-célèbre médecin de cette ville, lequel, pendant quelque tems, donna ses soins au malade. L'état du jeune homme resta cependant le même. Quelques mois après, le 24 décembre 1784, on vint me consulter; le 25, je me rendis auprès du malade; il éprouvoit un mal de tête des plus violens, la tête étoit tournée vers le côté droit; il y avoit à la trachée-artère une protubérance remarquable; la parole étoit difficile, lente, entrecoupée; la respiration très-laborieuse; les alimens pesoient & se digéroient mal; le ventre étoit constipé; l'écoulement de l'urine étoit involontaire. Enfin la maigreur extrême, sur

480 PARAPLEGIE COMPLÈTE,
venue pendant la maladie, faisoit désespérer de la guérison. Je proposai une consultation : on me donna M. *Beerenbroek*, traducteur de la brochure sur la paralysie des extrémités inférieures, par M. *Percival Pott*, avec lequel je consultai le lendemain ; ce ne fut qu'après beaucoup de discussions que M. *Beerenbroek* consentit à recourir au moyen de M. *Pott*, que j'avois d'abord proposé. Le 28 décembre 1784, je fis pratiquer deux cautères à la nuque du cou. Ils ne produisirent aucun effet dans les premières semaines ; mais, rassuré par cet avertissement d'Hippocrate : *Omnia secundum rationem agentî, & secundum rationem non evenientibus, non statim transeundum ad aliud, manente eo quod fuerat visum ab initio.* (sect. ij, Aph. 52), les cautères furent entretenus ; & au bout de deux mois de leur application, le malade s'aperçut, avec la joie la plus expressive, que les doigts d'une main commençoient à se mouvoir : quelque temps après, le mouvement se manifesta dans ceux de l'autre main, & successivement dans l'avant-bras, les bras & les extrémités inférieures ; la respiration devint en même temps moins laborieuse ; l'estomac commença à reprendre ses fonctions : on n'eut plus besoin

soin alors ni des purgatifs, ni des lavemens pour provoquer le ventre ; l'écoulement de l'urine cessa d'être involontaire : en sorte que les cautères ayant été tenus ouverts durant sept à huit mois, le jeune homme fut parfaitement guéri, sans qu'on ait fait usage d'aucun autre remède.

Nota. J'ai encore obtenu, de l'application des cautères à la nuque, le plus heureux succès dans une paralysie des extrémités inférieures, avec courbure de l'épine.

REMARQUES CRITIQUES

Et Observations sur la section de la symphyse des os pubis, & particulièrement au sujet de celle qui a été pratiquée à Paris le 7 août 1784, publiée dans le Journal de Médecine, cahier du mois d'avril 1783, pag. 510 & suiv. Par M. DESGRANGES, chirurgien gradué à Lyon, membre de plusieurs académies, &c.

Quæ singula non profunt, simul collecta juvant.

Je présente quelques réflexions que l'exposé de la section des pubis de la femme *Huguet*, m'a fait naître. Elles auront pour
Tome LXVII, Y

objet la facilité, l'innocuité, & les avantages qu'on attribue à cette nouvelle opération; & pour but, de fournir des matériaux pour l'instruction d'un procès qui n'est rien moins que terminé, & qui ne peut l'être avec équité, que sur le vu des pièces que la pratique fournira. Je ne dis rien du raisonnement; on fait qu'il n'est guères en faveur du nouveau procédé, que les deux partis l'invoquent cependant également, & qu'ils prétendent en tirer le même avantage. *Mais en chirurgie, un grain d'expérience vaut mieux qu'une livre de raisonnement.* KIRKLAND.

Veñons d'abord à l'observation dont il s'agit.

« La femme *Huguet*, âgée de 29 ans, chez laquelle le rachitis a laissé des courbures vicieuses dans les os des extrémités inférieures, étoit enceinte de son troisième enfant. Eprouvant, depuis six heures, des douleurs très-vives pour accoucher, on prie M. *Alph. le Roi* de voir cette femme; il se fait accompagner de M. *Demathis*, son élève. Ces MM. cherchent à reconnoître les dimensions du bassin, & ne lui trouvent de devant en arrière, que deux pouces un quart, *en ligne directe*... Aussitôt la section de la

symphyse est résolue : le disciple incise les tégumens de la longueur d'un pouce ; porte le scalpel au sommet du cartilage , qui est *insensible* , & le divise avec une grande facilité. L'enfant étoit dans la position naturelle ; M. Le Roi cherche les pieds , dégage le corps , & pour amener la tête *il fait écarter fortement les cuisses de droite à gauche , au point que la séparation des symphyses se fait de plus de deux pouces & demi* , puis il porte la main sur la face de l'enfant qui étoit à gauche & en arrière , & en relevant le corps de celui-ci pendant qu'il faisoit effort sur la face , il entraîne la tête dans l'excavation du bassin. Alors en achevant de relever le corps au point de porter le dos de l'enfant presque sur le ventre de sa mère , il dégage le menton. »

« L'accouchement terminé , l'incision extérieure , d'un pouce d'étendue , n'a plus que cinq à six lignes par l'affaissement du ventre ; le lendemain la peau agglutinée n'offre plus que l'image d'une légère égratignure ; les symphyses étoient déjà toutes boursoufflées , & un ruban en huit a suffi pour empêcher tout écartement. »

« Le gonflement des symphyses a causé pendant huit à neuf jours une petite

fièvre , mais graces à l'infusion d'un gros de séné & de bon quinquina , tout est rentré dans l'ordre. Le quatorzième de l'opération , la malade a marché ; & le 17^e , elle a été complètement rétablie : ce qu'il y a d'heureux encore , c'est qu'elle est entièrement guérie d'une chute de vagin qu'elle devoit à ses couches précédentes , & que cette dernière semble lui avoir procuré une meilleure fanté que de coutume. »

On ne s'inscrira point en faux contre toutes les circonstances de ce fait , & il faut croire que les pubis ont été réellement désunis.... Mais cette désunion étoit-elle nécessaire , & l'écartement a-t-il été porté à plus de deux pouces & demi ? c'est ce qu'il convient d'examiner.

Et d'abord , la mesure par laquelle on a cru s'être assuré des dimensions précises du bassin peut être infidelle. Cette seule manière de procéder , *en portant le doigt dans le vagin* , ne suffit pas sans autres recherches , & s'y tenir simplement , c'est s'exposer à se tromper & induire les autres en erreur. L'accouchement terminé , en 1774 , par M. Côme d'Angerville n'offroit pour celui de 1784 qu'une présomption d'étroitesse , laquelle pouvoit n'être que relative dans l'un & ne

pas exister dans l'autre. La manœuvre exécutée par M. *Le Roy*, en 1778, pour la terminaison du second, annonçeroit que ce bassin a pour le moins deux pouces & demi d'étendue d'avant en arrière, puisqu'il faut tout cet espace, pour que la main ait la faculté d'agir & que le passage d'un enfant à terme puisse avoir lieu; & le défaut d'accidens à la suite de la section de la symphyse pratiquée pour mettre fin au troisième, nous autorise à penser que ses dimensions sont encore plus favorables. On garde le silence sur le volume de la tête de l'enfant dans ces trois accouchemens, surtout dans le dernier où il falloit du moins nous instruire du sort qu'a eu ce dernier enfant, amené avec tant d'art & tant d'adresse. N'a-t-on encore offert à cette femme qu'un cadavre pour prix de sa résignation & de son courage? . . . Je ne parle pas de la manœuvre sur laquelle il y auroit tant à dire. L'élève n'a pas saisi sans doute les vues du maître ni démêlé les mouvemens de sa main, & tout s'étant passé comme on le dit, la femme *Huguet* n'a pas retiré plus de fruit de l'accouchement *Sigaultien* que des précédens, & elle est encore sans héritier.

La peau bien tendue & relevée en haut,

l'incision a été faite depuis la partie supérieure du pubis , jusqu'à la partie inférieure, de la longueur à peu près d'un pouce. . .

L'opérateur n'a donc point entamé les muscles du bas-ventre , dont l'attache inférieure & mitoyenne se fait précisément aux pubis , y ayant même des bandelettes tendineuses qui s'entrecroisent pardevant ces os ; & cependant sans déchirure , ni dilacération quelconque , il s'est procuré *plus de trente lignes d'écartement*. La force qu'il a employée pour faire écarter les cuisses de droite & de gauche , & obtenir un pareil *hiatus* , annoncé une résistance bien grande à surmonter : l'obstacle ne pouvoit provenir que des puissances rétentrices ; heureusement qu'elles ont cédé , que les fibres qui entrent dans leur texture , se sont complaisamment allongées sans se rompre , & qu'elles ont pu prêter jusqu'au-delà de deux pouces & demi , tout en conservant la faculté de revenir à leur premier état ; aussi se sont-elles restituées de manière à ne laisser appercevoir d'abord après l'accouchement qu'une simple fente , & cette fente le lendemain n'étoit plus qu'une égratignure ! Cela est surprenant.

Mais toutes les expériences mille & mille fois répétées sur les cadavres de

femmes mortes en couche , & même dans le travail, auxquelles on a eu soin de procéder de bonne heure avant le refroidissement du sujet , prouvent que , pour obtenir quinze à dix-huit lignes d'écartement des pubis , il se fait déjà un déchirement marqué des parties molles y attenantes , un décollement , une rupture des expansions aponévro-ligamenteuses antérieures des symphyfes sacro-iliaques , & une contusion des substances intermédiaires , qui servent à l'union postérieure des os du bassin , sans qu'il en résulte une augmentation bien sensible dans le diamètre antéro-postérieur du détroit supérieur , & c'est cependant ce diamètre qui est le plus souvent vicié. Rappeler ici la somme des désordres qui s'observent alors , seroit répéter ce que tous les gens de l'art instruits avoient présumé , & ont éprouvé lorsqu'ils se sont eux-mêmes livrés à ces essais. Préférons donc d'examiner les différentes *sections* pratiquées jusqu'à ce jour , & qui sont venues à notre connoissance : tâchons , s'il est possible , de les apprécier , en montrant les cas où la nouvelle opération sembloit indiquée , & ceux où on l'a employée mal-à-propos ; ce qui partage naturellement ces observations en deux classes , auxquelles nous en join-

488 SECTION DE LA SYMPHYSE

drons une troisième, qui comprendra les faits qui nous ont été transmis sans les détails nécessaires pour pouvoir prononcer à leur sujet.

PREMIERE CLASSE.

Cas où la désunion des pubis paroît indiquée.

PREMIERE OBSERVATION.

La femme de *Dusseldorp*, dont le bassin n'offroit, de devant en arrière supérieurement, que dix-huit lignes, est soumise à la section de la symphyse; les pubis s'écartent d'un pouce & demi, & cependant on ne peut ni employer le forceps, ni retourner l'enfant; on lui arrache les deux jambes, on vide sa tête; & enfin il sort de lui-même à la suite d'un travail effroyable. La mère a succombé.

II^e OBS. On ne trouve chez la femme *Vespres* que vingt deux lignes. M. *Sigault* désunit les pubis, & l'éloignement de ces os est de seize à dix-huit lignes. Il a beaucoup de peine à retourner l'enfant, qu'il amène mort, ou mourant; la mère lui survit de peu de jours. La tête du nouveau-né avoit trois pouces sept lignes;

ainsi son défaut de rapport avec le passage étoit d'un ponce neuf lignes.

III^e OBS. M. *Le Roy* incise la symphyse à *Julie Collet*, dont le bassin, au rapport d'une sage-femme, ne présentait que deux pouces cinq lignes dans son diamètre antérieur & supérieur; c'étoit son deuxième accouchement. Il amène l'enfant par les pieds, & au moment où la tête franchit le passage agrandi, les pubis se séparent sous la peau de près de trois pouces. . . . L'enfant, dont la tête avoit trois pouces huit lignes dans son diamètre transversal, a vécu, ainsi que sa mère, qui couroit les rues le vingt-huitième de l'opération.—La disproportion étoit d'un ponce trois lignes,

IV^e. OBS. Sept jours après, M. *Le Roy* sépare encore les pubis d'une nommée *Dubelloy*, qu'on lui assure n'être distant du sacrum que de dix-neuf lignes. Il procède de même, & fait écarter les cuisses jusqu'à ce que l'éloignement des os soit porté à trois pouces, afin de préparer une voie suffisante à la tête de l'enfant qui voit enfin le jour. . . La mère & l'enfant ont vécu; & la première, qui le lendemain se portoit très-bien, se promenoit déjà le dix-septième. Cette femme avoit eu pré-

cédemment six accouchemens tous malheureux. — L'excédent du volume de la tête étoit d'un pouce sept lignes.

Ve OBS. *Françoise Danne* est opérée à *Lyon*, pour aider à la sortie d'un enfant mort, à travers un bassin rétréci jusqu'à dix-neuf lignes. On essaie ensuite le forceps ; mais la tête molle & macérée n'offre pas assez de résistance. On retourne l'enfant, & les pubis s'écartent jusqu'à deux pouces & demi pour lui livrer passage. La femme périt cinquantedeux heures après. — Il n'a pas été possible de mesurer la tête du nouveau-né, mais la poitrine, affaissée par l'effort d'une main qui pressoit sur le sternum, avoit encore près de trois pouces ; on en trouvoit quatre d'une épaule à l'autre. — Le défaut de rapport du passage avec le thorax dans son épaisseur, étoit donc d'un pouce trois lignes.

VI^e OBS. Chez la femme *Huguet* dont le bassin n'avoit à son entrée, de devant en arrière, que vingt-sept lignes, les pubis ont été écartés de force de plus de deux pouces & demi, comme on l'a vu, page 483.

VII^e OBS. A *Arras*, c'est la sortie du bassin qui est viciée. On ne trouve,

d'une tubérosité ischiatique à l'autre, que deux pouces dix lignes, chez une femme qui accouchoit pour la première fois. On divise les pubis, ils s'éloignent d'environ deux pouces, & l'enfant sort presque de lui-même immédiatement après le dernier coup de bistouri. — La femme & l'enfant ont péri.

SECONDE CLASSE.

Cas où l'on pouvoit évidemment se passer de la nouvelle opération.

VIII^e OBS. La dame *Souchot*, accouchée quatre fois, & avec beaucoup de peine, d'enfans morts, est desymphysée à la cinquième, par M. *Sigault*, le premier octobre 1777, qui juge l'étendue du diamètre antérieur & supérieur de son bassin de deux pouces & demi. L'écartement subit & spontanée des pubis est de deux pouces & demi. L'enfant est retourné & amené vivant; l'un & l'autre survivent. On trouve d'une fosse pariétale à l'autre trois pouces quatre lignes. L'excès du volume de la tête, relativement au passage, étoit donc de dix lignes.

IX^e OBS. Le bassin de *Marguerite Markard*, opérée à *Wurzburg*, avoit

492 SECTION DE LA SYMPHYSE

près de trois pouces. Six enfans l'avoient successivement traversé *naturellement*, la tête la première, non sans beaucoup de peine à la vérité. On trouve la moitié inférieure de la symphyse ossifiée, ce qui fait recourir à une scie convexe & boutonée. L'écartement des pubis n'est que de seize à dix-sept lignes, & il faut de grands efforts pour l'obtenir. On va chercher les pieds de l'enfant. Celui-ci meurt dans la manœuvre qui est extrêmement laborieuse, & la mère survit.

X^e OBS. La dame *Blandin*, qui avoit toujours accouché d'un enfant mort, se soumet à la section de la symphyse que pratique M. *Sigault*. Il retourne l'enfant, qu'il amène mort. La mère lui a survécu, & est accouchée l'année suivante, *naturellement*, d'un enfant qui vit encore, après avoir été abandonnée par M. *Sigault*, qui vouloit de nouveau la desymphyser.

XI^e OBS. A *Mons*, il s'agit d'une tête arrêtée au détroit supérieur, & qui échappe au forceps. On pratique la section qui procure l'écartement *desiré*, & l'accouchement se termine tout aussitôt, *sponte*. . . La malade s'est rétablie; on ne dit rien de l'enfant.

XII^e OBS. Le diamètre antérieur & supérieur du bassin de la femme du diocèse de *Spire*, est évalué à trois pouces. Deux fois elle avoit accouché de force & d'enfans morts. En proie depuis deux jours aux douleurs d'un troisième enfancement, on se décide à séparer les pubis; & en moins d'un quart d'heure, elle accouche *facilement* d'un enfant sans vie. Le huitième, la mère mourut.

XIII^e OBS. A *Saint-Omer*, les mains & le forceps ayant été inutiles pour procurer la sortie d'un enfant dont la tête s'étoit engagée *obliquement* dans le bassin, on divise les pubis qui s'écartent de dix-huit lignes, & l'accouchement réussit à entraîner la tête avec le forceps. L'enfant n'a pas survécu. — La mère, qui vit encore, avoit trois enfans vivans, dont elle étoit accouchée *très-naturellement*.

XIV^e OBS. En *Prusse*, une dame avoit déjà eu deux accouchemens *difficiles*. Au troisième, l'enfant présente le bras; soumis depuis long-temps, & toujours en vain, aux contractions redoublées de la matrice, il périt de la pression qu'il éprouve de la part de ce viscère en contraction... On lui arrache un bras, & enfin on désunit les pubis. Ces os s'écartent *sponta-*

nément, & l'accouchement se fait de lui-même au bout d'une heure & demie. Au vingt-deuxième jour, la malade vaquoit à ses affaires. Depuis, elle a mis au monde deux jumeaux, & ce dernier accouchement n'a rien présenté d'extraordinaire (a).

T R O I S I E M E C L A S S E.

Cas où il est difficile de statuer si la symphysiotomie convenoit, faute d'instructions suffisantes.

XV^e OBS. Le fait de *Bonnière* annonce la section du cartilage inter-pubis, l'exfoliation des deux parties de la symphyse, la guérison de la malade, & rien de plus. On se tait sur l'enfant.

XVI^e, XVII & XVIII OBS. M. *Sigault* a encore pratiqué *trois fois* l'opération de la symphyse. Chaque fois il a été obligé de retourner les enfans, & toujours il les amenés sans vie.

(a) Croiroit-on que M. *Metzger*, médecin à *Konigsberg*, donne ce fait comme une preuve de l'utilité & de la nécessité de pratiquer la *symphondrotomie*. *Journal de Médecine*, cahiers de janvier & de février 1785.

XIX^e OBS. Dans l'*Andalousie*, chez *don de Avila*, la tête de l'enfant, descendue depuis trois jours dans la partie la plus étroite du bassin, n'avançoit pas. Le diamètre antérieur du détroit inférieur étoit rétréci, *les os pubis se portant en dedans, & le coccyx étant excessivement courbé en devant*... On procède à la section de la symphyse de bas en haut sans toucher aux tégumens. Aussitôt on entend une crépitation ; & au bout de quelques minutes, on tire l'enfant asphyxié. Il a vécu ainsi que sa mère, qui s'est levée le trente-huitième jour.

XX^e & XXI^e OBS. Les femmes d'*Hesdin* & de *Saint-Paul de Léon* n'ont pas été soumises à cette opération, quoiqu'on les y destinât. La première avoit une ossification entière de la symphyse des pubis, qui fit recourir sagement à la section césarienne, par laquelle on eut un enfant plein de vie ; & le simple récit du fait de la seconde ne permet pas de croire qu'elle ait été dessymphysée. Il n'est pas inutile de rappeler ici que cette dernière est accouchée naturellement l'année suivante, en présence de plusieurs chirurgiens & médecins de la marine de Brest(a).

(a) Tous ces faits, les seuls dont la con-

Tel est en raccourci le tableau des différens faits connus jusqu'à ce jour sur l'opération de la symphyse. Il suffit de les examiner avec attention, & de les comparer pour en tirer les conséquences suivantes.

1°. Toutes les femmes qui se sont trouvées dans l'impossibilité physique d'accoucher par le rétrécissement *réel* du bassin, dans son diamètre antérieur & supérieur, sont périées avec leur enfant par la nouvelle opération, & ont exigé pour leur délivrance des manœuvres pénibles & laborieuses à l'excès. Les femmes de *Dusseldorp*, *Vespres* & *Danne*, en offrent la preuve. Leur mauvaise conformation a été constatée par l'ouverture des cadavres. On ne sauroit donc la révoquer en doute; mais il n'en est pas de même de celle des nommées *Collât*, *Dubelloy* & *Huguet*? L'affertion seule du praticien qui les a opérées, ne suffit pas pour entraîner la conviction; 1° parce qu'il n'a pas pris toutes les précautions nécessaires pour s'assu-

noissance soit venue jusqu'à nous sont extraits avec beaucoup d'exactitude, & avec la plus grande impartialité, des différens ouvrages qui ont paru pour & contre la section de la symphyse.

rer au juste des dimensions précises de leur bassin; 2^o parce qu'on a mis une sorte de clandestinité dans les trois cas. Au sein de la capitale, & entouré d'accoucheurs instruits, c'est autoriser les soupçons que de pratiquer une *nouvelle* opération, sans autres témoins que des élèves très-novices dans l'art des accouchemens.

On doit voir déjà, pourquoi cette différence si grande dans les événemens. La bonne conformation des unes, & la mauvaise conformation des autres, rend assez raison ici des non-succès, & là des réussites.

Dans les trois premières chez lesquelles l'écartement des pubis a été porté à dix-huit & à trente lignes pour remédier à un vice d'étroitesse évident & *bien reconnu*, la vessie a fait hernie en devant; l'approximation des os a été difficile, pour ne pas dire impossible; les tentatives à cet effet ont été très-douloureuses; & le bandage insupportable. Les accidens ensuite ont paru en grand nombre, & se sont succédé rapidement; l'inflammation gangreneuse s'est emparée de toutes les parties compromises; la mort s'en est suivie..

(a) Pour les trois autres, jugées *barrées*

(a) Les défordres ont été les mêmes dans

assez légèrement, chez lesquelles on dit que les pubis ont été éloignés jusqu'à trois pouces, à peine ont-elles éprouvé quelques symptômes fatigans; la miction des urines n'a pas été dérangée, un simple ruban a suffi pour maintenir les os rapprochés, nul orage n'est venu troubler une si belle entreprise, & les visites de l'homme de l'art étoient presque inutiles. . . (a) Cette marche heureuse & tranquille, au milieu des écueils qui entourent la nouvelle opération, de l'aveu même de ses sectateurs, étoit réservée au digne coopérateur de M. *Sigault*. Plus fortuné que cet inventeur, trois fois il dessymphyse, & trois fois il sauve & les mères, & les enfans. Que de reconnaissance ne lui devront pas les générations présentes & futures, puisque les femmes désormais, sous une pareil égide, n'auront plus rien à redouter, lorsqu'avec une

le troisième cas; & , pour en avoir une idée, il suffit de prendre connoissance de ce qui concerne la femme *Vespres*. . . Voyez les *Remarques de M. LAUVENJAT* à ce sujet, & ci-après le détail du fait qui a été rapporté dans la cinquième Observation.

(a) Observations & Réflexions sur l'opération de la symphyse & les accouchemens laborieux; par M. *Alphonse Le Roi*, pag. 10.

conformation vicieuse, la nature les appellera à l'état de mère ! Mais avant de lui décerner une couronne, il faudra qu'il vous prouve la nécessité indispensable qu'il y avoit à diviser les pubis des femmes *Collet, Dubelloy & Huguet*. D'ici là tous les praticiens croiront avec moi, que le cartilage symphytique a pu être divisé, mais que l'écartement de ces os n'a pas eu lieu, ou à été très-moderé ; cependant il importeroit infiniment de savoir à quoi s'en tenir ; & pour lever tout doute à cet égard, il seroit à désirer, que le Gouvernement prît en considération nos remarques, & qu'il ordonnât de vérifier sur les cadavres de ces trois femmes, lorsque la mort aura tranché leurs jours, l'exposé de M. *Le Roy*, relativement aux dimensions de leur bassin. J'en forme le vœu, & les deux corps de médecine & de chirurgie, que dis-je, l'humanité entière est intéressée à son exécution.

2°. Parmi les femmes qui, sans une *nécessité absolue*, ont été soumises à la symphysiotomie, les unes ont guéri, & les autres ont succombé. La nommée *Souchot*, qui a donné l'exemple, a été du nombre des premières ; elle a survécu, ainsi que son enfant, parce qu'on n'a pas

eu besoin pour la délivrer, comme on va le voir, de l'écartement des pubis qui eût été nécessaire dans un vice de conformation, tel que celui qui exigeroit la section césarienne (a). Ce succès apparent a séduit la multitude, bientôt l'enthousiasme s'en est mêlé, & l'on a crié au merveilleux. Mais cette femme ne pouvoit-elle accoucher sans le secours des instrumens tranchans ? Est-il bien décidé que le forceps eût été insuffisant ?

M. *Sigault* a estimé le diamètre antérieur & supérieur du bassin de cette femme de deux pouces & demi d'étendue ; quelques accoucheurs lui donnent deux pouces trois quarts, & MM. *Piet* & *Lauverjat*, prétendent qu'il a pour le moins trois pouces. Ce qu'il y a de certain, c'est que le diamètre qui a livré passage à l'enfant *Souchot* est de cette étendue ; car M. *Baudelocque* s'est assuré qu'il y a précisément trois pouces d'une des symphyses sacro-iliaques à celle des pubis ; & l'on sait que c'est dans cette direction que passe toujours l'épaisseur de la tête de l'enfant.

(a) On sait que c'est pour remplacer cette opération que M. *Sigault* a proposé de désunir & d'écarter les pubis.

celle-ci étoit petite, molle, compressible, & présentoit un caractère d'immaturité bien sensible. Avec des conditions aussi favorables, elle pouvoit donc s'allonger & s'engager dans le passage, malgré son étroitesse. M. *Solhayrés* a vu une femme dont le bassin, qui n'avoit que deux pouces & demi à son entrée du sacrum au pubis, permit la sortie d'un enfant. A la vérité sa tête s'étoit fort allongée: on n'a trouvé que cette étendue chez celle à qui M. *Milot* a fait heureusement l'opération césarienne, & cependant elle avoit accouchée d'enfans de sept mois vivans, & en 1779 d'un autre à terme qui mourut, il est vrai, quelques instans après avoir vu le jour. *George-Guillaume Stein*, accoucheur de Cassel, dit avoir assisté trois fois une femme dont le bassin n'avoit que deux pouces & demi de diamètre antéro-postérieur. Chaque fois le travail avoit été très-pénible, & l'on n'avoit eu les enfans par les pieds qu'avec beaucoup d'efforts & sans vie, ayant la tête déformée & aplatie. La mère avoit survécu pour périr au quatrième accouchement pour lequel on avoit eu recours, mais trop tard à la section césarienne... L'ouverture du cadavre ne fit voir d'autres désordres que le col de la matrice sphé-

celé (a). On ne pensa pas au forceps dont l'usage étoit alors peu connu en Allemagne. M. *Chaussier* rapporte qu'une femme de Dijon a fait cinq enfans, dont trois ont vécu, & deux sont venus morts. Les premiers sont venus par la tête, d'une manière lente & pénible, mais heureuse. On amena les autres par les pieds, & ils moururent dans le travail, qui fut très-fatigant. On retourna aussi le sixième; mais, lorsque sa tête traversa le détroit supérieur, la mère sentit un craquement terrible dans les os, qui fut entendu des assistans. Elle périt peu d'heures après. On s'assura par l'ouverture du cadavre que le bassin n'avoit que deux pouces neuf lignes de la partie saillante du sacrum, à la symphyse des pubis. L'application du forceps auroit sans doute beau-

(a) Les habiles estimateurs des choses, les praticiens expérimentés, trouveront dans ce *désordre local*, une cause suffisante de mort; ils savent qu'on le rencontre toujours après les opérations césariennes trop long-temps différées & qu'il est le produit des douleurs longues, fortes & constamment inutiles. Pourquoi donc les praticiens sont-ils si timides & si tardifs à proposer ce secours? Pourquoi les femmes & tout ce qui les entoure sont-ils si difficiles à déterminer?

coup abrégé le travail, & rendu plus facile le passage de l'enfant en lui conservant la vie. M. *Coutouly* a accouché une femme dont le bassin est vicié comme celui de la dame *Souchot* ; il a saisi la tête avec le forceps au dessus du détroit supérieur, & l'a délivrée d'un enfant vivant. J'ai moi-même, par un procédé semblable, secouru efficacement une dame, déjà d'un âge mur, dont le bassin n'offre bien sûrement que deux pouces & demi de l'angle sacro-vertébral, en ligne directe à la symphyse antérieure. L'enfant vint dans un état d'asphyxie, dont j'eus beaucoup de peine à le rappeler ; il périt un mois après, événement que la mère a attribué à l'emploi du forceps, & qui a fait changer sa confiance. L'accoucheur qui l'a assistée dans trois accouchemens qui ont suivi jusqu'à ce jour, a été encore moins heureux que moi ; il a pris le parti chaque fois de retourner l'enfant qu'il a toujours amené mort, avec des mutilations à la tête, qui déposent en faveur du rétrécissement que j'ai reconnu dans le premier enfantement. . . . Cette dame est encore aujourd'hui sans héritier.

On lit dans le Journal encyclopédique, du 15 juin 1778, pag. 504, une obser-

vation qui paroît sans réplique sur les avantages du forceps.

« *Thérèse Rouffet*, âgée de quarante-trois ans, avoit accouché cinq fois, avec beaucoup de peine, & d'enfans morts; on avoit été obligé de les retourner. Le quatrième accouchement présentoit deux jumeaux, qui, à raison de leur volume, au moins un quart plus petit que les premiers, avoient survécu... Il s'agissoit d'aider cette femme à son sixième accouchement. *M. Bilon*, chirurgien de Grenoble, qui est appelé, estime l'espace du sacrum au pubis, supérieurement, au dessous de trois pouces, comme celui de la femme *Souchot*; les manœuvres avoient été jusqu'alors très-pénibles & constamment infructueuses. Il préféra sagement le forceps, & son emploi fut si habilement dirigé, qu'en moins d'un quart-d'heure il amena un enfant vivant, dont la tête étoit allongée ».

Cette observation fait voir que chez plusieurs femmes de conformation égale, ou chez la même en différens accouchemens, la délivrance est plus ou moins pénible, & d'une terminaison plus ou moins heureuse, à raison du volume de la tête de l'enfant, de sa souplesse & de l'habileté dans le choix, comme dans le
manièrement

manièrement des moyens auxiliaires. Elle prouve encore que ce passage est plus facile & plus heureux, lorsque la tête de l'enfant, se présentant la première, fait l'office d'un coin, qui dilate par gradation & sans effort les voies qu'il doit traverser en diminuant lui-même de volume, que lorsqu'on l'amène par les pieds, la base du crâne offrant alors une surface beaucoup plus large, qui ne peut céder, ni dilater aussi efficacement les parties molles.

Thérèse Rouffet étoit accouchée quatre fois péniblement, d'enfans morts; une cinquième fois ce sont deux jumeaux, qui, à raison de leur petitesse, sont arrivés heureusement; mais c'est le forceps & l'habileté du chirurgien, qui a conservé la vie au sixième chez la femme *Souchot*; les circonstances étoient les mêmes; elle avoit eu quatre accouchemens. Au premier & au quatrième, qui ont eu lieu en présence de témoins, les enfans ont été tirés sans vie; mais la tête n'étoit ni déprimée, ni enfoncée, quoique volumineuse. Dans le cinquième, elle étoit moins grosse & souple; son diamètre transverse n'avoit que trois pouces quatre lignes; la disproportion n'étoit donc pas bien considérable, & il n'y a pas de doute

que le forceps eût également réussi. Ce qui le prouve démonstrativement, à mon avis, c'est que la tête d'un enfant mort avoit passé quatre fois à travers ce bassin, & qu'il est bien reconnu que le défaut de vie ne procure pas, dans les premiers momens, une diminution effective de la tête plus grande que cet instrument qui, de plus, offre l'avantage d'aider efficacement par des attractions entendues & ménagées, aux efforts naturels qui doivent la chasser au dehors. . . . Concluons que la dame *Souchot* pouvoit accoucher sans la section de la symphyse ; que l'opération qu'elle a subie, n'étoit point indispensable ; qu'elle a été pratiquée dans les circonstances les plus favorables, & qu'elle devoit réussir, vu le peu d'ampliation qu'il falloit au bassin pour rétablir la proportion nécessaire entre l'enfant & l'espace à traverser ; & conséquemment que les pubis n'ont pas été écartés jusqu'à deux pouces & demi.

Voyons si les faits postérieurs à celui de la femme *Souchot*, militent davantage en faveur de la nouvelle opération.

3°. La trop grande compacité des connexions des os du bassin de la femme de *Wurtzbourg*, a borné l'écartement des pubis à seize ou dix-huit lignes, & cepen-

dant la malade a failli succomber aux accidens nombreux qui ont suivi... L'impossibilité d'éloigner davantage ces os a donc sauvé la mère, mais l'enfant a été victime du nouveau procédé; & par la section césarienne, on auroit pu conserver l'un & l'autre.

4°. Il est bien évident que la femme *Blandin*, les femmes de *Mons*, de *Spire*, de *Saint-Omer* & de *Prusse*, ont été desymphysées mal-à-propos, & par un abus manifeste de l'invention. Leur conformation étoit bonne, ou à-peu-près bonne. La première en a fourni la preuve par l'accouchement heureux & naturel qui a eu lieu l'année d'après; les deux suivantes par la *facilité* avec laquelle le travail, qui n'étoit que long, s'est terminé *tout aussi tôt*; mais celle de *Spire*, qui deux fois avoit survécu à ses enfans, a péri avec son fruit au troisième accouchement, où l'on a pratiqué la symphyse.

On voit assez qu'il n'étoit question dans les deux autres que d'une mauvaise position de l'enfant, à laquelle on pouvoit & devoit remédier différemment.

5°. Les femmes d'*Arras* & d'*Avila* avoient un vice d'étroitesse dans la sortie du bassin, ou le détroit inférieur; la première, d'une tubérosité ischiatique à

508 SECTION DE LA SYMPHYSE

l'entrée, où l'on n'a trouvé que deux pouces dix lignes; & la seconde, de la pointe du coccx, au dessous de l'arcade des pubis, espace dont on n'a pas déterminé l'étendue. La section de la symphyse devoit donc ici réussir, parce qu'il est bien prouvé que les diamètres de ce détroit acquièrent une ampliation manifeste par la disjonction des pubis, sur-tout le transversal: aussi peut-être n'a-t-on manqué de succès dans le premier cas, où le défaut de rapport n'étoit pas bien grand, que parce qu'indiscrètement on a porté l'éloignement de ces os jusqu'à deux pouces (a). Le bassin a été trop largement ouvert; & si l'enfant, qui étoit mort, a obtenu tant d'aisance à sortir *d'abord après le dernier coup de bistouri*, ç'a été évidemment aux dépens de la mère... Il seroit très-possible qu'on n'eût pas divisé la symphyse des pubis dans le second cas, attendu la manière dont on prétend avoir procédé (b).

(a) C'est le prétendu écartement subit & spontanée de deux pouces & demi, obtenu par M. Sigault sur la femme *Souchot*, sans mauvaises suites, qui a induit en erreur. L'exagération étoit marquée: comment tous les praticiens ne l'ont-ils pas suivi? *Fugite, hinc pueri...*

(b) Extrait de la Gazette de Madrid, du

6°. On ne peut disconvenir que tout le danger de la synchondrotomie provient essentiellement, non pas de la section du cartilage des pubis, mais de l'éloignement forcé de ces os (a), & tant que les symphyfes postérieures ne seront pas en souffrance, tant que toutes les parties molles compromises ne seront qu'étendues

vendredi 24 novembre 1780, inséré dans le *Journal de Médecine*, cahier de janvier 1781, pag. 73.

(a) Ce danger pourroit-il être problématique aux yeux de l'homme instruit, lorsque la raison & des faits en grand nombre, en démontrent la réalité? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'écartement des pubis sembleroit devoir être borné au point où l'expérience a fait voir qu'il pouvoit être porté sans un danger évident pour la mère; mais alors sera-t-il suffisant pour laisser passer l'enfant sain & sauf? & si on ouvre enfin le bassin pour que ce dernier le traverse heureusement, n'est-il pas prouvé que la mère périra des suites de cette disjonction outrée, mais nécessaire? Je suppose une étroitesse absolue dans l'un ou l'autre détroit... Voilà deux écueils que la pratique a fait connoître, contre lesquels viendront presque toujours se briser tous les efforts des dessymphyseurs de bonne foi, lorsqu'ils n'emploieront le nouveau procédé que dans les cas où l'opération césarienne seroit véritablement indiquée.

sans déchirure, on n'a rien à en redouter. C'est au praticien à calculer si le degré d'amplitude que recevra le diamètre vicié d'une déduction des pubis *portée à ce point* seulement, sera suffisant. Mais que ce point est difficile à saisir, & que nous sommes loin encore des connoissances nécessaires pour pouvoir toujours l'atteindre ! Un simple coup-d'œil jeté rapidement sur les faits que nous avons rassemblés, convaincra de ces vérités ; mais il est essentiel que ceux qui se destinent à la pratique des accouchemens, s'y arrêtent davantage ; il faut qu'ils les méditent & les comparent avec soin, afin de s'abstenir ou de n'user qu'avec la plus grande discrétion de ce *nouveau moyen*, & de ne pas trop compter sur les *prétendus avantages*. C'est dans la balance du savoir & de l'impartialité qu'il importe de peser l'utilité & les inconvéniens de la symphysiotomie, pour arriver à des résultats qui ne soient ni infidèles, ni équivoques. L'observation suivante, qui se lie parfaitement avec celles des femmes *Vespres* & *Danne*, va prouver de plus en plus combien nos craintes sont légitimes.

La suite au Journal prochain.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'avril 1786.*

La colonne de mercure s'est soutenue dans le baromètre pendant sept jours, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes $\frac{2}{3}$; elle est descendue pendant quatorze jours, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes.

Le thermomètre au matin a marqué de 4 à 11 degrés; plus communément de 8 à 11 au-dessous du terme de la congélation; à l'exception cependant des dix, onze, douze & treize, où il s'est élevé d' $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 à 2 degrés au-dessus; à midi de 11 à 26 degrés au-dessus de 0, à l'exception des dix, onze & douze, où il n'est monté que de 5 à 7 degrés au-dessus de 0; au soir enfin, (à l'exception des neuf, dix & onze, où il n'a marqué que de 2 à 4,) il s'est élevé de 7 à 14, & plus communément de 8 à 11 degrés au-dessus de 0.

Le degré de la plus grande chaleur s'est manifesté le 16. à midi, & a marqué 16 $\frac{1}{2}$ au-dessus de 0, N-E soufflant. Le moindre degré a marqué $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0; le onze à sept heures du matin par Nord; ce qui établit une différence de 17 degrés.

Les vents ont soufflé un jour Est; trois jours Nord, un jour Ouest, deux jours Sud, un jour E-S-E, un jour E-N-E, un jour E-N-E, un jour E-S-E, cinq jours N-E, un jour N-N-E, un jour S-S-E, trois jours N, un jour N-O.

512 MALADIES RÉGN. A PARIS.

quatre jours S-E, deux jours S-S-E, deux jours S-S, un jour O-N-O.

O

Le ciel a été clair dix jours, couvert sept, & variable treize jours. Il y a eu 9 fois de la pluie, 3 fois du brouillard, un coup de tonnerre le 6, par S-E. Le 9 au soir, le froid s'est resserré, & il a gelé les 10, 11, 12 & 13 au matin.

L'hygromètre a marqué au matin, sept jours 3 à $3\frac{1}{2}$, trois jours 4, trois jours 5 à $5\frac{3}{4}$, six jours 6 à $6\frac{1}{2}$, six jours 7 à $7\frac{1}{2}$, trois jours 8 à $8\frac{1}{2}$, deux jours 9, au-dessus de 0; au soir, deux jours 3 à $3\frac{1}{2}$, trois jours 4 à $4\frac{1}{2}$, trois jours 5 à $5\frac{1}{2}$, quatre jours 6 à $6\frac{1}{2}$, cinq jours 7 à $7\frac{1}{2}$, deux jours 8 à $8\frac{1}{2}$, six jours 9 à $9\frac{1}{2}$, trois jours 10, deux jours 11 au-dessus de 0.

Il est tombé, à Paris, un ponce trois lignes deux dixièmes d'eau.

Quoique les vents aient beaucoup varié, l'Est & le Nord ont régné plus des deux tiers du mois; & on a observé que l'Est a été beaucoup plus sec qu'il ne l'est habituellement; il s'est manifesté de petites gelées les 10, 11, 12 & 13; & à la fin du mois le froid a reparu par Nord, mais sans gelée; d'où il résulte que la température a été très-sèche, & froide pour la saison.

Les affections soit catarrhales soit rhumatismales & gouteuses, ont continué à régner, les premières sous les formes de toux, de diarrhée, de gonflement ou fluxion aux glandes de la tête, principalement sur les enfans, & quelques-unes sous celle de fièvre catarrhale bilieuse; les secondes ont été tantôt fixes,

tantôt vagues , & presque toutes inflammatoires , & ont exigé plus ou moins de saignées.

Les pleurésies & fluxions de poitrine ont été dominantes , & pour le plus grand nombre bilieuses. Le nombre en a été considérable dans nos hôpitaux : les femmes y ont été très-peu sujettes ; on y en a peu ou point vu attaquées de cette maladie.

Une ou deux saignées ont suffi pour dissiper le point de côté , & le sang des crachats : elles ont été en général peu fâcheuses , mais sujettes à récidive , par la difficulté d'obtenir & d'entretenir les évacuations bilieuses critiques. Les vésicatoires ont été employés avec le plus grand succès , & ont été le plus généralement nécessaires ; ce qui avoit fait penser à plusieurs praticiens que le vent du Nord , en entretenant cette constitution catarrhale bilieuse , y combinait encore une affection rhumatismale. Elles n'ont , en général , été fâcheuses qu'aux vieillards , aux infirmes , & à ceux qui avoient été négligés pendant les premiers jours de l'invasion.

Les maux de gorge , les ophthalmies sont devenus fréquens à la fin du mois , & on a vu quelques fièvres intermittentes nouvelles & très-rebelles.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES A V R I L. 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	2,1	11, 8	5,14	27	10, 1	27	9, 11	27	9,10
2	3,19	13,12	8, 0	27	9, 9	27	8, 10	27	8, 0
3	4, 9	12,16	9, 8	27	6, 10	27	6, 0	27	5, 5
4	5,11	15,12	9,14	27	4, 1	27	3, 2	27	3, 5
5	8,15	16,18	10,17	27	3, 3	27	3, 9	27	4, 2
6	8,15	15, 5	8, 0	27	4, 2	27	4, 3	27	4, 9
7	6,13	14,11	8, 5	27	5, 8	27	6, 2	27	6,10
8	7, 6	11,14	6,11	27	6, 0	27	4,10	27	3, 6
9	5,14	4, 0	1, 5	27	2, 0	27	3, 2	27	5, 7
10	-1,12	5, 4	1, 9	27	7, 2	27	8, 7	27	9, 7
11	-0, 4	8, 1	2,17	27	9, 8	27	10, 4	27	11, 6
12	0,12	8, 7	4, 3	28	0, 6	28	1, 8	27	2, 6
13	1, 5	11, 6	5,15	28	2, 0	28	1, 9	28	1, 9
14	3, 5	12, 0	8, 6	28	1, 3	28	1, 2	28	1, 3
15	5,10	14, 2	10, 6	28	1, 0	28	0, 4	28	0, 2
16	7, 5	16,17	11,15	28	0, 4	28	0, 4	28	0, 9
17	7, 0	14, 8	6, 7	28	0, 9	28	0,11	28	1, 2
18	5, 5	8,14	7,12	27	11, 1	27	10, 0	27	9, 4
19	7, 0	15,12	11, 0	27	8, 8	27	8, 4	27	8, 2
20	9, 1	17, 6	11,18	27	8, 2	27	7,10	27	7, 3
21	9,10	13,12	9,13	27	7,11	27	9, 0	27	9, 8
22	5, 0	9, 6	9,12	27	10, 3	27	10, 9	27	11, 1
23	9, 4	15, 7	9, 0	27	11, 9	27	11,10	28	0, 3
24	5,12	11, 11	7,15	28	0, 3	28	0, 3	27	11,10
25	5,14	13,10	10, 0	27	11, 0	27	10, 0	27	9, 6
26	7, 0	13,12	9,15	27	8, 6	27	8, 6	27	8, 5
27	7, 0	12,13	7, 0	27	8,10	27	9, 7	27	11, 4
28	4,18	6,15	5,14	27	10, 2	27	10, 3	27	9, 7
29	5,11	12, 0	7, 9	27	8, 6	27	7, 2	27	5, 7
30	4, 0	9, 6	3,16	27	4, 0	27	5, 2	27	7, 5

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S. ferein, froid.	S. fer. tempér.	N-E. fer. froi.
2	E. <i>idem.</i>	E. fer. doux.	E. fer. doux.
3	E. <i>idem.</i>	S-E. nua. chau.	S. nuag. doux.
4	S-E. fer. doux.	S. couv. chaud.	S. couv. chaleu. grain de pluie.
5	S-E. c. d. pl. o, 2	E. <i>idem.</i>	E. c. tem. pl. o, 3
6	S-E. co. doux.	S. id. pluie. o, 4	S. c. d. pl. tonn.
7	S O co. frais.	N-O. id. tonn.	N-O. couv. do.
8	S-O. id. pl. o, 5	S-O. c. temp. v.	S-O. c. fr. pl. o, 6
9	S-O. <i>idem.</i>	S-O. co. froi. v.	N. co. froi. ven.
10	N-E. fer. fro. v.	N-E. nuag. id.	N-E. nua. <i>idem.</i>
11	N-E. <i>idem.</i>	N-E. n. do. ve.	N. cou. froid.
12	N-E. fer. froid.	N-E. nua. doux.	N-E. fer. froid.
13	N-E. <i>idem.</i>	E. nuag. chau.	S-E. fer. froid.
14	E. <i>idem.</i>	E. fer. chaud.	N-E. fer. couv.
15	E. ferein, frais.	E. <i>idem.</i>	E. fer. doux.
16	E. ferein, doux.	E. <i>idem.</i>	E. id. vent.
17	N-E. nu. do. v.	N-E. n. chau. v.	N-E. nua. fra. v.
18	N-E. cou. frais, vent, pluie.	N-E. cou. frais. vent, pluie.	N-E. co. froid. v. plu. tonn.
19	N-E. cou. dou.	E. couv. chau.	S-E. co. cha. v.
20	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. couv. doux.
21	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
22	E. fer. frais.	S-O. cou. dou.	S. couv. doux, grains de plu.
23	S. cou. doux.	S. cou. chaud.	S. couv. doux.
24	N-O. nu. fr. is.	S O. <i>idem.</i>	S-O. fer. doux.
25	N-O. bro. frais.	N. nuag. chau.	N. <i>idem.</i>
26	N. <i>idem.</i>	N. brouilla. do.	N. id. v. aur. bo.
27	N. cou. frais.	N. cou. chau.	N-E. co. frais.
28	N-E. c. fra. bro.	N-E. cou. frais.	N-E. id. v. bro.
29	N-E. co. frais.	N-E. nuag. do.	N-E. <i>idem.</i> ve.
30	E. co. froid, ve.	E. cou. frais. v.	E. fer. froi. ve.

§ 16 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 17, 6 deg. le 20.

Moindre degré de chaleur. -1, 12 le 10.

Chaleur moyenne. 8, 8 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

mercure..... 28, 2, 0, le 13.

Moindre élév. du mercure. 27, 2, 0, le 9.

Elévation moyenne. 27, 8, 1.

Nombre de jours de Beau.... 4.

de Couvert... 16

de Nuages... 5

de Vent..... 7.

de Tonnerre. 3

de Brouillard. 3.

de Pluie..... 3

Aurore boréale 1

Quantité de Pluie..... 2 3, lig.

Evaporation..... 22 0

Différence..... 19 7

Le vent a soufflé du N. 8 fois.

N-E.... 26

N-O.... 3

S.... 8

S-E.... 5

S-O.... 8

E..... 23

TEMPÉRATURE, douce & sèche.

MALADIES: point.

Plus grande sécheresse... 39, 0 deg. le 16.

Moindre..... 9, 7 le 28.

Moyenne..... 27, 1

A Montmorency, ce premier mai 1786.

LAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'avril 1786; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois des alternatives de froid & de temps doux. Du quatre au huit la liqueur du thermomètre s'est élevée, dans le jour, au terme de 12 & de 13 degrés, le vent étant nord-est; mais du 9 au 14; il a gelé les nuits par un vent du plein nord, le thermomètre ayant été observé, les matins, près du terme de la congélation: le 10, il étoit à ce terme même; ensuite le temps s'est trouvé considérablement adouci, ce qui a duré jusqu'aux derniers jours du mois: le 16 la liqueur du thermomètre s'est élevée jusqu'au terme de 15 degrés, & à celui de 15 $\frac{1}{2}$ le 17.

Le vent a été nord & nord-est durant la plus grande partie du mois.

Il a plu très-peu ce mois. La pluie, qui est tombée dans les derniers jours du mois, n'a été guère que par ondées. Le tonnerre a grondé le 25 & le 26.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le 5 & le 8 du mois, le mercure est descendu à 27 pouces 5 lignes. Le 12 il s'étoit élevé à 28 pouces 3 lignes. Dans le reste du mois, il ne s'est guères éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 15 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de ce terme même. La différence entre ces deux termes est de 15 $\frac{1}{2}$ degrés.

518 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

12 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuag.

7 jours de pluie.

1 jour de neige.

1 jour de grêle.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois (*).

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1786.

La continuation des vents du nord dans le cours de ce mois, a entretenu les maladies inflammatoires de la poitrine: elles étoient même plus fâcheuse que dans les mois précédens. Dans la plupart des malades il y avoit un point de côté, qu'on ne venoit guère à bout de dissiper que par le moyen d'un vésicatoire appliqué sur le côté affecté, après des saignées

(*) Page 119 du Journal de Janvier, ligne 17, lisez 3 lignes.

suffisantes. Beaucoup de personnes ont succombé par quelque dépôt dans la poitrine, ou elles sont tombées dans la phthisie pulmonaire. Nombre de personnes ont été attaquées de rhumatisme inflammatoire gouteux.

Il y a eu beaucoup de constipations opiniâtres avec des douleurs dans le bas-ventre, & dans quelques-uns un mouvement de fièvre. Les lavemens émolliens, les boissons du même genre, les bouillons de veau légers, des potions huileuses, suivies d'apozèmes composés & laxatifs doux, ont été les moyens dont on s'est servi avec succès : dans le cas de fièvre ou d'embarras considérable du poulx, la saignée a été un accessoire nécessaire.

Nous avons vu dans un de nos hôpitaux de charité un homme de l'âge d'environ vingt-cinq ans, dans le cas de la fièvre rouge maligne, compliquée d'une squinancie violente, qui n'a cédé qu'à un vésicatoire appliqué sur la nuque du col vers le quinzième jour de la maladie. Sa femme est morte dans le même temps de la même maladie. Leur habitation étoit dans un faubourg de notre ville, où nous n'avons pu nous assurer si d'autres l'avoient essuyée.

Les rhumes & les fièvres intermittentes, tant tierces que doubles-tierces, étoient encore fort répandus.

Vers la fin du mois, plusieurs personnes ont essuyé des atteintes d'apoplexie, suivies d'hémiplégie.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Verhandelingen van het Bataafsch Genootfchap, &c. C'est-à-dire, *Transactions de la Société Batave à Rotterdam*, vol. viij. A Rotterdam, 1783.

1. Ce recueil contient principalement des Mémoires couronnés par la Société qui s'est chargée de la publication. Nous y trouvons les fuivans, qui ont rapport à ce Journal.

I. Une dissertation de M. Ypey, dans laquelle il examine cette question : *Le principe de la vie animale dépend-il, à l'égard de son existence, de ses opérations, de sa durée & de sa fin, de l'influence immédiate de quelque autre principe ou puissance de la nature, tels que l'air, le feu, l'électricité, le magnétisme ; & si cela est, quelles sont les expériences & les observations qui le prouvent ; quelles sont les conséquences ou les maximes qu'on peut en déduire ?*

On ne doit point s'attendre que sur un sujet aussi obscur, l'auteur présente des vérités démontrées. Il n'a pu offrir que des conjectures, des probabilités, & son mémoire n'a mérité la médaille d'or qui en a été le prix, que parce qu'il s'est approché le plus de la manière de voir de ses Juges. M. Ypey suppose que l'ame, considérée comme principe de la sensibilité & des sensations, a son siége dans le *sensorium com-*

mune, ou dans cette partie de la moëlle allongée où les nerfs tirent leur origine. Il pense que le principe vital qui y réside également, est communiqué aux différentes parties du corps au moyen des diverses ramifications des nerfs, dans lesquels circule un fluide sécrété du sang dans la partie corticale du cerveau. Ce fluide est le principe & la principale source de la vie animale ; son mouvement rapide cause la contraction des fibres musculaires, quoiqu'on ignore de quelle manière il agit sur elles. L'auteur s'attache ensuite à développer les propriétés de ce fluide, & à prouver qu'il ne sauroit dépendre de l'influence immédiate de quelque autre fluide ou principe de la nature, par la raison qu'il ne ressemble à aucun de ceux que nous connoissons : il étoit enfin son sentiment par le passage suivant du célèbre de *Haller* : *Quid vetat, uti à luce diversum ignem esse, ab utroque magnetis materiam, ab omnibus aërem distare nunc constat ; quin etiam id proprium suum unice per effectus notum elementum sit ?*

Parmi les autres propriétés du fluide nerveux, M. *Ypey* lui reconnoît celle de se mouvoir avec une vitesse suffisante pour parcourir l'espace de neuf mille pieds dans une seconde. Il prétend que de *Haller* a démontré ce fait. Cependant des savaus aussi respectables que cet illustre Physiologiste pensent différemment. Feu M. *Monro*, dans son *Anatomie des nerfs*, avance qu'il n'est point du tout nécessaire de supposer au fluide nerveux un mouvement très-rapide, & le Professeur moderne du même nom déclare, dans ses *Observations sur la structure & les fonctions du système nerveux*, que rien ne prouve l'existence d'un fluide très-subtil qui

circule dans les nerfs avec une grande vélocité; il pense même que l'on peut rendre raison de tous les phénomènes de l'action des nerfs, en supposant seulement qu'ils contiennent une matière capable d'être affectée par la simple pression.

La théorie d'une irritabilité inhérente dans les fibres musculaires, ne paroît rien moins qu'établie à notre auteur: il prétend que leur contraction à la suite de l'application d'un stimulus, est exclusivement due à la sensibilité des nerfs, dont les ramifications, qui se distribuent parmi ces fibres sont si nombreuses & si petites, qu'il est impossible de toucher une partie musculée sans intéresser quelque fibrille nerveuse.

II. Un Mémoire de M. J. van-der Haar, chirurgien à Bois-le-Duc, *Sur les mauvais effets de l'usage des teintures spiritueuses & des poudres dessiccatives dans les caries & dénudations d'os, & sur les avantages de l'emploi des digestifs dans les mêmes cas.*

L'auteur avoue qu'il a lui-même suivi autrefois la méthode qu'il combat ici, mais qu'une expérience réitérée lui en ayant fait connoître l'abus, & l'utilité du traitement qu'il propose à sa place, il a entièrement renoncé à la première. Les personnes de l'art, dit-il en terminant ce Mémoire, qui reconnoissent leurs erreurs & prennent la nature pour guide peuvent, à la vérité, perdre dans l'esprit de quelques-uns la réputation de savant, mais ils seront toujours les plus utiles à eux-mêmes, au public, & au corps entier de la médecine.

III. Un Mémoire du même auteur, *sur l'usage des bandages préparatoires pour l'opération du bec-de-lièvre.*

M. *van-der Haar* veut qu'avant de faire l'opération de ce vice de conformation, on fasse porter aux malades pendant quinze jours ou trois semaines, un bandage fait d'une large bande qui passe sur le sommet de la tête, & sert à maintenir une autre bande étroite à deux chefs, qui fait plusieurs fois le tour du visage & du derrière de la tête, en passant par dessus la lèvre supérieure. À ce bandage il faut joindre la compression des joues.

Verhandelingen uitgegeeven door de hollandsche Maatschappij der Wetenschappen to Haarlem, &c. C'est-à-dire, Mémoires publiés par la Société hollandoise des sciences de Haarlem, vol. xxj, in-8°. A Haarlem, 1784.

2. Les articles qui nous concernent dans ce volume sont,

I. *Observations sur l'usage du quinquina dans les fièvres épidémiques malignes automnales; par, ALBERT VERRYST, D. M.*

Boerhaave avoit un extrême préjugé contre le quinquina : il l'accusoit de causer un grand nombre de maladies chroniques ; & cette imputation s'est si bien établie parmi les médecins Hollandois, de l'ancienne école, que quelques-uns d'entre eux, bien qu'éclairés & très-judicieux ne peuvent s'empêcher d'en blâmer fortement l'usage. Ils aiment mieux laisser languir leurs malades attaqués de fièvres intermittentes, qui sont épidémiques dans quelques provinces, que de vaincre leur aversion pour l'écorce du

Pérou: ils se réduisent à prescrire les saignées, des purgatifs réitérés, un régime austère, &c. & augmentent ainsi les causes d'affoiblissement des malades. C'est pour combattre cette erreur que M. *Verryft* a communiqué ce Mémoire, dans lequel il conseille le quinquina dans les fièvres automnales, après avoir suffisamment nettoyé les premières voies. Son usage est surtout nécessaire lorsqu'il se manifeste des signes de malignité: toutes les fois qu'appelé auprès d'un malade il reconnoit ces signes, il ordonne ce fébrifuge a fortes doses, sans attendre la rémittence, & lui associe les autres remèdes que les circonstances peuvent exiger. Dans des cas graves, il en a donné jusqu'à dix onces pendant les trois premiers jours; & lorsque la malignité a été domptée, il l'a fait continuer à une once par jour durant trois semaines; diminuant ensuite peu-à-peu la dose; il ne l'a totalement supprimé qu'après l'entier rétablissement des malades. Cette méthode, dit M. *Verryft*, a eu le plus heureux succès contre les fièvres malignes automnales, soit continues, soit rémittentes, soit intermittentes.

II. *Dissertation sur la dissolution du cristallin opaque dans l'humeur aqueuse de l'œil, & sur les avantages qui peuvent en résulter dans l'opération de la cataracte par abaissement; par M. DUPUIS, D. M.*

MM. *Sharp, Pott, Warner* & plusieurs chirurgiens Hollandois, auxquels auroient pu être joints quelques oculistes François, ont fourni à l'auteur des observations de cette dissolution, qui, selon lui, peut offrir de nouvelles vues pratiques: il est d'autant plus raisonnable de tra-

vailler à l'obtenir, qu'on peut toujours recourir à l'exécution, si l'on voit que ce corps soit trop dur pour se fondre.

III. *Continuation d'une dissertation sur les vaisseaux des plantes; par E. P. SWAGERMAN.*

IV. *Description d'un urètre ouvert & d'une conformation vicieuse du penis dans un enfant de trois ans; par le professeur BONN.*

V. *Dissertation sur la nature & le traitement de la variole, particulièrement dans les Indes Occidentales; par P. ROSE ROUME DE SAINT-LAURENT.*

L'auteur de cette dissertation, sans être médecin de profession, a introduit l'inoculation de la petite vérole parmi les François de l'île de la Grenade. Il a inoculé en 1769, 582 personnes, dont il n'est mort qu'une petite Nègresse, qui, atteinte du virus vénérien, avoit langui depuis sa naissance. Voici un passage qui nous a paru mériter d'être inséré ici.

» Bien que j'aie eu la petite-vérole naturelle, dit M. de Saint-Laurent, j'ai eu la curiosité de pratiquer plusieurs fois sur moi-même l'inoculation, pour voir quels en seroient les effets. En général il n'en résulta aucun; seulement une ou deux fois; l'endroit où j'avois fait la piqure s'enflamma & se tuméfit; une autre fois il se remplit de matière: je pris de ce pus le dixième jour de mon inoculation, & j'en inférai à plusieurs sujets, qui tous prirent la petite vérole aussi complètement que s'il avoit été fourni par un véritable varioleux. »

» Un Nègre couvert d'une petite vérole confluyente s'étoit échappé: les gardes l'ayant cherché long-temps inutilement, le trouvèrent enfin

assis au milieu d'un ruisseau. Retiré de ce bain froid, au lieu de rendre le dernier soupir, comme on s'y attendoit, il se trouva si bien, que depuis ce moment ses forces revinrent, sa maladie prit une tournure favorable, & il recouvra en peu de temps une santé parfaite. «

« Cet événement, continue M. de Saint-Laurent, m'engagea à faire quelques expériences analogues sur des malades dont je me chargeai. Un soir on m'apporta un jeune Mulâtre attaqué d'une petite-vérole confluente, accompagnée des symptômes d'une malignité très-alarmante. Je le fis transporter au grand air, & exposer à la rosée jusques vers minuit : il fut ensuite couché sur un matelas dans une chambre ouverte & bien aérée, quoique sa chemise & son bonnet de nuit fussent tout mouillés de l'humidité de l'atmosphère. Le lendemain je trouvai les pustules grossies, & la maladie ayant parcouru paisiblement ses périodes, la guérison de ce jeune homme fut aussi prompte que complète. Depuis ce temps, j'ai traité de la même manière, & avec le même succès, plusieurs malades qui alloient sans cela être les victimes d'une petite-vérole confluente maligne. »

VI. *Description des arbres qui portent le véritable benjoin, & le camphre; par M. HOULTUYN, D. M.*

L'auteur remarque que *von Linné* a donné la description du laurus-benjoin de la Virginie, mais qu'il ne dit rien de celui de Sumatra, d'où provient cependant le véritable benjoin, M. *Houltuyn* le désigne sous le nom de *laurus, foliis ovato-lanceolatis integris, fructu nuciformi*.

L'arbre d'où l'on tire le camphre à Sumatra,

est le *Laurus*, foliis ovalibus, acuminatis, linearibus, floribus magnis tulipaceis.

KÆMPFS; &c. Adhandlung von einer neuen methode, &c. C'est-à-dire, *Traité sur une nouvelle méthode de guérir sûrement & radicalement les maladies les plus opiniâtres qui ont leur siège dans le bas-ventre, & particulièrement l'hypochondriacé, consacré aux médecins & aux malades; par M. JEAN KÆMPF, conseiller de la Cour, & médecin du corps du prince d'Hesse-Hanau. A Dessau & Leipzig, 1784, in-8^o de 504 pag. avec une planche en taille-douce.*

3. L'objet de cet ouvrage est de donner des notions claires sur la nature, les effets & la guérison des obstructions.

Le premier chapitre traite des obstructions en général. L'auteur distingue deux espèces principales de matières obstruantes; une qui est tenace, de la nature de la poix, d'une couleur foncée, quelquefois noire comme l'atrabile, le sang caillé, &c; l'autre qui est gélatineuse comme la véritable pîuite des anciens, (*pîuita vitrea Praxagoræ*,) laquelle se distingue non-seulement par sa ressemblance avec le frai des grenouilles, mais encore par son froid particulier; elle forme des polypes, des corps qui imitent les parties organisées, tissues de

vaisseaux sanguins, de glandes, de vésicules, &c. Elle affecte quelquefois la conformation membraneuse, prend une ressemblance avec le foie, &c.

La diarrhée ou la dysenterie qui survient aux anciennes obstructions, sont quelquefois critiques, & sont évacuer cette matière, laquelle néanmoins peut aussi être expulsée par les vomissemens, les voies urinaires, la peau, les poutmons, les glandes salivaires. On connoît que ces évacuations auront lieu aux signes ordinaires qui les annoncent, & particulièrement par les ritmes du pouls propres à chacune d'elles.

Le second chapitre contient l'étiologie des obstructions. Les causes prochaines de ces affections sont la stagnation de la lymphe & de la bile, sur-tout lorsque cette dernière est viciée. M. *Kæmpf* compte parmi les causes éloignées certains sermens qui existent dans l'air, les vins frelatés, les passions violentes ou prolongées, une attitude uniforme du corps soutenue long-temps & répétée souvent, des vêtemens trop étroits, l'abus des liqueurs spiritueuses, les évacuations excessives, l'embarras des glandes du mésentère, les fièvres intermittentes étranglées.

Le diagnostic des obstructions fait le sujet du troisième chapitre : on les reconnoît à la matière des déjections ; le malade manque d'appétit, ou l'ont depravé ; ils sont constipés, se plaignent de palpitations de cœur, de bouffées de chaleur ; ils crachent beaucoup, leur urine est trouble, décolorée, la sueur collante, d'une odeur désagréable ; ils se sentent pesans, prennent de l'embonpoint en peu de
de

de temps , souffrent d'affections hémorroïdaires , portent sur leur figure quelque chose qui ne peut point se décrire.

On lit ensuite l'exposé des signes qui indiquent le siège particulier des obstructions. L'auteur observe à cette occasion qu'entre les indices reconnus au tact, la couleur jaune de la peau annonce que c'est le foie qui est attaqué. Lorsque les vaisseaux de l'estomac sont obstrués , les malades sont sujets au hocquet , ils se plaignent de mal d'estomac , de nausées ; ils ont des vomissemens , une haleine forte. Les obstructions de la matrice se décèlent par la grosseur de ce viscère , un lait séreux dans les mamelles , des flocons dans l'urine , &c. :

M. *Kämpf* développe dans le quatrième chapitre le traitement des obstructions. Le principal secours qu'il propose est les lavemens viscéraux , comme il les appelle. Il n'hésite point d'en conseiller deux ou trois par jour , pendant deux années entières ; il cite des malades qui en ont pris jusqu'à cinq mille avant d'être débarrassés de leurs obstructions. (Ce grand nombre de lavemens peut rendre à la fin le ventre si parcsseux que les malades ne peuvent plus aller à la selle sans artifice. Nous avons connu une personne qui , à la suite d'un usage bien moins grand de clystères étoit réduite à introduire une amande pelée toutes les fois qu'elle vouloit aller à la garde-robe.)

Les ingrédiens de ces lavemens viscéraux & la manière de s'en servir occupent l'auteur dans le chapitre suivant. Il les fait composer avec les racines de pissenlit , chientent , petite valeriane , les feuilles de chardon béni ,

fumeterre , marube blanc ; les feuilles & fleurs de mouron à fleurs rouges , d'arnica , &c. les sommités de mille-feuille , bouillon blanc , &c. les sons de froment & de seigle , &c. Quelquefois il emploie les racines de patience sauvage , de garance , les tiges de douce-amère , l'écorce de simarouba , les feuilles de ciguë , de menthe poivrée , d'oranger , les feuilles & les fleurs de romarin ; d'autres fois il y ajoute le fiel de bœuf épais , & sur-tout l'assa-fœtida. Afin de rendre ces lavemens encore plus efficaces il substitue l'eau de chaux à celle de pluie pour y faire bouillir les ingrédiens. Il va même jusqu'à les faire préparer dans le digesteur de *Papin*. L'assa fœtida , à en croire *M. Kämpf* , est sur-tout utile contre la stérilité.

Le sixième chapitre présente le dénombrement des remèdes propres à combattre les obstructions. L'auteur range parmi eux les extraits des simples denommés plus haut comme aussi les gommes résines , telles que celle du gaïac , le galbanum , la gomme ammoniac , l'assa fœtida , &c. réduites en savon au moyen de la digestion avec la teinture âcre d'antimoine. Il parle ensuite de l'électricité , de la magnétisation , & sur-tout de l'application du soufre : il desireroit qu'on fit des expériences avec des canons de soufre , placés sur l'abdomen , afin de voir jusqu'à quel point ils peuvent contribuer à rendre mobile la matière des obstructions.

L'article du régime est traité dans le septième chapitre. L'habitude , à l'égard des choses non naturelles , mérite la plus grande considération. Souvent des alimens en apparence mal-sains & contraires deviennent salutaires

parce qu'on y est accoutumé. Les liqueurs spiritueuses sont évidemment dans ce cas ; & l'auteur a vu que la plupart des hypochondriaques digèrent mieux la viande salée & fumée que le veau & la volaille. Il nous avertit que le café n'est pas nuisible dans les obstructions, pourvu qu'on ait la précaution d'enlever l'écume qui s'élève en le faisant bouillir, écume qui jetée sur le charbon ardent brûle & exhale l'odeur de soufre. Selon notre auteur, rien ne remplace si bien, sur-tout quant au goût, cette sève exotique que la carotte séchée, torréfiée & préparée comme le café. Il est encore question dans ce chapitre de l'usage des colimaçons rouges, des huîtres, des eaux minérales, enfin d'une ceinture large qu'on porte autour du bas-ventre & qui renferme de la sille farine de tan, des feuilles d'orange, de la noix muscade, du bois de Rhodes ; on en humecte souvent la surface qui touche la peau avec du vin rouge ou de l'eau des Carmes. Le reste de ce chapitre roule sur l'exercice, les frictions, les lotions avec l'eau froide, la dissipation.

Le dernier chapitre contient des observations pratiques suivies de remarques.

Rapport des Commissaires de la Société royale de médecine, sur le mal rouge de Caïenne, ou éléphantiasis, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie royale, broch. de 83 pag.

4. L'éléphantiasis est le plus haut degré de tous les vices de la peau, connus sous le nom vul-

gère & générique de *lèpre*. MM. les commissaires se sont attachés à bien connoître cette maladie dès sa première apparition, temps où l'espoir d'en arrêter les progrès & de la guérir est bien mieux fondé, que lorsqu'elle est devenue plus remarquable par l'accroissement & la multiplicité de ses symptômes. M. *Bajon* leur a fourni le signe caractéristique, auquel on peut reconnoître le mal rouge commençant. Ce signe est l'*insensibilité* de la peau, jointe à son changement de couleur. Ils ont aussi recueilli des détails intéressans dans l'ouvrage sur la lèpre de M. *Schilling*, médecin de Surinam, lequel se rencontre avec M. *Bajon* sur le même point de diagnostic. Après avoir fait la description du mal rouge, MM. les commissaires établissent la nécessité de séparer les malades, rejetant l'opinion de M. *Raymond*, qui combat la tradition populaire sur la nature contagieuse de l'éléphantiasis, & aimant mieux s'en tenir au concert unanime des anciens auteurs, adopté par MM. *Schilling* & *Lorry*, qui accordent un certain degré de contagion aux affections lépreuses; de sorte que MM. les commissaires concluent qu'on ne peut mettre assez de rigueur à ordonner la séparation des personnes malades & des personnes saines, & même la séparation des malades entr'eux; car ils pensent que la cohabitation peut nuire à leur traitement.

La lèpre est un fléau dont les ravages se font également sentir, entre les deux tropiques, dans diverses contrées du nouveau continent; & qui, n'ayant jamais cessé d'affliger l'ancien, dans les mêmes rapprochemens de l'équateur, paroît spécialement affecté aux climats brûlans, & fait le tour du monde. Cette maladie existe

sur-tout dans les lieux où domine cette constitution humide & chaude de l'air, si propre à intercepter & à putréfier l'humeur de la transpiration ; & telle est la constitution de Caïenne, selon la topographie médicale que M. *Bajon* en a donnée. Mais M. *Bajon*, ainsi que M. *Schilling*, pensent que la mauvaise nourriture, & la mal-propreté, peuvent encore aggraver les effets de la mauvaise constitution de l'air ; c'est pourquoi, MM. les commissaires pensent qu'il importe aux Gouvernemens d'améliorer la subsistance des colonies, & de contrebalancer par ce moyen les mauvais effets d'une constitution, telle que celle qui domine à Caïenne.

Dans le prognostic qu'ils portent du mal rouge, ils pensent qu'*Hippocrate* n'a vu que des lèpres bénignes ; car il ne met point la lèpre au nombre des maladies mortelles. Il n'en est pas de même de *Celse*, d'*Aritée*, & des observateurs modernes, qui regardent la lèpre comme un des maux les plus terribles dont l'humanité puisse être affligée. Les complications de la lèpre avec d'autres maladies, influent beaucoup sur son prognostic. M. *Schilling* a vu cette maladie tellement aigrie par la complication d'une petite-vérole confluyente, que les doigts se séparoient de leurs jointures sans difficulté & sans douleur, quoique les membres ne fussent que médiocrement attaqués avant la maladie secondaire. Il n'y a rien de plus fréquent que la réunion du vice éléphantiaque & du vice vénérien. Le premier, soit dans son principe, soit dans ses progrès, dispose tellement à l'incontinence, que le nom de *satyriasis* que les grecs lui donnèrent, a autant de rap-

port aux inclinations lascives des malades , qu'à cet aspect monstrueux qui les fait comparer à des satyres. Cette complication aggrave les symptômes de la lèpre ; & rend nuisible le mercure , qui seroit d'ailleurs approprié au vice vénérien. Mais ce remède est utile contre la gale , les dartres , & les autres maladies qui se joignent à la lèpre : cela doit faire présumer que le mal vénérien n'a aucune analogie avec la lèpre , quoiqu'il en ait plus évidemment avec le pian , puisqu'ils admettent une certaine similitude dans leur traitement.

On seroit mieux fondé , selon MM. les commissaires , à reconnoître une sorte de ressemblance entre l'éléphantiasse & le scorbut , qui se trouvent souvent compliqués , sur-tout dans les pays septentrionaux , & qui ont des causes communes , l'humidité saline de l'atmosphère de la mer , des lacs , des marécages , les mauvais alimens , & les affections tristes de l'ame. Les symptômes cutanés de ces deux affections ont aussi des rapports , si ce n'est que dans le scorbut les taches ne deviennent jamais croûteuses. Enfin , leur traitement offre la même exclusion du mercure , & une grande conformité dans le choix des autres médicamens.

Ce traitement , qui doit être fort long , & qui a été dirigé d'après les observations & les vues de M. *Schilling* , est distribué en plusieurs articles , dans le rapport de MM. les commissaires. On commence par les moyens diététiques ; on passe ensuite à l'exposition des remèdes généraux & particuliers internes & externes ; on s'arrête au traitement de quelques complications , & on finit par l'examen de quelques méthodes empiriques. Les moyens

diététiques consistent à éloigner les malades des habitations; à faire observer un régime humectant & diaphorétique, à substituer aux chairs des animaux & de poissons l'usage du pain, des légumes, & des bouillons faits avec les viandes les plus saines, telles que celles de la vipère, de la couleuvre, ou des serpens analogues, de la tortue, des écrevilles; on prescrit les décoctions d'orge & de gruau, mêlées avec le lait; toute liqueur spiritueuse est interdite, si ce n'est un peu de vin vieux à ceux qui en ont l'habitude, & dont on doit soutenir les forces; les fruits acides leur sont nuisibles, mais un peu d'exercice est indispensable, ainsi que le soin de se garantir des impressions d'un air froid & humide. On commence le traitement général par de doux dépuratifs, tirés des plantes analogues à nos chicoracées & à nos crucifères; on peut ajouter quelques sels neutres au suc de ces plantes, lorsqu'il faudra le rendre un peu laxatif. Les bains tièdes pris avec modération, & encore mieux les bains médicamenteux, les décoctions des graines farineuses & les plantes émollientes, les eaux thermales sulphureuses, sont utiles; les bains de vapeurs seroient encore préférables. Après deux ou trois mois de ce traitement, on passe à l'usage de boissons plus actives, telles que la décoction de falsépareille avec la teinture antimoniale d'*Fluxham*.

Quant au traitement local, il se réduit 1°. à panser méthodiquement les ulcères gangréneux avec les teintures d'aloës, de myrrhe, de succin, & à éviter les corps gras; 2°. à faire disparaître les tubercules, ce qu'on obtient par les fomentations détersives, & les onguens d'althéa,

d'aunée, de styrax, &c. ; à fortifier le nouveau tégument, qui doit remplacer l'ancien, par un régime restaurant & des embrocations spiritueuses.

Quant au traitement particulier des complications, on établit pour règle, d'après M. Schilling, d'abandonner pour un temps la maladie primitive, & de traiter chaque maladie secondaire selon sa nature.

M. Schilling a vu des cures opérées par des méthodes empiriques. Les nègres de Caennie en ont aussi. M. Bajon n'en a vu aucun succès. Mais MM. les commissaires pensent qu'il seroit possible d'en connoître mieux l'utilité, en les réunissant aux autres secours de la médecine rationnelle.

Ce rapport a été sousscrit par MM. Poissonnier, Desperrieres, Andry, Coquereau, Thouret, Roussille de Champseru.

Dissertations sur les fièvres infectieuses & contagieuses, ouvrage dans lequel on examine la nature de ces maladies, & où l'on démontre qu'il ne peut résulter aucun danger d'enterrer dans les églises & dans l'enceinte des villes ; par M. O-RYAN, D. M. de l'université de Montpellier, professeur en médecine, agrégé au Collège de Lyon. A Lyon, de l'Imprimerie royale ; & se trouve à Paris, chez Perisse le jeune, libraire, rue & en face du Marché-Neuf.

5. Dans la première de ces dissertations ;

l'auteur se propose de réformer l'idée qu'on a communément du danger qui accompagne les maladies infectieuses & contagieuses. C'est aux médecins, en effet, à dissiper l'ignorance superstitieuse du peuple, qui, au premier bruit d'une maladie épidémique, ne voit par-tout que des fantômes effrayans, se livre à des alarmes dangereuses; & ajoute aux maux réels de la maladie, les malheurs plus grands encore qu'entraînent les illusions d'une imagination effarée : c'est à eux à fixer les bornes de ses craintes & de ses espérances, en lui montrant le juste degré du danger qu'il court, & en dépouillant celui-ci de tout ce que la prévention lui prête. En laissant subsister les précautions nécessaires que la prudence exige contre les maladies infectieuses & contagieuses; la lumière qu'ils répandront, préviendra celles qu'une crainte mal fondée pourroit suggérer, & qui, bien souvent, sous le prétexte d'établir l'ordre, ne répandent que la confusion & la gêne dans la société.

On ne peut donc que louer le motif qui a dicté cette première dissertation : les moyens y sont très-bien discutés & appropriés au but que l'auteur se propose. Il s'appuie sur les témoignages de *Lancisi*, de *Ramazzini*, de *Pringle*, pour prouver que la sphère d'activité du *miasme marécageux* est très-limitée, & que les maladies épidémiques dont il est le principe, sont ordinairement circonscrites dans les lieux qui sont très-voisins de la source qui fournit ce miasme. C'est sur de semblables autorités qu'il se fonde, pour faire voir que le *miasme humain*, & ses variétés, telles que le miasme pestilentiel, le miasme variolique, celui de l'esquinancie

gangréneuse, celui de la dysenterie, n'étendent leur activité qu'à une très-petite distance. M. O-Ryan auroit pu ajouter, que tous les individus n'ont pas une égale disposition à être affectés par ces divers miasmes. La plupart des hommes ont échappé long-temps à leur action, avant d'en être atteints. Combien de personnes ont été exposées à une multitude d'occasions de prendre la petite-vérole, & qui n'en ont été attaquées qu'au bout de leur carrière? Cette raison pourroit, il est vrai, affoiblir la force de quelques exemples particuliers, dont M. O-Ryan se sert, pour démontrer que la sphère d'activité des *miasmes* morbifiques, est très-bornée. Mais on doit néanmoins regarder comme deux vérités incontestables, & propres à rassurer la multitude, ces deux points essentiels, savoir; que les *miasmes* morbifiques se dénaturent & perdent leur énergie à une certaine distance, & que le plus grand nombre des individus n'est pas ordinairement disposé à être affecté par leurs impressions. Car, s'il n'en étoit pas ainsi, l'espèce humaine disparaîtroit bientôt de la surface de la terre.

La seconde dissertation de M. O-Ryan n'a, ni ne peut avoir un objet utile; car, quelle utilité peut-il résulter de l'usage d'enterrer dans les églises & dans l'enceinte des villes, quand même on démontreroit que cet usage est sans danger? ce que l'auteur de cette dissertation est bien éloigné de faire, quoique ce soit son objet. Ses raisonnemens, à cet égard, nous paroissent absolument portés à faux. *Il est inoui*, dit-il, *qu'un abus qui produit des maux physiques sans cesse renaissans, n'ait causé qu'une douleur muette, & qu'on l'ait supporté long-temps sans s'en appa-*

percevoir. C'est précisément ce que les hommes font, lorsqu'ils croupissent dans les préjugés de l'ignorance. Lorsqu'on brûloit les sorciers, qu'on faisoit usage de la question préparatoire, & qu'on étouffoit les malades dans l'hydrophobie, personne ne s'avisoit de réclamer contre cet abus; on ne pensoit pas même qu'on pût y substituer quelque chose de meilleur.

Il se peut qu'on ait exagéré le danger d'enterrer dans les églises & dans l'enceinte des villes, & qu'on ait attribué aux sépultures, des maladies qui dépendoient de causes différentes. Il ne s'en suit pas cependant que les impressions répétées des émanations qui s'en échappent ne puissent point nuire, & disposer à certaines maladies. L'auteur s'attache principalement à faire voir que la moffette qui se forme autour des substances animales putréfiées, borne ses effets aux animaux qui y sont plongés. Mais il ne démontre pas que d'autres principes plus volatils & d'une nature différente que celui qui constitue la moffette, ne puissent point s'échapper de ces substances: l'odeur seule qu'elles répandent au loin, manifeste l'existence de ces principes. L'odeur infecte des marais se répand à une grande distance, selon la direction du vent, quoique l'air crayeux répandu à leur surface, soit plus pesant que l'air atmosphérique. On n'est pas sans contredit atteint d'une maladie dangereuse, pour avoir respiré une fois la vapeur d'une substance animale en putréfaction. Il n'en est pas moins probable qu'il seroit dangereux de vivre dans une atmosphère viciée par une semblable émanation. En un mot, quoiqu'en dise M. O-Ryan, on ne se persuadera jamais qu'il soit sain d'habiter avec

des cadavres pourris ; mais , après qu'une réforme , au moins sage & prudente , & sollicitée par une réclamation générale est établie , il y a , de la bizarrerie de venir dire qu'on a eu tort de se tant agiter , & que cette réforme est inutile.

Specimen medico-chirurgicum exhibens
curationem gangræne , & sphaceli :
*Essai médico-chirurgical sur la guéri-
son de la gangrène & du sphacèle ; par*
M. JOACHIM-THIERRY MARK-
WART DE SCHWERIN dans le
Mecklenbourg , docteur en médecine.
A Gottingue , chez Dieterich ; & à
Strasbourg , chez Kœnig , 1784. In-4^e.
de 18 pag.

6. Jamais l'art de guérir n'a été plus recom-
mandable , dit M. Markwart , que depuis que le
divorce entre la chirurgie & la médecine a
cessé , que depuis que les médecins pratiquent
aussi la chirurgie. En effet , dans les universités
d'Allemagne , on trouve présentement beau-
coup de professeurs en médecine , qui ensei-
gnent aussi la chirurgie avec beaucoup de
succès. Mais il n'en a point été en France ,
comme dans le Nord , continue ce jeune do-
cteur : dans ce royaume , les médecins se sont

constamment occupés de la chirurgie, & en ont toujours donné des leçons publiques.

M. *Markwart*, dans cette dissertation, donne une bonne description de la gangrène & du sphacèle, examine avec soin les causes & les symptômes, passe en revue les divers traitemens, & donne les raisons qui doivent les faire employer ou rejeter. Il soutient fortement que dans la curation de la gangrène, c'est sur-tout à la fièvre qui l'accompagne, qu'il faut avoir attention. La gangrène guérit ordinairement, si l'on parvient à chasser la fièvre; mais si l'on n'y réussit pas, elle reste incurable.

M. *Markwart* termine son essai par plusieurs observations de médecine, qui peuvent servir à prouver une partie de ce qu'il a avancé. Il en doit quelques-unes à feu M. *Pappelbaum*, son ami & son maître, qui exerça la médecine dans l'armée Russe destinée contre les Turcs, dans un hospital militaire de Pétersbourg, & enfin à Berlin: voici la traduction d'une de ces observations.

La gangrène des vieillards ne vient pas toujours de la foiblesse du sujet; elle peut être produite par toute autre cause, comme l'expérience le prouve; en voici un exemple. Une vieille femme, âgée de plus de 70 ans, avoit sur le dos du pied une tache gangreneuse, née spontanément, qui lui causoit beaucoup de douleur. Après un léger purgatif, on lui fit prendre le quina avec du camphre, & on donna à cette tache plusieurs coups de scalpel. Ce fut en vain; le mal alloit toujours croissant, & les douleurs devinrent très-vives. On

m'appela , & je m'apperçus bientôt que les premières voies étoient très-impures ; je les purgeai avec des remèdes actifs ; j'employai ensuite le quinquina avec du camphre & du vin du Rhin. Le succès fut si grand , que , dans peu de jours , tout ce qui étoit gangrené se sépara de la chair vive , & il ne resta qu'une plaie , qui fut bientôt cicatrisée ».

Observations sur les maladies vénériennes ;

par feu M. ANTOINE-NUNÈS-RIBEIRO SANCHÈS , publiées par M. ANDRY. A Paris , chez Théophile Barrois le jeune , libraire , quai des Augustins , n° 18 , vol. in-12 de 204 pag.

7. Le public doit cet ouvrage intéressant à l'amitié qui lioit M. Sanchès & M. Andry. Ce dernier , en prenant soin de recueillir ces précieux restes d'un ami célèbre , le fait en quelque sorte revivre , & cet avantage si consolant pour son cœur , devient un bienfait pour la médecine.

Dans l'introduction qui précède le corps de l'ouvrage , M. Sanchès dit que depuis le commencement de sa pratique jusqu'en 1742 , il avoit souvent traité la maladie vénérienne ; mais qu'alors il ne connoissoit que la maladie vénérienne inflammatoire. Il étoit surpris à l'ouverture des cadavres de trouver plusieurs dérangemens qu'il ne voyoit décrits ni dans le *Sepulchretum anatomicum* de Bonnet , ni dans les autres observateurs. Il soupçonna que :

cés dérangemens avoient une autre cause que celle qu'il avoit imaginée jusqu'alors, & cette cause est la maladie vénérienne. Il raconte comment il apprit d'un chirurgien allemand qui avoit été pendant plusieurs années en Sibérie, l'usage qu'on y faisoit du sublimé corrosif dans la maladie vénérienne & la manière dont on l'administroit; il se convainquit de la sûreté de cette méthode par ses propres expériences & par celles de son ami *Schreiber*, savant médecin de Pétersbourg, faites à sa sollicitation sur différens malades; il observa que le sublimé corrosif étoit d'une efficacité plus sûre, si le malade entroit d'abord dans le bain & prenoit le remède lorsqu'il commençoit à suer, laissant aller les sueurs selon ses forces & se mettant au lit en sortant du bain, dans une chambre chaude placée à côté.

L'efficacité de cette méthode détermina *M. Sanchès* à la communiquer à son ami le Baron *Van-Swieten*, un des médecins qui ont le plus contribué à la rendre générale; mais il lui reproche ici de n'avoir fait aucune mention du bain de vapeurs, & sur-tout d'avoir dit que, selon *M. Sanchès*, la salivation avoit ordinairement lieu dans les malades qui faisoient usage du sublimé corrosif; tandis que ce dernier dit n'avoir vu saliver que les malades qui avoient négligé de se tenir chaudement, & n'avoir jamais observé la moindre salivation dans les personnes qui s'assujétissoient rigoureusement au régime russe.

M. Sanchès étoit si convaincu de la nécessité du bain de vapeurs qu'il dit: je ne balancerois pas à faire usage du sublimé corrosif, si j'avois à ma disposition des bains de vapeurs.

construits à la Russe, & que les symptômes se montraient à la superficie du corps, comme sont les ulcères, les dartres croûteuses, les exostoses, la carie, les condylômes; car si la maladie vénérienne ne se manifestoit pas de cette manière, & que je n'eusse pas le secours des bains de vapeurs, je n'entreprendrois jamais de guérir cette maladie avec le sublimé corrosif, quoique ce remède ait été vanté par des médecins très-renommés.

Malgré le mérite de M. *Sanchès*, on s'apercevra aisément qu'il a porté trop loin la prévention sur trois points principaux; savoir, 1°. qu'on ne peut pas guérir la maladie vénérienne sans bains de vapeurs; 2°. que le mercure ne fait point saliver, & que la salivation est le produit du froid auquel on s'expose pendant l'usage de ce remède; 3°. que si les symptômes de la maladie vénérienne, sont moins effrayans, elle étend plus que jamais ses ravages; & que la maladie vénérienne, chronique surtout, mine & dégrade de plus en plus l'espèce humaine. Au surplus il nous paroît que M. *Sanchès* n'a pas assez bien caractérisé la maladie vénérienne chronique, pour qu'on puisse la distinguer de toute autre; de sorte que d'après ses principes, il est aisé de confondre toutes les affections chroniques avec celle là.

M. *Sanchès* prétend, que, de même que les fièvres dépendent du spasme des artères, comme MM. *Linning* & *Chalmers* l'ont avancé, les symptômes de la maladie vénérienne sont aussi le produit du spasme; que par conséquent dans son commencement elle peut être guérie par les sueurs que la nature tend à exciter, comme dans toutes les maladies aiguës; que

les sueurs détruisent le spasme, & que les moyens propres à les exciter, sont les anti-spasmodiques très-puissans. Il donne, comme tel, l'eau froide administrée par verres fréquens, & suivi du bain de vapeurs, ou de l'action de l'eau chaude à l'extérieur.

Le corps de l'ouvrage de M. *Sanchez*, est divisé en sept chapitres. Le premier est destiné à présenter ce qu'un très-petit nombre de médecins avoient dit avant lui, de la maladie vénérienne chronique. *Baglivi*, de *Vigo*, & *Zacutus Lusitanus* en ont parlé; mais *Levinus Lemnius*, le docteur *O-Connel* & *Charles Bisset*, en ont traité plus en détail. Le second chapitre offre la méthode que M. *Sanchez* a suivie pendant quaranté années, dans le traitement de la maladie vénérienne, soit inflammatoire, soit chronique. Elle étoit fondée sur le régime antiphlogistique, pendant tout le temps que les symptômes inflammatoires subsistoient; après que ces symptômes avoient disparu, il donnoit les mercuriaux unis aux purgatifs, évitant toute application mercurielle sur les chancres, les bubons, &c. persuadé que cette application répercute le virus, & donne la maladie vénérienne interne & générale. Dans le troisième chapitre, il expose les effets dangereux des préparations mercurielles dans le temps de l'inflammation: il a vu dans ce cas des chancres & des bubons dégénérer en squirrhés par l'administration des mercuriels. Il prescrit ces derniers unis aux purgatifs, & aux anti-spasmodiques, lorsque l'inflammation est dissipée: il attribue à l'abus des préparations mercurielles dans le premier temps de la maladie vénérienne, la plupart des maladies chroniques occasionnées par le virus répercuté; il pense

que ce virus ne peut être détruit que par les sueurs, & s'élève contre la méthode inconsidérée de ceux qui laissent sortir les malades pendant leur traitement. Dans le quatrième chapitre, il développe ce qu'il avoit dit dans l'introduction, sur le spasme des artères, que produit le virus vénérien. Dans le cinquième, il indique les maladies chroniques dont le virus vénérien est le principe. Dans le sixième, il expose les maladies produites par le virus vénérien héréditaire, qui se manifeste à l'âge de puberté. Mais les symptômes détaillés ici pour faire connoître ces maladies, nous paroissent équivoques. Il y condamne les opérations chirurgicales pour les maladies qui attaquent les os, les parties génitales, les articulations, &c. Enfin dans le septième, il fait voir que le sublimé corrosif uni aux bains de vapeurs, est la méthode la plus convenable aux sujets robustes; que les frictions sont préférables, lorsque les symptômes de la maladie sont externes, & chez les personnes foibles & délicates. Il blâme l'usage du lait donné à grande dose, ainsi que des purgatifs donnés dans la vue d'arrêter la salivation, & il préfère les laxatifs aux drastiques, lorsque la maladie est interne, où lorsque les symptômes extérieurs sont peu violens.

Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea, &c. C'est-à-dire, Observations pratiques sur la maladie vénérienne; par M. DOMINIQUE CIRILLO, docteur en médecine, grand in-8^o de 288 pag. A Naples, 1783.

9. Chargé du soin des malades renfermés dans

l'Hôpital des Incurables de Naples, notre auteur a vu que non-seulement les méthodes curatives qu'on suit dans le traitement des maladies siphilitiques échouent souvent, mais encore qu'elles ne sont pas toujours sûres. Il a donc cherché des moyens plus assurés pour combattre avec avantage & avec un succès plus constant un ennemi si redoutable.

Il part du principe que le virus vérolique prive la lymphe de sa fluidité, & lui communique une forte disposition à se coaguler. Suivant M. *Cirillo*, ce vice ne gagne que peu à peu dans le système vasculaire, & il faut un certain temps avant qu'il parvienne aux viscères. Il conclut de là que le sublimé corrosif, donné intérieurement dans les premiers temps de l'infection, ne peut rien sur la cause matérielle du mal de Naples, & qu'alors il est même souvent très-pernicieux, comme le prouvent en général les diverses observations anatomiques rapportées dans l'appendice. L'usage interne des autres remèdes mercuriaux ainsi que celui des frictions n'étant pas plus efficaces, ni leurs effets plus durables, l'auteur a cru qu'il réussiroit mieux en employant à l'extérieur un onguent dans lequel entreroit le sublimé corrosif. Il a donc fait exécuter la formule suivante :

Prenez, *Mercure sublimé* , un gros.

Sain-doux ; une once.

Mélez dans un mortier de verre, en triturant, pendant douze heures, en consistance d'onguent.

Dans la suite, l'auteur a uni à cet onguent un peu de sel ammoniac & plus ou moins d'opium,

lorsqu'il l'a fait appliquer au périnée : dans ce dernier cas, il diminue même quelquefois la quantité de sublimé corrosif.

- Quand on veut employer cet onguent, on en prend un demi-gros, on en frotte trois jours consécutifs les plantes des pieds, en même-tems qu'on fait usage des bains tièdes & des boisons délayantes : on laisse un jour d'intervalle. & on reprend les frictions le lendemain : alors l'urine commence ordinairement à charrier & à déposer un sédiment très-féide & blanc comme la magnésie blanche. Cette évacuation annonce la guérison prochaine : elle est beaucoup plus tardive, lorsqu'au lieu d'urines chargées, il survient des sueurs abondantes. Le sublimé corrosif administré de cette manière n'excite que très-rarement la salivation.

Le reste de cette brochure contient le détail des préceptes sur l'usage de cet onguent dans des cas particuliers. L'auteur interdit toute espèce de remèdes mercuriaux, aux malades atteints de scorbut compliqué de maladie vénérienne, jusqu'à ce que le premier vice soit détruit. Selon lui, la mixture de *Rivière* est très-efficace dans ce cas.

Medical communications, &c. C'est-à-dire, *Communications médicales*, vol. j, in-8°. A Londres, chez Johnson, 1785.

9. Il existe peu de recueils d'observations rédigés sur un plan raisonné & propre à remplir l'objet qu'on devroit avoir en vue. Ce ne sont presque toujours que des cas isolés qu'on nous présente : ils sont détachés de l'ensem-

ble des circonstances qui pourroient conduire à des conclusions, propres à éclairer le médecin clinique. La collection que nous avons sous les yeux, pêche par le même défaut, & on ne peut s'empêcher d'exhorter les rédacteurs des observations qu'on se propose de faire insérer dans les volumes suivans, de s'appliquer à mieux détailler non-seulement ce qui est particulier au malade & à la maladie, mais encore ce qui a rapport au local & à la constitution de l'année.

Passons à l'exposé des articles que ce volume renferme.

I. *Une relation du catarrhe épidémique de l'année 1782, rédigée à la requisition de la Société; par M. EDOUARD GRAY, Docteur en Médecine, Médecin de la Société Royale de Londres.*

Le résultat du travail de l'auteur, est que depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août 1782, il régna dans presque tout le royaume, une maladie catarrhale dont on pouvoit suivre la marche en partant du Nord-Est, & qui se distinguoit des autres affections catarrhales, en ce qu'elle étoit généralement épidémique & accompagnée d'un grand accablement. Ce rhume étoit évidemment contagieux, & les miasmes morbifiques nageoient dans l'atmosphère. On cite entre autres faits qui prouvent cette assertion, celui d'une famille entière, laquelle s'étant rendue bien portante à une assemblée, fut toute atteinte de cette maladie avant de la quitter. Si l'on vouloit supposer que l'un ou l'autre membre de cette famille en avoit apporté les germes dans ses vêtemens, on répondroit qu'alors la contagion auroit dû faire des progrès lents, se communiquer de proche en proche

& non pas gagner toutes les personnes, pour ainsi dire, à la fois, à moins qu'on ne voulût en même-temps avoir recours à l'air comme véhicule des miasmes contagieux, ce qui rentreroit dans la première supposition.

Voici un autre fait très-singulier. L'île de Ki'da n'est visitée qu'une seule fois par an, savoir par le receveur des impôts, & on a remarqué que son séjour est constamment suivi en très-peu de temps, d'une épidémie catarrhale qui attraque tous les habitans. Martin dans sa relation d'un voyage aux îles occidentales, fait également mention de cette circonstance particulière.

II. *Remarques sur l'influenza de 1782 ; par M. JACQUES CARMICHAEL SMYTH, Docteur en Médecine, Médecin de la Société Royale de Londres.*

Ces observations sont arrivées trop tard pour faire partie de l'exposé général de M. Gray. Leur exactitude & les réflexions judicieuses qu'elles contiennent, leur ont mérité une place dans ce recueil.

III. *Détails de l'ouverture du cadavre d'un gouteux ; par M. HENRI WATSON, Membre de la Société Royale de Londres.*

Le malade étoit tombé en enfance avant sa mort. Parmi les autres dérangemens qui ont eu lieu, on a trouvé le cerveau dur & sec, la glande pinéale changée en un corps calcaire, les articulations plus ou moins affectées de tophus, une nodosité de matières terreuses entre la peau & le périoste du tibia.

Voici un passage qui mérite attention. » Je crois qu'on est assez généralement persuadé,

dit M. W. que les personnes affectées de concrétions gouteuses dans les jointures, sont en même-temps sujettes aux calculs urinaires; « [comme si cette dernière maladie étoit régulièrement une production de l'autre].

Mais n'est-ce pas trop avancer? Car de tous les pierreux taillés dans nos hôpitaux, hommes, femmes, enfans, on n'en rencontre qu'un très-petit nombre qui présentent le moindre indice de goutte.

La goutte & la pierre sont l'une & l'autre des sécrétions morbifiques, & peuvent probablement exister ensemble dans le même sujet; mais elles diffèrent essentiellement dans leurs principes matériels, & ont des tendances très-différentes.

La matière pierreuse est formée dans les voies urinaires. — La matière gouteuse se dépose généralement sur les os, les cartilages, les membranes, les glandes lymphatiques.

La matière gouteuse paroît être une espèce de terre différente de celle qui forme ordinairement les calculs dans la vessie urinaire; car elle ne s'arrange jamais en lames & n'a pas besoin de noyau pour sa disposition: elle est blanche, douce & uniforme dans toute sa texture; elle peut être dissoute & broyée par le mouvement de l'articulation, elle se mêle promptement avec la synovie & constitue un fluide doux, du genre des crèmes.

D'où il paroît que la terre gouteuse est une espèce de bol gras, qu'on peut mêler facilement avec l'eau & l'huile, ce qui généralement parlant ne peut se faire avec la matière calculeuse; en sorte qu'à tous égards, soit couleur, soit forme, soit consistance, elle semble

différer essentiellement de celle qui sert de base & fournit à l'accroissement des pierres calcaires.

IV. *Sur un proptosis ; par M. EDOUARD FORD, Chirurgien.*

La cause de cette maladie de l'œil gauche étoit, comme la dissection l'a fait connoître, une ampliation du thalamus gauche du nerf optique, ampliation qui dans ses progrès comprimait le nerf optique droit, en sorte que le malade perdit la vue d'un œil auquel jusqu'alors on n'avoit remarqué aucun vice.

V. *Sur des hydatides d'un genre singulier ; par M. SAMUEL-FORT SIMMONS, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale.*

Le réceptacle de ces hydatides ou plutôt de ce *tœnia hydatigena*, étoit un sac (en apparence la vésicule du fiel) qui remplissoit presque tout l'abdomen. Après s'être frayé un passage à travers le diaphragme où il étoit un peu rétréci, ce sac s'élargissoit de nouveau & occupoit la plus grande partie de la cavité gauche du thorax. Un autre sac contenant 10 pintes d'hydatides s'est trouvé dans la substance même du foie.

VI. *Observations sur cette espèce d'hémorrhagie qui est occasionnée par l'attache du placenta au col de l'uterus ; par M. ANDRÉ DOUGLAS, Docteur en Médecine.*

L'auteur, dans ce cas, insiste sur la nécessité d'un prompt accouchement forcé. Il se fonde sur le danger auquel exposent ces pertes, & il justifie sa pratique par les argumens tirés de la facilité avec laquelle les déchirures du
col

col de la matrice, se guérissent, quand bien même on voudroit objecter qu'en accouchant une femme de force on risqueroit de la bleiser.

VII. *Sur un anévrisme de l'aorte; par M. SAMUEL-FOART SIMMONS, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres.*

La description détaillée des symptômes qui ont accompagné cet anévrisme, peut avantageusement servir pour distinguer un anévrisme de l'aorte d'avec une hydropisie de poitrine. Cette expansion des parois de l'artère se trouvoit extérieurement à la grande courbure.

VIII. *Relation d'un vomissement mortel, causé, selon les apparences, par une maladie des reins; par feu M. GUILLAUME KEIR, Docteur en Médecine.*

Cette maladie consistoit dans un élargissement du rein, qui renfermoit quelques calculs, & formoit à l'extérieur une tumeur qui, par sa situation, en imposoit, & fut prise pour un amas de matières fécales dans le colon. Les réflexions que l'auteur a jointes à sa relation, sont judicieuses, & méritent d'être rapportées.

Les faits qu'il vient d'exposer, dit-il, sont susceptibles d'une application utile.

1°. Ils prouvent qu'il existe une sympathie plus étroite & plus étendue qu'on ne la suppose communément, entre les reins & l'estomac. On sait à la vérité depuis long-temps que l'estomac peut-être dérangé par les maladies des reins, accompagnées d'inflammation ou de douleurs violentes; mais je ne pense pas qu'on se soit imaginé qu'une altération de ces organes

exempte de l'un & de l'autre , pût produire les mêmes effets.

2°. Ils peuvent servir à établir la différence entre les maladies du canal intestinal & celles des reins. S'il survient des maux de cœur & des vomissemens violens sans douleur & sans aucun signe d'inflammation , on peut chercher la cause de la maladie , quand même il y-auroit constipation , dans les reins plutôt que dans les intestins ; car , en considérant la nature & la structure des intestins , on ne sauroit guère supposer qu'une cause d'ancienne date établie dans ce canal , excitât des vomissemens violens sans affecter d'une manière vive l'endroit où elle a son siège , c'est-à-dire , sans causer des contractions douloureuses ou des inflammations. J'assure que j'en ne connois aucun exemple de vomissemens opiniâtres causés par des maladies des intestins , sans qu'il y ait en même temps douleur ; tandis que nous avons à présent deux cas dans lesquels ces vomissemens paroissent avoir été entretenus par des maladies des reins , bien que les malades ne se soient point plaints de douleurs , & qu'on n'ait pas rencontré la moindre marque d'inflammation.

IX. *De l'efficacité de l'esprit de vitriol dulcifié dans la cure des fièvres ; par M. JACQUES CARMICHAEL SMYTH, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres.*

L'usage de ce remède est sur-tout avantageux dans les fièvres des prisons ou des hôpitaux , dans laquelle il agit comme cordial & comme diaphorétique. L'auteur convient qu'il n'est pas un de ces médicamens dont les effets soient assez frappans & assez décidés , pour nous con-

vaincre de leur utilité; cependant M. *Smyth* avance qu'on peut s'en servir avec beaucoup d'avantage.

X. *Salivation occasionnée en apparence par une diminution dans la sécrétion des urines; par M. SAMUEL DANIEL, D. en M.*

Les exemples de déviations d'humeurs ne sont point rares, à la vérité; mais il y en a peu du genre de celui-ci : il méritoit donc d'être connu & conservé.

XI. *Description d'une difficulté peu commune d'avaler; par feu M. GUILLAUME KEIR, D. en M.*

Cette difficulté d'avaler étoit accompagnée de toux, & les liquides étoient rejetés avant qu'ils eussent pu parvenir à l'estomac. La cause de cette affection étoit un ulcère situé à la partie supérieure & postérieure du poulmon, qui avoit rongé l'œsophage & une partie de la substance de la trachée artère; ensorte que les fluides, au lieu d'être portés dans l'estomac, passaient dans cette solution de continuité, qui s'étendoit depuis la première vertèbre du dos jusqu'à la quatrième.

XII. *Afcite guérie au moyen de la ponction pratiquée dans le vagin; par M. HENRI WATSON, Membre de la Société Royale de Londres.*

Outre l'amas d'eaux dans la cavité de l'abdomen, il y en avoit encore dans un des ovaires. L'auteur considérant que le vagin devoit être par plusieurs raisons un lieu d'élection pour la paracentèse, a fait la ponction dans ce conduit, par une méthode & avec des précautions qu'il décrit.

XIII. *Péricnemonie accompagnée d'emphysème; par M. GEORGE HICKS, Docteur en Médecine.*

Il semble que l'emphysème a été la maladie principale, & qu'il a occasionné des symptômes péricnemoniques. Cette supposition est d'autant plus fondée, que d'après l'aveu de l'auteur même, les symptômes de la péricnemonie ont eu des exacerbations toutes les fois que l'emphysème a reparu, & que la maladie a été guérie par l'usage des remèdes propres à dissiper l'enflure emphysematique.

XIV. *Emphysème produit par de fortes douleurs d'enfantement: observation communiquée par M. SAMUEL FOART SIMMONS, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres.*

Le récit du cas précédent a rappelé le souvenir de celui-ci. Il paroît que les efforts dans l'un & l'autre cas ont causé la déchirure de quelques vésicules aériennes, & que l'air trouvant un libre passage s'est répandu dans le tissu cellulaire.

XV. *Description d'un anévrysme considérable dans la portion abdominale de l'aorte, avec quelques réflexions préliminaires sur l'artère dans cet état malade; par M. HENRI WATSON, Membre de la Société Royale de Londres.*

Les remarques préliminaires ne sont pas bien importantes, mais le fait est également curieux & utile par rapport au diagnostic. Le malade, à la suite d'un grand effort, a été attaqué de douleurs, qui du dos se sont propagées au côté gauche, & enfin étendues dans tout le bas-ventre. La tumeur, dont le siège étoit d'a-

bord sous les fausses côtes du côté gauche, s'est fait connoître par les pulsations qu'on y a remarquées. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé à l'aorte un anévrisme qui commençoit à un pouce & un quart au dessus de l'artère coeliaque, & s'étendoit jusqu'au dessous de l'origine de l'artère mésentérique. Le sac avoit environ deux pouces trois quarts de long; il étoit situé à travers l'épine du dos, & avoit déplacé le rein gauche, qui formoit la partie antérieure de la tumeur.

XVI. *Exposé des effets de quelques remèdes employés dans le traitement des maladies cutanées; par M. JACQUES CARMICHAEL SMYTH, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres.*

L'opiniâtreté & le retour fréquent des maladies cutanées, lors même qu'elles ont été guéries, épuisent souvent la patience des malades & tout l'art du médecin. Les mercuriaux sont ordinairement réputés les plus efficaces, mais souvent la constitution des malades souffre de leur usage : on regarde les pilules altérantes de *Plumer* comme le remède le moins nuisible. La teinture de cantharides, que l'auteur a essayée, ne lui a réussi complètement que dans un seul cas : il ne la croit point diurétique; cependant ces insectes appliqués aux jambes augmentent fréquemment le flux des urines. L'esprit de vitriol, que *M. Smyth* a ensuite éprouvé, a eu des succès très-heureux, non-seulement dans la gale, mais encore dans d'autres maladies cutanées : excitant d'abord une légère diarrhée, il ne cause, après son usage continué pendant un certain temps, au-

cune évacuation sensible. Le *veratrum album* peut, selon notre auteur, convenir dans les affections nerveuses : il en a vu des avantages marqués dans un délire périodique, dans l'hystérie & dans l'épilepsie. On ne l'a communément employé qu'à l'extérieur dans les maladies de la peau. L'auteur en a prescrit la teinture à l'intérieur sans avoir à s'en louer. Elle produit régulièrement les effets de la ciguë donnée à fortes doses, à moins qu'on ne la fasse prendre dans une infusion de valériane. L'usage du lait pour toute nourriture, réuni à quelques prises de sel neutre dans le besoin, a paru l'emporter sur tout le reste.

XVII. *Hydrophobie ; par M. GUILLAUME BARINGTON.*

Tous les efforts de l'observateur ont échoué contre la violence de la maladie.

XVIII. *Ulcère à l'œsophage, & ossification au cœur ; par M. SAMUEL FOART SIMMONS, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres.*

XIX. *Ouverture du cadavre du sujet de l'observation précédente ; par M. HENRI WATSON, Membre de la Société Royale.*

Il paroît que cet ulcère étoit cancéreux : il avoit causé une très-grande difficulté d'avaler. Les vomissemens qui sont survenus étoient probablement dus à l'irritation causée par l'os qu'on a trouvé dans la substance même du cœur, à la partie où il pose sur le diaphragme, & médiatement sur l'estomac lorsqu'il est rempli. Les principaux effets de cette ossification

sur le pouls, ont été une grande irrégularité & une augmentation dans sa fréquence.

XX. *Difficulté d'avaler causée par un ulcère dans l'œsophage, avec le rapport de l'ouverture du cadavre; par M. MAXVELL GARTHSHORE, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres.*

L'ulcère étoit placé au dessous de la division de la trachée-artère, & amena à la fin une difficulté d'avaler & des crachats abondans.

XXI. *Suppression d'urine guérie au moyen de la ponction par le rectum; par M. BENTLEY.*

La raison qui a déterminé l'auteur à faire cette opération par le rectum, a été la mortification qui avoit gagné par-tout. L'ouverture pratiquée pour vider la vessie, s'est fermée après un temps convenable; les escarres se sont détachées, & la guérison s'est faite sans aucun accident extraordinaire.

XXII. *Affections de poitrine & autres, entretenues en apparence par une fièvre de l'espèce des intermittentes ou rémittentes, guéries au moyen du quinquina; par M. SAMUEL CHAPMAN, Docteur en Médecine.*

Les succès du quinquina dans la phthisie ont été souvent révoqués en doute: l'observation rapportée dans cet article augmente le nombre de celles qui en confirment l'utilité; elle prouve que l'écorce du Pérou, administrée avec précaution, peut produire des effets très-heureux.

XXIII. *Sur l'efficacité de l'opium dans le trai-*

tement des maladies vénériennes; par M. FRÉDÉRIC MICHAELIS, Docteur en Médecine.

Quoique l'opium ait été d'une efficacité des plus étonnantes sur le premier malade auquel on l'a administré dans un cas désespéré, uniquement dans la vue d'appaiser les souffrances, il n'a pas toujours répondu depuis à l'espérance qu'on avoit conçue trop légèrement d'après ses premiers succès. Nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les résultats des essais faits avec de fortes doses de ce narcotique, après avoir toutefois observé que M. *Michaelis* a donné depuis un demi-gros jusqu'à deux scrupules d'extrait thébaïque par jour, & que cette quantité considérable n'a procuré que peu ou point de sommeil, si ce n'est au commencement.

Les effets que ce médicament produit sur le corps humain, dit-il, n'ont point été observés jusqu'ici avec assez d'exactitude. On croit généralement qu'il supprime toutes les sécrétions, excepté la transpiration; ce qui est certainement erroné; & bien qu'on ne puisse pas nier que souvent il augmente la transpiration, il est des malades dans lesquels il ne l'augmente pas, & dans lesquels au contraire il porte aux urines. J'ai vu des malades qui ont rendu beaucoup plus de liquides par cette voie qu'ils n'en avoient pris. Tous les médecins de mes amis à New-Yorck, qui ont fait l'essai de ce remède, ont observé la même chose: il est vrai cependant qu'il procure moins souvent l'excrétion des urines, que la transpiration.

Un autre effet que j'ai vu avoir lieu de temps en temps (bien que rarement), est

l'augmentation de la salive, qui va quelquefois jusqu'à la salivation. Mes confrères ont observé la même chose, même après avoir employé un traitement qui ne pouvoit nullement disposer les malades à la salivation. Et ce qui paroîtra plus incroyable, c'est que l'opium excite quelquefois une diarrhée très-violente, sur-tout lorsque beaucoup de ce narcotique séjourne dans les intestins. Quant à ses effets sur le poulx, je trouve généralement qu'il l'accélère d'abord, mais qu'ensuite il le rend ordinairement plus lent & plus plein, tant que l'on en continue l'usage. Quelquefois à la vérité il cause le mal de tête, des anxiétés, des douleurs de poitrine, &c. accidens qu'une saignée fait disparaître sur le champ. Par conséquent si le malade est pléthorique, il ne faut pas négliger de lui ouvrir la veine avant de prescrire l'opium; j'ai aussi pour règle générale d'évacuer préalablement les premières voies, s'il y a indication; car on sait que l'opium ne convient point, quand il y a saburre dans les premières voies.

XXIV. *Observations sur les causes, les symptômes & la guérison de la consommation pulmonaire, & sur quelques autres maladies des poulmons; par feu M. GUILLAUME STARK, Docteur en Médecine, avec une introduction & des remarques; par M. JACQUES CARMICHAEL SMITH, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale.*

1 Nous ne présenterons de cet article que ce qui regarde les marques distinctives de la matière renfermée dans les vomiques.

2 Comme les crachemens, dit-il, sont peut-

être le symptôme le plus décisif des vomiques, il convient d'examiner leur caractère particulier, afin de distinguer la matière fournie par les vomiques, d'avec le pus & le mucus, deux substances qui lui ressemblent beaucoup. Les unes & les autres tombent au fond de l'eau, à moins d'y être soutenues par des bulles d'air. Le pus s'y délaie facilement en l'agitant un peu, mais au bout de quelques heures il se précipite. Le mucus s'y étend plus difficilement : il faut l'agiter fortement & longtemps ; cependant lorsqu'il est une fois détrempé, il en résulte une liqueur gluante qui ne se clarifie point. Les crachats des personnes attaquées de consommation se mêlent plus facilement avec l'eau que le mucus, & de même que celui-ci ils forment un liquide collant, qui au bout de quelques jours dépose un sédiment à l'instar du pus délayé, sans que pour cela le fluide cesse d'être gluant comme l'est l'eau qui contient du mucus.

XXV. *Description d'un hydrocéphale interne d'un volume monstrueux, chez un adulte ; par M. FRÉDÉRIC MICHAELIS, D. en M.*

L'auteur a vu un singulier phénomène dans la nouvelle Jersey en Amérique. La tête qui en étoit affectée avoit 32 pouces de circonférence, tant en mesurant le tour depuis le menton & la nuque, que celui des tempes & du front. Le sujet jouissoit d'ailleurs d'une aussi bonne santé que cette situation pouvoit le permettre, sans qu'aucun symptôme indiquât que l'origine des nerfs fut comprimée. Cette circonstance semble prouver que l'amas des eaux n'étoit pas entre la dure-mère & le cer-

veau, que par conséquent la dénomination d'hydrocéphale interne est impropre.

XXVI. *Méthode curative de l'hydrophthalmie au moyen du scion ; par M. EDOUARD FORD, Chirurgien.*

Ce traitement ne convient que lorsque la vue de l'œil malade est entièrement perdue, & qu'il s'agit seulement de remédier aux inconvéniens de l'augmentation de volume. Il faut introduire la mèche à environ un quart de pouce du bord extérieur de la cornée transparente, & la sortir à environ la même distance du bord interne.

XXVII. *Sur une tumeur prise pour un rein malade ; par M. HENRI FEARON, Chirurgien.*

L'un des reins présentait une masse ossifiée singulière, & avoit produit des symptômes très-analogues à ceux d'un calcul dans la vessie urinaire. L'autre rein étoit rempli de matière purulente. L'auteur demande à cette occasion, si l'on ne pourroit pas entreprendre d'enlever un rein malade avant que l'autre fût attaqué par sympathie.

XXVIII. *Observation sur une affection cancéreuse à l'estomac ; par M. JEAN SIMS, Docteur en Médecine.*

L'estomac contenoit plusieurs skirrhes dont quelques-uns étoient ulcérés. Outre les symptômes qui se déduisent facilement de cet état du malade, il se plaignoit d'une très-grande douleur aux talons. Comment expliquer cette douleur d'après les lois de la sympathie ?

XXIX. *Sur un cancer à l'estomac ; par M. JACQUES CARMICHAEL SMYTH, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale.*

Une particularité dont on n'auroit su rendre raison avant l'ouverture du cadavre, fut une pulsation au creux de l'estomac, qui provenoit des battemens de l'aorte, placée sous le foie & sous l'estomac, adhérens ensemble.

XXX. *Observation sur une douleur à l'antrum maxillaire, duquel sont sortis trois insectes ; par M. JEAN HEYSAHM, D. en M.*

Cette observation n'est pas unique ni propre à répandre du jour sur l'introduction de ces insectes dans cette cavité.

XXXI. *Description d'une excroissance chevelue trouvée dans le gosier d'un enfant nouveau-né ; par M. EDOUARD FORD, Chirurgien.*

Cette excroissance, qui paroissoit d'une nature glanduleuse, tenoit à un pédicule mince ; elle étoit pour cette raison facile à extirper.

Tableau méthodique & analytique des différentes manières de faire l'opération de la taille, pour l'extraction de la pierre ou calcul des reins, de la vessie ou de l'urèthre ; à l'usage des élèves en chirurgie. Par M. BERNARD, chirurgien ordinaire des Ecuries de MADAME, élève du frère COSME.

10. Un tableau analytique expose toutes les

parties qui dépendent d'un sujet, & qu'il faut bien connoître pour en avoir l'ensemble. C'est comme le fil d'Ariadé, qui mit autrefois Thésée à portée de reconnoître les routes & les détours du labyrinthe. Ce tableau n'instruit pas, il est vrai, mais il indique la méthode de s'instruire, & les sources où il faut aller puiser. Celui que nous annonçons peut donc être utile pour ceux qui ne veulent rien ignorer de tout ce qui regarde l'opération de la taille, que M. Bernard exécute avec intelligence & avec succès.

Ce tableau remplit tout le recto d'une feuille ouverte de *grand-raffin*, & se vend 1 l. 4 s. chez l'Auteur, rue du Temple, près celle des Gravilliers, & chez Didot le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins.

MURSINNA, &c. Abhandlung von den krankheiten der schwangern, gebärenden und Wöchnerinnen, &c. C'est-à-dire, *Traité sur les maladies des femmes grosses, en travail d'enfantement & en couches; par M. CHRISTIEN LOUIS MURSINNA, chirurgien-major du louable régiment de Stwo-linski, infanterie; premier volume. A Berlin, 1784. Grand in-8° de 21 feuilles & demie.*

11. Les talens distingués de M. Mursinna ont déjà mérité l'accueil le plus favorable aux diffé-

rentes productions qu'il a publiées. Son ouvrage sur la dysenterie & la fièvre putride, aussi bien que les deux volumes d'observations médico-chirurgicales qu'on a de lui, sont une preuve de la facilité avec laquelle il saisit les objets, de la maturité de ses réflexions, & du soin avec lequel il compare ses observations à celles qui ont quelque rapport avec elles.

Le volume que nous avons sous les yeux contient six chapitres. Le premier concerne tout ce qui est relatif à la menstruation, les signes & ses causes. L'auteur soutient que toutes les femmes sans exception sont stériles, tant que le flux périodique n'est pas établi chez elles; il attribue à quelque erreur les assertions & prétendues observations rapportées par quelques auteurs, qui combattent ce sentiment.

La grossesse, les signes & ses causes, sont les sujets du 2^e chapitre. M. *Murfinna* n'emprunte ici de la physiologie & de la pathologie que ce qui est absolument nécessaire pour l'intelligence de ce qu'il se propose de dire dans la suite.

Dans le 3^e chapitre, consacré aux maladies des femmes enceintes, à l'exposition de leurs signes & à la recherche de leurs causes, l'auteur observe d'abord qu'il y a des femmes qui se plaignent de diverses incommodités, même après un coït stérile; il a observé que ces femmes sont ordinairement hystériques, qu'elles se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, & que ce mieux se soutient même souvent après la délivrance.

Personne ne conteste plus à présent que l'utérus, bien qu'extrêmement dilaté dans la gros-

fesse, conserve néanmoins dans ses parois la même épaisseur qu'elles ont dans le temps de sa vacuité. Cette épaisseur devient peut-être même plus considérable pendant la gestation. Sous ce point de vue l'observation qu'on lit dans ce chapitre, paroît tout-à-fait superflue. Mais une chose qui mérite notre attention, est que le diamètre du bassin de la femme dont le cas est rapporté, n'avoit pas encore trois pouces de devant en arrière, en même temps que les os de la tête de l'enfant étoient concrets & la fontanelle fermée. Il seroit intéressant de connoître la véritable cause de la mort de cette femme accouchée par l'art.

On trouve ensuite une longue énumération des accidens & des incommodités qui dépendent directement & essentiellement de la grossesse. L'auteur a vu plusieurs femmes qui ont évacué une grande quantité d'eau avant le part. Il en a connu une entre autres, qui, dans l'espace de vingt-quatre heures, a rendu vingt-quatre maafs (pintes) d'une eau trouble, fétide, & qui cependant a été heureusement délivrée.

D'après l'observation de M. *Murfinna*, les femmes dont les muscles & les solides en général sont lâches & manquent de ressort, souffrent beaucoup, spécialement si elles portent des jumeaux, ou un enfant volumineux & vigoureux: elles courent même risque de contracter des hernies ombilicales.

L'auteur admet le système des œufs & le principe formateur pour expliquer la conception, le développement & la naissance du fœtus. Il traite des accidens & des incommodités des femmes grosses qui dérivent de la

sympathie des nerfs. Si la matrice penche de côté ou d'autre, les viscères situés du côté de l'inclinaison doivent principalement souffrir. Par conséquent, si c'est du côté droit que l'utérus se jette, il comprimera le foie, gênera la circulation du sang dans ce viscère, ainsi que la sécrétion de la bile, resserrera les vaisseaux sanguins, aussi bien que les conduits biliaires; la bile ne sera donc pas versée dans le duodenum: il en résultera la jaunisse, de mauvaises digestions, & diverses affections de l'estomac & des intestins, tout le corps même en sera dérangé; & les dérangemens organiques que la femme a ainsi contractés, pourront subsister après l'accouchement, & lui causer des maladies qui, à la fin, l'entraîneront dans le tombeau. Cette compression du foie & des vaisseaux, peut d'ailleurs donner origine à l'hydropisie universelle ou partielle.

Les hémorrhagies violentes qui surviennent aux femmes enceintes, & les fausses-couches, occupent ensuite M. *Murfinna*. Il classe ces pertes selon leurs causes: elles sont dues, ou à quelque violence externe, ou à un vice intérieur, ou à quelque affection de la matrice, ou à quelque disposition vicieuse de l'enfant, ou enfin à quelque altération dans la manière d'être naturelle de l'un & de l'autre.

Le quatrième chapitre contient la méthode curative de ces accidens. Les nausées fatigantes, & les vomissemens qui accompagnent la grossesse, ne sont communément dus qu'à l'irritation nerveuse. Les femmes qui ont un dégoût général, excepté pour quelques alimens bizarres ou indigestes; qui souffrent des maux de cœur insupportables, quelquefois de mal de

tête, de vertiges, ou bien de la fièvre, se trouveront soulagées par l'usage de la crème de tartre, à la dose d'un demi-gros, dissoute dans beaucoup d'eau : solution à laquelle on peut même ajouter de la magnésie blanche. Si ce remède ne réussit pas, l'auteur fait prendre l'anti-émétique de *Rivière* : un gros de sel d'absynthe partagé en deux doses & avalé au moment de l'effervescence, a généralement suffi pour arrêter les vomissemens, calmer les douleurs de tête, procurer la liberté du ventre, de la tranquillité, & un certain bien-être.

Les femmes délicates, dont le genre nerveux est très-sensible, qui courent danger d'avorter, ont absolument besoin de changer de genre de vie, de se donner beaucoup d'exercice en plein air, de faire usage de remèdes fortifiants. L'auteur n'a point vu réussir dans ces cas les anti-hystériques, & l'opium a fait du mal.

Les accidens les plus pénibles de la grossesse ne commencent qu'au cinquième mois, lorsque la matrice fort distendue comprime les viscères du bas-ventre. Alors il faut que la femme observe un régime très-sévère, & cherche à remédier, par une position convenable, à la compression de l'utérus sur la vessie urinaire ou sur le rectum, comme aussi à sa déviation.

L'auteur a traité pendant trois grossesses consécutives la femme d'un bas-officier d'une inflammation au foie, accompagnée des symptômes les plus graves : il l'a saignée à chaque attaque, & l'a parfaitement guérie. On voit à regret qu'à cette occasion il fait une sortie peu ménagée contre *Hippocrate* : c'est une tache que nous sommes fâchés de rencontrer dans son ouvrage.

Les vomitifs conviennent encore dans cette maladie ; mais il faut que leur usage soit précédé de la saignée ; sans cette précaution , la secousse des vomissemens augmente non-seulement l'inflammation du foie , mais excite encore celle de la matrice ; cause des pertes & provoque l'avortement. On lit ensuite les précautions avec lesquelles il faut se conduire , relativement à la saignée , afin d'éviter les défaillances & les convulsions , dont la durée pourroit préjudicier au fœtus. Au lieu donc de laisser couler trop de sang en une fois , il est expédient d'appuyer de temps en temps le doigt sur l'ouverture de la veine , & de faire coucher la malade la tête un peu basse.

En parlant des hémorrhagies utérines , M. *Murfinna* observe qu'un médecin actif & décidé plutôt que trop prudent , est infiniment préférable à un médecin timide & trop réfléchi , quand ce ne seroit qu'à cause des inquiétudes que ce dernier inspire , & de la perte du temps que son irrésolution entraîne.

Les femmes enceintes qui tombent en foiblesse à la suite des hémorrhagies utérines , ne doivent point être rappelées au moyen des spiritueux volatils , l'aspersion d'eau froide , les agitations , les cris. Si les défaillances sont légères & courtes , loin de nuire elles servent à arrêter l'hémorrhagie ; on peut faire revenir les malades à elles , en leur tenant la tête basse & les fesses élevées.

Si l'hémorrhagie chez les femmes pléthoriques vient d'un excès de fatigue , de boissons échauffantes , des passions violentes , ou parce qu'une petite portion du placenta s'est détachée , on trouvera des secours efficaces dans la sai-

gnée, les rafraîchissans, le repos, & l'emploi extérieur du vinaigre.

Afin d'arrêter les pertes violentes, il faut non-seulement appliquer des fomentations froides de vinaigre sur le bas-ventre, & sur la région du pubis, mais encore introduire dans le vagin des tampons humectés de vinaigre. Si l'orifice de la matrice est fermé, l'hémorrhagie ne part que du vagin, & les topiques suffisent.

Dans les cas où les pertes, soit avant, soit après l'accouchement, continuent malgré les fomentations froides, il faut injecter dans la matrice même du vinaigre, ou de l'acide vitriolique délayé dans de l'eau.

M. *Murfinna* croit que l'opium affoiblit d'un côté, par ses principes volatils, la sensibilité de la substance médullaire du cerveau, & que d'un autre côté il augmente l'irritabilité des fibres musculaires; que par conséquent son usage est indiqué dans les pertes utérines, lorsqu'elles sont dues à une trop grande irritation nerveuse, comme aussi lorsqu'à la suite de cette évacuation le corps est épuisé, que le cerveau & les nerfs sont dans un affaîslement qui entraîne des angoisses, des mouvemens convulsifs, des défaillances quelquefois mortelles. Dans ces cas, l'auteur fait dissoudre une demi-once de nitre dans quatre onces d'eau de fleurs de sureau, ajoutant ensuite trente gouttes de laudanum liquide de *Sydenham*, & deux onces de sirop de pavot blanc: les malades en prennent d'abord un cuillerée de quart-d'heure en quart d'heure, ensuite toutes les demi-heures seulement; & enfin moins souvent encore selon les circonstances.

L'auteur expose ensuite, & les préceptes qu'il faut suivre lorsque le fœtus n'a pas été entraîné par l'hémorrhagie, & l'exposé de la conduite qu'il faut tenir lorsqu'une portion du placenta est décollée, ou que ce corps ayant son attache à l'orifice de la matrice, fournit le sang. Dans ces deux derniers cas, il faut songer à la conservation de la mère plutôt qu'à celle de l'enfant, & hâter l'accouchement; le fœtus & l'arrière-faix étant extraits, l'hémorrhagie cesse ordinairement, ou cède assez facilement aux fomentations & aux injections avec le vinaigre. Si cependant l'atonie de la matrice l'entretient, les opiatiques présentent une ressource assurée. Quant à la ceinture de canelle, que M. *Plenk* emploie dans ces circonstances, notre auteur la croit nuisible, bien qu'il lui reconnoisse de grandes propriétés pour rappeler les douleurs d'enfantement évanouies ou trop foibles.

Le cinquième chapitre contient la doctrine des signes, des causes & de la nature des maladies, qui rendent le part difficile, contre-naturel ou impossible sans opération. Après avoir absolument nié les naissances tardives, M. *Murfinna* disserte sur la structure de la charpente osseuse & des parties charnues, qui rétrécissent ou donnent trop d'ampleur au bassin, & expose les inconvéniens de cette conformation. Si le bassin supérieur est trop spacieux, les parois de la matrice n'étant soutenues par rien, présentent trop facilement. Alors les fibres musculaires perdent leur contractibilité, & ne concourent pas assez à l'expulsion du fœtus. Un cas très-remarquable que l'auteur rapporte, confirme cette assertion. En parlant de la

Conformation de l'os sacrum, l'auteur observe que s'il est trop droit, il rétrécit le bassin inférieur; & que si les cartilages ligamenteux des os pubis & sacro-iliaques sont trop fermes ou ossifiés, ils rendent également le part difficile. Une trop forte dilatation de ces parties, laisse subsister après l'accouchement beaucoup de foiblesse dans les reins & les jambes, en même temps que divers autres accidens.

Les vices des parties charnues, dont M. *Murfinna* fait mention, sont relatifs, 1°. aux parties de la génération externes: ce sont la tuméfaction, l'inflammation, la coalition, la suppuration des grandes lèvres, la chute du vagin, ou les défauts de conformation de ce conduit; 2°. aux parties génitales internes, qui comprennent la chute de la matrice, le volume trop grand ou trop petit de ce viscère, sa foiblesse: il peut encore être enflammé, endurci, déchiré, dévié; 3°. aux dérangemens dans les parties adjacentes ou contenant: il se présente ici des hernies inguinales, ombilicales, le relâchement excessif des tégumens du bas-ventre; 4°. à l'endroit où le placenta est implanté.

De-là notre auteur passe aux causes éloignées qui rendent l'accouchement difficile. Il y traite des vices de la masse du sang, des liquides & des solides en général; & s'occupe en particulier des obstacles que l'hydropisie, tant universelle qu'abdominale, oppose à l'accouchement.

Il considère ensuite les difficultés qui naissent de la part de l'enfant, quoique bien situé: par exemple, lorsqu'il a la tête trop grosse, que les os sont trop durs, que la fontanelle est

fermée, qu'il y a hydrocéphale, ou bien si l'enfant est mort.

Ce chapitre est terminé par la considération des accidens qui arrivent quelquefois subitement aux femmes pendant qu'elles sont en travail, ou peu de temps auparavant, accidens qui retardent l'accouchement.

Dans le sixième chapitre, on trouve un exposé raisonné des moyens curatifs adaptés aux circonstances. Les vices de conformation de la charpente osseuse, n'admettent que des remèdes palliatifs. Si le bassin est trop large, il faut que la femme garde le repos, évite toute espèce de mouvement violent, qu'étant assise ou couchée elle tienne les cuisses pliées; elle portera un pessaire, si la matrice est trop descendue; lors des douleurs d'enfantement, elle sera couchée; on déchirera les eaux de bonne heure; & à chaque douleur, l'accoucheur soutiendra avec la main le col de l'utérus. Dès qu'elle sera délivrée, elle se tiendra couchée, les reins & les jambes un peu élevées; elle s'interdira le plus qu'elle pourra toute espèce de mouvement.

Si l'extrême affoiblissement des fibres musculaires ou leur paralysie, rendent insuffisantes les douleurs pour accoucher, il faut tout mettre en usage afin d'en augmenter l'énergie. Il paroît que dans ces circonstances, on peut tirer le plus grand avantage des fomentations d'eau froide faites sur le bas-ventre.

Afin de prévenir les inconvéniens qui naissent de la trop grande étroitesse du bassin, l'auteur conseille d'accoucher la femme dans le courant du huitième mois. Loin d'être partisan

de la section de la symphyse, il entreprend d'en prouver l'insuffisance & le danger. Il conseille, au contraire, l'opération césarienne, en recommandant d'y procéder à temps & de porter le tranchant de l'instrument à l'endroit de la plus grande distension du ventre, & où le mouvement de l'enfant se fait sentir.

Sans suivre plus loin notre auteur, nous remarquerons seulement que pour remédier à l'extrême sécheresse du vagin, il prescrit des fomentations émollientes, & des injections avec de l'eau de vie camphrée; que pour dissiper l'inflammation de l'utérus, il a recours aux saignées abondantes & répétées, à un accouchement forcé, à l'usage d'une poudre composée d'un grain d'opium, de cinq grains de camphre, de vingt grains de sel de nure & d'autant de sucre, dont on en donne une dose pareille toutes les heures, jusqu'à ce que l'accouchement soit terminé; aux frictions avec de l'huile, dans laquelle on a fait fondre du camphre & de l'opium, enfin aux fomentations émollientes.

GERSONS beobachtung bey einer frau, &c. C'est-à-dire, *Observations sur une femme qui a porté son fruit dans la trompe durant trois ans, & quelques mois, & qui en a été ensuite délivrée par le fondement; par M. JOSEPH GERSON, docteur en médecine, & accoucheur à Hambourg. A Hambourg, 1784. In-8° de 72 pag.*

12. Deux grossesses naturelles avoient pré-

cédé cette conception dans la trompe droite ; & la femme , âgée alors de quarante ans , étant morte peu de temps après que les os du fœtus s'étoient frayé un chemin par l'anüs , l'auteur a reconnu , lors de la section du cadavre , que la trompe adhéroit au rectum.

Georgii Prochaska annotationum anatomicarum fasciculus tertius. *In-8° de 223 pag. avec cinq planches en taille-douce , gravées à l'eau-forte par l'auteur lui-même. A Prague , chez Gerle , 1784.*

13. L'analyse des fonctions des nerfs , & l'histoire de tout ce que les médecins ont fait pour les assigner , occupent M. P. dans la première section de ce cahier. Après avoir avancé que la structure du cerveau paroît plus compliquée que celle du cervelet & que celle de la moëlle épinière , qui l'est moins ; il distingue le système général des nerfs en trois parties ; savoir , 1°. en organes animaux (*organia animalia* ,) ou de la pensée , qui sont le cerveau & le cervelet : 2°. en *sensorium commune* , formé par les moëlles alongée & épinière ; 3°. en nerfs proprement dits , qui partent du *sensorium commune* , & se distribuent dans tout le corps.

Il expose ensuite les propriétés de la force des nerfs , (*vis nervosa*). Son action dépend d'un stimulus , soit matériel soit immatériel ; au moyen

moyen duquel son énergie est augmentée ou diminuée. Les dernières considérations des deux premiers chapitres, concernent l'idiosyncrasie.

Le troisième roule sur les fonctions des nerfs, que M. *Prochaska* distingue, conformément à la division du système nerveux en général, en fonctions animales, en fonctions du *sensorium commune*, & en fonctions nerveuses : il examine de quelle manière les nerfs agissent dans les sensations & dans le mouvement, (il croit que ces fonctions peuvent s'exécuter, sans le concours du cerveau,) & discute l'action des nerfs sur les vaisseaux & sur les liquides. Lorsque les nerfs sont irrités, ils attirent les liquides sur les parties soumises à leur action, d'où s'ensuit le raccourcissement des fibres charnues. Cette théorie, exposée plus au long dans son traité de *carne musculosa*, sert à l'auteur pour rendre compte des changemens spontanés dans la dimension de la prune, du gonflement des parties génitales, du mamelon, de la chair de poule, de l'inflammation, &c. Après avoir fait mention de l'irritabilité qui se rencontre dans les zoophytes & les végétaux, & après avoir disserté sur l'action périodique de la force nerveuse, il observe que les nerfs, de même qu'ils sont le principe de l'abord plus abondant des liquides dans une partie, sont encore la cause de l'effet opposé, c'est-à-dire qu'ils empêchent les fluides de s'y porter, & les renvoient à d'autres.

Viennent enfin les considérations sur les sécrétions, la chaleur animale & la nutrition, qui sont également du domaine de la force nerveuse, quoique son action influe à des degrés différens sur l'exercice de ces fonctions.

Le 4^e. chapitre est consacré aux fonctions du *sensorium commune*. L'auteur y établit que les rapports sympathiques tiennent non seulement à la nature du *sensorium commune* & du cerveau, mais encore à celle des plexus & des ganglions.

Sans entrer dans aucun détail sur le sujet du cinquième chapitre qui sont les fonctions animales, nous remarquerons seulement que l'auteur persiste à penser que la substance médullaire du cerveau est composée de petits globules, & qu'il considère les découvertes de M. *Fontana* comme douteuses.

On lit dans la seconde section, les observations anatomiques suivantes: 1^o. sur un enfant extraordinairement gras, sans cerveau; 2^o. & 3^o. sur deux enfans qui, outre ces mêmes vices de conformation & de nutrition, avoient encore d'autres monstruosités; 4^o. trois observations sur des paralysies du côté opposé à celui où il y avoit lésion du cerveau. (Selon M. *Prochaska*, il paroît que cette espèce de paralysie n'a lieu que lorsque les corps striés sont affectés; ce qui prouveroit la justesse de la doctrine de *Willis* sur la destination de ces corps.) 5^o. sur un iléus dû à la constriction des intestins grêles en deux endroits, par une espèce de corde que formoit l'omentum, 6^o. Sur un ulcère à l'utérus & à la vessie urinaire. 7^o. Sur quelques glandes lymphatiques endurcies chez plusieurs malades. Dans l'un deux, il y avoit un amas de pus, qui s'est fait jour par le nombril. 8^o. Sur une concrétion osseuse des pommons & de la plèvre. 9^o. Sur une cataracte membraneuse. L'auteur croit qu'en opérant cet oeil cataracté, il n'a extrait que la

membrane antérieure de la capsule du cristallin.

Essais sur l'histoire médico-topographique de Paris, ou Lettres à M. d'AUMONT, professeur en médecine à Valence ; sur le climat de Paris, sur l'état de la médecine, sur le caractère & le traitement des maladies, & particulièrement sur la petite-vérole & l'inoculation ; par M. MENURET DE CHAMBAUD, docteur en l'université de médecine de Montpellier, agrégé honoraire de celle de Valence, correspondant de la Société royale des sciences, associé régnicole de la Société royale de médecine, ancien médecin des hôpitaux en Dauphiné, médecin consultant de MADAME COMTESSE D'ARTOIS. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1786.

14. M. Menuret, ayant exercé la médecine dans les pays méridionaux, à peine arrivé de Montelimart, peut-il, disent les critiques, avoir acquis en quelques semaines des notions assez exactes sur la topographie de Paris ? Pour

nous , nous ne pensons point que M. *Menuret* ressemble à ces voyageurs , qui dressent des cartes géographiques d'un pays , qu'ils parcourent en poëte ; car il est de notoriété publique , que ce qui paroît impossible aux physiciens , devient tout simple & très-facile pour M. *Menuret*. Ne nous a-t-il pas appris , par les feuilles périodiques ; qu'un coup-d'œil lui suffit pour juger & s'assurer de ce que les savans ordinaires ne peuvent pas même concevoir ? C'est cette perspicacité exquise qui a fait donner à M. *Menuret* un certificat , pour constater que le petit *Parange* voyoit l'eau sous terre. *Parange*, *Menuret* & le certificat , devoient faire du bruit. Les uns l'ont trouvé tout aussi plaisant que le prodige ; les autres ont soutenu que rien n'est impossible , & que conséquemment la nature accorde à certains individus des privilèges incroyables ; & auxquels on veut pourtant que vous croyiez.

Mais le livre que nous annonçons porte le titre modeste d'*Essais* ; titre qui désigne un écrit publié pour donner les premiers apperçus sur quelque sujet inconnu , ou sur lequel les notions sont encore peu exactes ; & si M. *Menuret* a diminué les difficultés d'acquérir la somme de connoissances que la topographie de Paris exige , ses *Essais* sont très-précieux , & lui feront infiniment d'honneur.

La préface est suivie de onze lettres , dont la seconde commence par ces mots : *Celui , dit Hippocrate , qui , &c. ; la troisième : Commentons , mon cher ami , par observer avec Hippocrate ; la quatrième : Je vous ramène , mon cher ami , à notre divin vieillard ; la cinquième : Il faut bien considérer aussi la terre , dit Hippocrate ; la sixième*

lettre étant intitulée : *Histoire physique particulière de la ville (de Paris)*, il n'y avoit guères moyen d'y placer *Hippocrate*; mais le deuxième paragraphe de la septième lettre, commence par : *Hippocrate a remarqué avant Montesquieu* (a); la huitième lettre commence aussi par : *Hippocrate a remarqué*; dans les trois dernières lettres il s'agit d'affaires absolument étrangères à *Hippocrate*; & il falloit se dispenser de le mettre en tête des articles *petite-vérole* & *inoculation*.

Résumons. Dans la première lettre M. Menuret trace le plan de son ouvrage; dans la 2^e, la 3^e, les 4^e, 5^e, 7^e & 8^e, M. Menuret fait parler si long-temps *Hippocrate*, en parle si souvent, & d'une telle manière, qu'il paroît plutôt avoir voulu faire un éloge indirect, qu'une topographie. Il termine la huitième lettre par des réflexions sur le *magnétisme animal*. Qu'en pense M. d'Aumont? Il est le correspondant passif & muet de M. Menuret. Nous serions peiné d'avoir à lui appliquer le proverbe, *qui ne dit mot, consent*. Mais un médecin qui a une excellente réputation, peut-il consentir à se laisser adresser des lettres imprimées, dans lesquelles on ose admettre *RIEN* pour un agent physique; dans lesquelles un médecin ose encore s'expliquer ainsi : « le somnambule magnétisé va encore plus loin, s'il faut en croire des témoins bien graves; & comme je n'ai pu, à cause de ma maladie,

(a) Tous les deux ayant remarqué la même chose, il paroît bien naturel qu'*Hippocrate* l'ait remarqué avant *Montesquieu*.

voir par moi-même, je suis obligé de m'en rapporter à leur relation, ou du moins de ne vous parler que d'après eux. Mais j'ai entre autres, pour garant, un médecin très-impartial & très-éclairé; il m'a assuré avoir assisté à plusieurs de ces expériences, où une personne magnétisée étoit tout-à-coup jetée dans cette espèce de sommeil: paroissant alors privée de l'exercice de tous ses sens, ayant les yeux fermés & couverts encore d'un bandeau très-épais, elle ne sembloit ni voir ni entendre pour le commun des spectateurs; mais pour le magnétiseur, & ceux avec qui il l'avoit mise en relation, elle acquéroit une activité (a), une sorte d'intelligence & de compréhension, qui la mettoit dans le cas d'exécuter leurs volontés tacites, & les moins exprimées. Vous savez que les somnambules ordinaires voient, sans le secours des yeux, les objets qui les affectent, & sont absolument insensibles aux autres: le moindre mouvement des yeux de la part du magnétiseur, un geste indicatif de plus de la part des personnes mises en relation, suffisent, dit-on, pour annoncer leur volonté au somnambule magnétisé, & pour le décider à l'exécuter: mais si les yeux & les mains de ceux qui ordonnent mentalement sont immobiles, leurs idées ne sont ni comprises ni suivies; en sorte qu'il faut toujours une modification exté-

(a) « Ainsi *Platon* pense que pour prophétiser il faut être hors de soi, que la prudence soit offusquée par le sommeil, par la maladie, ou enlevée de sa place par enthousiasme ou extase céleste. »

rieure qui peigne la volonté : ce signe , quoique léger , suffit à quelqu'un qui est dans une sorte d'extase & d'exaltation ; ainsi , certains esclaves attentifs & intelligens , comprennent au moindre clignement des yeux l'intention de leurs maîtres : mais il faut toujours que l'acte spirituel , idéal ; métaphysique , par lequel on veut , ait un effet physique & matériel sur une fibre , un nerf ou organe intérieur , & qu'il en résulte une modification particulière d'un organe extérieur qui l'annonce : c'est ordinairement la voix , la parole , qui en font la manifestation la plus expresse ; mais souvent le geste , le mouvement des yeux , la physionomie y suppléent (a). Il est sans doute singulier que le somnambule magnétisé , voie , sans le secours des yeux , ces modifications presque imperceptibles : mais si les faits allégués sont bien exacts , ce n'est que quelques degrés de perfection de plus que chez celui dont j'ai parlé , & dont je conserve les ouvrages que vous avez vus : toujours il faut que l'acte de la volonté soit , pour ainsi dire , matérialisé , pour qu'il frappe les sens. »

Ainsi donc la brochure de M. Menuret , qui n'apprend rien aux médecins , ne peut servir qu'à alimenter la crédulité publique.

(a) *Oratio, mentis est caracter*, dit Baillon ; & *volūtus, animi certus & constans index*. Epidem. lib. 1.



Essai sur la suppression des fosses d'aisance, & de toute espèce de voiries, sur la manière de convertir en combustibles les substances qu'on y renferme, &c. format in-12, pag. 179, rue & hôtel Serpente; par M. GIRAUD, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, 1786.

15. L'auteur examine d'abord quels sont les principes de la combustibilité des corps : des observations simples lui prouvent incontestablement, que toutes les parties organiques sont par elles-mêmes combustibles; en raison de la nature & de la proportion de leurs agrégés, & d'autant plus qu'elles sont privées de plus d'humidité. Il entre ensuite dans quelques détails sur la formation naturelle de la tourbe; il croit que cette matière est le résultat des débris du règne animal & végétal; que combinée avec un peu de vase, elle devient un tout homogène, absolument distinct des principes constitutifs, par une fermentation plus ou moins lente. Il conclut par analogie, qu'on peut préparer une tourbe parfaitement semblable à celle des marais; qu'elle peut même devenir meilleure par la suite, parce que les proportions des matériaux, que le temps peut seul indiquer, y seront mieux observées. C'est une opinion à vérifier par des expériences. Les matériaux que M. Giraud propose d'employer, sont les matières fécales, & toutes les autres immondices des villes. En représentant les inconvéniens & les dangers auxquels exposent les fosses d'aisance; qui nous indiquera, dit

l'auteur, le nombre des malheureux qui ont péri en les vidant? Qui nous dira combien d'autres ont gagné des maladies & des infirmités, qui pendant le reste d'une vie languissante & misérable, leur ont continuellement fait regretter de n'avoir pas plutôt éprouvé la mort?

Les alarmes qui ne se renouvellent qu'avec les malheurs, ont fait chercher de temps en temps les moyens de s'en préserver; mais en ne détruisant pas la cause, il étoit impossible d'anéantir l'effet. L'auteur propose donc la suppression des fosses d'aisance; il y substitue des vases plus ou moins grands, qui, destinés à recevoir toutes les immondices de chaque maison, seront changés plus ou moins souvent. Il expose les avantages physiques & moraux que l'on retireroit à employer à ces travaux & à plusieurs autres, tels ou tels condamnés, comme cela se pratique en Hollande & en Saxe.

Il conseille de recueillir avec précaution le sang des animaux égorgés; de le porter, ainsi que tous les autres immondices, dans les carrières, où combinés diversement, suivant que des essais répétés le feroient juger convenable, avec des terres sur-tout argileuses, ils parcourroient les différens degrés de fermentation propres à leur donner cette *homogénéité*, qui en fera une tourbe *sui generis*.

Il indique les moyens qui, en établissant les courans d'air nécessaires à la fermentation, faciliteroient l'évaporation des gaz.

Il insiste avec raison sur le danger des voiries; dont les vapeurs méphitiques continuellement balayées par l'air atmosphérique; deviennent, suivant les circonstances, la cause fréquente des épidémies.

M. *Giraud* ne s'est point aveuglé sur les inconvéniens attachés à sa nouvelle méthode, qu'on ne connoitra bien qu'après quelques expériences : il propose même, en cas qu'elle ne soit pas conforme aux idées qu'il en a conçues, de faire transporter les immondices dans des lieux, où les forçats de terre mélangeroient ces matières ou avec de la paille, ou avec du menu bois, ou avec telle autre substance, en formeroient de petites masses, qu'ils feroient sécher au soleil, comme les Indiens, les Habitans du Cap-Vert & de Surate ; ou dans des angars échauffés de la combustion même de ces substances.

Sans se dissimuler que son travail n'est que l'ébauche de ce qu'on peut imaginer & écrire sur cette matière, l'auteur termine cet essai par une courte récapitulation des avantages attachés à l'exécution de ses projets. Les dépenses, dit-il, seront moindres, les moffettes en plus petit nombre, l'air plus salubre, les maladies & autres accidens diminueront ; le pauvre aura, à peu de frais, de quoi fournir à son feu domestique ; la punition due au crime frappera continuellement les yeux ; les murs ne seront plus minés par les exhalaisons que la vétusté des foyers rend de plus en plus destructives. On trouve, à la fin de l'ouvrage, beaucoup de remarques intéressantes, servant la plupart à payer à ceux dont les travaux & les recherches ont pu lui être utiles, le tribut qu'il croit devoir à leurs lumières.

Oplossing der vraage, &c. C'est-à-dire, Solution de la question proposée par la Société Batave, à Rotterdam, le premier

*mars 1783; par ****, docteur en médecine. A Amsterdam, 1783.*

16. Le sujet proposé par la Société & traité dans ce mémoire, fut énoncé ainsi : *Peut-on trouver, à l'aide de l'anatomie comparée, les raisons physiques qui exposent les hommes à un plus grand nombre de maladies que les animaux?*

L'auteur nous communique d'abord le jugement motivé de la Société, qui n'a pas cru pouvoir adjuger le prix à cette dissertation : il y joint des remarques qui éclaircissent & complètent son travail. Parmi les maladies communes tant aux hommes qu'aux animaux, il met l'odontalgie, le mauvais arrangement & la carie des dents, les flux de ventre, les hémorrhagies & les avortemens, tous les accidents possibles produits par des causes externes. Il possède un os du pénis d'un hippopotame, qui a été cassé précisément dans son milieu, comme le prouve le cal qu'on y voit encore. On peut juger par cet accident de la violence des ébats amoureux de cet individu : l'os en question a 19 pouces de long.

Les recherches que l'anonyme a faites, l'ont convaincu que les neuf paires de nerfs du cerveau, celles du col & du diaphragme, se rencontrent uniformément chez un grand nombre d'animaux terrestres & aquatiques. Tous les quadrupèdes, ainsi que le dauphin & d'autres poissons pourvus de poumons, ont sept vertèbres du cou : les poissons à écailles n'en ont point, & les oiseaux manquent de vertèbres lombaires : les grenouilles sont privées des côtes ; les chiens, les chats & les lièvres, de la glande pinéale. L'anonyme a vu très-distincte-

ment le tronc du nerf olfactif dans le dauphin ; mais la délicatesse de ses rameaux l'a empêché d'en suivre la distribution. Tous les oiseaux ont dans les yeux l'éventail noir ; mais leurs organes de l'ouïe sont dépourvus de l'enclume & du limaçon : le globe de l'œil des poissons cartilagineux , tels que la raie , se tourne sur un pivot , & quelques-uns d'entr'eux ont l'*operculum pupillare*. On trouve dans les poissons à écailles , ainsi que dans l'anguille , les canaux fémicirculaires : les amphibies , depuis le crocodile jusqu'à la grenouille , n'ont que l'étrier. Il règne la plus grande conformité entre l'organe de l'odorat de l'homme & celui des animaux , sans même excepter celui des poissons : & quelque différence qu'il y ait entre les pieds de devant des brutes & les mains , on n'y découvre pas moins beaucoup d'analogie : les ailes même des volatiles peuvent passer pour des mains difformes , à deux doigts & un pouce : celles de l'autruche , du casuar & de la parra , ont de plus des ongles. On remarque à l'hérisson & aux chauves-souris que les os pubis très-écartés , ne sont réunis que par un ligament : dans la taupe femelle , le vagin s'ouvre au-dessus du pubis (a). La plupart des ruminans n'ont point de péronée : il faut néanmoins excepter de cette

(a) Les Marmoses décrits par MM. de Buffon & Daubenton , sous les noms de Sarigue , ou Opossum , de Marmose & de Cayapolin , & connues à Caïenne sous les noms de Pyan ; ou Pwant , de quatre-oreils , de rata de bois , ou maître bois , présentent à cet égard des singularités bien plus étonnantes. Voyez Mémoires pour servir à l'histoire de Caïenne & de la Guiane françoise ; par M. Bajan , tom. ij , pag. 204 & suivantes.

règle le *moschus pygmæus asiaticus*, que M. de Buffon, à l'exemple de Seba & de Linné, confond avec ceui de l'Afrique, auquel cet os manque, & qui n'a que deux doigts au lieu de quatre.

Après ces notions préliminaires, l'anonyme vient à la question proposée. Il pense que la constitution naturelle de l'homme, qui n'est point altérée par des causes externes, ne l'affaiblit pas à plus de maladies que celle des animaux. C'est la culture de l'espèce humaine qui lui a valu cette plus grande disposition aux dérangemens de sa santé.

L'auteur fait quatre classes des hommes en société, qui sont 1°. les pauvres; cette classe comprend les soldats & les gens de la campagne; 2°. les riches; 3°. les savans & les artistes; 4°. les ecclésiastiques.

Dans le premier chapitre, il traite des maladies qui sont communes aux hommes & aux animaux, sur-tout à ces animaux qui jouissent encore de toute leur liberté dans l'état d'indépendance. Ces maladies sont 1°. les inflammations de toute espèce, la suppuration, la gangrène, le sphacèle; 2°. les différentes espèces de hernies, le paraphimosis, la descente de la matrice; 3°. les topus, les luxations, les fractures, les maladies internes des os, l'ozène, la gibbosité, les exostoses, l'hydarthrose, les méliceris, les claudications; 4°. la fièvre, les maladies nerveuses, les digestions viciées, l'hydropisie, l'ectisie, les éruptions cutanées. L'anonyme croit que le virus hydrophobique peut même se communiquer par l'air; & il observe qu'il règne quelquefois parmi les poissons une espèce de peste, qui provient de l'eau de

la mer montée trop avant dans les rivières: les brochets sont sujets à l'obscurcissement de la cornée transparente, & périssent à la suite de cet accident. 5°. Les maladies des yeux & des oreilles : la surdité de naissance est cependant plus rare parmi les brutes que parmi les hommes; les vers nichés, soit dans les intestins, soit dans d'autres parties; les pierres pulmonaires, intestinales, biliaires, urinaires, dans le cœur. L'auteur conseille de faire aux chevaux l'opération de la taille au-dessus du pubis. 6°. La constipation & la rétention d'urine, le pissement de sang, les fistules lacrymales, si l'on excepte l'éléphant, la vache marine & le cheval de mer, qui n'ont point de conduits lacrymaux; la suppression de la transpiration; 7°. les maladies endémiques, la perte des crins à la queue, des cornes, de la voix; les cornes surnuméraires, l'excès de laine, le changement de couleur dans les pays du Nord; (les chevreuils changent également de couleur dans nos climats tempérés). 8°. les parts difficiles, les monstres, les hydrocéphales, les bœcs-de-lièvre.

Il est ensuite question des maladies que contractent les animaux privés de leur liberté & réduits en esclavage. *M. Pallas* a observé que les chameaux qui servent dans les caravanes, deviennent souvent éclopés & perdent les sabots: les bœufs, dont les ligamens articulaires souffrent plus que ceux des chevaux, sont plus sujets aux tophus que ces derniers. En parlant des inconvéniens qui résultent de la manière de ferrer les chevaux, l'anonyme rapporte qu'en Angleterre on ferre aussi les bœufs, afin de les empêcher d'être estropiés par les pierres à

fusil aussi abondantes que tranchantes. Les chevaux deviennent quelquefois aveugles, ainsi que les animaux renfermés; & *Ruini* a déjà proposé l'opération de la cataracte pour les premiers. L'auteur a été témoin en France qu'un lion, auquel on avoit fait manger une livre de pain, la rendoit en très-peu de temps & sans altération, tandis qu'il a très-bien digéré cinq livres de viande: on voit souvent devenir boiteux les animaux sauvages tenus enfermés. Les maladies pestilentiellles règnent, selon notre auteur, plus souvent parmi les brutes que parmi les individus de l'espèce humaine, qui en revanche sont les seuls que ravage le mal de Naples: les chiens sont, à la vérité, exposés à une espèce de gonorrhée; mais cet écoulement n'est pas contagieux. *M. de Buffon* avance que les bœufs qui saillissent des vaches, leur font venir des verrues aux parties naturelles: l'anonyme révoque en doute la réalité de cette assertion. Les animaux domestiques sont singulièrement tourmentés des insectes & des vers. L'auteur penche à croire que la courte durée de la vie des brutes est causée qu'elles ne sont pas en proie aux cancers comme les hommes. (Cette opinion ne nous paroît pas admissible: la succession, dans le développement de l'organisation qui constitue les révolutions des âges, se suit également, qu'elle soit rapide, ou qu'elle soit lente; & si les hommes ne sont guère exposés au cancer qu'après l'âge de vingt ans, il doit y avoir dans la durée des brutes une époque qui répond à cet âge dans l'homme; en sorte qu'après ce terme elles pourroient devenir sujettes au cancer, quand même, à notre calcul, elles n'auroient que quelques

heures, s'il n'y avoit pas quelqu'autre cause qui les en exemptât.) L'anonyme avance encore qu'il n'y a que les sujets de l'espèce humaine qui perdent l'entendement. (Cette assertion est également erronée : les chiens sur-tout deviennent quelquefois fots & imbécilles.) Selon lui, les hommes rentrent plus facilement en enfance que les femme : il a vu le célèbre *Hans Sloane* qui avoit même oublié son idiome maternel.

Le deuxième chapitre est consacré aux maladies des pauvres. On y trouve d'abord le calcul de la mortalité des enfans-trouvés & des autres enfans ; comme aussi de la différence qu'il y a entre le nombre des enfans morts dans la maison de charité d'Amsterdam depuis 1761 jusqu'en 1770, & de celui des enfans qui ont péri depuis 1771 jusqu'en 1780 : le résultat est à l'avantage des dix dernières années. L'anonyme observe que la plupart des enfans des pauvres qu'il a disséqués, portoient des marques évidentes qu'ils avoient succombé à la faim & à la misère. Il fait ensuite des réflexions sur les ravages que font dans les villes, parmi les pauvres, le défaut des vivres, des couvertures, des abris ; comme aussi sur les obstacles que la pauvreté apporte à la guérison des maladies : & après avoir remarqué que l'ergot est moins commun en Hollande qu'en Allemagne & en France, il passe aux observations sur les hopitaux & le lazaret d'Amsterdam. Il nous apprend que dans ce dernier il meurt le cinquième des malades, & que dans l'hôpital de la compagnie de Batavia, il est mort dans l'espace de soixante ans 79,961 matelots & soldats. Ce chapitre est terminé par des considérations

sur les travaux des mines , l'esclavage des nègres , le bannissement en Sibérie , &c.

Les maladies des riches sont le sujet du troisième chapitre. L'anonyme regarde la goutte & les fleurs blanches comme généralement incurables , non pas de leur nature , mais parce que les malades se refusent aux changemens dans la manière de vivre & aux privations nécessaires. Il prétend que la goutte provient plutôt de l'oisiveté , des alimens trop épicés & d'une digestion lente , que de l'usage du vin. Les excès dans le boire & le manger , un sommeil trop prolongé , des vêtemens incommodes , l'usage des chaises trop élevées occasionnent , selon lui , les accouchemens difficiles ; & les femmes asiatiques ne doivent vraisemblablement la facilité avec laquelle elles accouchent , qu'à la distance des os ischium. L'habitude de porter de hauts talons , est une cause de la difformité du bassin ; & les cancers au sein proviennent peut-être en partie de l'abus des corps de baleine. Quant au grand nombre des enfans boiteux en Hollande , l'auteur avoue qu'il ne fait à quoi l'attribuer.

Nous n'entrerons dans aucun détail , relativement aux chapitres 4 & 5 , dans lesquels il s'agit des savans & des artistes , comme aussi des ecclésiastiques.

L'anonyme expose dans le 6^e les suites de l'intempérance. Il avance que le coït du matin est très-nuisible à la vue ; & après s'être occupé de la maladie siphilitique , de la noueure & de la pœdarthrocace , qu'il ne croit pas précisément être un rejeton de l'affection vénérienne ou du rachitis , il décrit les inconvéniens qui résultent de l'usage du café , du thé & du tabac.

Le 7^e chapitre concerne l'influence des alimens & du climat sur l'homme & sur les brutes. La nourriture animale, suivant l'auteur, est devenue plus commune en Hollande qu'elle ne l'étoit autrefois ; & on remarque que les douleurs néphrétiques & la pierre urinaire, sont plus rares dans ce pays depuis qu'on y boit moins de bière. L'usage que les paysans font en France des mauvaises eaux séléniteuses, est la cause de la fréquence des calculs dans cette contrée. L'anonyme fait ensuite connoître les inconvéniens de l'eau de pluie recueillie dans des réservoirs de plomb mis en couleur, des pommes-de-terre dont on nourrit les enfans qui ne se donnent point d'exercice, &c. Il fait, par une observation constatée, que les dents d'un blanc-de-lait, indiquent la phthisie pulmonaire ; & il ose avancer que sur 100 individus de l'espèce humaine, il y en a 95 qui sont plus ou moins infectés du virus vénérien. Le reste de ce chapitre roule sur le climat, sur les fâcheux effets de certains vents, sur les maladies endémiques dans certaines régions.

Le 8^e chapitre contient les préceptes relatifs à une bonne éducation physique des enfans. Nous observerons seulement que l'anonyme conseille d'inoculer la petite-vérole à tous les enfans parvenus à l'âge de deux ans.

MARCARDS, &c. Beschreibung von Pyrmont, &c. C'est-à-dire, *Description de Pyrmont* ; par M. HENRI-MATTHIEU MARCARD, conseiller de la Cour de Sa Majesté Britannique à Han-

novre, un vol. avec grav. A Leipfick, 1784. Grand in-8° de 323 pag.

17. Cet ouvrage fera composé de trois volumes. Le premier présentera en deux livres 1°. les détails relatifs au site, aux établissemens, commodités, amusemens, société, curiosités & histoire de Pyrmont; 2°. les recherches physiques, d'histoire naturelle, oryctologiques & spagyriques sur le climat, les substances que renferme le sol, les sources & eaux minérales, sur leurs propriétés médicinales. On lira fans doute avec plaisir ce que M. *Marcard* dit concernant la fosse au soufre, comme on l'appelle, & qui ressemble à la grotte du chien. Quant à l'analyse des eaux minérales, feu M. *Bergman* paroît avoir indiqué assez exactement leurs principes constitutifs; nous remarquerons seulement que selon notre auteur, cent poudres cubes de ces eaux fournissent cent quarante poudres cubes d'air fixe.

Observationes botanicæ : Observations de botanique ; par M. BENJAMIN-PIERRE GLOXIN, docteur en médecine, désigné médecin physicien par la municipalité de Colmar. A Strasbourg, chez Dannelach, 1785. In-4° de 26 p. avec figures en taille-douce.

18. Depuis plusieurs siècles, les ancêtres paternels & maternels de M. *Gloxin*, exercent la médecine avec distinction en Alsace. On doit beaucoup espérer d'un jeune

homme, qui à peine âgé de vingt ans, a fait des recherches dignes d'un botaniste consommé. Les plantes qui en sont l'objet sont rares, peu connues, & néanmoins cultivées avec soin dans le jardin botanique de Strasbourg. Je vais les désigner d'après l'ordre de M. Gloxin.

1°. La plante cornue. (*Martynia annua*. L.).

Nous devons cette plante singulière & curieuse, à Guillaume Houstoun, médecin Ecoffois & naturaliste, qui voyageoit il y a environ cinquante ans, dans la Jamaïque & dans les terres voisines de la *Vera-Cruz*, mais qu'une mort prématurée enleva trop tôt pour la botanique, dans les Indes occidentales. M. Gloxin décrit cette belle plante avec la plus grande exactitude. Il en donne l'histoire & l'analyse, & fait voir l'analogie du genre *Martynia*, avec plusieurs autres genres qui lui sont voisins de très-près.

2°. La sauge queue de lion. (*Salvia leonurioides*.) Nous devons cette belle sauge à M. Dombey, médecin botaniste; c'est du Pérou qu'il a envoyé de la semence de cette plante, qui réussit à merveille dans le jardin du Roi à Paris. Elle a été ensuite cultivée avec le même succès à Strasbourg, ce qui a donné occasion à M. Gloxin de l'observer attentivement & de la bien décrire. Sa fleur d'un beau rouge ressemble à celle du *Phlomis Leonurus*.

3°. Le fouchet d'Egypte. (*Cyperus Ægyptiacus*.) Ce graminé qui n'a pas été connu du chevalier de Linné, croît spontanément dans l'Egypte inférieure; on le cultive depuis plus de quatorze ans au jardin du Roi, qui en a enrichi celui de Strasbourg, où il se maintient

très-bien en pot. Il fleurit pendant l'été & ses semences deviennent en parfaite maturité dans le mois de septembre.

M. *Gloxin*, désigne ainsi ce végétal; » souchet à chaume rond, nud; sommet portant beaucoup d'épillets ferrés; colierette très-grande, recourbée avec la fenille. »

4°. La glacia'e à feuille en cœur. (*Mesembryanthemum cordifolium*. L.) Cette plante exotique que le docteur *Montin*, nous a rapporté depuis peu du Cap de Bonne-Espérance, a été décrite par *Linné* fils, dans son *supplementum plantarum*. Elle est cultivée avec soin dans le jardin des plantes de Strasbourg, où elle se voit depuis quelques années. Sa fleur paroît pendant le printemps & l'été, la corolle est d'un joli rouge mêlé ou tacheté.

Nous pouvons dire ici avec vérité, relativement aux descriptions de M. *Gloxin*, que c'est ainsi que la nature veut être interprétée.

Trois planches représentent fidèlement ces divers végétaux.

Extrait d'un article du premier Semestre de l'Académie de Dijon, pour l'année 1785, ayant pour titre : Mémoire sur l'usage d'ensevelir les morts ; par M. DURANDE ()*.

19. M. *Durande* débute par rappeler les

(*) *Note de l'Editeur.*

Le Mémoire de M. *Durande* ne sauroit être trop tôt connu, ce qui a déterminé M. *Thomassin* à nous adresser cet article.

usages des Indiens, des Egyptiens, des Syriens, d'embaumer leurs morts avec des résines & des gommés précieuses & aromatiques : cet usage venoit du respect que ces nations avoient pour les morts. Ils gardoient souvent les momies ou au moins leurs effigies dans les maisons : on les présentoit dans les grands repas, où par le récit des actions des aïeux, on s'excitoit à la vertu.

« La loi vouloit à Athènes que l'on n'enterrât les morts qu'au troisième jour ; & dans la plupart des villes de la Grèce, ce n'étoit qu'au sixième ou au septième jour que les funérailles avoient lieu. Lorsqu'un homme avoit rendu le dernier soupir, son cadavre étoit lavé, le plus souvent par ses parens, avec de l'eau tiède & du vin. On l'oignoit ensuite avec de l'huile. On le revêtoit d'habits, ordinairement de fil de lin, suivant l'usage des Egyptiens ; les habits étoient blancs à Messine, à Athènes & dans la plupart des villes de la Grèce, où l'on couronnoit le cadavre de fleurs. A Sparte l'habillement étoit pourpre & l'on entouroit le cadavre de feuilles d'oliviers. On dépofoit ensuite le corps dans un lit, à l'entrée de la maison, où il restoit jusqu'au temps des funérailles. »

Les Romains ayant connu, par de fâcheuses épreuves, le danger des obsèques précipitées, firent des lois pour les empêcher. Alors après avoir donné un temps suffisant aux pleurs, le parent le plus proche fermoit les yeux du mort. On lavoit son corps, & on faisoit ensuite des épreuves pour s'assurer de la mort, ce qui étoit souvent réitéré pendant le temps où le corps restoit exposé ; car il y avoit des personnes chargées de visiter les morts & d'en

connoître l'état. Cet usage s'est conservé seulement pour les papes. Le second jour on lavoit encore le corps & on l'oignoit d'huile & de baume. Le troisième jour on revêtoit le cadavre suivant sa dignité & sa condition. Ces habillemens étoient souvent préparés de loin, avec le plus grand soin, par les mères & les épouses des personnes encore vivantes. Le quatrième jour on plaçoit le mort dans un lit, & on l'exposoit sous le vestibule de la maison, le visage tourné du côté de l'entrée & les pieds près de la porte : il restoit ainsi jusqu'à la fin de la semaine. Au huitième jour on procédoit aux funérailles. Pour empêcher le corps de se corrompre jusqu'à ce temps, on se servoit de sel, de cire, de résine de cèdre, de myrrhe, de miel, de baume, de gypse, de chaux, de bitume de Judée, de natrum, &c.

« Les Turcs furent toujours dans l'usage de laver les corps avant de les inhumer, & comme il n'est aucune partie qui échappe à l'attention de ceux qui font cette lugubre opération, ils peuvent s'appercevoir si la personne est vivante ou morte. Ils examinent si le sphincter a perdu sa force de contraction ; & si ce muscle reste encore contracté, ils réchauffent le corps & tâchent de le rappeler à la vie. Autrement après l'avoir lavé avec de l'eau de savon, puis avec de l'eau rose & de l'encens, ils le couvrent de riches habillemens & étendent le corps sur un tapis dans la salle d'entrée de la maison. »

« Dans la primitive église on lavoit & ensuite on oignoit les morts, on enveloppoit le cadavre avec un linge, ou on le couvroit d'habillemens plus ou moins riches, & l'on

n'enterroit qu'après avoir exposé le corps & 'avoir gardé un ou deux jours dans la maison. La coutume de revêtir les morts s'est conservée en France seulement pour les princes & les ecclésiastiques.

A Genève il y a des personnes préposées à la visite des corps morts : leurs fonctions consistent à examiner si la mort est certaine, & si elle est naturelle ou violente (a). En Espagne, en Allemagne, en Hollande, à Gènes, on n'enterre les morts qu'après plusieurs jours, & on ne les ensevelit point ; on les habille & on leur laisse le visage découvert. En Angleterre on garde les morts quatre, cinq & six jours, on les lave avec des herbes aromatiques, on les rase & on les habille suivant leur sexe. De plus chaque paroisse établit deux commissaires qui entrent dans les maisons, voient le mort pour s'assurer de la maladie à laquelle il a succombé, & s'il est véritablement mort.

Telle est en abrégé la partie historique du Mémoire de M. *Durand* ; elle prouve que presque toutes les nations ont pris des mesures pour éviter le malheur affreux d'ensevelir & d'inhumer comme mortes des personnes

(a) Cet usage est aussi établi à Calais depuis l'année 1725. Combien il seroit à souhaiter qu'on l'observât dans toute la France ! Il préviendrait sûrement bien des empoisonnemens & des assassinats, qui restent inconnus & impunis, & il remédieroit en partie à l'abus des ensevelissemens & des inhumations précipitées. Voyez Notice historique sur la ville de Calais, par M. *Lallemant*, Journal de Médecine, tom. lviii, pag. 81.

qui peuvent être encore vivantes. Si nous nous sommes écartés de ce respect que les anciens avoient pour les morts, s'il nous est moins douloureux de nous en séparer, s'ils sont des objets d'horreur pour nous, nous devons cette aversion aux préjugés de notre enfance; elle n'est pas dans la nature.

Nous abandonnons les corps des personnes qui nous sont les plus chères, à des mercenaires, qui se hâtent de les arracher d'un lit chaud pour les déposer sur de la paille froide, & le plus souvent sur une simple planche, ou qui, au moins leur tamponnent les ouvertures naturelles pour qu'ils ne salissent point leurs lits, où ils veulent bien les laisser; usage cruel & révoltant qu'on ne sauroit trop déplorer. Ce n'est pas tout, les ensevelisseurs, attirés par la cupidité, arrivent, ils achevent de tamponner le mort, ils lui serrent la poitrine & les bras avec des bandes; ils en font autant aux jambes, puis ils enveloppent tout le corps dans un drap, qu'ils serrent le plus qu'ils peuvent, qu'ils courent ensuite, ou qu'ils fixent avec des épingles. Il seroit difficile de faire pire, s'écrie M. *Durand*, si l'on avoit l'intention d'accélérer la mort, ou de rendre impossible le retour à la vie.

Le froid auquel on expose un mort, avant qu'il se salisse, est du plus grand danger; car tant que le sphincter reste en contraction, il subsiste au dedans de nous un reste d'irritabilité & conséquemment de vie. La sortie des matières intestinales, est selon notre auteur, *l'ultimum vitæ*. Le tampon dans le fondement & dans les autres issues naturelles du corps, n'a pas moins d'inconvéniens; il empêche

l'action des parties qui conservent encore un reste de vie & achève de l'étouffer. La situation entièrement horizontale est encore capable d'accélérer l'extinction totale de la vie. De plus le froid favorise dans les caités des épanchemens séreux qui gênent l'action des parties, ou s'opposent à son renouvellement. Toutes ces précautions destructives, sont prises pour empêcher que les morts ne se salissent dans leurs lits, ou ne tachent les linges qui les entourent ; mais l'humanité réclame contre un aussi détestable économie, & elle veut qu'on éloigne les causes qui peuvent accélérer le terme de la vie.

On ensevelit cinq à six heures après la mort, souvent plus tôt, rarement plus tard ; & cependant un grand nombre d'exemples nous prouve que le principe de la vie s'est conservé beaucoup plus long-temps après la cessation entière de tout mouvement, enfin après son apparente extinction.

« On sait, dit M. *Durande*, que le cœur s'affoiblit ordinairement par degrés, qu'il finit par n'être plus en état de pousser le sang dans les artères, que ce sang reflue vers les gros vaisseaux, & que la circulation cesse. Mais si le mouvement tonique subsiste encore, la circulation peut se rétablir, & c'est sur-tout dans la circonférence du corps qu'il peut être mis en jeu pour pousser le sang : ainsi étant excité par des frictions sur la peau, par l'insufflation dans les intestins, il a plusieurs fois fait revivre des gens que l'on avoit retirés de l'eau avec toutes les apparences de la mort. Mais lorsque le corps est enseveli, les parties extérieures sont glacées & dans un état de compression,

D'ailleurs il ne suffit pas que ce mouvement tonique soit excité, il faut encore éloigner tous les obstacles qui s'opposent à ce qu'il se propage & mette en jeu les organes du poulx & de la respiration. La pression faite sur la poitrine, sur le ventre; tandis que la bouche est fermée & quelquefois remplie de coton ainsi que le fondement, deviennent des obstacles presque insurmontables. La pression sur le ventre a le double désavantage de s'opposer à l'abaissement du diaphragme, d'empêcher ainsi la respiration, & de plus de comprimer les intestins, qui ordinairement sont la dernière partie dans laquelle subsiste le principe vital. Il résulte donc de cet usage précipité, ou que l'on étouffe quelquefois un reste de vie, ou qu'on l'opprime pour un temps; de sorte qu'il ne se rétablit que dans les horreurs du tombeau.»

C'est principalement dans la citation suivante que notre auteur intéresse. Ses preuves sont convaincantes, les raisons sans répliques. « La différence est faible, dit-il, *entre la fin d'une très-petite vie & le commencement de la mort*; l'incertitude des signes de ce dernier est si bien établie par les auteurs anciens & modernes, qui se sont occupés de cet objet intéressant, qu'il devient impossible de supposer les ensevelisseurs capables de distinguer une mort apparente d'une mort réelle. Les animaux qui dorment tout l'hiver vivent sans donner aucun signe de vie; dans ce cas la circulation n'est que suspendue, mais fût-elle anéantie, l'esprit vital, comme je viens de le dire, ne perd pas son action aussi facilement que nos autres fluides; & *le principe de*

vie qui survit long-temps aux apparences de la mort, peut ranimer un corps où l'action des organes paroïssoit éteinte. »

M. Durand rapporte ensuite l'histoire de plusieurs personnes qui ont été crues mortes & qui sont revenues à la vie. En voici un exemple, dont il a été le témoin.

« Tandis que j'étois en Allemagne, l'infirmier, garçon de pharmacie de l'hôpital militaire de Cassel, parut avoir rendu le dernier soupir. On le porta dans la salle des morts, où on l'enveloppa d'une serpillière. Quelque temps après, revenu de sa léthargie, il reconnut le lieu où on l'avoit déposé : il se traîna jusqu'à la porte, qu'il frappa de ses pieds. Le bruit fut heureusement entendu de la sentinelle, qui s'étant bientôt apperçue du mouvement de la serpillière, appela du secours. On porta le moribond dans un lit bien chaud, & j'ai vu cet homme continuer jusqu'à la paix le service des hôpitaux. S'il eût été serré par des bandes ou des ligatures étroites, il n'auroit pu se faire entendre, ses efforts inutiles l'eussent fait tomber dans une nouvelle syncope, & on l'eût enterré tout vivant. »

Parmi les autres faits cités par M. Durand, on remarquera l'histoire du cardinal *Espinola*, qui porta la main au scalpel avec lequel on l'ouvroit pour l'embaumer. Personne n'ignore le malheur du fameux *Vésale*; mais on connoît moins la fin tragique de l'abbé *Prévôt*, si connu par ses écrits & par la singularité de sa vie. Il fut frappé le 23 octobre 1763, dans la forêt de Chantilly, d'une attaque d'apoplexie : on porta son corps au curé du village le plus prochain. La justice fit procéder à l'ouver-

ture sur le champ. Un cri fit connoître au chirurgien que l'abbé *Prévôt* n'étoit point mort, & glaça les assistans; mais c'étoit trop tard, le coup porté étoit mortel.

M. *Durande* termine son Mémoire en rappelant les réglemens qui ont été faits en divers pays pour obvier aux inhumations précipitées, qui se trouvent tous éludés par l'usage de l'ensevelissement, qui peut, de même que l'enterrement fait trop tôt, s'opposer au retour à la vie, ou opprimer un reste de sentiment qui ne se réveille que dans le tombeau. Cette image est affreuse, sans doute, & l'on ne peut, sans horreur, penser que la pratique odieuse de l'ensevelissement peut nous faire descendre tout vivans dans la tombe. Il seroit donc bien à souhaiter qu'on pût proscrire ce reste de judaïsme, ou au moins ne le permettre qu'après un temps suffisant, pour que la mort soit constatée.

Tel est le précis de l'intéressant mémoire de M. *Durande*. Trop long-temps on a fermé les yeux sur le genre d'abus qu'on y dénonce à la nation, malgré les réclamations de plusieurs hommes sensibles & éclairés. Qu'on me permette de joindre quelques-unes de mes réflexions sur cet objet à celles de M. *Durande*.

Le mot de *sommeil*, par lequel on désigne l'état des animaux qui sont stupéfiés pendant l'hiver, est sans doute très-impropre : on pourroit plutôt dire qu'ils meurent en hiver & qu'ils ressuscitent au retour de l'été. Le principe vital, tombé dans l'inertie par le froid, est rappelé au mouvement par la chaleur. Dans le sommeil, le sang circule, la respiration continue; dans la stupeur, le sang est en grande partie

Agé, la respiration est interceptée, la sensibilité est éteinte, & rien ne ressemble plus à la mort réelle. J'ai ouvert des grenouilles & des chauves-souris stupéfiées, & je n'ai vu en elles aucune marque de vie ni de sentiment, tandis que d'autres de ces animaux, dans le même état, approchés du feu, jouissoient en quelques instans de la vie & de toutes ses propriétés. Qui peut nous assurer que dans plusieurs animaux & dans l'homme, les maladies, la perte du sang, celle des forces, ne peuvent pas faire le même effet que le froid, & les précipiter dans une sorte de stupeur, dans l'engourdissement du principe vital, qui, quoique en repos, subsiste long-temps chez plusieurs sujets, & dans plusieurs animaux, après qu'ils sont frappés de toutes les apparences extérieures de la mort?

M. *Chastenot* le père, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Lille, nous a conservé un exemple remarquable de cette espèce d'engourdissement chez l'homme. Il est consigné dans le Journal de Médecine militaire, tom. 2, pag. 387 & suiv. On y lit qu'un cavalier du régiment du Roi, après avoir reçu un coup d'épée dans la poitrine, & perdu beaucoup de sang, est resté pendant cinq jours dans un état apparent de mort, couché sur un escalier au milieu des décombres d'un quartier démoli. Heureusement pour cet homme que le hasard n'a conduit personne auprès de lui dans le courant de ces cinq jours, avant qu'il soit sorti de sa stupeur; car l'état de cet homme, percé d'un coup d'épée, sans mouvement & sans sentiment, n'auroit pas laissé le moindre doute sur la certitude de sa mort, & il auroit été enterré

comme tel. Il avoit été précipité dans cet état apparent de mort par la perte de son sang & de ses forces, & par le froid, dont il eut les deux jambes mortifiées; il en seroit même revenu, si l'on eût procédé méthodiquement au traitement de cette mortification. Ce malheureux blessé avoit eu le ventricule droit du cœur ouvert, & la plaie s'étoit cicatrisée pendant les cinq jours que le cœur avoit cessé ses fonctions. Cette observation, très-intéressante sous d'autres points de vue que celui sous lequel nous en faisons usage, mérite d'être lue en entier.

Nous avons mille preuves que le principe vital peut subsister long-temps dans les animaux, après que tous les organes ont cessé leurs fonctions. Toutes les expériences sur l'irritabilité prouvent cette opinion; & l'on en voit même chez lesquels ce principe peut être remis en jeu, des mois & des années entières après avoir été en apparence totalement anéanti.

M. Bouguer, dans son ouvrage sur la figure de la terre, raconte, d'après le témoignage du *P. Gumille*, jésuite, & des Indiens du Pérou, qu'on trouve dans ces contrées un gros serpent venimeux, lequel étant mort & desséché à l'air libre ou à la fumée, a la propriété de redevenir vivant, dès qu'on l'expose pendant quelques jours au soleil dans une eau stagnante & corrompue.

On connoît plusieurs espèces de vers & de polypes, qu'on rappelle à la vie en les humectant de quelques gouttes d'eau, après avoir été pendant plusieurs mois dans un état de dessiccation, qui ne permet presque pas de

douter qu'ils ne soient véritablement morts (a).

Les signes de la mort ne sont pas absolument incertains dans tous les cas (b) : il est d'ailleurs des ma'adies qui laissent dans les organes un tel désordre, qu'on ne peut plus espérer de les remettre en jeu ; où par conséquent , si le principe viral n'est pas entièrement éteint, il n'y a aucun moyen d'empêcher sa dissipation totale. Mais il est aussi des cas, nous ne pouvons en disconvenir, où il est difficile de prononcer. Si des anatomistes ont porté un scalpel homicide sur des hommes qu'ils croyoient morts, combien ces déplorables erreurs ne doivent-elles pas nous inspirer de circonspection ! Il seroit donc bien à souhaiter qu'un homme habile entreprit, sous les auspices du Gouvernement, un ouvrage *ex professo*, sur cette matière, pour que les gens de l'art fussent également éclairés sur cet objet important, & qu'en même temps les loix proscrivissent l'usage de l'ensevelissement, pour faire exposer les morts à visage découvert, comme cela se pratique en Allemagne. Mais il faudroit que l'exposition ne fût permise, qu'après avoir laissé le mort pendant douze heures dans son lit, dont il ne seroit permis de le tirer qu'après visite faite par des médecins & chirurgiens, commis par le Gouvernement à cet effet. Je suis convaincu, qu'avec ces précautions, on rappelleroit à la vie, de temps en temps, des personnes qu'on enterre avant qu'elles soient entièrement mortes.

(a) Voyez le Traité du venin de la vipère, & des poisons, par M. l'abbé Fontana, in-4°, tom. premier, pag. 68 & suiv.

(b) Voyez Lettres sur la certitude des signes de la mort, par M. Louis.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.

VINGTIÈME CAHIER, AVRIL.

1786.

AVIS A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Le vingtième Cahier complète les deux premiers volumes. On rassemblera ces vingt Cahiers dans l'ordre suivant pour les faire relier ; savoir :

Les Cahiers, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 17, 18, 19 & 20, feront réunis pour former le tome premier.

On supprimera les Tables qui terminent le sixième Cahier ; elles deviennent absolument inutiles.

Les Cahiers 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 & 16, feront aussi réunis pour former le tome second.

MM. les Souscripteurs qui ont négligé de retirer leurs Cahiers, sont priés de le faire incessamment. Ceux qui n'ont pas renouvelé leur Souscription sont aussi priés de ne pas la remettre, autrement on se trouveroit dans la nécessité de discontinuer à faire tirer leurs exemplaires.

610 PHYTONOMATOTECHNIÉ.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Ho-
noré.

N^{os} 1, 2, 3, 8, 9, 11, 12, 13, 16, 17;
M. GRUNWALD.

4, 5, 7, M. ROUSSEL.

6, 18, M. WILLEMET.

10, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de mars 1786.

Page 433, ligne dernière, au lieu de *le*, lisez *du*.

Page 564, ligne première, Archer, lisez Archiv.

Page 569, ligne 19, pour mettre, lisez pour la mettre.

Page 597, ligne 8, 295, lisez 497.

Ibid. ligne 9, 497, lisez 498.

Cahier du mois d'avril.

Page 36, ligne 19, supérieures, lisez supérieures.

Page 96, lignes 25 & 26, au lieu de *tout en aethiops*, lisez *tout le fer en aethiops*.

- Page 139, lignes 27 & 28, Calcectto, *lisez* Calcutta.
 Page 148, ligne 28. Altenbourg, *lisez* Altenbourg.
 Page 163, ligne 6, répandront, *lisez* répandront.
 Page 166 ligne 32, il, *lisez* elle.
Ibid. composé, *lisez* composée.
 Page 167, ligne 4. Eæclter, *lisez* Boecler.
Ibid. ligne 7. Séblitzius, *lisez* Seblitzius.
Ibid. ligne 28, le scrophule, *lisez* les scrophules.
Ibid. ligne 30, Tuberiæmontanus, *lisez* Tabernæmontanus.
 Page 178, ligne 16, au lieu d'Anwerfung, *lisez* Anweisung.
 Page 181, ligne 28, médecin & des, *lisez* médecins & de.
 Page 185, ligne 16, formules, *lisez* formuler.
Ibid. ligne 29, herr, *lisez* herrn.
 Page 204, ligne 13. 295, *lisez* 107.
Ibid. ligne 14, 107 *lisez* 108.

TABLE.

OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 6. Reflexions sur les observations relatives aux fièvres intermittentes, insérées dans les deux précédens numéros, Page	409
Précis d'observations sur l'analyse animale, comparée à l'analyse végétale. Par M. Bertholet, méd.	469
Observation sur une paraplégie complète, guérie par la méthode de Percival Pott. Par M. Jacobs, médecin,	479
Remarques critiques, & Observations sur la section de la symphyse des os pubis, publiée dans le cahier du mois d'avril 1785. Par M. Desgranges, chirurgien,	481
Première Classe. Cas où la désunion des pu'is paroissoit indiquée. Première Observation,	488
Seconde Classe. Cas où l'on pouvoit évidemment se passer de la nouvelle operation,	491

Troisième Classe. Cas où il est difficile de statuer si la symphyotomie convenoit sans d'instructions suffisantes.	494
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1786.	511
Observat. météorologiques faites à Montmorency.	514
Observations météorologiques faites à Lille.	517
Maladies qui ont régné à Lille.	518

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie.	520
Médecine.	527
Chirurgie.	564
Anatomie.	576
Physique.	579
Botanique.	595
Extrait d'un article du premier Semestre de l'Académie de Dijon, sur l'usage d'enveler les morts. Par M. Durand.	597
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret.	609

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Journal de Médecine du mois de juin 1786. A Paris, ce 24 mai 1786.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.